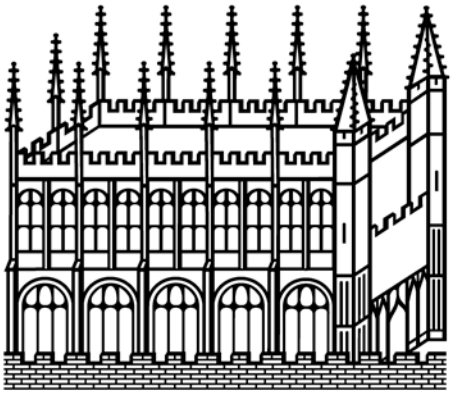


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. III. B. 3174

ŒUVRES CHOISIES

DE SÉDAINE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus 9, et de l'Ouest, 21

ŒUVRES CHOISIES

DE SÉDAINE

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 DEC. 1938
OF OXFORD

LE

PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée par les comédiens français ordinaires du roi, le 2 novembre 1765.

ACTEURS.

M. VANDERK PÈRE.
M. VANDERK FILS.
M. DESPARVILLE PÈRE, ancien officier.
M. DESPARVILLE FILS, officier de cavalerie.
MADAME VANDERK.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.
MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
VICTORINE, fille d'Antoine.
UN DOMESTIQUE de M. Desparville.
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.
LES DOMESTIQUES de la maison.
LE DOMESTIQUE de la marquise.

La scène se passe dans une grande ville de France.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.)

SCÈNE I. — ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE. — Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous éssuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE. — Bon, mon papa! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE. — Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE. — Je venois vous demander....

ANTOINE. — Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE. — Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE. — Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE. — Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE. — Cela peut être.

VICTORINE. — Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE. — Hé bien?

VICTORINE. — Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour, et qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, et on les a séparés.

ANTOINE. — Qui ?

VICTORINE. — C'est ce que j'ai demandé. Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs, ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. Monsieur, l'avez-vous vu? Oui. Habit bleu, parements rouges? Oui. Jeune? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait? Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE. — Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE. — Mais si c'étoit le fils de Monsieur?...

ANTOINE. — N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE. — C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE. — Est-il le seul dans la marine ?

VICTORINE. — C'est ce que je me disois.

ANTOINE. — N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE. — C'est vrai.

ANTOINE. — Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE. — Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE. — Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE. — Oui, je pleurois.

ANTOINE. — Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE. — Eh, mon papa! après vous, qui voulez-vous donc que j'aime le plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri; c'est mon frère de lait, c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même l'aimez bien.

ANTOINE. — Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE. — Ah ! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE. — Allez, vous êtes folle.

VICTORINE. — Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE. — Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE. — Dans un café.

ANTOINE. — Il n'y va jamais.

VICTORINE. — Peut-être, par hasard. Ah! si j'étois homme, j'irois.

SCÈNE II. — ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur ?

ANTOINE. — Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE. — C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE. — Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE. — Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE. — Monsieur n'est pas ici ; et quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE. — Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE. — Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je....

LE DOMESTIQUE. — Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE. — En ce cas, passez au magasin, et attendez : je vous ferai avertir.

SCÈNE III. — ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE. — Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE. — Non. Il est retourné chez le notaire.

VICTORINE. — Madame m'envoie vous demander.... Ah! je voudrois que vous vissiez Mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants! Ah! ils sont beaux! il y en a un gros comme cela : et Mademoiselle, ah! comme elle charmante! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE. — Sitôt qu'elle a une mouche!

VICTORINE. — Madame m'a dit : va demander à ton père si Monsieur est revenu, et s'il n'est pas en affaire, et si on peut lui parler. Je vous dirai ; mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition sous un autre nom; et je suis sûre que Monsieur y sera trompé.

ANTOINE. — Certainement un père ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE. — Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE. — Qui?

VICTORINE. — Son fils.

ANTOINE. — Tu y penses encore?

VICTORINE. — Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà Monsieur.

SCÈNE IV. — M. VANDERK, ANTOINE, DEUX HOMMES, *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.* — Allez à ma caisse, descendez trois marches, et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE. — Je vais les y mener.

M. VANDERK. — Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose son chapeau et son épée; il ouvre un secrétaire.*) Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE. — Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK. — Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE. — N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK. — J'en aurai ma part.

ANTOINE. — Pourquoi ? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK. — Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE. — Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK. — Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye : surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE. — Je le sais.

M. VANDERK. — Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE. — Il n'y en aura pas.

M. VANDERK. — Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE. — Oui, monsieur.

M. VANDERK. — J'irai y faire un tour.

ANTOINE. — Je le leur dirai.

M. VANDERK. — Je veux recevoir leur santé, et boire à la leur.

ANTOINE. — Ils seront charmés....

M. VANDERK. — La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE. — Oui.

M. VANDERK. — Un demi-louis à chacun comme présent de noces.

ANTOINE. — Oui.

M. VANDERK. — Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE. — Oui.

M. VANDERK. — Je crois que voilà tout.... Les magasins fermés.... que personne n'y entre passé dix heures.... Que quelqu'un reste dans les bureaux, et ferme la porte en dedans.

ANTOINE. — Ma fille y restera.

M. VANDERK. — Non : il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE. — C'est peu de chose.

M. VANDERK. — Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau. (*Ici Victorine entre ; elle parle à son père à l'oreille : il lui répond.*)

ANTOINE, *à sa fille.* — Oui. (*Après qu'elle est partie.*) Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret ?

M. VANDERK. — Encore quelques fusées, quelques violons !

ANTOINE. — C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK. — Ma fille ?

ANTOINE. — Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK. — Sais-tu pourquoi ?

ANTOINE. — Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame et elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCÈNE V. — M. VANDERK; MLLE SOPHIE VANDERK, *annoncée sous le nom de Mme de Vanderville;* ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *riant.* — Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK. — Faites entrer.

(*On ouvre les deux battants. De grandes révérences.*)

SOPHIE, *interdite.* — Mon.... monsieur.

M. VANDERK. — Madame. Avancez un siége. (*Ils s'asseyent. A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.* — C'est que.... mon.... monsieur, j'ai.... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK. — Si madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE. — Ah, monsieur! qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE [1]. — Le voici. (*Le père se lève pour prendre le papier.*) Ah, monsieur! pourquoi vous déranger? (*A part.*) Je suis tout interdite.

M. VANDERK. — Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais.... (*Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent: il vous est venu par la Hollande?

SOPHIE. — Non.... oui.

M. VANDERK. — Vous avez raison, madame.... Voici la somme.

SOPHIE. — Monsieur, je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

M. VANDERK. — Madame ne compte pas?

SOPHIE. — Ah! mon cher.... mon.... monsieur, vous êtes un si honnête homme.... que.... la réputation.... la renommée dont.

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS, MME VANDERK.

SOPHIE. — Ah, maman! papa s'est moqué de moi!

M. VANDERK. — Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE. — Ah! vous m'aviez reconnue.

MAMAME VANDERK. — Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK. — Fort bien.

SOPHIE. — Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK. — Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE. — Ah, mon cher père!

M. VANDERK. — Vous aurez des présents à faire demain.

1. On pourroit voir Victorine espionner.

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

M. VANDERK. — Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père : tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE. — Ah ! monsieur, vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK., *prenant la main de sa fille et celle de son futur.* — Voilà comme je la punis.

LE GENDRE. — Comment récompensez-vous donc ?

(*La mère fait un signe à Sophie.*)

SOPHIE, *au futur.* — Permettez-moi, monsieur, de vous prier....

LE GENDRE. — Commandez.

SOPHIE. — Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.* — Votre fille est très-embarrassée.

M. VANDERK. — Quel est son embarras ?

LE GENDRE. — Je voudrois bien vous deviner.... Ah ! c'est de vous laisser ?

SOPHIE. — Oui.

MADAME VANDERK. — Votre fille nous quitte ; elle veut vous demander....

M. VANDERK. — Ah, madame !

MADAME VANDERK. — Ma fille !

SOPHIE. — Ma mère ! Ah, mon cher père ! je.... (*faisant le mouvement pour se mettre à genoux, le père la retient.*)

M. VANDERK. — Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE. — Ah ! si jamais je l'oublie....

SCÈNE VIII. — LES PRÉCÉDENTS, VANDERK FILS, *qui entre quelque temps après ;* VICTORINE.

VICTORINE. — Le voilà ! le voilà !

MADAME VANDERK. — Qui ? qui donc ?

VICTORINE. — Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK. — Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE. — Madame ?

MADAME VANDERK. — Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE. — Mais, madame....

MADAME VANDERK. — A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE. — Ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE. — C'est que le voilà. (*Le fils fait des révérences.*)

SOPHIE. — Ah, mon frère ne me reconnoît pas !

M. VANDERK FILS. — Eh, c'est ma sœur ! Oh, elle est charmante
MADAME VANDERK. — Tu la trouves donc bien ?
M. VANDERK FILS. — Oui, ma mère.

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

LE GENDRE. — M'est-il permis d'approcher ? (*A Sophie ; ensuite au père.*) Les notaires sont arrivés. (*Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.*)
SOPHIE. — A ma mère. (*Le gendre donne la main à la mère, et sort.*)

SCÈNE X. — M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE. — Vous me trouvez donc bien ?
M. VANDERK FILS. — Très-bien.
SOPHIE. — Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.
M. VANDERK FILS. — Mais, quelle heure donc ?
SOPHIE, *lui donnant une montre.* — Tenez, regardez.
M. VANDERK FILS. — Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie. (*Il veut la rendre.*)
SOPHIE. — Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.
M. VANDERK FILS. — Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je à chaque fois que j'y regarderai me féliciter de vous savoir heureuse.
(Le gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frère regarde la montre, rêve, et soupire. Victorine le regarde.)

SCÈNE XI. — M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE. — Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café !
M. VANDERK FILS. — Est-ce que mon père sait cela ?
VICTORINE. — Est-ce que cela est vrai ?
M. VANDERK FILS. — Non, non, Victorine. (*Il entre dans le salon, et Victorine sort d'un autre côté.*)
VICTORINE. — Ah, que cela m'inquiète !

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ANTOINE, LE DOMESTIQUE, *qui a déjà paru.*

ANTOINE. — Où diable étiez-vous donc ?
LE DOMESTIQUE. — J'étois dans le magasin.
ANTOINE. — Qui vous y avoit envoyé ?
LE DOMESTIQUE. — Vous.
ANTOINE. — Et que faisiez-vous là ?
LE DOMESTIQUE. — Je dormois,

ANTOINE. — Vous dormiez! il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE. — Je n'en sais rien: hé bien, votre maître est-il rentré?

ANTOINE. — Bon! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE. — Enfin, puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE. — Attendez.

SCÈNE II. — ANTOINE, LE DOMESTIQUE, VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE. — N'est-ce pas là lui?

ANTOINE. — Non, non restez; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE. — Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE. — Venez, venez.

SCÈNE III. — M. VANDERK FILS.

Quelle fatalité! je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment. Les commerçants.... les commerçants.... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse.... Ah, mon père! mon père! un jour de noce! je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieux! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour; reculer.... (*Le père entre, et le regarde.*) Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieux! (*Il aperçoit son père, il prend un air gai.*)

SCÈNE IV. — M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE. — Hé mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! que signifie?

M. VANDERK FILS. — Je déclamois; je... je faisois le héros.

M. VANDERK PÈRE. — Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS. — Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE. — Faites, si cela vous amuse: mais il faudroit quelques précautions; dites-le moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS. — Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirois.

M. VANDERK PÈRE. — Si vous me trompez, prenez-y garde: je ferai cabale.

M. VANDERK FILS. — Je ne crains pas cela; mais, mon père; on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur: nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK PÈRE. — Le vôtre.

M. VANDERK FILS. — Le mien! est-ce que celui que je porte...?

M. VANDERK PÈRE. — Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS. — Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de....

M. VANDERK PÈRE. — Je le suis.

M. VANDERK FILS. — Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE. — Oui.

M. VANDERK FILS. — Oui!

M. VANDERK PÈRE. — Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDERK FILS.— Non, mon père : mais est-il possible?

M. VANDERK PÈRE. — Il n'est pas possible que je sois gentilhomme!

M. VANDERK FILS. — Je ne dis pas cela Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS. — En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang....

M. VANDERK PÈRE. — Achevez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS. — Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE. — Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres : asseyez-vous. (*Le père s'assied; le fils prend un siége, et s'assied ensuite.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avoit pas douze ans; il me traita avec une hauteur.... je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS. — Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE. — Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS. — Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE. — Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie; je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce, il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements, il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris à sa prière et son nom et son commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie, votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous ces biens; et si vous pensez

que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS. — Ah, mon père! je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort....

M. VANDERK PÈRE. — Un préjugé! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS. — Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état....

M. VANDERK PÈRE. — Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte, sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS. — J'en conviens; mais....

M. VANDERK PÈRE. — Ce n'est pas un temple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS. — Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE. — De respectable! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance; ce qui fait la base de ses titres; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS. — Votre conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE. — Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce; voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS. — Et le gentilhomme donc, et le militaire?

M. VANDERK PÈRE. — Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés) : Je ne connais que deux états, le magistrat qui fait parler les lois et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS. — Je suis donc gentilhomme!

M. VANDERK PÈRE. — Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS. — Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK PÈRE. — Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus: j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS. — Je ne crois pas que jamais....

M. VANDERK PÈRE. — Qu'est-ce?

SCÈNE V. — M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS *qui rêve*, ANTOINE, LE DOMESTIQUE.

ANTOINE. — Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un domestique.

M. VANDERK PÈRE. — Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE. — Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE. — Je me suis endormi; ma foi, on est las.... on est las.... Où diable est-elle à présent? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE. — Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE. — Ah, la voilà! (*Il bâille pendant que le père lit, le fils rêve*).

M. VANDERK PÈRE. — Vous direz à votre maître. Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE. — M. Desparville.

M. VANDERK PÈRE. — J'entends; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE. — Il n'y a pas longtemps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE. — Servi?

LE DOMESTIQUE. — Oui, c'est un officier distingué.

M. VANDERK PÈRE. — Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain entre trois ou quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE. — Oui.

M. VANDERK PÈRE. — Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE. — Je sais, je sais.... La noce de.... oui, oui.

ANTOINE, *au domestique qui tourne du côté du magasin.* — Eh bien! allez-vous encore dormir?

SCÈNE VI. — M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS. — Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE. — Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS. — Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE. — C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS. — Qui donc?

M. VANDERK PÈRE. — Votre tante, ma propre sœur; elle devroit être arrivée; c'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que

j'ai pris; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profanerait ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDERK FILS. — Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK PÈRE. — Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils: c'est une faiblesse en elle, c'est de l'honneur malentendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS. — Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE. — Ce silence entroit dans mon système à votre égard; elle vit dans le fond du Berri; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS. — Des conditions!

M. VANDERK PÈRE. — Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai; mais ne seroit-il pas mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre femme, pour une protectrice de la famille? Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui.... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS. — Je vais voir.

SCÈNE VII.—M. VANDERK PÈRE, MME VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

MADAME VANDERK. — Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE. — Il faut voir.

SOPHIE. — Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE. — Restez ici, je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE. — Vous accompagnerai-je?

M. VANDERK PÈRE. — Non, restez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau, et passe devant.*)

SCÈNE VIII. — MME VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE. — Hé bien, mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux?

M. VANDERK FILS. — Non, je vous assure.

LE GENDRE. — Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK FILS. — Je ne doute pas qu'elle le soit.

SOPHIE, *à sa mère.* — L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK. — Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

SCÈNE IX. — LES PRÉDÉDENTS, M. VANDERK PÈRE, LA TANTE, UN LAQUAIS *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule; cependant il porte la robe de la tante.*

LA TANTE. — Ah! j'ai les yeux éblouis, écartez ces flambeaux; point d'ordre sur les routes, je devrois être ici il y a deux heures : soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financière, c'est égal; des chevaux terribles, mes femmes ont eu des peurs : laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Vanderk! (*Mme Vanderk avance, la salue, l'embrasse, et met de la hauteur.*)

MADAME VANDERK. — Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter. (*La tante fait une révérence, et n'embrasse pas.*)

LA TANTE, *à M. Vanderk père.* — Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE. — C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils.* — Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE. — Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE. — Quelque chose.... oui, le front : il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK PÈRE. — Non, il est trop jeune.

LA TANTE. — Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK PÈRE. — Non.

LA TANTE. — Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE. — Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE. — Vous avez eu vos raisons : il est fort bien : votre fille l'aime sans doute?

M. VANDERK PÈRE. — Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE. — Moi, je me serois peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE. — Il est président.

LA TANTE. — Président! pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK PÈRE. — Qui? voici mon gendre futur!

LA TANTE. — Cela! Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE. — Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE. — Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE. — Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *au père.* — Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille....

LE GENDRE. — Madame.

LA TANTE. — A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE. — Madame.

LA TANTE. — Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce.

une modestie; elle sera dignement madame la présidente. Et ce jeune monsieur? (*Regardant le fils.*)

M. VANDERK PÈRE. — C'est mon fils.

LA TANTE. — Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas.... c'est mon neveu! Ah! il est charmant, il est charmant! embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait de mon grand-père; il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble : ah, mon frère! ah, monsieur! je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai : ah! il est charmant!

MADAME VANDERK. — Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE. — On va vous servir.

LA TANTE. — Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS. — Ma chère tante, je vous souhaite....

SCÈNE X. — M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS. — Ma chère tante est assez folle.

VICTORINE. — C'est madame votre tante?

M. VANDERK FILS. — Oui, sœur de mon père.

VICTORINE. — Ses domestiques font un train! elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance! Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là; elle veut ci, elle veut çà : il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS. — Je m'en doute bien.

VICTORINE. — Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

M. VANDERK FILS. — J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE. — Attendez donc.

M. VANDERK FILS. — Que veux-tu?

VICTORINE. — Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS. — Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE. — Que je la voie encore! Ah! elle est belle! des diamants! à répétition! il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure.... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK FILS — Ce que je ferai?

VICTORINE. — Oui : vous vous lèverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heures; on dînera, on jouera; ensuite votre feu d'artifice : pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS. — Ah! si je le suis....

VICTORINE. — Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS. — Cela vaudroit mieux.

VICTORINE. — Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS. — Tu serois bien étonnée si je ne faisois rien de tout cela

VICTORINE. — Que ferez-vous donc?

M. VANDERK FILS. — Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE. — C'est joli, une montre à répétition, lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerois exprès.

M. VANDERK FILS. — Hé bien! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE. — Non.

M. VANDERK FILS. — Je t'en prie.

VICTORINE. — Si on le savoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK FILS. — Qui le dira? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE. — Vous pouvez en être sûr; mais.... vous?

M. VANDERK FILS. — N'ai-je pas ma pendule? et tu me la rendras?

VICTORINE. — Sans doute.

M. VANDERK FILS. — Qu'à moi.

VICTORINE. — A qui donc?

M. VANDERK FILS. — Qu'à moi.

VICTORINE. — Hé mais, sans doute.

M. VANDERK FILS. — Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi.... qu'à moi!

SCÈNE XI. — VICTORINE.

VICTORINE. — Qu'à moi, qu'à moi! que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, son air franc : il rêvoit.... si c'étoit.... non....

SCÈNE XII. — ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE. — On vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies.*) Allons nous coucher.

SCÈNE XIII. — ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Antoine, Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE. — Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE. — Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE. — Bonsoir, bonsoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

(M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution : le domestique ouvre le volet fermé le soir par Antoine. M. Vanderk regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.)

M. VANDERK FILS. — Hé bien ! les clés ?

SON DOMESTIQUE. — J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte ; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS. — Hé bien ?

SON DOMESTIQUE. — Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS. — Hé pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés ?

SON DOMESTIQUE. — Je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS. — A-t-il coutume de les prendre ?

SON DOMESTIQUE. — Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK FILS. — Non.... et nos chevaux ?

SON DOMESTIQUE. — Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS. — Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison ?

SON DOMESTIQUE. — Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS. — Où ?

SON DOMESTIQUE. — Au troisième.

M. VANDERK FILS. — Au troisième ?

SON DOMESTIQUE. — Ah ! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS. — Victorine.... Va-t'en.

SON DOMESTIQUE. — Où irai-je ?

M. VANDERK FILS. — Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout : il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II. — M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés ? Que vais-je faire ? C'est de le réveiller. Je lui dirai.... Je veux sortir.... J'ai des emplettes.... J'ai quelques affaires.... Frappons. Antoine.... Je n'entends rien.... Antoine.... Il va me faire cent questions. Vous sortez de bonne heure ? Quelle affaire avez-vous donc ? Vous sortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clés. (*Il frappe.*) Antoine ?

ANTOINE, *en dedans.* — Qui est là ?

M. VANDERK FILS. — Il a répondu. Antoine ?

ANTOINE. — Qui peut frapper si matin ?

M. VANDERK FILS. — Moi.

ANTOINE. — Ah! monsieur! j'y vais.

M. VANDERK FILS. — Il se lève.... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus loin. Mais vous êtes en bottes? Mais ce cheval, ce domestique? Hé bien, je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III. — M. VANDERK FILS, ANTOINE, *son col à la main.*

ANTOINE. — Comment, monsieur, c'est vous?

M. VANDERK FILS. — Oui, donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE. — Les clefs?

M. VANDERK FILS. — Oui.

ANTOINE. — Les clefs? mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS. — Il dit que vous les avez.

ANTOINE. — Ah! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenois pas. Mais à propos, M. votre père les a.

M. VANDERK FILS. — Mon père! et pourquoi les a-t-il?

ANTOINE. — Demandez-lui; je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS. — Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE. — Mais vous sortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS. — Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE. — Peut-être quelque domestique : ce mariage.... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes.... des aubades.... Il veut se lever le premier : enfin, que sais-je?

M. VANDERK FILS. — Hé bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand.... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serois au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE. — Que n'y allez-vous?

M. VANDERK FILS. — S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.* — J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK FILS. — Où veux-tu que j'aille?

SCÈNE IV. — M. VANDERK FILS

J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions; Antoine est un bon homme.... Il se sera bien imaginé.... Ah! mon père, mon père!... il dort.... Il ne sait pas.... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps; cela fait une peine qui.... Ah! le voilà. Ciel! c'est mon père!

SCÈNE V. — M. VANDERK PÈRE, *en robe de chambre;* M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS. — Ah! mon père, que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine : je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE. — Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS. — Vous l'étiez! Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que....

M. VANDERK PÈRE. — Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS. — Mon père, je vous demande pardon; je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE. — Vous sortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS. — Oui : je voulois....

M. VANDERK PÈRE. — Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS. — C'est pour moi, c'est le mien et celui de mon domestique.

M. VANDERK PÈRE. — Et où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS. — Une fantaisie d'exercice; je voulois faire le tour du rempart : une idée.... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE. — Dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts.

M. VANDERK FILS. — Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE. — Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS. — Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK PÈRE. — Je vous le demande.

M. VANDERK FILS. — Croyez, mon père....

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils, jusqu'à cet instant, je n'ai connu en vous ni détour ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le-moi, et je vous croirai.... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez.... (*Le fils tend la main, et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mère?

M. VANDERK FILS. — Ah! mon père!

M. VANDERK PÈRE. — Il n'est pas possible qu'il n'y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS. — Ah! bien plutôt...

M. VANDERK PÈRE. — Achevez.

M. VANDERK FILS. — Que me demandez-vous? Ah! mon père! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté; vous étiez jeune, vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah! que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non.... jamais.... Quelle leçon!... vous pouvez m'en croire : si la fatalité....

M. VANDERK PÈRE. — Insulté.... battu.... le malheur de ma vie! mon fils, causons ensemble et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS. — S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment.... Promettez-moi que quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détourne pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE. — Si cela est juste.

M. VANDERK FILS. — Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE. — Ou non.

M. VANDERK FILS. — Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une dispute avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis, on nous a séparés.... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.* — Ah! mon fils!

M. VANDERK FILS. — Mon père, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK PÈRE. — Puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

M. VANDERK FILS. — Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK PÈRE. — Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS. — Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE. — Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK FILS. — L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur : il racontoit je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte, des billets; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : oui.... tous ces négociants, tous ces commerçants, sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE. — Vous me permettrez de vous dire.

M. VANDERK FILS. — Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvoit être dans un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

M. VANDERK PÈRE. — Vous le désirez : vous connoît-il?

M. VANDERK FILS. — Je ne le connois pas.

M. VANDERK PÈRE. — Et vous cherchez querelle! Ah! mon fils! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez un père? je pense si souvent que j'ai un fils!

M. VANDERK FILS. — C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK PÈRE. — Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jetiez-vous aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS. — J'y avois pourvu.

M. VANDERK PÈRE. — Comment?

M. VANDERK FILS. — J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK PÈRE. — Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS. — Non; mais elle devoit rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'auroit vue.

M. VANDERK PÈRE. — Et quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS. — La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE. — Oui : elles sont justes ces lois.... Un peuple.... je ne sais lequel.... les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

M. VANDERK FILS. — Un assassinat?

M. VANDERK PÈRE. — Oui, mon fils, un assassinat. La confiance que l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS. — Et vous-même, mon père, lorsqu'autrefois....

M. VANDERK PÈRE. — Le ciel est juste : il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS. — La fuite.

M. VANDERK PÈRE. — Et quelle étoit votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS. — Sur les trois heures après midi; nous devions nous rencontrer derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE. — Et pourquoi donc sortez-vous si tôt?

M. VANDERK FILS. — Pour ne pas manquer à ma parole : j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurois voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK PÈRE. — Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS. — Ah! mon père! imaginez....

M. VANDERK PÈRE. — Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS. — Me sauver l'honneur!... Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE. — Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS. — Prouvez-le moi donc, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE. — Non, monsieur, remontez chez vous.

M. VANDERK FILS. — Je... oui, mon père. (*Il se retire précipitamment.*)

SCÈNE VI. — M. VANDERK PÈRE.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent : je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà.... Antoine.... je ne puis avoir trop de confiance.... Si son sang couloit pour son roi ou sa patrie; mais....

SCÈNE VII. — M. VANDERK PÈRE, ANTOINE

ANTOINE. — Que voulez-vous ?

M. VANDERK PÈRE. — Ce que je veux ! Ah ! qu'il vive.

ANTOINE. — Monsieur.

M. VANDERK PÈRE. — Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE. — Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PÈRE. — Je t'ai appelé.... Antoine, je connois ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils; il sortoit pour se battre.

ANTOINE. — Contre qui ? Je vais....

M. VANDERK PÈRE. — Cela est inutile.

ANTOINE. — Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller....

M. VANDERK PÈRE. — Non, ce n'est pas....

ANTOINE. — Vous me tueriez plutôt que de....

M. VANDERK PÈRE. — Tais-toi, il est ici : cours à son appartement, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde.... Remarque.... Va, qu'il te donne cette lettre, et qu'il m'attende : je vais le voir.

SCÈNE VIII. — M. VANDERK PÈRE.

Fouler aux pieds la raison, la nature et les lois ! Préjugé funeste ! abus cruel du point d'honneur ! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'échafaud; votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah ! mon fils !

SCÈNE IX. — M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE. — Monsieur, vous l'avez laissé partir ?

M. VANDERK PÈRE. — Il est parti ! ô ciel ! arrêtez....

ANTOINE. — Ah ! monsieur ! il est déjà bien loin. Je traversois la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK PÈRE. — Ses pistolets !

ANTOINE. — Il m'a crié : Antoine, je te recommande mon père, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK PÈRE. — Il est parti ! (*Il rêve douloureusement; il reprend sa fermeté, et dit :*) Que rien ne transpire ici. Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — VICTORINE.

Je le recherche partout : qu'est-il devenu? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi : il est sorti de bien bonne heure, et à cheval : mais si c'étoit cette dispute, et s'il étoit vrai qu'il fût allé.... Ah! j'ai un pressentiment : mais que risqué-je d'en parler? j'en vais parler à Monsieur. Je parierois que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir; il avoit une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah!

SCÈNE II. — M. VANDERK PÈRE, VICTORINE.

VICTORINE.—Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit : Mon neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas?

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils?

VICTORINE. — Oui, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PÈRE. — Il est sorti.

VICTORINE. — Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK PÈRE.— Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE, *fait un pas, et revient.*— Avez-vous vu, monsieur, hier, un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE. — Un domestique? c'étoit à moi : j'ai donné ma parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.* — Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK PÈRE. — Voyez donc où est votre père.

VICTORINE. — J'y cours.

SCÈNE III. — M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime.... Antoine ne vient point.... Je voyois devant moi toutes les misères humaines.... Je m'y tenois préparé. La mort même.... Mais ceci.... Eh! que dire?... Ah! ciel!...

SCÈNE IV. — M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK PÈRE. — Hé bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.—Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE. — J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE. — Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE. — J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagements, et qu'un frère....

LA TANTE. — Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.—Quoi! vous aurait-on manqué en quelque chose?

LA TANTE. — Oui, sans doute.

M. VANDERK PÈRE. — Qui?

LA TANTE. — Votre fils.

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils! Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE. — A l'instant.

M. VANDERK PÈRE. — A l'instant!

LA TANTE. — Oui, mon frère, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK PÈRE. — Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE. — Indispensable, indispensable! votre sang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PÈRE. — Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE. — Vous? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison : il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573, mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PÈRE. — Soit.

LA TANTE. — C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PÈRE. — Cela peut être : allons rejoindre....

LA TANTE. — Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne?

M. VANDERK PÈRE. — Nous parlerons de cela.

LA TANTE. — C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel....

M. VANDERK PÈRE. — Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui?

LA TANTE. — Non, je vous assure.

M. VANDERK PÈRE. — Hé bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE. — C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable! Nous avons dans la province la plus riche héritière; c'est une Cramont-Ballière de la tour d'Argor; vous savez ce que c'est : elle est même parente de votre femme; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous; je le propose, je le marie, il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants.

M. VANDERK PÈRE. — Eh, ma sœur!

LA TANTE. — Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK PÈRE. — Entrons dans le salon, sans doute on nous y attend.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE, *à Antoine, qui entre.* — Antoine, reste ici!

LA TANTE, *en s'en allant.* — Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur; le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher enfant! ce cher enfant! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur

SCÈNE VI. — ANTOINE.

Oui, ma résolution est prise : comment! un misérable, un drôle....

SCÈNE VII. — ANTOINE, VICTORINE

ANTOINE. — Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE. — J'entrois....

ANTOINE. — Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons : c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE. — Hé mais, je venois vous dire....

ANTOINE. — Va-t'en, va-t'en : écoute; sois sage, et vis toujours honnêtement, et tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.* — Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII. — LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE. — Sortez, Victorine, laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX. — M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE. — Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE. — Non.

M. VANDERK PÈRE. — Non!

ANTOINE. — Non, non....

M. VANDERK PÈRE. — Pourquoi?

ANTOINE. — Pourquoi? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK PÈRE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE. — Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau de roi, c'est ce qu'on voudra; mais il ne se battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer; il ne le tuera pas.

M. VANDERK PÈRE. — Antoine!

ANTOINE. — Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé..... je

sais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera; je le tuerai, ou il me tuera; s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PÈRE. — Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais....

ANTOINE. — Vos pistolets, vos pistolets; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe? en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK PÈRE. — Hé mais, Antoine?

ANTOINE.— Monsieur! ah, mon cher maître! un jeune homme d'une aussi belle espérance; ma fille me l'avoit dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même.... les clefs du magasin! je les emportois. (*Il remet les clefs sur une table.*) Ah, j'en deviendrai fou! ah, dieux!

M. VANDERK PÈRE. — Il me brise le cœur : écoutez-moi; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE. — Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.— Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez?

ANTOINE. — Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PÈRE.— Non.

ANTOINE. — Ah, ciel!

M. VANDERK PÈRE. — Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE. — Monsieur.

M. VANDERK PÈRE. — Écoutez-moi, vous dis-je, rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrai plus vous parler.... Crois-tu, mon pauvre Antoine; crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? n'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma femme.... Ah! quel chagrin! sa santé foible; mais c'est sans remède; le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE. — Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK PÈRE. — L'accommoder! Tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Hé! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paroisse en être instruit....? Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir? Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter; il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE. — Il a tort!

M. VANDERK PÈRE. — Une étourderie!

ANTOINE. — Une étourderie!

M. VANDERK PÈRE. — Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions, Antoine.

ANTOINE. — Monsieur!

M. VANDERK PÈRE. — Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE. — Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE. — Ne passez mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE. — Ah, ciel!

M. VANDERK PÈRE. — Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son rival, s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque.... puisque.... cruel honneur!... Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils; je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce.... ma femme.... sa santé.... moi-même.... alors tu accourras; mon fils a son domestique, tu accourras; mais comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie; tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE. — Mais, monsieur.

M. VANDERK PÈRE. — Voici quelqu'un : eh! c'est sa mère!

SCÈNE X. — M. VANDERK PÈRE, MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK. — Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants, Antoine. Hé, comme te voilà fait? Tu aurois dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE. — C'est que.... madame.... Je vais en affaire. Oui, oui.... madame.

M. VANDERK PÈRE. — Allez, allez, Antoine; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE. — Oui, monsieur.

MADAME VANDERK. — Antoine!

ANTOINE. — Madame.

MADAME VANDERK. — Si tu trouves mon fils, ah! je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK PÈRE. — Allez, Antoine, allez. (*Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.*)

SCÈNE XI. — M. VANDERK PÈRE, MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK. — Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PÈRE.—Tout cela l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK. — Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée.... Ma fille.... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête! la bonne robe est sage comme les lois! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, et qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK PÈRE, *lui prenant la main affectueusement.*— Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous. La plus grande félicité est si peu stable, si peu.... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.— LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, *et un groupe de compagnie de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.*

M. VANDERK PÈRE. — Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous mes enfants, voir un pareil jour, (*à part*) et plus beau que celui-ci!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — VICTORINE, *se tournant vers la coulisse d'où elle sort.*

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde.... Hé quoi!... hein?... Antoine, Antoine! Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois si gaie, grands dieux! comme elle est triste! Mais lui, ne pas se trouver au mariage de sa

sœur; et d'un autre côté.... aussi mon père, avec ses raisons : « Sois sage, sois sage, et tu ne pourras manquer.... Où est-il allé? Je....

SCÈNE II. — M. DESPARVILLE PÈRE, VICTORINE.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE. — Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE. — Ah! monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPARVILLE PÈRE. — Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE. — Lequel?

M. DESPARVILLE PÈRE. — Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE. — Ah! monsieur, quel embarras! je vous assure que je ne sais comment Monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on seroit à table, si on n'attendoit pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE. — Il ne savoit donc pas l'embarras....

M. DESPARVILLE PÈRE. — Il ne savoit pas, il ne savoit pas : c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE. — J'y vais donc. Si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai.... Qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLE PÈRE. — Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler, que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que.... Non.... dites-lui seulement cela.

VICTORINE. — J'y vais.... quelqu'un!... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville; que c'est le maître d'un domestique....

VICTORINE. — Ah! je sais, un homme qui avoit un visage.... qui avoit un air.... Hier au soir, j'y vais, j'y vais.

SCÈNE III. — M. DESPARVILLE PÈRE.

Que de raisons; parbleu ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès. Oui, c'est fait exprès pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais mon père, mon père.... mais mon fils, va te promener. j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV. — M. VANDERK PÈRE, M. DESPARVILLE PÈRE.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille? Vous êtes à l'instant en compagnie : mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK PÈRE. — Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, et encore plus depuis hier pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? Je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables; parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK PÈRE. — Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE PÈRE. — La voilà.... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il.... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK PÈRE, *sonne.* — Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PÈRE. — A l'instant?

M. VANDERK PÈRE. — Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE PÈRE. — A l'instant! prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK PÈRE, *au domestique qui entre.* — Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Monsieur, au service que vous me rendez, pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK PÈRE. — Volontiers, monsieur. (*Au domestique.*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE PÈRE, *au domestique qui sort* — Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte.

M. VANDERK PÈRE. — Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est point mon commerce; et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription : elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PÈRE. — Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK PÈRE. — J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Un fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service; à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre.

M. VANDERK PÈRE. — A se battre!

M. DESPARVILLE PÈRE. — Oui, monsieur, à se battre.... Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE. — Que je vous plains! et qu'il est à craindre....

M. DESPARVILLE PÈRE. — A craindre! je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi, et adroit, adroit : à vingt pas il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable : vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PÈRE. — Monsieur, je suis flatté de votre.... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que.... (*Un second coup.*)

M. DESPARVILLE PÈRE. — Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*Un troisième coup. M. Vanderk père tombe sur un siége.*) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK PÈRE. — Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux. (*Le domestique entre avec des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Que vous m'obligez!

M. VANDERK PÈRE. — Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Ah! vous avez affaire! Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous; restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V. — M. VANDERK PÈRE.

Mon fils est mort.... je l'ai vu là.... et je ne l'ai pas embrassé.... Que de peine sa naissance me préparoit! Que de chagrin sa mère....

SCÈNE VI. — M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE. — Hé bien!

ANTOINE. — Ah! mon maître! tous deux; j'étais très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu.... Ah! monsieur!

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils?

ANTOINE. — Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord; il est tombé le premier. Après cela, monsieur. Ah! mon cher maître! Les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PÈRE. — Voyez si mes chevaux sont mis: faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE. — Mort, mort! j'ai vu sauter son chapeau : mort!

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE. — Mort! Ah! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PÈRE. — Que demandez-vous?

ANTOINE. — Qu'est-ce que tu demandes? sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK PÈRE. — Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII. — M. VANDERK PÈRE, VICTORINE, ANTOINE, *dans l'appartement.*

M. VANDERK PÈRE. — Que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE. — Je venois demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE. — Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE. — On va servir.

M. VANDERK PÈRE. — Tâchez de parler à Madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter : mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être.... Mais vous pleurez, Victorine?

VICTORINE. — Mort! Hé, qui donc? Monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE. — Victorine!

VICTORINE. — J'y vais, monsieur; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PÈRE. — Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.* — Ah! monsieur!

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils!

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE PÈRE, M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS. — Mon père!

M. VANDERK PÈRE. — Mon fils!... je t'embrasse... je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLE PÈRE. — Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS. — Je vous présente messieurs Desparville.

M. VANDERK PÈRE. — Messieurs.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Monsieur, je vous présente mon fils.... N'étoit-ce pas mon fils, lui justement qui étoit son adversaire?

M. VANDERK PÈRE. — Comment! est-il possible que cette affaire....

M. DESPARVILLE PÈRE. — Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS. — Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS. — Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE FILS. — Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS. — Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS. — Le récit seroit trop court si vous le faisiez,

monsieur; et à présent votre honneur est le mien.... Il me paroît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'étoit. Mais voici ce que vous ne saviez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui : j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit : je tire en l'air; il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté : j'ai senti que j'avois tort; je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous et recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi : je me suis précipité de mon cheval; il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur!

M. DESPARVILLE PÈRE. — Hé! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte.... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Desparville à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE. — Ah! messieurs qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie. Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troubleroit la fête. (*A M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi, ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS. — Ah! monsieur! (*En baisant la main de M. Vanderk père.*)

M. DESPARVILLE PÈRE. — Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.* — Qu'à moi, qu'à moi : Ah! cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.* — Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK PÈRE. — Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK. — Ah! te voilà, mon fils! Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE. — Ces messieurs veulent bien rester. (*A MM. Desparville.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE PÈRE. — Quel bonheur mérite une telle famille!

SCÈNE XI. — LES PRÉCÉDENTS, LA TANTE.

LA TANTE. — On dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant! Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah! ton père est singulier, mais très-singulier : te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK PÈRE. — Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE. — Hé, c'est le vieux baron Desparville !

M. DESPARVILLE PÈRE. — Hé, c'est vous, madame la marquise ! Je vous croyais en Berry.

LA TANTE. — Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE PÈRE. — Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK PÈRE. — Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance. Ah ! messieurs ! ah ! mes enfants ! je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*A sa femme.*) Madame, voilà notre fils. (*Il embrasse son fils ; le fils embrasse sa mère.*)

SCÈNE XII. — LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE. — Le carrosse est avancé, monsieur, et.... Ah ! ciel !... ah ! dieux !... ah ! monsieur !

M. VANDERK PÈRE. — Hé bien ! hé bien, Antoine ! hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE. — Cet homme est fou, il faut le faire enfermer. (*Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche, et l'embrasse.*)

M. VANDERK PÈRE. — Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir. (*La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :*)

ANTOINE. — Je ne sais si c'est un rêve. Ah ! quel bonheur ! il falloit que je fusse aveugle.... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

LA
GAGEURE IMPRÉVUE.

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée, pour la première fois à Paris, par les comédiens françois ordinaires du roi, le 27 mai 1768.

ACTEURS

LE MARQUIS DE CLAINVILLE.
LA MARQUISE DE CLAINVILLE.
M. DÉTIEULETTE.
MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.
GOTTE.
DUBOIS, concierge.
LA FLEUR, domestique.
LA GOUVERNANTE de Mlle Adélaïde.

La scène est au château du marquis.

SCÈNE Ire. — GOTTE.

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles, dont nous ne devinons pas la cause: mais au moins si cela fâche, cela désennuie. Eh! l'ennui!... l'ennui!... Ah! c'est une terrible chose que l'ennui.... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Mais pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots, pour s'amuser de tout! Ah! la voilà, qui quitte enfin son balcon.

SCÈNE II. — GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE. — Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE. — Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE. — Je ne sais si madame s'ennuie : mais je vous assure que moi.... de ce temps-là on est tout je ne sais comment.

LA MARQUISE. — Il m'est venu l'idée la plus folle.... S'il étoit passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE. — Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse?

LA MARQUISE. — Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE. — Hier au soir, vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE. — Il en mouroit d'envie, et j'attendois des visites. La comtesse de Wordacle....

GOTTE. — Quoi ! cette dame si laide?

LA MARQUISE. — Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE. — Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE. — Je badine : je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. (*Elle prend le livre.*) Ah! de la morale : je ne lirai pas. Si mon clavecin.... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin ; mais vous ne songez à rien. S'il étoit accordé j'en toucherois.

GOTTE. — Il l'est, madame, le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE. — J'en jouerai ce soir : cela amusera M. de Clainville.... Je vais broder.... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah, dieux!

GOTTE *approche une table.* — La voilà.

LA MARQUISE *regarde les plumes et les jette.* — Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE. — En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE. — Pensez-vous que je ne les vois pas?... Faites donc fermer cette fenêtre.... Non, je vais m'y remettre, laissez. (*La marquise va se remettre à la fenêtre.*)

GOTTE. — Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale : de la morale! il faut que je lise cela, pour savoir ce que c'est que la morale. (*Elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela.... (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE. — Gotte, Gotte.

GOTTE. — Madame?

LA MARQUISE. — Sonne quelqu'un. Cela sera plaisant.... Ah! c'est un peu.... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est, pour risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III. — LA MARQUISE, GOTTE, UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, *au domestique.* — Allez vite à la petite porte du parc. Vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est Mme la comtesse de Wordacle.

LE DOMESTIQUE. — Mme la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE. — Oui; courez vite.

SCÈNE IV. — LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE. — Mme la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE. — Oui.

GOTTE. — Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE. — Oui : cela sera très-singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui

GOTTE. — Connoissez-vous cet officier?

LA MARQUISE. — Non.

GOTTE. — S'il vous connoît?

LA MARQUISE. — En ce cas, le domestique n'avoit pas le sens commun; il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE. — Mais, madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE. — J'ai pensé à tout : je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE. — Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame?

LA MARQUISE. — Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCÈNE V. — GOTTE, LA MARQUISE, LAFLEUR.

(La marquise tire son miroir de poche : elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien. Lafleur, après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant :)

LAFLEUR. — Je l'ai vu.

GOTTE. — Ah! madame! voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de M. le marquis.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE. — Parle, parle : conte donc.

LAFLEUR. — Madame.... (*A Gotte.*) Babillarde!

LA MARQUISE. — Je vous écoute.

LAFLEUR. — Madame, parlant par révérence....

LA MARQUISE. — Supprimez vos révérences.

LAFLEUR. — Sauf votre respect, madame....

LA MARQUISE. — Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR. — J'allois, madame, au bout du corridor, lorsque par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise....

LA MARQUISE. — Voilà de l'honneur à présent. Hé bien! qu'avez-vous vu?

LAFLEUR. — J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de M. le marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche : oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans : je n'assurerois pas qu'elle a dix-huit ans, mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE. — Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites.

LAFLEUR. — Ah, madame! voudrois-je...

LA MARQUISE. — C'est, sans doute, quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LAFLEUR. — Hors à Mlle Gotte.

LA MARQUISE. — Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI. — LA MARQUISE, GOTTE

GOTTE, *faisant la pleureuse.* — Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous; je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE. — Je vous permets de dire les miens.

GOTTE. — Madame, est-il possible.... que vous puissiez.... penser.... que....

LA MARQUISE. — Ha, ha, vous allez pleurer; je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre; cela se passera.

SCÈNE VII. — LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE. — Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari?

DUBOIS. — Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur!

LA MARQUISE. — Je vois que vous cherchez à me mentir; mais je vous prie de songer que ce seroit me manquer de respect; et je ne le pardonne pas.

DUBOIS. — Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre à M. le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvois manquer de respect; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... il y a onze ans, madame....

LA MARQUISE. — Vous cherchez à éluder la question; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville?

DUBOIS. — Ah, madame! vous pouvez me perdre; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE. — Eh bien! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savois, et que vous n'avez osé ni me mentir, ni me désobéir.

DUBOIS. — Ah, madame! quel tort cela pourroit me faire!

LA MARQUISE. — Aucun. Ceci me regarde : et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS. — Ah, madame! vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE. — Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

SCÈNE VIII. — LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE. — Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS. — Madame, hier au matin, monsieur me dit : Dubois, prends ce papier, et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE. — Quel papier?

DUBOIS. — Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE. — Lisez.

DUBOIS. — C'est de la main de M. le marquis. « Ce jeudi, 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à cinq heures un quart du soir, Dubois dira à sa femme de s'habiller, et de mettre une robe. A six heures et demie, il partira de chez lui avec sa femme, sous le prétexte d'aller promener. A sept heures et demie, il se trouvera à la petite porte du parc. A huit heures sonnées, il confiera à sa femme qu'ils sont là l'un et l'autre pour m'attendre. A huit heures et demie.... »

LA MARQUISE. — Voilà bien du détail : donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux*). Eh bien ?

DUBOIS. — Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mouroit de froid : c'est qu'il étoit survenu un accident à la voiture. Monsieur étoit dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune, et l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots; et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE. — Hé ! où ont-elles passé la nuit ?

DUBOIS. — Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE. — Et monsieur n'a pas eu plus d'attention pour elles ?

DUBOIS. — Vous me pardonnerez, madame; il est revenu ce matin avant d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêteté, beaucoup d'amitié à la jeune personne, beaucoup, beaucoup...

LA MARQUISE. — Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS. — Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE. — Amenez-les-moi.

DUBOIS. — Ah, madame !

LA MARQUISE. — Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

UBOIS. — Mais si...

LA MARQUISE. — Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE. — Ceci me paroît singulier.... Non, je ne peux croire.... Ah ! les hommes sont bien trompeurs.... Au reste, je vais voir.

SCÈNE X. — LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE. — Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*A part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie, et de mon officier ! Sitôt qu'il paroîtra....

GOTTE. — Qui, madame ?

LA MARQUISE. — Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant, et vous reviendrez.

SCÈNE XI. — LA MARQUISE, DUBOIS, MADEMOISELLE ADÉLAIDE, SA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE. — Mademoiselle, je suis très-fâchée de troubler votre solitude : mais il faut que M. le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE. — Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE. — Cette femme est à vous?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Oui, madame, c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE. — Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée. Permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois*. — Avancez un siége, et sortez. (*Dubois avance un siége : la marquise montre un siége plus loin*). Asseyez-vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne point faire hésiter M. le marquis de vous présenter chez moi.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché; j'aurois été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE. — Vous ne saviez pas?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Non, madame.

LA MARQUISE. — Vous redoublez ma curiosité.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire. Monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE. — Y a-t-il longtemps qu'il a l'honneur de vous connoître?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent, et pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante*. — Comment se nomme mademoiselle?

LA GOUVERNANTE. — Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE. — Point d'autre nom?

LA GOUVERNANTE. — Non, madame.

LA MARQUISE. — Non!... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de M. le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *d'un ton un peu sec*. — Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; et je respectois trop M. le marquis, pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE. — On ne peut pas avoir plus de discrétion.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE. — Vous me le feriez oublier.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *se levant.* — Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.* — Mademoiselle, je désire que M. le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Je le désire aussi.

LA MARQUISE. — Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux, ni pour vous, ni pour moi; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez, pour n'être pas mal interprété.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — J'en conviens, madame; et pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois....

LA MARQUISE. — Asseyez-vous, je vous en prie.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE *s'assoit ainsi que la marquise et la gouvernante.* — Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis: il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paroître à la grille; je l'accordai. Il y vint.... je l'ai vu.... quelquefois.... souvent même; et lundi passé, M. le marquis revint me voir; il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (*c'étoit hier*) il est revenu un peu tard; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin; j'étois dans ce couvent dès l'enfance; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire; et s'il étoit possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

SCÈNE XII. — LES PRÉCÉDENTS, GOTTE.

GOTTE. — Il se nomme M. Détieulette.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — M. Détieulette!

LA GOUVERNANTE. — M. Détieulette!

LA MARQUISE. — Dans mon cabinet?

GOTTE. — Non, il est là.

LA MARQUISE, *à Gotte.* — Faites-le entrer ici.... dans un moment. (*A Mlle Adélaïde*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive longtemps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper: je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.* — Faites entrer Dubois, Ah!...

SCÈNE XIII. — LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

LA MARQUISE. — Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à

M. le Marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que....

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Madame.... (*La marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée; elle voit entrer M. Détieulette.*)

GOTTE. — Il n'a pas mauvaise mine; elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV.— M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE. — Tu demeures ici?

LAFLEUR. — Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE. — Chez le marquis de Clainville. On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR. — Madame a ordonné de le dire.

M. DÉTIEULETTE. — Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle?

LAFLEUR. — Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

LAFLEUR. — Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE. — Et où est le marquis?

LAFLEUR. — On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE. — N'est-il pas à Montfort? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir?

LAFLEUR. — Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE. — Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle: je n'y conçois rien.

LAFLEUR. — Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE. — Oui, je l'ai laissé derrière; son cheval n'a pu me suivre: mais voilà un singulier hasard; et tu ne sais pas le motif...?

LAFLEUR. — Non, monsieur; mais ne dites pas.... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV. — LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE. — Quoi! monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur.... Ah! monsieur.... Ah! que j'ai de pardons à vous demander: je vous ai pris pour un des parents de mon mari, et je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois.... Ah! monsieur.... ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE. — Madame....

LA MARQUISE. — Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE. — Je rends grâce à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse.

LA MARQUISE. — Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis. Mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron.

GOTTE. — Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE. — Je ne reviens pas de mon étonnement: même taille, même air de tête....

SCÈNE XVI. — LES PRÉCÉDENTS, UN MAÎTRE D'HÔTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Madame est servie.

LA MARQUISE. — Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître....

M. DÉTIEULETTE. — Madame....

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.* — Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE. — Je ne sais, madame la Comtesse, si je dois accepter l'honneur....

LA MARQUISE. — Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder. (*M. Détieulette donne la main; ils passent dans la salle à manger.*)

SCÈNE XVII. — GOTTE.

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

SCÈNE XVIII. — GOTTE, LAFLEUR.

(Gotte lève un coussin de berger, tire de dessous une manchette, qu'elle brode. Lafleur paroît; elle est prête à la cacher; et voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.)

LAFLEUR. — Enfin on peut causer.

GOTTE. — Ah, te voilà! Je pensois à toi. Tu ne sers pas à table?

LAFLEUR. — Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE. — Et si madame te demande?

LAFLEUR. — Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté, j'aurois écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE. — Finis donc.

LAFLEUR. — C'est que je t'aime bien.

GOTTE. — Ah! tu m'aimes: je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien singulier avec tes niaiseries.

LAFLEUR. — Quoi donc?

GOTTE. — Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor. (*Pendant ce couplet Lafleur rit.*)

LAFLEUR. — Ha, ha!

GOTTE. — Hé! de quoi ris-tu?

LAFLEUR. — Comment! tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE. — Quoi! la dupe?

LAFLEUR. — Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE. — Sans doute.

LAFLEUR. — Et que je fais le nigaud.

GOTTE.— Comment?

LAFLEUR.— Je le fais exprès.

GOTTE.— Tu le fais exprès?

LAFLEUR.— Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire : Ah ! que ces gens-là sont bêtes ! Ah, quelle ineptie! Ah ! quelle sotte espèce ! Ils devroient bien manger de l'herbe, et mille autres propos. C'est comme s'ils se disoient à eux-mêmes : Ah, que j'ai d'esprit! Ah, quelle pénétration ! Ah, comme je suis bien au-dessus de tout ça ! Hé ! pourquoi leur épargner ce plaisir-là ? Moi, je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent; et je m'en trouve bien. Qu'est-ce que cela coûte ?

GOTTE.— Je ne te croyois ni si fin, ni si adroit.

LAFLEUR. — J'ai déjà fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déjà devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse, qui veut bien.... (*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE. — Mais, finis donc; tu m'impatientes.

LAFLEUR. — Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE. — A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR. — Ah ! je ferai fortune.

GOTTE. — Mais, tu as lu; est-ce que tu sais lire?

LAFLEUR. — Oui; quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savois ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous; et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah ! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte....

GOTTE.— Mais, finis donc, finis donc, finis donc : tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre, Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR. — Vous respectez joliment mes manchettes. Ah ! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE. — Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LAFLEUR. — Oui, vraiment.

GOTTE. — Vraiment; mais ne t'y fies pas. Madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci; mais je ne sais pas comme elle fait. Ce qui me désoleroit moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte; hé bien ! elle me devine une heure avant que je parle. Pour M. le marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jureroit

ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit, et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les trésors de ton bel esprit; et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu.

LAFLEUR. — Et avec cet esprit-là elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? là quelque....

GOTTE. — Jamais.

LAFLEUR. — Jamais. On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE. — Ah! comme cela par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse; pour lui, il a tort, car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerois, et de moi, s'entend.

LAFLEUR. — Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE. — Ah! madame est fort généreuse.

LAFLEUR. — Imagine donc ce qu'elle seroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec les maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir, ni profit. Ah! que je voudrois être à la place de Dubois.

GOTTE. — Pourquoi?

LAFLEUR. — Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris; il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles; le valet de chambre fera les emplettes; c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux; tu attiseras le feu; madame se piquera, prendra de l'humeur, et se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE. — Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR. — Bon! qu'est-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service. Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE. — Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame; elle me jetteroit là comme une épingle.

LAFLEUR. — Voici, par exemple, pour elle une belle occasion M. Détieulette est aimable.

GOTTE. — Monsieur?...

LAFLEUR. — M. Détieulette; cet officier.

GOTTE. — Est-ce que tu le connois?

LAFLEUR. — Oui; il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître : il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE. — Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois?

LAFLEUR. — Oui.

GOTTE. — Chez M. de Clainville?

LAFLEUR. — Oui, à Mme de Clainville.

GOTTE. — A Mme de Clainville? Ah! la bonne chose! C'est bien

fait, avec ses détours, j'en suis bien aise : sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR. — Pourquoi donc ?

GOTTE. — Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comtesse. C'est que sous le nom de la comtesse de Wordacle.... Quoi on a déjà dîné !

LAFLEUR. — Comme le temps passe vite !

GOTTE *cache les manchettes.* — Ciel, voilà madame !

SCÈNE XIX. — LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, LAFLEUR.

LA MARQUISE *lance un regard sévère sur Lafleur et sur Gotte.* — Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE. — Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE. — Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; et la modestie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE. — Ah ! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville.

LA MARQUISE. — Le marquis de Clainville ! vous connoissez le marquis de Clainville ?

M. DÉTIEULETTE. — Oui, madame. (*Ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE. — Ne vous trompez-vous pas ?

M. DÉTIEULETTE. — Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent.... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne taille, fort bien prise; beau joueur, bon chasseur, grand parieur, savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connoissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine; d'ailleurs, excellent officier, d'un esprit droit, et d'un commerce sûr. (*Ici, Gotte sourit.*)

LA MARQUISE. — La serrurerie ! ah ! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE. — Je ne sais pas s'il a des terres dans cette province.

LA MARQUISE. — Et M. de Clainville vous disoit....

M. DÉTIEULETTE. — Vous le connoissez aussi, madame ?

LA MARQUISE. — Beaucoup; et il vous disoit....

M. DÉTIEULETTE. — On m'avoit dit qu'il étoit veuf, et qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE. — Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE. — On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme....

LA MARQUISE. — Sa femme....

M. DÉTIEULETTE. — Avoit la tête un peu....

LA MARQUISE. — Un peu?

M. DÉTIEULETTE. — Oui, qu'elle avoit une maladie.... d'esprit.... des absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE. — Pure calomnie! (*Gotte, pendant ces couplets, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne, et dit à Gotte* :) Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE. — Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE. — Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit M. de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE. — Ce qu'il disoit étoit fort simple, et avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit M. de Clainville : vous m'y forcez, madame; je n'oserois jamais....

LA MARQUISE. — Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE. — Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les âmes foibles; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, et cet esprit est souvent peu de chose; il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux.... Madame, c'est M. de Clainville qui parle, ce n'est pas moi; je suis si loin de penser....

LA MARQUISE. — Continuez, monsieur. Elles aiment mieux....

M. DÉTIEULETTE. — Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture et par la simplicité; secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous. Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, et la haine de l'autre. Défendez-vous, ajoutoit-il.... Madame, je....

LA MARQUISE. — Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE. — Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier coup d'œil; ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE. — Et M. de Clainville vous disoit cela?

M. DÉTIEULETTE. — A moi, madame, et à tous les officiers qui avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entroit dans des détails....

LA MARQUISE. — Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez; car lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre....

M. DÉTIEULETTE. — Je me taisois, madame; mais si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement....

LA MARQUISE, *un peu piquée.* — Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire; et la nuit....

SCÈNE XX. — LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

GOTTE. — Madame, voici M. le marquis.... non, M. le comte, qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.* — Quoi! déjà?... O ciel! Monsieur... je ne sais... je suis...

M. DÉTIEULETTE. — Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause....

LA MARQUISE. — J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur de certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu....

M. DÉTIEULETTE. — Hé bien, madame?

LA MARQUISE. — Il va, sans doute, venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas longtemps.

M. DÉTIEULETTE. — Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE. — Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE. — Avec plaisir.

LA MARQUISE. — Vous n'y serez pas longtemps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourrez de là entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI. — LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE. — Ah! monsieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les âmes foibles! Je suis piquée au vif... oui... oui... il peut avoir tenu de ces discours-là... je le reconnois. Lui... lui, qui par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé.... Ah! que je serois charmée si je pouvois me venger.... m'en venger, là, à l'instant; et prouver.... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire.... non.... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier.... je veux qu'il en soit en quelque sorte.... Si, par quelque gageure (*ici, elle fixe la porte et la clef en rêvant*) M. de Clainville.... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée*) non, non.... Il seroit pourtant plaisant.... Mais que risqué-je.... (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée, en mettant la clef dans sa poche; elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE. — Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.* — Donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE. — Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE. — Ah!

SCÈNE XXII. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE, *sur sa chaise longue, et faisant des nœuds.* — Hé bien, monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS. — J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE. — Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute été heureuse?

LE MARQUIS. — Ah! madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons; il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large; il me soutient que c'est une biche brehaigne : cerf dix corps s'il en fût.

LA MARQUISE. — Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes que seulement la chasse sait employer. Les femmes croient savoir la langue françoise; et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'art, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez....

LE MARQUIS. — Mécaniques.

LA MARQUISE. — Mécaniques! eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS. — Madame, un homme un peu instruit les sait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE. — Quoi! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS. — Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière! et sans avoir un empire à réformer, Pierre le Grand n'est pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences, aux talents, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms; j'aurois jouté contre un dictionnaire. (*Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants, et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.*)

LA MARQUISE. — Je ne jouterois donc pas contre vous; car, moi, à l'instant, je regardois cette porte, et je me disois : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire, a certainement son nom; et, hors la serrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS. — Hé bien! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE. — Tous? cela ne se peut pas.

LE MARQUIS. — Je le parierois.

LA MARQUISE. — Ah! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS. — Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE. — Vous le pariez?

GOTTE, *à part.* — Notre prisonnier a bien affaire de tout cela.

LE MARQUIS. — Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE. — Soit; aussi bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS. — Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

LA MARQUISE. — Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS. — Vingt louis?

LA MARQUISE. — Vingt louis.

GOTTE, *à part.* — Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS. — Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE. — Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais....

LE MARQUIS. — Sans doute, écrivons, Dubois.... (*A Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. (*A la marquise.*) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition et d'une sorte de profondeur de jugement.... Il est vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE. — Ah, monsieur! songez que je suis votre femme, et un compliment n'est rien quand il est déplacé. Revenons à notre gageure, vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS. — Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, DUBOIS, GOTTE.

LA MARQUISE. — Voici Dubois; nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS. — Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE. — Je vous expliquerai cela; notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS. — Dubois, prends une plume et de l'encre, mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE. Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS. — Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE. — Voyons, voyons : commencez.

LE MARQUIS. — Madame, ces détails-là vont vous paraître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE. — Dites bien brillants; je les trouverai d'or si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne que je veux vous

aider à me faire perdre; vous n'oublierez sans doute pas la serrure, et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS. — Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous : mettez la serrure, les vis, les écrous....

DUBOIS, *écrivant*. Écrous.

LE MARQUIS. — L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches....

LA MARQUISE. — Ah! quelle vivacité, monsieur. Ah! vous m'effrayez.

DUBOIS. — Les fiches....

LE MARQUIS. — Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE. — Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS. — Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches....

LA MARQUISE. — Ah! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS. — Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez : un instant, un instant.

DUBOIS. — Gâches....

LA MARQUISE. — Mais voyez comme en deux mots, monsieur!

LE MARQUIS. — Madame....

LA MARQUISE. — Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS. — Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches....

DUBOIS. — C'est mis.

LA MARQUISE. — Dix louis, monsieur, dix louis.

LE MARQUIS. — Non, non, madame. Ah, vous voulez parier!

LA MARQUISE. — En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS. — Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE. — Je baisse pavillon. Je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS. — Je ne le crois pas. Équerre.... gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE. — Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS. — Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE. — Hé bien, monsieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS. — Oui.... oui, madame, à ce que je crois, équerre, serrure.

LA MARQUISE. — Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup d'œil avec laquelle vous saisissez....

LE MARQUIS. — Cela vous étonne, madame.

LA MARQUISE. — Cela ne devroit pas me surprendre. Enfin il ne reste plus rien....

LE MARQUIS. — Que de me payer, madame.

LA MARQUISE. — De vous payer? Ah, monsieur! vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je serai plus honnête et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS. — Je n'en demande point.

LA MARQUISE. — Dubois, fermez ce papier et cachetez-le ; voici mon étui.

LE MARQUIS. — Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE. — Vous me pardonnerez. J'ai l'attention si paresseuse ; les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée cette minute.

LE MARQUIS. — Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE. — Oh ! je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS. — Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE. — Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée; et la voici : je me suis ennuyée, mais très-ennuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique, l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder sur le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier, qui pressoit fort sa monture; il m'a saluée : il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que Mme la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS. — Pourquoi la comtesse de Wordâcle?

LA MARQUISE. — Une idée : je ne voulois pas qu'il sût que je suis femme de M. de Clainville (*en élevant la voix*), de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS. — Pourquoi?...

LA MARQUISE. — Je vous le dirai : il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très-bien; il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur; il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu, il a même osé me le dire; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit.... Enfin, que vous dirai-je? excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que j'ai sur votre âme, dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive vous êtes arrivé, et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement; je ne supposois pas que vous l'accepteriez, et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté.... (*Le marquis par degrés prend un air sérieux, froid et sec.*)

LE MARQUIS. — Madame....

LA MARQUISE. — Mais.... monsieur.... je m'aperçois.... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin?

LE MARQUIS. — Non, madame.

LA MARQUISE. — Vous me paroissez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS. — Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.* — Ah, ciel!

LA MARQUISE. — N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je.... je.... je souhaiterois être seule. (*Dubois et Gotte se retirent d'un air embarrassé dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayé.*)

LE MARQUIS. — Je le crois.

LA MARQUISE. — Je désirerois....

LE MARQUIS. — Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité....

GOTTE. — Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.* — Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement....

LE MARQUIS. — Un accommodement, madame? Je ne vois pas quel accommodement....

LA MARQUISE. — Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en la revanche.

LE MARQUIS. — Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE. — Je ne plaisante point: je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS. — Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE. — La clef, monsieur?

LE MARQUIS. — Oui, la clef, la clef!

LA MARQUISE. — Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS. — Il est un moyen d'entrer, c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE. — Monsieur, point de violence: ce que vous projetez vous sera aussi facile, lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS. — Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE. — Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS. — Non, madame.

LA MARQUISE. — Avant de vous emporter à des extrémités, qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS. — Ah! morbleu! madame, c'en est trop!

LA MARQUISE. — Arrêtez, monsieur; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle ne soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendois pas; mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, et trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et lit d'un air indécis, distrait et confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.* — Ah ! madame !

LA MARQUISE. — Quoi ! vous hésitez, monsieur ? que n'entrez-vous dans ce cabinet ; je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS. — Ah ! madame, madame ! c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE. — Non, non : ce que je vous ai dit est, sans doute, vrai.

LE MARQUIS. — Ah ! madame, que je suis coupable !

LA MARQUISE. — Hé ! non, monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS. — Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE. — Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS. — Me pardonnez-vous ?

LA MARQUISE. — Oui, monsieur.

LE MARQUIS. — Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE. — Je vous assure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS. — Que de bonté !

LA MARQUISE. — Ce n'est point par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS. — Ah ! madame ! qui s'en seroit méfié. (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel ! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef (*Il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef ! maudite clef ! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit ?

DUBOIS. — Non, monsieur ; j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS. — Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté ; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous ; voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame ?

LA MARQUISE. — Oui, monsieur, oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.* — Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser.... d'aller croire.... Ah ! je suis.... je suis.... je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux et met la clef à la porte du cabinet.* — Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV. — LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.* — Sortez, sortez. Hé bien ! monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE. — Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE. — Hé bien ! monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari ? et si j'étois plus jolie et plus spirituelle....

M. DÉTIEULETTE. — Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE. — Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que seroit-ce si j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde ; si j'avois employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme

qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas d'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait : je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE. — Quel nom donnez-vous à une plaisanterie!

LA MARQUISE. — Ah! monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE. — Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE. — J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville; car vous savez ma petite finessse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE. — Je le savois avant.

LA MARQUISE. — Quoi! monsieur, vous saviez....

M. DÉTIEULETTE. — Que j'avois l'honneur d'être chez Mme de Clainville : un de vos domestiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE. — Comment! monsieur, j'étois votre dupe?

M. DÉTIEULETTE. — Non, madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE. — Ah! comme cela me confond! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persifliez?

M. DÉTIEULETTE. — Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE. — Ah! comme cela me confond, et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (*Elle se promène avec dépit.*) Ah! ciel! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à M. de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE. — Adieu, madame.

LA MARQUISE. — Je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV. — LA MARQUISE.

Comment! il le savoit! Ah! les hommes, les hommes nous valent bien.... J'ai bien mal agi.... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir.... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux devant un étranger, qui peut aller raconter partout....Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI. — LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE. — Ah! madame! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines; vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE. — Pourquoi donc?

GOTTE. — Et si monsieur étoit entré?

LA MARQUISE. — Hé bien!

GOTTE. — Et s'il avoit vu ce monsieur?

LA MARQUISE. — Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient cachées

dans son appartement deux femmes qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE. — Ah! c'est vrai; je n'y pensois pas.

LA MARQUISE. — Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, et de le renvoyer.

GOTTE. — Madame, que peut-il avoir fait? C'est un si bon garçon. Il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE. — Ce n'est pas cela : je le crois bête et malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.* — Le voilà bien avancé avec son bel esprit; il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE. — Ah! ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.* — Madame? Madame excusera. Vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. Voici, madame, M. Détieulette que je vous présente; bon gentilhomme, brave officier, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis : j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE. — Cinquante louis! Ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS. — Cinquante, madame : je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter; au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE. — C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS. — Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE. — Et moi de même.

LE MARQUIS. — Vous, madame? point du tout : vous badiniez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous conterai cela; c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités.... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE. — Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE. — Monsieur....

LE MARQUIS. — Madame, retenez monsieur ici un instant. Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! je reviens, je reviens à l'instant.

SCÈNE XXVIII. — M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. — Hé bien, monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? M. de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE. — Non, madame, je me suis fait présenter chez lui; il sortoit, il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin. c'est chez lui que je descendois, c'est chez

M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma surprise lorsqu'avec un air de mystère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE. — Hé! que veut dire M. de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié ?

M. DÉTIEULETTE. — C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme; et il me paroît qu'il n'a point dessein de vous faire attendre; le voici. Ciel! c'est Mlle de Clainville.

SCÈNE XXIX. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, SA GOUVERNANTE, GOTTE.

LE MARQUIS. — Oui, la voilà. Est-il rien de plus aimable! Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château; elle y est depuis hier. Je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très-près : c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier, mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher : mon père étoit si dur, et dans la famille.... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE. — C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS. — Madame, je la marie, et je la donne à monsieur : je dis je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'auroit pas, si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE. — Quoi! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu ?

LE MARQUIS. — Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE. — Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE. — Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne; et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE. — Madame, puis-je espérer....

LA MARQUISE. — Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant; et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.* — C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS. — Cela doit être. (*A la marquise.*) Ma nièce est charmante!

LA MARQUISE. — Je suis bien trompée, si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.—Si mademoiselle avoit besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE. — Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse; on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS. — Et surtout avec moi.

LA MARQUISE. — Ah! monsieur de Clainville! ah! comme j'ai eu tort!

LE MARQUIS. — Quoi?

LA MARQUISE. — Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, et dit :* — Ah! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses! Que de femmes! que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage!

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

LE

DIABLE A QUATRE,

OU

LA DOUBLE MÉTAMORPHOSE.

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-Laurent, le 19 août 1756.

ACTEURS.

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
MAÎTRE JACQUES, savetier.
MARGOT, femme de Jacques.
LUCILE, femme de chambre de la Marquise.
MARTON, autre femme de chambre de la Marquise.
UN CUISINIER.
UN COCHER.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.
UN MAGICIEN.
UN AVEUGLE, jouant de la vielle.
DES DANSEURS ET DANSEUSES, DOMESTIQUES DU MARQUIS, ET UNE TROUPE DE LUTINS.

La scène est au château du Marquis.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — UN CUISINIER.

AIR : Ah! madame Aurou.

O la méchante femme!
O la méchante femme!
D'un rien elle s'enflamme :
Elle crie, elle bat :
Ah! c'est un sabbat.
Je n'ai de ma vie eu de pareil débat.

C'est un bruit; on ne s'entend pas : j'étois prêt à servir; la cloche avoit sonné; j'étois tranquille dans ma cuisine,

Elle entre, elle saisit d'une main assurée,
Pour le dîner des gens, la soupe préparée.

Patatras, tout est au diable; et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE II. — LE CUISINIER, LUCILE.

LUCILE.

Même air.

Oh! la voilà partie :
Oh! la voilà partie :
Oui, c'est une furie
Comme on n'en connoît pas.
Ah! c'est un fracas.
Je n'ai de ma vie entendu plus d'éclats.

Elle me demande un verre d'eau, bonnement je le lui apporte; elle me le jette au visage : Marton se met à rire, elle lui campe un soufflet.

SCÈNE III. — LE CUISINIER, LUCILE, MARTON.

MARTON.

ARIETTE.

Oui, oui, je veux en sortir;
J'en jure :
L'injure
Ne peut se soutenir,
Je ne puis le souffrir.
Oui, oui, c'est trop longtemps souffrir.
A moi des coups! Ah! c'est trop en souffrir :
L'affront ne peut se soutenir.

Ris donc, sotte, avec ton verre d'eau.

LUCILE, *en souriant*. — Je ne ris pas; mais c'est que.... Ah! j'en sortirai.

LE CUISINIER. — J'en sortirai aussi. J'aimerois mieux.... j'aimerois mieux....

MARTON. — Je serois bien au désespoir d'y rester; ce qui me fait de la peine, c'est notre maître qui est un si honnête homme.

AIR : Ma commère, quand je danse.

Sa complaisance m'assomme;
Il est plus doux qu'un mouton.
LE CUISINIER.
Jamais un plus honnête homme
N'eut pour femme un tel démon.
LUCILE.
Il est trop bon.
LE CUISINIER.
Il est trop bon.
MARTON.
Il est trop bon.

LE CUISINIER.

Il est trop bon.

LUCILE.

Il est trop bon.
Sa complaisance m'assomme;
Il est plus doux qu'un mouton.

LE CUISINIER. — Que voulez-vous qu'il fasse? Il l'aime; elle est jolie.

LUCILE.

AIR : La bergère un peu coquette.

Une belle
Sans cervelle
Auroit en vain des attraits :
Je sais bien, si j'étais homme,
Comme
Je la punirois.

SCÈNE IV — LE CUISINIER, MARTON, LUCILE, MAÎTRE JACQUES.

LE CUISINIER. — Demandez à maître Jacques.

MAÎTRE JACQUES. — De quoi s'agit-il?

MARTON. — Quand une femme....

LUCILE. — Comme notre maîtresse....

LE CUISINIER. — Laissez-moi dire.

AIR : Jardinier, ne vois-tu pas?

Quand votre femme en courroux
Auprès de vous s'échappe,
Compère, que faites-vous?

MAÎTRE JACQUES.

Moi, d'abord, crainte des coups,
Je frappe, je frappe, je frappe.
Écoutez-moi.

ARIETTE.

Je veux qu'on me révère,
Et ne connois chez moi
Que ma loi.
Quand un regard sévère
Annonce ma colère,
Ma femme se tient coi,
Tremble à part soi,
Songe à se taire,
Et meurt d'effroi.

LE CUISINIER. — Il faudroit que monsieur le marquis prît de vos leçons.

LUCILE. — Que seroit-ce si elle crioit toute la journée, et ne quittoit jamais la maison?

MARTON. — Ah! je crois l'entendre.

MAÎTRE JACQUES. — Ne craignez rien, elle est partie; je l'ai vue passer : votre maître a parlé au maître d'hôtel; il m'a semblé qu'il lui disoit :

AIR : J'ai rêvé toute la nuit.

Ma femme est hors de chez nous :
Enfants, divertissez-vous;
Faites ensemble un repas.
Ne vous grisez pas;
Ne vous grisez pas :
Tenez, voici dix écus.
Dans sa main je les ai vus.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS ; DES DANSEURS ET DES DANSEUSES, *habillés en domestiques, entrent en se tenant par la main.*

LE CUISINIER *chante.*

AIR : Brillant soleil.

Enfants, prenez du bon temps;
Le diable n'est plus céans.
(On danse.)

MAÎTRE JACQUES.

AIR : Quand je tiens de ce jus d'octobre.

Mais j'aperçois le père Ambroise;
Sans doute il sort du cabaret :
Quand le bonhomme y cherche noise,
Ce n'est jamais qu'au vin clairet.

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS, LE PÈRE AMBROISE.

LE PÈRE AMBROISE. — Où êtes-vous, bonnes gens? On ne vous voit pas.

LE CUISINIER. — Mettez-vous là, père.

MARTON.

AIR : Frère Ignace avoit un cordon.

Donnez-nous un cotillon nouveau.

LE PÈRE AMBROISE.

Donnez-moi du vin, n'y mettez point d'eau.
Je m'en vais accorder ma vielle :
Allons, belle,
Allons; accostez-vous d'un jouvenceau.

LUCILE.

Donnez-nous un cotillon nouveau.

LE PÈRE AMBROISE.

Donnez-moi du vin, n'y mettez point d'eau.

(On range l'aveugle sur un des côtés du théâtre : il fait toutes les mines d'accorder sa vielle; les filles prennent les garçons; on forme la contredanse.)

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE CUISINIER. — La voilà, la voilà! Madame, madame! la voilà, madame! la voilà! (*La contredanse se mêle: ils veulent fuir; ils se choquent l'un l'autre; le père Ambroise joue toujours, et suit toujours la contredanse sans changer de place.*)

LA MARQUISE.

AIR : Ciel! l'univers va-t-il donc, etc.

Ciel! quel fracas!

LES DOMESTIQUES.

C'est elle; fuyons vite.

LA MARQUISE.

Race maudite,
Tu me le payeras;
En vain vous prenez la fuite :
Vous êtes des scélérats;
Et toi, coquine!

(Elle tire les oreilles de Lucile.)

LUCILE.

Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Madame, ce courroux
Est déplacé : qui vous oblige...?
Rentrez, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Monsieur, taisez-vous.

SCÈNE VIII. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, MAÎTRE JACQUES, LE PÈRE AMBROISE.

LE MARQUIS. — Madame....

LA MARQUISE. — Que fait ici ce coquin de savetier?

MAÎTRE JACQUES. — Je m'en vais, je m'en vais; je sais bien que vous n'êtes pas bonne.

LE MARQUIS. — Hé, madame! quel mal ont-ils fait?

LA MARQUISE. — Monsieur, quand vous êtes à la chasse, je ne me mêle ni de vos chiens ni de vos piqueurs.

LE PÈRE AMBROISE. — Allons, enfants, la paix : qu'est-ce qui veut danser? Donnez-moi donc à boire : où en est la contredanse?

LA MARQUISE. — Attends, je te vais donner de la contredanse. (*Elle lui casse sa vielle, et la jette à terre.*)

LE PÈRE AMBROISE.

AIR : La luette, ah! qui me la remettra?

Ma vielle,
Ma vielle,
Ah! qui me la remettra?

Pourquoi me chercher querelle?
Ah! ma pauvre vielle,
Moi qui n'avais que cela.
Ma vielle,
Ma vielle,
Qui me la raccommod'ra?

LE MARQUIS. — Tiens, mon cher ami.

LA MARQUISE. — Ces misérables!

LE PÈRE AMBROISE, *retirant sa main.* — Monsieur, je vous demande pardon.

LE MARQUIS. — Je ne te veux point de mal.

LA MARQUISE. — Cette coquine de Lucile!

LE PÈRE AMBROISE.

AIR : Nous sommes précepteurs d'amour.

Ah! si je savois mon chemin,
Je sortirois d'ici bien vite.

LE MARQUIS.

Mon ami, donnez-moi la main.

LE PÈRE AMBROISE.

Mon bon monsieur, en suis-je quitte?

LA MARQUISE.

AIR : Belle princesse.

Ah, canaille!
Ah, canaille!
Vous vous mettez à danser,
A boire, à faire ripaille.
Ah, canaille!
Ah, canaille!

SCÈNE IX. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE MAGICIEN, MARTON.

MARTON. — Madame.

LA MARQUISE. — Hé bien?

MARTON. — Madame.

LA MARQUISE. — Veux-tu parler?

MARTON. — Madame, le docteur Zambulamec, ce grand homme, cet homme si savant, qui fait grêler quand il veut, s'est égaré de son chemin : il demande à se reposer chez vous.

LA MARQUISE.

AIR : Des fleurettes.

Cela très-peu m'importe.

LE MAGICIEN.

Madame, permettez....

LA MARQUISE.

De vous mettre à la porte.

Vite, à l'instant, sortez.

LE MARQUIS.

Mais enfin....

LA MARQUISE.

Que j'héberge
Ici quelque fripon :
Le sot prend donc ma maison
Pour une auberge.

LE MARQUIS. — Madame, rentrez, je vous prie. Monsieur, excusez

LA MARQUISE. — Je vais te faire rouer de coups, si tu restes, misérable fainéant, avec ta robe; plutôt que de labourer la terre. Il faut envoyer aux galères ces coquins-là.

LE MARQUIS. — Monsieur, je vais vous envoyer quelqu'un pour vous conduire chez mon fermier. Madame, rentrez : vous pouvez avoir quelque chose à dire à vos gens.

LA MARQUISE. — Oui, oui, je vais leur dire.

SCÈNE X. — LE MAGICIEN.

AIR : J'ai bien la plus simple femme.

Non, jamais méchante femme
Ne le fut à cet excès :
Je serois digne de blâme
Si je ne la punissois.
Elle verra la vengeance
Que prend un sot tel que moi,
Moi dont la haute puissance
Tient tout l'enfer sous sa loi.

Quelqu'un vient; allons plus loin méditer ma vengeance.

SCÈNE XI. — LE MAGICIEN, *au fond du théâtre;* MARGOT.

MARGOT. — Ah! l'on m'avoit dit qu'on dansoit ici, et il n'y a personne. Voilà un bon tour. Si je prenois du tabac à présent que je suis seule?

AIR : Râpant et prenant du tabac.

Je n'aimois pas le tabac beaucoup;
J'en prenois peu, souvent point du tout :
Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Ah! qu'est-ce que ce monsieur-là? Il doit être bien savant, car il a une grande robe.

LE MAGICIEN. — Est-ce vous, ma chère enfant, qui devez me conduire chez le fermier du château?

MARGOT. — Non, monsieur; mais, si vous voulez, je le ferai avec plaisir.

LE MAGICIEN.

AIR : Si vous étiez son époux.

Que cherchez-vous donc ici?

MARGOT.

Mon mari.

LE MAGICIEN.

Votre mari?

MARGOT.

Monsieur, oui :
Dans ces lieux il devoit être.

LE MAGICIEN.

Je n'ai pas le bonheur de le connoître.

MARGOT. — Ah, monsieur, c'est bien de l'honneur pour lui!

LE MAGICIEN. — Quelle est sa profession, son état? et quel est votre nom?

MARGOT. — Il se nomme Jacques : il est cordonnier pour femmes. Je m'appelle madame Jacques, et au château, Margot tout court.

LE MAGICIEN, *à part*. — Il me vient une idée : oui, cela peut servir à ma vengeance. (*Haut.*) Madame Jacques, vous me conduirez donc chez ce fermier?

MARGOT. — Plus loin encore, s'il le falloit.

LE MAGICIEN.

AIR : Tout le monde m'abandonne.

Vous êtes trop complaisante,
Je dois vous remercier;
De votre humeur obligeante,
Je m'engage à vous payer.

MARGOT.

Je suis bien votre servante,
Et vous pouvez m'employer.

LE MAGICIEN.

AIR : Tout roule aujourd'hui, etc.

Pour vous récompenser, ma chère,
Donnez, donnez-moi votre main.

MARGOT.

Eh, monsieur! qu'en voulez-vous faire?

LE MAGICIEN.

J'y veux lire votre destin.
Apprenez la bonne aventure

Que réservent pour vous les cieux :
De mes paroles soyez sûre;
Je lis dans les secrets des dieux.

Je vais vous apprendre tout ce qui vous arrivera.

MARGOT. — Ah, monsieur! s'il y a du mal, ne me le dites pas.

LE MAGICIEN. — Ne craignez rien. Je vois déjà que votre mari vous a battue hier.

MARGOT. — C'est vrai; Jacques me bat, mais pas toujours.

LE MAGICIEN.

AIR : Pour héritage.

Oh, ciel! que vois-je?
Quel suprême bonheur!
Mais qu'aperçois-je?

MARGOT.

Ne me faites point peur.

LE MAGICIEN.

Je vois, je vois des laquais et des pages,
Meubles exquis,
Grands équipages,
Et puis un marquis.

MARGOT. — Pour moi, monsieur?

LE MAGICIEN. — Oui, pour vous.

MARGOT. — Et Jacques?

LE MAGICIEN. — Il aura une marquise.

MARGOT. — Oh! je ne veux pas. Aurai-je un carrosse?

LE MAGICIEN. — Oui, attendez un carrosse.

MARGOT. — Un carrosse!

LE MAGICIEN. — Oui, un carrosse; un, deux, trois.

AIR : Folies d'Espagne.

Quand vous verrez, écoutez, Marguerite,
Quand vous verrez reluire à ces trois doigts
Trois beaux anneaux ou trois bagues d'élite,
Vous aurez tout alors à votre choix.

MARGOT. — Et un carrosse?

LE MAGICIEN. — Et un carrosse.

AIR : Des Proverbes.

Mais retenez ce que je vais vous dire :
Quand tout en vous de forme changera,
Soyez discrète, et gardez-vous d'instruire
Quiconque près de vous sera.

Comme marquise, agissez en marquise.

MARGOT. — Oui, être bien fière, bien méchante, bien.... J'aurai de la peine; mais sera-ce bientôt?

LE MAGICIEN. — Demain.

MARGOT. — Demain!

LE MAGICIEN. — Allez m'attendre sous ce grand chêne; vous me conduirez chez le fermier; et souvenez-vous de moi, quand vous serez marquise.

MARGOT, *à part en s'en allant.* — Un carrosse! Trois bagues à mes trois doigts! Il a bien dit que Jacques me battoit. Ah, l'habile homme!

SCÈNE XII. — LE MAGICIEN.

AIR : Ciel, l'univers, etc.

Que l'univers apprenne ma vengeance!
Sortez, démons, brisez, brisez vos fers :
De la folle qui m'offense
Venez punir les travers;
Nulle indulgence
Pour les pervers :
Et toi, noir souveraine
De la caverne souterraine,
Entre en ma peine,
Et venge mon chagrin.

AIR : Des Folies d'Espagne.

On traite ici de fables ridicules
Ce que l'on dit de ton pouvoir fatal;
Viens avec moi, confonds les incrédules
Qui se moquoient du séjour infernal.

AIR : On vit des démons.

Sous des traits badins
Accourez, lutins,
Accourez, troupe formidable;
Mais prenez une figure aimable.
Démons de nos colifichets,
Démons de nos abbés coquets,
Démons de nos galants plumets,
Démons chicaneurs du palais,
Lure lure et lure,
Et flon flon flon,
Ayez-en le ton
Et l'allure.

(Les demons paroissent en abbés, en plumets, en procureurs. Ils dansent sur l'air : Courez vite, prenez le patron. Ici un pas de ballet de la Vengeance, dont l'habillement est couvert de masques; dans une main des serpents; dans l'autre, un masque qui couvre un poignard.)

(La contredanse reprend. Un démon s'avance un tison à la main, et dit :)

AIR : Sur un sofa.

Nous accourons
Du fond de nos antres profonds;

Réponds,
Et sois prompt :
Veux-tu la guerre ou la paix?

LE MAGICIEN.

Paix.

AIR : Au fond de mon caveau.

Aussitôt que la nuit
Rendra ce lieu plus sombre,
Il faut aller sans bruit
Au lit,
A la faveur de l'ombre,
Enlever hors de ce logis
La femme du marquis;
La porter aussitôt
Dans le lit de Margot,
Sous le toit de Jacquot,
Et mettre Margot à la place
Dans ce logis.
Change jusqu'aux habits;
Les maris,
Endormis,
Doivent en ignorer la trace.
Vite, obéis.

Que sous les traits de Margot elle apprenne à devenir douce comme elle; et que Margot, sous les traits de la marquise, reçoive la récompense de sa douceur. Pour nous allons chez le fermier.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une boutique de savetier : on voit un méchant grabat sur un des côtés. Les diables enlèvent Jacques et le posent à terre sur le devant du théâtre, la tête sur un escabeau, et cependant la marquise est vue sur ce grabat.)

SCÈNE I. — LA MARQUISE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES *se réveille, bâille, tâte le pied de l'escabeau, ensuite l'escabeau.*

AIR : Le sombre roi Pluton

C'est, je crois, un tréteau;
Non, c'est l'escabeau.
Le tour est nouveau,
Le plaisant berceau!
C'est sur le carreau
Que je suis étendu comme un veau.

Ahi! j'ai le cou démis;
Qui peut m'avoir mis
Sur ce plaisant tapis?
Je n'étois pas gris;
Mais je suis habillé :
Me serois-je éveillé?
D'un pareil tour je suis émerveillé.
Oui, je me souviens bien
De l'entretien
Qu'eut ma femme, à la fin,
Sur ce devin.
Je me suis fâché,
Je me suis couché,
Je me suis levé,
J'aurai rêvé.

Margot! elle auroit bien dû me le dire : quelle heure peut-il être? Il est bien cinq heures. Margot, lève-toi, allume la lampe; mais si avant de la réveiller je buvois un petit coup de cette affaire? il ne faut pas que les femmes sachent tout.

ARIETTE.

En grand silence,
Faisons dépense
D'un doigt de brandevin.
Oui, pour l'ouvrage,
Ce doux breuvage
Donne en partage
Plus de courage;
Tout homme sage
En boit chaque matin.
Se sent-on lourd, chagrin,
Et dans l'esprit enfin
Quelque nuage?
En un moment la tête se dégage :
Pour le travail on est plein de courage,
On est gaillard, et pour se mettre en train,
Rien n'est plus sain.
(Il boit.)

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que j'entends là? ma petite chienne sera tombée. Lisette! Lisette! venez ici, ma mère, venez, maman. (*Elle tâte pour trouver la sonnette.*) Mais je ne trouve pas le cordon de ma sonnette.

MAÎTRE JACQUES. — Elle parle toute seule; à ta santé, Margot (*Il boit.*)

De mon pot je vous en réponds,
Mais de Margot, non, non.
(Il boit encore.)

LA MARQUISE. — Mais quelle insolence! ce coquin de cocher m'étour-

dit tous les matins, je le mettrai dehors; mais je ne trouve pas cette sonnette.

MAÎTRE JACQUES. — Je crois qu'elle est folle. Margot.

LA MARQUISE. — Mais je ne la trouve pas. Lucile! Lucile!

MAÎTRE JACQUES. — Du fil, du fil : il faut qu'elle ait quelque chose à coudre.

AIR : Palsembleu, M. le curé.

Puisque tu veux te préparer
Si matin pour ton ménage,
Attends, Margot, je m'en vais t'éclairer,
Tu feras mieux ton ouvrage.

(Il cherche et bat le briquet.)

LA MARQUISE. — Qui est-ce donc qui fait du feu dans mon appartement? Lucile! Lucile! Marton! Mais voilà qui est affreux. (*Maître Jacques allume la lampe, va à son lit, tire le bout du rideau, la fait voir tout habillée et sur son séant; elle ouvre de grands yeux, et se jette hors du lit.*) Ah! ciel! où suis-je?

MAÎTRE JACQUES.

AIR : Dans le fond d'une écurie.

Je te vois émerveillée,
Ton air me semble bourru;
Moi j'ai dormi tout vêtu
Te voilà tout habillée;
A la fin m'as-tu bien vu?
Tu n'es pas trop éveillée.
A la fin m'as-tu bien vu?
Hé bien! me reconnais-tu?

LA MARQUISE. — Oui, je te reconnois, infâme; tu es ce coquin de savetier qui demeure en face du château.

MAÎTRE JACQUES. — Tu as bien de la mémoire.

LA MARQUISE. — Tu te nommes maître Jacques.

MAÎTRE JACQUES.

AIR : Vous qui feignez d'aimer.

Quoi! tu t'en ressouviens?

LA MARQUISE.

Cela n'est pas équivoque.

MAÎTRE JACQUES.

Oui, Margot, j'en conviens.

LA MARQUISE.

Finissons ce colloque.
Sans nuls raisonnements,
Vite, je veux apprendre
Pourquoi ces changements;
Si tu mens,
Je te ferai pendre.

MAÎTRE JACQUES. — Mais elle est folle, Margot.

LA MARQUISE. — Oui, je veux tout savoir : qui m'a fait porter ici? qui m'a mise sur ce lit? qui m'a souillée de ces guenilles? et l'attentat le plus noir, l'infâmie, l'horreur, l'indignité la plus affreuse envers une femme de ma condition....

MAÎTRE JACQUES.

AIR : A quoi s'occupe Madelon?

Mais rêvé-je! ou bien rêves-tu?
Quel galimatias viens-tu faire?
Mais rêvé-je! ou bien rêves-tu?
Quel diable d'esprit tortu!

LA MARQUISE. — Réponds-moi, si tu veux que je te pardonne, avoue-moi tout, conduis-moi au château, et là....

MAÎTRE JACQUES. — Mais tu dors encore, je vais te secouer.

LA MARQUISE. — Ne m'approche pas.

MAÎTRE JACQUES. — Donne-moi la main.

LA MARQUISE. — Ne me tutoie pas.

MAÎTRE JACQUES. — Donne-moi la main.

LA MARQUISE. — Tu me conduiras donc.

MAÎTRE JACQUES. — Oui.

AIR : C'est ce qui vous enrhume.

Tu voulois du fil,
Tu voulois du fil;
Finis un peu tout ce babil,
A la fin je m'en lasse.
Suis-je ton jouet?
Voici ton rouet,
Et voilà ta filasse.

Travaille, ou morbleu!

LA MARQUISE *lui donne un soufflet.* — Tiens, coquin; je t'apprendrai à respecter une femme de ma sorte.

MAÎTRE JACQUES. — Ah, parbleu! voilà la première fois qu'elle me prévient; mais tu me le payeras (*Il tourne dans la chambre, cherche son* ***tirepied.***)

LA MARQUISE. — Ah! c'est un tour du marquis.

AIR : Quoi! c'est donc là cet objet radieux?

Il m'a donné pour changer mon état
Quelque poison, afin que je m'endorme;
Il m'a donné pour changer mon état
Quelque poison; oui, c'est un scélérat.
Complot énorme!
L'on me transforme
Pour me venger je vais faire un éclat.
Il faut, en forme,

Que je m'informe
Qui peut avoir conduit cet attentat.
Il m'a donné pour changer mon état, etc.

MAÎTRE JACQUES *la bat.*

Ah, ah, coquine! vous faites sabbat.

LA MARQUISE. — Ah, scélérat!

MAÎTRE JACQUES. — Ah, coquine!

LA MARQUISE. — Je me trouve mal; je me meurs.

MAÎTRE JACQUES *va chercher le seau où il met tremper ses cuirs.*

AIR : Accordons ma musette.

Pour aller à ton aide
Je sais un bon remède :
Je vais à mon plaisir
Te faire revenir.

LA MARQUISE. — Ah! il n'est pas possible de s'évanouir avec ce coquin-là. Hé bien, misérable, veux-tu me tuer?

MAÎTRE JACQUES. — Non; je veux que tu baises la joue que tu as frappée.

LA MARQUISE. — Moi? oh, ciel!

MAÎTRE JACQUES. — Tu hésites?

LA MARQUISE. — Jamais.

MAÎTRE JACQUES. — Je recommencerai.

LA MARQUISE. — Plutôt mourir.

MAÎTRE JACQUES. — Je t'assommerai.

LA MARQUISE. — Il me tueroit.... Si je savois où est la porte. Par grâce, écoute-moi. Tu as eu la hardiesse de me.... Enfin, tu as mérité la potence.

MAÎTRE JACQUES. — Oui, comme un faux monnoyeur.

LA MARQUISE. — Par grâce, remène-moi au château, je te donnerai vingt louis.

MAÎTRE JACQUES.

AIR : Ah, la drôle d'histoire!

Quoi, vingt louis! Ah! donne,
Je les prends de bon cœur;
De plus, je te pardonne.

LA MARQUISE *fouille dans sa poche, et en tire une petite râpe à tabac, qu'elle jette à terre.*

Ah, grands dieux, quelle horreur!

MAÎTRE JACQUES, *ramassant la râpe.* — Tu as beau la cacher, je l'ai vue. Tu prendras donc encore du tabac!

LA MARQUISE. — Mon cher cœur, je t'en prie, écoute-moi.

MAÎTRE JACQUES.

AIR : De Joconde.

Oui, je veux bien avoir la paix;
Que veux-tu que j'écoute?

LA MARQUISE.

Dis à quelqu'un de mes laquais....

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

C'est ce sorcier, sans doute.

LA MARQUISE.

Qu'il fasse mettre au berlingot
Mes chevaux au plus vite.

MAÎTRE JACQUES.

Berlingot! oh! quel vertigo
La tourmente et l'agite!

C'est ce magicien. Veux-tu que je recommence? Mais non, je la tuerois. Par plaisir laissons-la dire, pour voir si cela finira.

LA MARQUISE.

ARIETTE.

Le désespoir de moi s'empare;
Ah! ma raison s'égare :
Barbare! barbare!
Tu vois en ce moment
L'excès de mon tourment.
Ah! du moins pour soulagement,
Que je meure promptement!

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Barbare! barbare! Où diable prend-elle ces mots-là? Je crois qu'elle devient folle. Il faut que je la ramène doucement.

LA MARQUISE, *à part.* — Il faut que je parle encore avec douceur à un scélérat comme celui-là? Cela me suffoque.

MAÎTRE JACQUES. — Morbleu, la paix!

LA MARQUISE. — Tiens, maître Jacques.

MAÎTRE JACQUES. — Tiens, Margot.

LA MARQUISE. — Je te pardonne tout.

MAÎTRE JACQUES. — Et moi aussi.

LA MARQUISE. — Mais, va-t'en.

MAÎTRE JACQUES. — Mais, travaille.

LA MARQUISE. — Ah!

MAÎTRE JACQUES. — Je crois qu'on frappe. (*Il va ouvrir.*) Qui peut venir si matin! Travaille, ou morbleu....

LA MARQUISE.

AIR : De la tourière.

Oh, ciel! peut-on jamais voir
D'aventure aussi cruelle?
Ciel! peut-on jamais se voir
L'objet d'un crime aussi noir?
Mais je crois apercevoir....
C'est Lucile; oui c'est elle!

Qui pourroit jamais prévoir...?
Enfin, je vais tout savoir.

Oh! je vais dévoiler cette horreur. Ils parlent bas. Me montrerai-je? Lui parlerai-je? Non : écoutons. Oh, ciel! donne-moi la patience.

SCÈNE II. — LA MARQUISE, MAÎTRE JACQUES, LUCILE.

MAÎTRE JACQUES. — Qui vous amène si matin, mademoiselle?

LUCILE. — C'est pour mes pantoufles; je suis accourue avant que madame fût réveillée.

LA MARQUISE, *à part.* — Ils se couperont.

MAÎTRE JACQUES. — Je les aurois envoyées; mais ma coquine s'est amusée avec un docteur, un magicien.

LA MARQUISE, *à part.* — Ce docteur, ce magicien d'hier; voilà le nœud.

LUCILE. — Je ne l'ai pas vue, votre femme.

MAÎTRE JACQUES. — Votre maîtresse fait-elle encore le sabbat?

LUCILE. — Ah! c'est pis que jamais.

AIR : Quand l'auteur de la nature.

Elle fait le diable à quatre,
Elle ne sait que crier et battre;
Dans sa tête
Toujours prête
A songer
Comment faire enrager.

MAÎTRE JACQUES. — C'est comme chez nous : et que fait son mari?

LUCILE.

Son mari d'un parfait mérite,
N'en éprouve que du tourment :
Tout l'agite,
Tout l'irrite;
On ne l'aborde qu'en tremblant.
Que quelque chose la dépite;
Elle prend son air insolent;
Elle fait le diable, etc.

LA MARQUISE. — Ah, coquine! (*A part.*) Lucile, me reconnaissez-vous?

LUCILE. — Maître Jacques, c'est là votre femme?

LA MARQUISE. — Ah! tu ne reconnois pas ta maîtresse? (*Elle la bat.*) Ah, misérable!

LUCILE. — Ah, maître Jacques!

MAÎTRE JACQUES. — Ah, double chienne!

LUCILE. — Ah, vous me frappez!

LA MARQUISE. — Ah, tu me frappes!

MAÎTRE JACQUES. — Ah, tu frappes! à genoux tout à l'heure.

LA MARQUISE. — Comment, à genoux?

MAÎTRE JACQUES.

: Voici les dragons qui viennent.

Fais excuse, ou point de grâce.

LUCILE.

Pourquoi donc ces coups?

MAÎTRE JACQUES.

Vous injurier en face!
Oui, je veux qu'elle le fasse.
Vite à genoux;
Vite à genoux.

LA MARQUISE. — Oh, ciel!

MAÎTRE JACQUES. — Veux-tu?

LA MARQUISE. — Non, jamais.

LUCILE. — Maître Jacques, laissez votre femme, je la crois folle.

MAÎTRE JACQUES. — Non, je le veux.

LA MARQUISE. — Que faire? que devenir? je meurs de douleur

MAÎTRE JACQUES, *la jetant à genoux.* — Tu mourras de ma main avant.... Mademoiselle Lucile! veux-tu dire?

LA MARQUISE, *à genoux sur ses talons.* — Mademoiselle! Oh, quelle indignité!

MAÎTRE JACQUES. — Quelle indignité! à moi!

LA MARQUISE. — Frapper une femme de condition!

MAÎTRE JACQUES. — Frapper une femme de condition, et une pratique encore!

LUCILE. — Maître Jacques, je le lui pardonne.

MAÎTRE JACQUES. — Je crois qu'on l'a ensorcelée.

AIR : Non, je ne ferai pas.

Non, je ne conçois pas son excès d'insolence.
Pour elle heureusement j'ai de la patience;
Je suis la douceur même; un autre, en pareil cas,
Iroit prendre un bâton; mais je ne m'en sers pas.

Oh, si j'étois gris!

LUCILE. — Adieu, maître Jacques.

MAÎTRE JACQUES *reconduit Lucile, et cependant la marquise veut s'échapper.* — Où veux-tu aller? à l'ouvrage, coquine!

LA MARQUISE.

AIR : Un jour que j'avois mal dansé.

Je ne sais plus que devenir,
Si d'ici je pouvois sortir;
Ils ferment le passage :
Dans mon dépit, dans ma fureur....
Oui, je sens naître dans mon cœur
Mille transports de rage.

Je suis meurtrie : il vient; je tremble de frayeur : le scélérat!

SCÈNE III. — LA MARQUISE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES. — Oh! je t'apprendrai : souffle la lampe, il fa grand jour. (*Elle va souffler la lampe; il se met à l'ouvrage, s'assied sur son escabeau.*)

Rossignolet du bois,
Rossignolet sauvage.

Prends mon bonnet, donne-moi ma perruque; il faut un air décent Tu ne vois pas cette perruque par terre; on diroit que tu as peur de te baisser.

Rossignolet du bois,
Rossignolet sauvage.

(La marquise ramasse la perruque, l'apporte; et dans le temps qu'il se baisse pour ramasser quelque chose, elle lui jette sa perruque, le bat, le culbute, et se sauve.)

SCÈNE IV. — MAÎTRE JACQUES.

Mais cela me passe, je ne la conçois point du tout.

AIR : A coups de pied, à coups de poing.

Qu'une femme à propos de rien,
Gronde son homme comme un chien,
Aisément cela se peut croire;
Mais dans l'instant que j'suis trop doux,
Que des cris elle en vienne aux coups :

Sarpedié! je ne suis pas tendre, elle s'est sauvée au château, je vais l'y trouver;

Et je veux être un chien,
A coups de pied, à coups de poing,
Je lui casserai la gueule et la mâchoire.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un bel appartement.)

SCÈNE I. — MARGOT, *à demi couchée sur une bergère, revêtue des habits de la marquise, se réveille au bruit d'une pendule qui sonne; elle est surprise, étonnée.*

AIR : Quel voile importun?

Ah! que je fais un beau songe
Où suis-je? en quels lieux?
Serois-je dans les cieux?
Ah! si ce n'est qu'un mensonge,

D'un pareil sommeil
Que je crains le réveil!
Les beaux habits! c'est de la soie!
Oui, je les touche en ce moment;
Mais se peut-il que je me voie?
Et qu'ainsi je m'admire en dormant?
Ah! que je fais, etc.

Mais je ne dors pas. Ah! que je suis bien habillée! les belles manchettes! Mais je fais tout ce que je veux, je remue les doigts.

AIR : Nous venons de Barcelonette.

Non, ce n'est pas un sortilége :
Oh, ciel! j'aperçois à mes doigts,
Une, deux et trois : me trompé-je?
Des bagues au nombre de trois.

Ah! le devin me l'a dit; c'est le devin : je suis une dame. La belle chambre, les belles chaises, les beaux miroirs! ah! si tout cela est à moi; que je suis riche!

ARIETTE.

Quel plaisir me transporte,
Jamais on n'en éprouva de la sorte:
Ha! ha! ha!
Mon cœur s'en va.

Mais que sens-je à mes oreilles? (*Elle fait l'action de chasser quelque chose.*) Mais ce sont des pendants d'oreilles! Ah! que je me voie. (*Elle se regarde dans une glace, et se retourne avec frayeur.*) Ah! j'ai eu peur, j'ai cru voir la marquise, mais c'est moi; non, c'est elle; si, c'est moi, c'est moi; c'est peut-être que les miroirs des dames ne rendent jamais leur ressemblance : ah, que je suis aise!

AIR : Des proverbes.

Mais le devin m'a dit de ne rien dire,
Sitôt qu'en moi la forme changera,
Gardez-vous bien, disoit-il, d'en instruire
Quiconque près de vous sera.

Comme marquise, agissez en marquise.... Je vais être fière; mais, j'entends quelqu'un : ciel! où me mettre, où me cacher? faisons plutôt semblant de dormir.

SCÈNE II. — MARGOT, LUCILE.

LUCILE. — J'ai cru entendre marcher (*En raccommodant sa coiffure.*) Mais voyez cette méchante femme de me battre!

MARGOT, *à part.* — C'est Lucile.

LUCILE.

AIR : L'autre jour dans une chapelle.

Ah, je vois madame endormie!
Dans l'instant que je suis sortie,
Elle aura fait venir Marton :
Il n'est plus d'espoir de pardon.

MARGOT.

Lucile?

LUCILE.

Ah, quelle gamme

MARGOT.

Lucile?

LUCILE.

Ah, quel effroi!
Pardonnez-moi, madame.
Pardonnez-le-moi.

MARGOT, *à part.* — Si je me lève, elle va me reconnoître.

LUCILE, *raccommodant le bonnet de Margot.*

AIR : Approchez mon aimable fille.

Si madame veut le permettre?
Marton auroit bien dû vous mettre
Un autre bonnet.

MARGOT.

Ah! c'est bon.

LUCILE.

C'est bon!
Marton n'est guère intelligente,
Un instant, c'est au mieux.

MARGOT.

Vous me faites honneur.

LUCILE.

Honneur!

MARGOT.

Je suis toujours contente.

LUCILE.

C'étoit mal.

MARGOT.

C'étoit bien, mon cœur.

LUCILE.

Mon cœur?
Ah, qu'elle est complaisante!

MARGOT.

Me lèverai-je? hélas!
Je, je, je n'ose pas.

LUCILE.

Appuyez-vous, voici mon bras.

MARGOT. — Je vous suis bien obligée.

LUCILE.

AIR : Le jardinier de ma mère.

Que tant de bonté m'étonne!
Que son caractère est doux!

MARGOT.

Oui, je veux vous rendre heureux tous.

LUCILE.

Certes, madame est bien bonne.

MARGOT.

Mademoiselle, entre nous,
Dites, pour qui me prenez-vous?

LUCILE.

Pour qui? moi, vous méconnoître!
Aurois-je pu le paroître?
Par un air moins circonspect,
Ai-je eu le malheur peut-être
De vous manquer de respect?

MARGOT. — Non, bien au contraire; mais c'est que...

LUCILE. — Madame....

MARGOT. — Rien, rien.

LUCILE. — Ferai-je approcher la toilette?

MARGOT. — Apportez la toilette. (*Des laquais entrent et apportent une toilette.*) (*A part.*) Elle me prend pour la marquise, le devin a fait que je suis marquise : trédame! que je suis aise! des laquais! Oh! j'ai de grands laquais! (*Elle les lorgne.*)

LUCILE. — Quel bonnet veut mettre madame? Le cabriolet, le rhinocéros[1]? Le chocolat est prêt.

MARGOT. — Mettez-moi le chocolat, le chocolat. (*Le maître d'hôtel entre et présente le chocolat.*) Qu'est-ce que ça?

LUCILE. — Votre chocolat : est-ce que madame ne veut pas déjeuner!

MARGOT.

AIR : Ne v'là-t-il pas que j'aime.

Comme il est noir! en v'là beaucoup.

LUCILE.

Madame, c'est la dose.

MARGOT, *après en avoir goûté.*

Fi donc! je n'en veux point du tout :
Ah, la mauvaise chose!

Donnez-moi plutôt du pain et du cidre, un demi-septier.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Du vin seroit meilleur.

MARGOT. — Oui, mon cher monsieur, oui, du vin, si vous en avez. Frisez-moi, ma bonne amie.

1. Coiffures du temps. (ÉD.)

LUCILE. — Je n'ai pas de papier, si madame veut lire en attendant....

MARGOT. — En voilà, en voilà. (*Elle déchire les feuillets d'un livre.*)

LUCILE. — Quoi, madame! vous déchirez ce poëme que vous estimez tant.

MARGOT. — Ce poëme! Non, c'est du papier.

SCÈNE III. — MARGOT, LUCILE, LE COCHER.

LUCILE.

AIR : Ah! qu'il est long dondon.

Qui t'empêche de t'approcher?
Qui t'empêche de t'approcher?

LE COCHER.

Que sais-je? On craint de la fâcher.
Je n'ose, je n'ose.

LUCILE.

Rien ne doit t'empêcher,
C'est autre chose.

Elle est d'une douceur! on ne la reconnoît plus.

MARGOT *cependant fouille sur la toilette, ouvre les boites, en ouvre une de tabac d'Espagne, et en prend.* — Qu'il est fin ce tabac-là! comme il est jaune! (*Elle éternue.*) Il est bien fort. Que voulez-vous, monsieur?

LUCILE. — C'est votre cocher, madame.

LE COCHER, *parlant à Lucile.* — Je voudrois savoir si madame veut le grand carrosse ou le berlingot.

MARGOT. — Le grand, le grand carrosse!

LE COCHER. — A combien de chevaux?

MARGOT. — Tout plein, tout plein; des blancs, des blancs, mon cher ami; pourrois-je le voir mon grand carrosse?

LE COCHER. — Si madame veut, par la fenêtre de son cabinet....

MARGOT. — Voyons par cette fenêtre.

SCÈNE IV. — LUCILE.

Mais je ne la reconnois pas. Est-ce repentir? Est-ce caprice? quel changement! Qu'elle est bonne aujourd'hui! je l'aime à la folie.

AIR : Nous sommes précepteurs d'amour.

Qu'il est facile à la grandeur
D'imposer des lois à notre âme;
Un coup d'œil soumet notre cœur,
Une politesse l'enflamme.

SCÈNE V. — LE MARQUIS, LUCILE.

LUCILE.

AIR : De tous les capucins du monde.

Ah, monsieur, l'heureuse nouvelle!
Madame qui toujours querelle,
Madame.

LE MARQUIS.

Hé bien?

LUCILE.

Grâce à nos vœux.
Nous allons vivre d'une sorte
A nous estimer tous heureux.

LE MARQUIS.

Quoi! la marquise est-elle morte?

SCÈNE VI. — LE MARQUIS, MARGOT, LUCILE.

MARGOT. — Le grand carrosse, le grand carrosse! Ah, voici le marquis! que vais-je devenir?

LE MARQUIS.

AIR : Vous avez bien de la bonte.

Que mon cœur, madame, est flatté
De ce que l'on m'annonce!
Pour me livrer à la gaîté
J'attends votre réponse;
Notre paix, notre volupté
Ne dépend plus que de vous-même,
Que de vous-même.

MARGOT.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

LE MARQUIS. — Ah! ma chère femme, soyez douce, et il ne vous manquera rien. (*Il lui baise la main.*)

MARGOT. — Ah! il sent bon comme un bouquet : le cœur me bat.

LE MARQUIS.

AIR : De l'amour je subis les lois.

Un air fin,
Un souris malin,
Un beau teint,
La taille et la main,
Un coup d'œil
Organe de l'âme,
De l'indifférence est l'écueil;
Mais ce n'est que dans la bonté

Qu'on trouve la félicité,
Qui peut éterniser la flamme
Qu'allume la beauté.

AIR : Que ne suis-je sur la fougère ?

Vous paroissez interdite,
Et je n'en suis pas surpris.

MARGOT.

Que n'ai-je votre mérite,
Mon cher monsieur le marquis!
Oui, ma plus sincère envie
Est d'être aimable à vos yeux.
Que n'ai-je toute ma vie
Fait ce qui vous plaît le mieux!

LE MARQUIS. — Ma chère femme, oublions le passé.

MARGOT. — Je le voudrois bien.

LE MARQUIS.

AIR : Vaudeville d'Épicure.

L'amour à la fin nous couronne,
Il nous dispense ses bienfaits.

MARGOT.

Bienfaits.... oui, je serai si bonne
Que vous ne vous plaindrez jamais.
Vous aimer, vous plaire sans cesse
Sera mon plaisir le plus doux.

LE MARQUIS.

L'aveu que fait votre tendresse,
Me fait tomber à vos genoux.

SCÈNE VII. — LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARGOT, LUCILE.

LA MARQUISE, *à Lucile, qui veut l'empêcher d'entrer.* — Quoi! je n'entrerai pas chez moi! ôtez-vous de mes yeux.

AIR : O vous, puissant Jupin!

Oh, ciel! à ses genoux
Un perfide époux
S'offre à mon cœur jaloux!
C'étoit donc
Cette trahison,
Qui te contraignoit d'employer le poison!

Et toi effrontée; mais que vois-je? Ma parure, ma figure! est-ce mon portrait, ou moi-même? Rêvé-je? Où suis-je?

MARGOT. — Mais c'est là moi.

LE MARQUIS. — C'est une folle.

LA MARQUISE. — Quoi! cruel, tu ajoutes l'insulte à la perfidie la plus noire : tu feins de ne pas me reconnoître; le changement d'habit a-t-il

changé mes traits! Cette glace.... Oh, ciel! (*La marquise jette la vue sur le miroir de la toilette et se laisse tomber appuyée sur le dos du fauteuil, et paroît abîmée dans la plus vive douleur.*)

LE MARQUIS. — Lucile, quelle est cette femme-là?

LUCILE. — C'est la femme de Jacques.

MARGOT. — C'est faux, c'est faux; ce n'est pas elle.

LE MARQUIS. — Écoutons, peut-être que par ses discours nous découvrirons.... Madame, ne craignez rien; je vais la faire sortir. Sortez d'ici : que demandez-vous?

LA MARQUISE.

AIR : Monseigneur d'Orléans.

Oh! ciel! j'ai tout perdu,
Mon cœur est convaincu,
Je sens tout le malheur
De leur erreur :
C'est fait de moi,
Oui, je vois
Qu'en moi le ciel
Trop cruel,
Ou ce devin,
Ce lutin!
Par un coup inhumain.
A changé mes traits, mon destin
C'est en vain
Que je me plains.

LE MARQUIS.

Vous nous impatientez :
Sortez, sortez.

LA MARQUISE.

On, mon cher époux! écoutez,
Connoissez ce que je suis,
Mon cher marquis.

(Ici le marquis sourit, Lucile rit tout à fait. Margot paroît rêveuse, et s'approche de la marquise, reconnoît ses hardes; de sorte que lorsque Jacques arrive, il se trouve entre elles deux.)

Hélas! on se moque de mes pleurs,
Et l'on se rit de mes douleurs.
Je vais périr,
Je vais mourir :
Sans désespoir,
Puis-je me voir
Devenir du plus haut état
La femme d'un scélérat?
Perdre en un instant ma maison,
Mon rang, ma naissance et mon nom :
De ma fortune et de mon bien
Hélas! il ne me reste rien.

SCÈNE VIII. — LES PRÉCÉDENTS, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES.

Suite de l'air précédent.

Qu'un mari pour te casser les bras....

MARGOT.

Ah, Jacques! ne me frappez pas.

LA MARQUISE. — Oh, ciel! voici mon bourreau, je tremble.

MARGOT. — Je pâlis.

LA MARQUISE. — Je frémis.

MARGOT. — Lâchez-moi, monsieur le marquis, je me trouve mal.

LUCILE. — Madame; entrez dans votre cabinet.

LA MARQUISE. — Dans son cabinet!

MARGOT. — Que ne suis-je encore Margot!

MAÎTRE JACQUES. — Madame, je demande pardon à votre grandeur.

LA MARQUISE. — Dans son cabinet!

LE MARQUIS. — Jacques, si c'est là votre femme?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, monseigneur, pour mon malheur.

LE MARQUIS. — Hé bien, elle est folle.

LA MARQUISE. — Une autre femme? Oh, ciel! Quoi! mon cher marquis....

LE MARQUIS. — Allez, ma bonne, allez.

AIR : Résonnez, ma musette.

Soignez bien sa personne.

LA MARQUISE.

Il m'appelle sa bonne,
Et je n'expire pas :
Que devenir, hélas!

Toi, si tu m'approches....

MAÎTRE JACQUES, *tirant son tirepied.* — Marche!

LE MARQUIS. — Ne la frappez pas.

LA MARQUISE. — Je vais me tuer.

MAÎTRE JACQUES. — La mode en est passée, retourne à la maison, mets-toi à filer; et si je ne te trouve pas à l'ouvrage, je veux que cinq cent mille millions....

LA MARQUISE. — Oh, ciel!

MAÎTRE JACQUES. — Je vous demande pardon, monseigneur, et à madame la marquise; mais vous savez que quand on a une mauvaise femme....

SCÈNE IX. — LE MARQUIS, MAÎTRE JACQUES, LE MAGICIEN.

LE MAGICIEN.

AIR : Hélas, maman, pardonnez, je vous prie.

Jacques, arrêtez : apprenez un mystère
Qui vous regarde également tous deux;

Pour me venger du violent caractère
De la marquise et de ses procédés fâcheux,
J'ai fait ici dans ma juste colère
Deux changements pour vous peut-être heureux.

J'ai fait transporter la marquise chez maître Jacques sous la figure de Margot, et Margot remplit ici le rôle de la marquise.

MAÎTRE JACQUES. — Quoi! cette femme que j'ai tant....

LE MARQUIS. — Quoi! la marquise? Oh, ciel! qu'apprends-je!

MAÎTRE JACQUES. — Monseigneur, reprenez votre femme.

LE MARQUIS. — Mais quel soupçon cruel!

LE MAGICIEN. — Ne craignez rien.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Le noir démon de la vengeance
A seul dirigé mes travaux :
Toujours filés par l'innocence
Leurs deux destins furent égaux.

MAÎTRE JACQUES. — Margot a donc été bien battue?

LE MARQUIS.

AIR : Quel plaisir d'aimer sans contrainte!

A quelque chagrin que je m'expose,
Recourez à la métamorphose;
Je vous rendrai grâces, si sa peine
A plus de douceur enfin l'amène.

LE MAGICIEN. — Je crois que vous pouvez l'espérer.

LE MARQUIS.

AIR : Ah! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.

Sans doute la marquise attend
Qu'on lui rende sa figure.

MAÎTRE JACQUES.

Mais ne vous dépêchez pas tant
Pour que la chose soit sûre;

LE MAGICIEN.

Soyez en paix, il ne faut qu'un instant
Pour revenir à la nature.

Gardez un profond silence.

AIR : Mais comment ses yeux sont humides.

Par cette puissance efficace,
Qui remet les traits en leur place,
Qui ramène l'air méprisant
Dans les yeux des femmes qui mentent,
Sitôt qu'elles se complimentent,
Qui change dans maint courtisan

L'air modeste en air suffisant,
Qui rend au poltron en furie
Sa crainte et sa poltronnerie,
Qui, chez la veuve en ses douleurs,
Met des ris quand il faut des pleurs :
Par ce pouvoir, que la marquise
Reprenne sa forme surprise,
Et que la femme de Jacquot
Redevienne pour lui Margot.

Le changement est fait, ne me suivez pas.

SCÈNE X. — LE MARQUIS, MAÎTRE JACQUES.

LE MARQUIS. — Maître Jacques, me direz-vous la vérité?
MAÎTRE JACQUES. — Pourquoi pas?
LE MARQUIS. — Lorsque la marquise....

SCÈNE XI. — LE MARQUIS, MAÎTRE JACQUES, LUCILE

LUCILE.

AIR : Le port Mahon est pris.

Ah! tout mon sang se glace;
J'étois, j'allois, j'ai vu face à face :
Ah! tout mon sang se glace.
Ah, monsieur! écoutez,
Écoutez, écoutez.
Oui, c'est la vérité,
J'allois de ce côté
Dans cette galerie,
Là, cette femme à l'instant sortie,
Étoit évanouie;
Je vais à son secours,
Et j'y cours, et j'y cours.
Je frappe dans sa main,
Je découvre son sein.
Ah, que je suis surprise!
toit, c'étoit, c'étoit la marquise
Ah, que je suis surprise!
Elle m'a dit, hélas!
Mais tout bas,
Mais tout bas.

AIR : Quand vous entendrez le doux zéphir.

Hélas! Lucile, allez au marquis,
Apprenez-lui mon malheur terrible :
S'il connoissoit l'état où je suis,
Il y seroit sensible.

AIR : Le port Mahon est pris.

Margot est accourue,
Ainsi que moi tremblante à sa vue,
Elle l'a secourue;
Et moi je viens ici,
Les voici, les voici.

SCÈNE XII. — LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE *entre soutenue par Margot, et suivie de plusieurs domestiques, à qui elle adresse la parole.*

LA MARQUISE. — Oui, mes enfants, je suis sensible à vos attentions : que ce soit aujourd'hui un jour de fête pour vous, comme il le sera pour M. le marquis et pour moi.

LE MARQUIS. — Madame, sitôt que j'ai su votre peine, je l'ai fait cesser, le magicien s'est vengé trop cruellement.

LA MARQUISE. — Monsieur, épargnez-m'en le souvenir : la douceur de Margot vous ferait regretter la paix de votre maison, si je ne m'efforçois de la faire durer.

MAÎTRE JACQUES.

AIR : La fanfare de saint Cloud.

Adieu donc, pauvre marquise,
Et richesses et fracas,
Le travail, le froid, la bise,
Vont encor suivre tes pas.

MARGOT.

Va, je ne suis pas surprise,
Et je ne m'y plaisois pas;
Ce n'est qu'une friandise
Dont le cœur est bientôt las.

LUCILE. — Madame, j'ai eu le malheur de vous manquer.

LA MARQUISE. — Non, si vous n'avez pas manqué à Margot.

MARGOT. — Mon Dieu, non : c'est ma bonne amie. Baisez-moi, ma bonne amie.

MAÎTRE JACQUES. — Madame voudra-t-elle bien oublier que...?

LA MARQUISE. — Monsieur le marquis, prêtez-moi votre bourse : Maître Jacques, je vous la donne pour le soufflet que je vous ai donné.

MAÎTRE JACQUES. — Ah, madame! il n'y a pas de quoi.

LA MARQUISE. — Quel bruit entends-je? (*Les domestiques, derrière le théâtre, font un bruit d'allégresse mêlé d'instruments.*)

LUCILE. — Ce sont vos gens qui se divertissent.

LA MARQUISE. — Voulez-vous participer à leurs plaisirs?

LE MARQUIS. — Est-il rien de plus digne de nous que de rendre heureux ceux qui nous entourent?

(En même temps la scène change et rend la décoration du premier acte : le marquis et la marquise se rangent sur un des côtés du théâtre, les autres acteurs se joignent aux danseurs sous différentes attitudes; les domesti-

ques entrent de tous les côtés sur la scène; le cuisinier tire le père Ambroise par la main et le fait entrer malgré lui; il se défend, on lui arrache son bâton.)

LUCILE. — Et! où est donc sa vielle?

L'AVEUGLE. — Laissez-moi donc, finissez donc : mon bâton? je ne veux pas y aller, on me battra.

LE CUISINIER. — N'ayez pas peur, papa, notre maîtresse à présent est la meilleure maîtresse....

L'AVEUGLE. — Il faut donc que le diable s'en soit mêlé; car quand une méchante femme....

LE CUISINIER, *lui mettant la main sur la bouche.* — Paix donc! elle est là.

L'AVEUGLE. — Oh, dame! je ne sais pas ça, moi.

LA MARQUISE. — Monsieur le marquis, nous les gênons, laissons-les se divertir. (*Ils sortent.*) Lucile, vous pouvez rester.

MAÎTRE JACQUES. — Allons, père, une chanson en rond.

L'AVEUGLE. — Vous me donnerez donc à boire?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, oui.

L'AVEUGLE. (*Ils se prennent par la main.*

Un petit coup de malheur
Est souvent un avantage;
Un petit coup de malheur
Est souvent un grand bonheur.

(Lorsque l'aveugle dit : Donnez-moi donc à boire, ils reprennent tous le refrain sans l'écouter, et l'obligent de continuer.)

Donnez-moi donc à boire.
Jeanne avoit des sabots neufs
Et les plus beaux du village;
Que quelqu'un en eût des vieux,
Elle en disait pis que rage.
Donnez-moi donc, etc.

Un petit coup, etc.
Chacun évitoit ses yeux,
Mais dans le fond d'un bocage,
Un petit coup, etc.
Le fils du carillonneux
La poursuivit sous l'ombrage.
Donnez-moi donc, etc.

Il mit son sabot en deux,
Il n'est plus bon qu'au chauffage :
Depuis cet instant fâcheux,
Jeannette est beaucoup plus sage.
Soyez ou droit ou boiteux,
Chaussez-vous à tout étage,
Donnez-moi donc, etc.

Elle trouve tout au mieux,
Elle approuve tout usage.

Oh! je ne veux plus chanter : vous vous moquez de moi.

LE CUISINIER. — Allons, venez, père, et vous nous jouerez une contredanse.

CONTREDANSE.

MAÎTRE JACQUES, *sur l'air de la contredanse.*

Mon système
Est d'aimer le bon vin;
Mes amis, et ma femme qui m'aime.
Quelque peu d'ouvrage et point d'chagrin;
C'est l'vrai bien,
Ou je n'y connois rien.

De l'argent gros comme une futaille
Ne nous rend ni joyeux ni plus sain;
La gaîté sur un siége de paille
Se plaît mieux que sur un d'maroquin.
Mon système, etc.

Not'bonheur est dans not'caractère :
Un méchant ne rit presque jamais;
Mais un gars toujours prêt à bien faire,
Vit content, et vit toujours en paix.
Mon système, etc.

Si l'bonheur étoit dans l'opulence.
Dans les respects, dans les coups de chapiau,
Pour me mettre au milieu de la finance,
Je vendrois jusqu'à mon escabiau.
Mon système
Est d'aimer le bon vin;
Mes amis, etc.

FIN DU DIABLE A QUATRE.

LE ROI ET LE FERMIER.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE MORCEAUX DE MUSIQUE.

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi le 22 novembre 1762.

ACTEURS.

LE ROI.
LUREWEL.
UN COURTISAN.
RICHARD, fermier, inspecteur des gardes-chasse, et amant de Jenny.
LA MÈRE de Richard.
BETSY, sœur de Richard.
JENNY, nièce de la mère, et amoureuse de Richard.
RUSTAUT, CHARLOT, MIRAUT, } gardes-chasse.

La scène est en Angleterre.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une forêt; des arbres plantés çà et là sur le théâtre et sans ordre.)

SCÈNE I. — RICHARD.

ARIETTE.

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Partout où je fixe ma vue,
En proie au chagrin qui me tue,
Je sens que mon âme éperdue
Veut choisir, et ne le peut pas.

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Si j'allois.... non.... doute cruel!
Quoi douter...? Je n'ai plus de doute,
Je sens trop ce qu'il m'en coûte.
Oui, je veux à l'instant.... Oh, ciel!

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

(Pendant la fin de cette ariette, trois gardes-chasse arrivent: ils portent des fusils pour le bois, à deux coups; ils sont en habit uniforme, à l'exception de Richard, qui a quelque chose de distingué.)

SCÈNE II. — RICHARD ET LES TROIS GARDES.

RICHARD, *brusquement.* — Quelle heure est-il?
RUSTAUT. — Il est six heures.
RICHARD. — Le roi est-il encore à la chasse?
MIRAUT. — Je n'en sais rien.
RICHARD. — Ce n'est pas à toi à qui je parle, c'est à lui : pourquoi réponds-tu pour lui?
MIRAUT. — Hé mais, je n'ai pas....
RICHARD. — Tais-toi; qu'on ne me mette, morbleu! pas en colère; je n'y suis déjà que trop disposé.
RUSTAUT. — Parbleu! tu es bien brusque aujourd'hui.
RICHARD. — J'en ai sujet; laisse-moi en repos. Toi, as-tu vu le roi?
RUSTAUT. — Non.
RICHARD. — Et toi?
CHARLOT. — Non.
RICHARD. — Et toi, Miraut?
MIRAUT. — Oui : il est du côté de la montagne, sur le grand chemin de Londres.
RICHARD. — Comment est-il mis?
MIRAUT. — Je n'y ai pas pris garde.
RICHARD. — Du vivant de mon père, chassoit-il souvent de ces côtés-ci?
RUSTAUT. — Oui, quelquefois.
RICHARD. — Je voudrois bien le voir.
RUSTAUT. — C'est vrai; tu ne l'as pas encore vu?
RICHARD. — Il chasse bien tard; le vent s'élève du côté de Mansfield, il pourroit être pris par l'orage.
RUSTAUT. — Et par la nuit.

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, BETSY.

RICHARD. — Écoutez, vous autres....
BETSY. — Mon frère, mon frère!
RICHARD. — Que viens-tu faire ici? va-t'en.
BETSY, *en pleurant.* — Il ne m'a jamais traitée comme cela.

RICHARD. — Petite sotte! Écoutez, vous autres : les braconniers se serviront de l'occasion de la chasse pour rôder cette nuit dans la forêt. Soyons fidèles comme un chef de meute, et durs comme ces chênes. Toi, Rustaut, tu iras à la Croix-Parée; toi, Miraut, du côté de Darbi; toi, Charlot, sur les Roches. S'il faut du secours, un coup de sifflet; vous les amènerez chez moi : liez-les, s'ils résistent

SCÈNE IV. — RICHARD, RUSTAUT.

RUSTAUT. — A qui diable en as-tu, toi qui es la gaieté même, toi qui as toujours le verre à la main, la chanson à la bouche, et la joie au front? Tu n'as parlé d'aujourd'hui que pour nous brusquer

RICHARD. — J'en ai sujet.

RUSTAUT. — Comment, morbleu! sujet? Te voilà par la mort de ton père, qui t'a fait étudier, qui t'a fait voyager, qui, Dieu merci, t'a fait élever comme un milord, te voilà à la tête d'une bonne ferme, te voilà inspecteur des chasses de la forêt de Chéroud, te voilà aimé de la belle Jenny, près de l'épouser : que te faut-il donc? Être roi? Être....

RICHARD, *lui serrant le bras.* — Ah, Rustaut! je voudrois que le plus scélérat de nos milords fût pendu; ce seroit Lurewel.

RUSTAUT. — Qui? ce milord qui demeure....

RICHARD. — Ce colifichet doré, qui de ses voyages n'a rapporté en Angleterre que des vices et des ridicules.... Ah, Jenny!

RUSTAUT. — Quoi! Jenny?

RICHARD. — Hé bien! Jenny, il l'a enlevée, séduite, trompée : que sais-je? Que je suis malheureux! je me vengerai.

RUSTAUT.

ARIETTE.

Ami, laisse là la tendresse,
Elle ne donne que du chagrin;
Une pinte de vin
Vaut mieux qu'une maîtresse.
Être sans cesse à désirer,
A soupirer,
Craindre, trembler
N'oser parler,
Au moindre mot
Faire le sot;
Fi, fi, fi!
Ami,
Laisse là la tendresse, etc.

RICHARD. — Finiras-tu? Laisse-moi en repos : ai-je besoin de tes conseils? Va où je t'ai dit, morbleu!

RUSTAUT. — Diable! c'est sérieux.

SCÈNE V. — RICHARD.

ARIETTE.

D'elle-même
Et sans effort
Elle va chez ce milord
Dieux! se peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor?
Quoi! ma Jenny si douce, si timide,
Quoi! ma Jenny pourroit être perfide!
Non, je ne le croirai jamais....
Mais.... mais....
D'elle-même
Et sans effort
Elle va chez ce milord.
Dieux! se peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor?
Hier, en me serrant la main,
Elle me dit : Richard, demain
Nous nous verrons au point du jour :
Que n'en puis-je hâter le retour!
Non, non, je ne croirai jamais....
Mais.... mais....
D'elle-même
Et sans effort
Elle va chez ce milord.
Dieux! se peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor?

(Pendant le cours de cette ariette, Betsy paroit dans le fond du théâtre avec Jenny.)

SCÈNE VI. — BETSY, RICHARD.

BETSY, *avec timidité.* — Mon frère, mon frère?
RICHARD. — Hé bien! me laisseras-tu en repos? Que me veux-tu?
BETSY, *pleurant.* — Je venois pour vous dire que Jenny ...
RICHARD. — Hé bien! Jenny? hé bien! Jenny?

DUO.

BETSY.

Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi, hi, hi!

Ce n'est que pour vous que je vais,
Que je viens, que j'accours ici,
hi, hi!
Encor devant vos gardes.

RICHARD.

Betsy, Betsy,
Faisons la paix :
Betsy, Betsy,
Hé bien! que dis-tu de Jenny?
Tu prends garde à nos gardes?
Tais-toi, Betsy, faisons la paix.

BETSY.

Vous me traitez, vous me traitez ainsi.
Hé bien,
Jenny!
Hé bien,
Jenny!
Vous saurez que Jenny....

Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi, hi, hi!
Ce n'est que pour vous que je vais,
Que je viens, que j'accours ici, hi, hi!
Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi.

RICHARD.

Enfin,
Jenny,
Enfin,
Jenny!
Je saurai que Jenny....
Non, non, jamais, jamais, Betsy,
Je ne veux te parler ainsi,
Hé mais, finis!
Hé! pourquoi me dire, je vais?
Oui, pour moi seul tu viens ici.
Hé mais, finis.
Ah, qu'elle m'impatiente!
Ah, qu'elle me tourmente!
Non, non, jamais, jamais, Betsy,
Je ne veux te parler ainsi

(Pendant la fin de ce duo, Jenny s'approche en hésitant.)

BETSY. — Hé bien! Jenny est revenue.

RICHARD. — Revenue?

BETSY. — Oui, et elle est là. (*Il fait un pas pour y aller; Betsy l'arrête.*) Ah, mon frère! Ah, mon frère! elle vous demande en grâce que vous ne lui fassiez aucun reproche, que vous ne l'ayez écoutée.

RICHARD. — Oui, oui, je le promets. Ah. la voilà! Quoi! perfide Jenny...!

SCÈNE VII. — RICHARD, BETSY, JENNY.

JENNY. — Richard, est-ce là ta promesse? Écoute-moi.... Que j'ai de joie de te revoir!

RICHARD, *brusquement.* — De joie? (*Ensuite tendrement.*) De joie! Puis-je la partager?

JENNY. — Oui, ta mère est sûre de mon innocence.

BETSY. — Oui, mon frère, ma mère l'a embrassée.

RICHARD. — Laisse-nous, ma petite Betsy.

SCÈNE VIII. — RICHARD, JENNY.

JENNY. — J'ai conduit mon troupeau le long des murs du château du milord....

RICHARD. — Ce matin, entre sept et huit

JENNY. — Oui.

RICHARD. — Vous avez passé le long de la saussaye?

JENNY. — Oui.

RICHARD. — Vous avez traversé le grand pré?

JENNY. — Oui.

RICHARD. — Vous avez.... Eh, Jenny! que ne me dites-vous tout ce que vous avez fait?

JENNY. — Eh, Richard! tu ne m'en donnes pas le temps. J'ai conduit mon troupeau le long des murs du château du milord....

RICHARD. — Oui; et vous avez passé....

JENNY. — Tu vas encore répéter la même chose.

RICHARD. — J'écoute.

JENNY. — Les gens du milord ont détourné mon troupeau, et l'ont fait entrer dans les cours du château. Un de ses domestiques est venu me dire à l'oreille : Allez redemander votre troupeau au milord, sûrement il vous le fera rendre.

RICHARD. — Enfin?

JENNY. — J'y ai été.

RICHARD. — Le trouver?

JENNY. — Oui.

RICHARD. — Lui-même?

JENNY. — Lui-même. On m'a fait passer dans une grande chambre, ensuite dans une autre, et de là dans une troisième; il étoit dans un petit cabinet où on m'a fait entrer; alors j'ai eu peur.

RICHARD. — Hé bien...! vous hésitez, Jenny? Jenny, n'oubliez aucune circonstance, je vous en prie.

JENNY.

ARIETTE.

Le milord m'offre des richesses,
Le milord me fait cent promesses,
Sur sa table il met un trésor,
De l'or, de l'or.

Puis il disoit : Jenny, Jenny, belle Jenny,
Je voudrois vous parler.
Non, milord, non; sans vous parler,
Je veux m'en aller, je veux m'en aller.

Vous en aller? Je pleure. Il se rit de mes larmes
La petite en a plus de charmes.
Puis il se met à mes genoux.
Ah, milord! milord, levez-vous!
Enfin, il m'offre des richesses,
Il me fait encor cent promesses;
Il me montre encor ce trésor,
De l'or, de l'or.

Puis il reprit : Jenny, Jenny, belle Jenny,
Ne peut-on vous parler?
Mais enfin, las de supplier,
N'y venez pas : je vais crier.
Non, milord, non; sans vous parler,
Je veux m'en aller, je veux m'en aller

RICHARD. — Quoi! ces prières, ces menaces, ces caresses; quoi! ces promesses, ces richesses....

JENNY. — Ah, Richard, Richard! peux-tu le penser?

ARIETTE.

Ce que je dis est la vérité même;
Tous les trésors de l'univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous sont offerts.

Un bouquet qu'unit un brin d'herbe,
Donné par toi, toucheroit plus mon cœur;
Il seroit un don plus superbe,
Il feroit plus mon bonheur.

Ce que je dis est la vérité même :
Tous les trésors de l'univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous sont offerts.

RICHARD. — Ah, Jenny! je n'ai pas de peine à te croire.

SCÈNE IX. — JENNY, BETSY, RICHARD.

ETSY. — Ah, mon frère! si vous ne venez pas, il va pleuvoir comme tout.

RICHARD. — Va devant, nous te suivons. Hé bien, Jenny

SCÈNE X. — JENNY, RICHARD; BETSY *qui fait un bouquet dans le fond du théâtre, ne reparoît sur le devant qu'à la fin de la scène.*

JENNY. — Enfin, il est entré un domestique qui a dit au milord que le roi chassoit dans les environs : il est sur-le-champ monté à cheval, m'a menacé de son retour, m'a remis entre les mains d'une femme : d'une femme...! ah, grands dieux! il faut que les gens de condition soient bien riches pour payer de pareils services. Quels propos ne m'a-t-elle pas tenus!

RICHARD. — Elle?

JENNY. — Oui.

RICHARD. — Oh, ciel!

JENNY. — Elle m'a enfermée dans un cabinet. A l'aide d'un rideau que j'ai détaché, je suis descendue dans les fossés du château, je me suis sauvée chez toi; et ta mère nous y attend.

RICHARD. — Voilà ce que c'est aussi, Jenny : pourquoi reculer notre mariage? Si tu avois été ma femme, cela ne te seroit pas arrivé.

JENNY. — Mais, Richard, mon troupeau qui est chez ce milord....

RICHARD. — Qu'importe?

JENNY. — Comment, qu'importe? c'est toute ma dot.

RICHARD. — Toi, une dot! en as-tu besoin?

JENNY. — Eh, Richard! sans mon troupeau ta mère ne consentira jamais à notre mariage.

RICHARD. — Je la prierai tant.

JENNY. — Non, c'est inutile, je veux ravoir mon troupeau. Le roi doit chasser encore demain; j'irai sur son passage, je me jetterai à ses pieds, il m'écoutera; il ne seroit pas roi s'il n'étoit pas juste

RICHARD. — Enfin, je te revois.

DUO.

JENNY.
Ah, Richard! ah, mon cher ami!

RICHARD.
Ah, Jenny! ma chère Jenny!

JENNY.
Ah, que j'ai souffert aujourd'hui!

RICHARD.
Ah, que tu m'as causé d'alarmes!

JENNY.
Ah, que j'ai souffert aujourd'hui!

RICHARD.
Ah, que tu m'as coûté de larmes!

Ensemble.

JENNY.
Quel plaisir de te voir ici!

RICHARD.
Quel plaisir de te voir ici!

JENNY.
Mais, Richard, vois-tu ce nuage?
Entends-tu le bruit de l'orage?

RICHARD.
Jenny! qu'importe cet orage?
Ce nuage n'est qu'un passage.

JENNY.
Je pleurois.... Songe à mon effroi!

RICHARD.
Je souffrois; j'étois hors de moi.

JENNY.
Il croit que je manque de foi.

RICHARD.
Pardonne un soupçon qui t'offense.

JENNY.
Il croit que je manque de foi.

RICHARD.
Je ne respirois que vengeance.

Ensemble.

JENNY.
Quel malheur nous avoit surpris!

RICHARD.
Quel bonheur nous a réunis!

JENNY.

Ces chênes battus par le vent
Semblent tomber à chaque instant.

RICHARD.

Aujourd'hui Richard furieux
Étoit bien plus agité qu'eux.

JENNY.

Et moi donc! je joignois les mains.

RICHARD.

Quels étoient nos cruels destins

JENNY.

Je disois : Quels sont ses chagrins!

RICHARD.

De moi je n'étois plus le maître.

JENNY.

Je disois quels sont ses chagrins!

RICHARD.

Oui, j'aurois été chez le traître

RICHARD.

Ensemble. Me venger, te voir, et mourir.

JENNY.

Je te vois! pour moi quel plaisir

JENNY.

Entends-tu les chiens, les chasseurs,
Les abois, les cris, les clameurs?

RICHARD.

J'entends le galop des chevaux,
Le bruit des cors et les échos.

JENNY.

Sans toi je crois que j'aurois peur :
Ce bruit donne quelque terreur.

RICHARD.

C'est le son qui du haut des monts
Répond jusqu'au fond des vallons.

JENNY.

Richard, la chasse se disperse;
Le bruit des cors : ah, comme il perce!

RICHARD.

J'entends; la chasse se disperse;
Le bruit des cors : tiens, comme il perce.

JENNY.

Mais, Richard, l'orage s'approche.

RICHARD.

Nous nous mettrons sous cette roche.

JENNY.

Ensemble. Ah, Richard! ah, mon cher ami!
Quel plaisir de te voir ici!

Ensemble.

RICHARD.
Ah, Jenny! ma chère Jenny!
Quel plaisir de te voir ici!
BETSY.
Hé! vite, cherchons un abri.

(Betsy vient les rejoindre. Richard veut prendre son chapeau : Betsy le lui donne, et l'embrasse; Richard veut embrasser Jenny, qui le repousse; Betsy prend le fusil de son frère; ils sortent de la scène; cependant la musique exprime le bruit de l'orage indiqué dans le duo, ce qui fait l'entre'acte.)

ACTE SECOND.

(Il est supposé qu'il a été tiré un coup de fusil dans la forêt; à l'instant même entrent Rustaut et Charlot : ils marchent en tâtonnant avec leur fusil et en etat de défense; ils se joignent, ils se saisissent, et se disent tous deux en se prenant au collet :)

SCÈNE I. — RUSTAUT, CHARLOT.

DUO.

RUSTAUT.
Tu résistes, tu te défends?
CHARLOT.
A l'instant, si tu ne te rends....
RUSTAUT.
On a tiré : c'est toi, c'est toi.
CHARLOT.
On a tiré : c'est toi, c'est toi.

Ensemble.

RUSTAUT.
Oui, toi, toi : moi?
CHARLOT.
Oui, toi, toi : moi?
RUSTAUT.
Hé mais, c'est toi, Charlot?
CHARLOT.
Hé mais, c'est toi, Rustaut
RUSTAUT.
On n'y voit pas, on n'y voit goutte
CHARLOT.
Tâchons de reprendre la route.
RUSTAUT.
On a tiré : ce n'est pas toi?
CHARLOT.
Ce n'est pas moi : ce n'est pas toi?

Ensemble.

RUSTAUT.
Le drôle n'est pas loin d'ici.
CHARLOT.
Le drôle n'est pas loin d'ici.

RUSTAUT.

Sais-tu bien qu'on dit que le roi
S'est égaré dans ce bois-ci?

CHARLOT.

Tant pis. Sais-tu bien que l'on dit
Que Richard a trouvé Jenny?

RUSTAUT.

Tant mieux. Tiens, prenons par ici.

CHARLOT.

Tiens, Rustaut, prenons par ici.

SCÈNE II. — LE ROI, *l'épée à la main, elle est dans le fourreau.* (*Il est en bottines.*)

ARIETTE.

Je me suis égaré, sans doute.
Quelle nuit! quelle obscurité!
Personne en ce bois écarté
Ne peut m'enseigner une route?
Quelle nuit, quelle obscurité
Hélas! dans cette inquiétude
Que me servent la royauté,
Et le trône, et la majesté?
La majesté!
Je me meurs de fatigue en cette extrémité
Et je tombe de lassitude.

Arrêtons un instant.... recueillons mes esprits....
Où vais-je...? où suis-je...? rien n'annonce
Par où je puis sortir de la peine où je suis :
Plus je marche et plus je m'enfonce
Dans l'épaisseur de ces taillis.

Encor, si je voyais quelque foible lumière
Qui m'indiquât le plus humble réduit
Où je puisse passer la nuit?

Moi, souverain de l'Angleterre,
Moi, qui de mes palais ai surchargé la terre,
Aurois-je jamais cru que je serois réduit
A désirer une chaumière,
A désirer le plus humble réduit!

AIR.

Dans les combats le bruit des armes,
Le canon, la fureur, les cris des combattants,
Loin de m'inspirer des alarmes,
Portent la flamme dans mes sens.

Et ce triste et profond silence,
La vaste horreur de ces forêts,

Semblent m'accuser d'imprudence,
Et de mon cœur troubler la paix.

Dans les combats le bruit des armes,
Le canon, la fureur, les cris des combattants,
Loin de m'inspirer des alarmes,
Portent la flamme dans mes sens.

SCÈNE III. — LE ROI, RICHARD

RICHARD. — J'ai entendu quelqu'un.

LE ROI. — J'entends parler.

RICHARD. — Qui va là?

LE ROI. — Moi.

RICHARD. — Qui vous?

LE ROI, *fièrement*. — Moi, vous dis-je.

RICHARD. — Qui moi, moi? Vous ne vous appelez pas Moi, peut-être? D'où venez-vous? où allez-vous? qui êtes-vous?

LE ROI. — Je vous assure que voilà des questions auxquelles je ne suis pas fait. Qui êtes-vous vous-même?

RICHARD. — Comment, qui je suis? c'est moi qui vous interroge.

LE ROI. — Répondez-moi. Qui êtes-vous?

RICHARD. — Apprenez que je suis inspecteur des gardes de la forêt, et que c'est de l'autorité du roi.

LE ROI. — Je dois la respecter. Hé bien! je vous dirai l'ami....

RICHARD. — Oh! l'ami, l'ami; je ne veux point d'ami que je ne le connoisse : c'est comme ce milord Lurewel.

LE ROI. — Répondez-moi. Vous êtes inspecteur des gardes de la forêt?

RICHARD. — Oui.

LE ROI. — Et moi je suis.... de la suite du roi.

RICHARD. — Je m'en suis douté à votre mot d'ami..., ces courtisans.... ce n'est pas que je sois fâché; mais si vous êtes de la suite du roi, où est votre cheval?

LE ROI. — Je l'ai laissé mort à quelques pas d'ici.

RICHARD. — Cela pourroit bien être; j'en ai trouvé un ici près. Vous êtes en bottes; et que tenez-vous là?

LE ROI. — C'est mon épée sur laquelle je suis tombé, et qui me paroît faussée.

RICHARD. — Eh! où comptez-vous aller comme cela?

LE ROI. — Mais! je vous prierai de me conduire à Chéroud.

RICHARD. — Moi! cette nuit, du temps qu'il a fait, à trois grandes mortelles lieues, dans les sables, aux risques de nous casser le cou le long des roches de Virai! Tenez, je vous crois honnête homme, malgré votre mot d'ami.

LE ROI. — Vous me faites bien de la grâce.

RICHARD. — Mais il y a bien des gens à qui ce seroit la faire.... Je ne dis pas cela pour vous. Enfin j'ai ma ferme à un quart de lieue d'ici; je n'ai pas mangé de la journée, parce que j'ai eu du chagrin; vous

avez peut-être faim aussi : acceptez un mauvais souper donné de bon cœur. (*Pendant ce temps-là Lurewel et un lord passent dans le fond du théâtre en tâtonnant; le lord crie : Lurewel?*) J'ai entendu.... non.... Enfin pendant que nous souperons, on vous cherchera un cheval; et si vous ne voulez pas attendre le jour, Rustaut, Rustaut qui est un de nos gardes, vous mettra dans la route.

LE ROI. — Vous ne me conduirez donc pas vous-même?

RICHARD. — Oh! quand ce seroit le roi, je ne le pourrois pas.

LE ROI. — En ce cas je n'ai rien à dire.

RICHARD. — La raison est bien simple. Il y a un tas de coquins qui rôdent pour tuer des biches, je ne peux pas quitter mon poste; et Jenny m'attend.

LE ROI. — Et comment vous appelez-vous?

RICHARD. — Richard, pour vous servir.

LE ROI. — Hé bien! monsieur Richard....

RICHARD. — Oh! point de monsieur.

LE ROI. — Hé bien, Richard! j'accepte votre souper avec plaisir.

RICHARD. — Bon cela. Prenons par ici. Tenez, voilà mon bâton, il vous aidera à marcher dans les sables; donnez-moi votre épée qui peut vous faire tomber.

LE ROI, *à part.* — Allons donc sous la conduite de mon connétable.

RICHARD. — Savez-vous si le roi chassera encore demain?

LE ROI. — Non certainement.

RICHARD. — Tant pis.

LE ROI. — Pourquoi?

CÈNE IV. — LUREWEL, UN COURTISAN.

LE COURTISAN. — Lurewel, Lurewel, où es-tu?

LUREWEL. — Me voilà.

LE COURTISAN. — Donne-moi la main, et ne nous quittons pas.

LUREWEL. — Ma foi, mon cher ami, tu es l'homme de la cour avec lequel j'aime le mieux être égaré, puisqu'il falloit l'être.

LE COURTISAN. — Vraiment?

LUREWELL. — Ah! d'honneur.... Diable soit de la racine, je me suis estropié. Ma foi, arrêtons ici un instant.

LE COURTISAN. — Je suis excédé.

LUREWEL. — Voilà une sotte chasse.

LE COURTISAN. — Aussi le roi l'a voulu.

LUREWEL. — Le roi est certainement aussi embarrassé que nous.

LE COURTISAN. — Moi, qui comptois jouer ce soir.

LUREWEL. — Et moi, la plus jolie petite fille du monde, la charmante Jenny...! Tu ne connois pas cela?

LE COURTISAN. — D'où veux-tu que je la connoisse?

LUREWEL. — Je l'ai fait enlever.

LE COURTISAN. — Enlever.

LUREWEL. — Oui, c'est le plus court. Elle fait la sotte, mais je l'ai laissée en de bonnes mains.

LE COURTISAN *tousse*. — Hum.

LUREWEL. — Hum. As-tu entendu?

DE COURTISAN. — Quoi!

LUREWEL. — Quelqu'un.

LE COURTISAN. — C'est comme la voix du roi?

LUREWEL. — Je croirois qu'oui.

LE COURTISAN. — Oui.

DUO.

LUREWEL.

Ah, grands Dieux! n'est-ce pas le roi?
Je tremble pour Sa Majesté :
Errer dans cette obscurité!
Ce n'est que pour le roi
Que j'ai de l'effroi.
Chut!
Mais non, tout est en paix.
Mais non, tout est en paix.
Ce n'est personne, je me trompois;
Tout est en paix.

LE COURTISAN.

Ah, ciel! ah, si c'étoit le roi!
Le roi pourroit s'être écarté.
Errer dans cette obscurité!
Ce n'est que pour le roi
Que j'ai de l'effroi.
Chut!
Mais non, tout est en paix.
Mais non, tout est en paix.
Ce n'est personne, je me trompois.
Tout est en paix.

LUREWEL. — Cette petite fille fait des façons.

LE COURTISAN. — Avec toi?

LUREWELL. — Ah! elle n'est chez moi que de ce matin; et je sais qu'elle aime un certain Richard....

LE COURTISAN. — Ah! si elle a le cœur prévenu....

LUREWEL. — Prévenu! Ha, ha, prévenu est admirable au possible! Ne suis-je pas le maître de ce que j'ai sous la clef? et enfin.... lorsque.... de certaines.... circonstances.... et je crois que....

LE COURTISAN. — Je ne connois pas de mortel plus heureux que toi; tu as des bonnes fortunes charmantes.

LUREWEL. — Tiens, mon cher ami.

ARIETTE.

Un fin chasseur qui suit à pas de loup
La perdrix qui trotte et sautille,
Un fin chasseur à l'instant qu'il dit : pille,
N'est jamais si sûr de son coup
Que moi quand je guette une fille
Gentille.
Si mon ardeur
A sa pudeur
Donne des ailes,
Tant mieux.
Je la suis des yeux.

Toutes les belles
N'ont que le premier vol devant moi.
Où je les trouve,

Leur cœur éprouve
Que je doi
Leur donner la loi.
Un fin chasseur, etc.

LE COURTISAN. — Oh! pour ce coup-ci, j'entends du bruit.
LUREWEL. — Et moi aussi.
LE COURTISAN. — Il ne nous manque que des voleurs. Serois tu brave?
LUREWEL. — Sans doute. Paix. Écoute.

SCÈNE V. — RUSTAUT, CHARLOT.

QUATUOR.

RUSTAUT.

Avance, suis-moi, Charlot,
Mets tes armes en état.
Sont-elles en état?
Prends garde à toi.
Avance un pas après moi,
Et surtout prends garde à toi,
Oui, prends garde à toi.
Allons tout en enfonçant,
Et contre eux en appuyant,
Ferme en appuyant;
Suis-moi, suis-moi.
S'ils coupent par ce sentier,
Avance-toi le premier;
Oui, toi le premier,
Par ce sentier.
Nous les prenons
Nous les tenons.

Alte là, reste là : qui va là?
Il faut, il faut nous contenter :
Craignez les coups,
Ou suivez-nous.
Oui, je crois, j'entends du bruit;
Au diable soit de la nuit!
J'entends du bruit.
Ici restons un moment.
J'entrevois un mouvement,
Certainement.
Les vois-tu? Moi, je les voi;
Ils sont armés, je les voi;
Défendons-nous.

Ils semblent venir à moi;
Ils sont à nous. Avançons,
Marchons, marchons.

CHARLOT.

Oui, je te suis.
C'est en état.

Va, je te suis,
Je suis à toi.

Moi le premier,
Par ce sentier.

En les serrant.

Nous les tenons.

Alte là, reste là : qui va là?
Il faut, il faut nous contenter
Craignez les coups,
Ou suivez-nous.
J'entends du bruit,
Oui, c'est du bruit.

Un mouvement,
Certainement.

Tiens, je les vois;
Défendons-nous.

Marchons, marchons;
Allons, frappons.

LE COURTISAN.

Alte là, reste là . qui va là?
Parlez, parlez sans insister;
Que faut-il pour vous contenter?
Craignez les coups,
Ou laissez-nous.

LUREWEL

Alte là, etc.

Ou laissez-nous.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme; un petit escalier dans le fond; une porte dans le haut, ouvrant et fermant; une autre sur un des côtés du théâtre ouvrant et fermant, et laissant voir l'intérieur d'une chambre.)

SCÈNE I. — LA MÈRE DE RICHARD, BETSY, JENNY.

LA MÈRE, *dans la coulisse.* — Betsy?

BETSY, *du haut de l'escalier, dans le fond du théâtre, et fermant la porte de la chambre d'où elle sort.* — Plaît-il, ma mère?

LA MÈRE. — On frappe.

BETSY. — On y va. (*Betsy y va. La mère entre sur le théâtre par cette porte qui est sur un des côtés; elle entre avec Jenny.*)

LA MÈRE. — Hé bien! qui est-ce?

BETSY. — Personne.

LA MÈRE. — Vous voyez bien, Jenny.... Betsy, venez ici; qu'est-ce que vous faites là-haut? Donnez-moi mon rouet.... Vous voyez bien, Jenny, qu'il faut se méfier de tout le monde.

JENNY. — Oui, ma tante.

LA MÈRE. — Betsy, voulez-vous prendre votre dévidoir? Jenny, je vous ai élevée comme ma fille; et vous allez l'être, puisque vous allez épouser Richard. (*Pendant ce temps, Betsy va chercher le rouet, approche des chaises, prend son dévidoir, et trémousse.*)

JENNY. — Il revient bien tard ce soir.

LA MÈRE. — C'est vrai, cela m'inquiète.... mais comment pourra-t-on ravoir votre troupeau d'chez ce milord?

JENNY. — Les chemins doivent être bien mauvais de cet orage-ci?

LA MÈRE. — Cela pourroit retarder votre mariage.

JENNY. — Savez-vous s'il a emporté sa lanterne?

LA MÈRE. — Betsy, savez-vous si votre frère a emporté sa lanterne?

BETSY. — Non, ma mère.

JENNY. — Il n'en fait jamais d'autre.

LA MÈRE. — C'est tout votre bien que ce troupeau.

JENNY. — C'est vrai.

(Betsy s'assied, travaille et chante. Elle est à l'ouvrage; cependant la mère s'assied, prend son rouet; Jenny coud une pièce de son trousseau, ou fait de la dentelle; elle s'assied en face de la porte par où Richard doit venir. Elle y regarde toutes les fois qu'elle lève la tête, et soupire. Betsy bousille,

s'amuse avec son tablier, et se remet à l'ouvrage lorsque sa mère la regarde
La mère mouille son chanvre, le retire avec ses dents aux reprises de l'air.

TRIO [1].

BETSY.

Lorsque j'ai mon tablier blanc,
Et mes souliers d'un vert galant,
Un bouquet dans ma collerette,
Gay, tourlourette;
Le petit Colas suit mes pas,
Et puis nous allons tout là-bas
Jouer à la cligne-musette
Sous la coudrette.

JENNY.

Quand la bergère attend l'amant,
L'amant qui cause son tourment;
Rêveuse, attentive, inquiète,
Sans cesse elle le guette.
Mais sitôt qu'elle entend ses pas,
Elle est contente, et ne dit pas,
Et ne dit pas ce qu'en cachette
Son petit cœur souhaite.

LA MÈRE.

Hélas! hélas! que je me vois trompée!
Mais le méchant tira sa claire épée,
Et lui donna deux grands coups dans les flancs.
Prenez pitié de mes pauvres enfants.

JENNY. — Ah, le voilà! (*Elle aperçoit Richard, jette son ouvrage par terre, court à lui, revient honteuse, et dit :*) il est avec un monsieur.

BETSY, *qui s'est levée presque en même temps que Jenny.* — Ah, ma mère! un monsieur! (*La mère se lève ensuite, Jenny ramasse son ouvrage, range sa chaise, et Betsy aussi.*)

SCÈNE II. — LE ROI, RICHARD, LA MÈRE, BETSY, JENNY.

RICHARD. — Bonsoir, ma mère; bonsoir, Jenny.

JENNY. — Vous avez bien tardé Richard?

LA MÈRE. — J'ai cru que tu ne viendrois pas.

RICHARD. — J'ai battu le bois : j'ai trouvé monsieur. Allons, ma mère vite le couvert. Donne un siége, toi. Du jambon, une salade, tout ce que nous avons. Vous ne ferez pas grand'chère; commençons par boire un coup. Tiens, Betsy, porte cela (*il lui donne ses pistolets*) et va tout de suite à la cave, et ne te casse pas le cou comme hier. Voulez-vous que je vous tire vos bottes?

1. Ces trois airs, chantés séparément, se joignent et forment un trio.

SCÈNE III. — LE ROI, RICHARD, JENNY.

LE ROI. — Non, je vais remonter à cheval.
RICHARD. — Ah! c'est vrai. A propos, Rustaut n'est pas revenu?
JENNY. — Non.
RICHARD. — Quoi! te voilà? Monsieur, voilà ma future que je vous présente.
LE ROI. — Elle est gentille.
RICHARD. — Ah, monsieur! que nous avons eu de chagrin; ce méchant milord.... vous le connoissez, dites-vous?
LE ROI. — Oui, il étoit de ma suite; nous étions ensemble.
RICHARD. — Et vous nous faites espérer que ce troupeau....
LE ROI. — Oui, je,... Je ferai en sorte qu'on vous rende justice.
RICHARD. — Ah, c'est bon! voilà de la bière; vite des verres. Ah! j'ai là-bas une vieille bouteille de vin, mais c'est pour après celle-ci.

SCÈNE IV. — LE ROI, RICHARD, LA MÈRE, JENNY.

LA MÈRE.

ARIETTE.

Monsieur, monsieur,
Sauf vot' respect, faites-nous l'honneur :
Voilà q'c'est prêt;
C'est sans apprêt.
Si l'on étoit.... mais l'on n'est pas....
Nous n'avons pas
Un bon repas;
Dame, on n'est pas....
Monsieur, monsieur,
Sauf vot' respect, faites-nous l'honneur :
Voilà q'c'est prêt;
C'est sans apprêt.

RICHARD. — Hé, ma mère! avec vos compliments....
LA MÈRE. — Hé, mon fils! pour qui ce monsieur nous prendroit-il?
RICHARD. — Allons, monsieur, passons là dedans; donnez-moi le bras, que vous ne tombiez. Ma mère, vous ne venez pas?
LA MÈRE. — Nous avons soupé.
RICHARD. — Et vous, Jenny?
JENNY. — Je souperai après.

SCÈNE V. — LA MÈRE, BETSY, JENNY.

BETSY. — Ah, ma mère! qu'il a de belles manchettes! Je l'aime bien ce monsieur-là.

TRIO.

JENNY.	LA MÈRE.	BETSY.
Ah, ma tante! ah, ma tante!	Hé! oui, contente, Hé! oui, ma tante.	
Ah, que je serois contente	Ah! son crédit, Il vous l'a dit.	
Si mon troupeau par son crédit Peut revenir! Car il l'a dit.	Bon! un milord est si puissant! Ces seigneurs ont tant de crédit!	Ce monsieur rit, Mon frère chante.
Richard le sait, Je l'ignorois. Dans ce château Ils ont fait entrer mon troupeau.	Aussi pourquoi près du château Aller conduire ce troupeau? Sur ce coteau, Près du hameau, Le paturage est bel et beau.	Ils boivent. Mon frère chante.
Moi, j'espère, moi, j'espère Qu'il pourra nous satisfaire. Peut-être aussi sont-ils amis. Enfin pourquoi l'a-t-il promis?	Bon j'espère.... J'en désespère; On pense ainsi Que son ami; Discours de cours, Nageons toujours. Tout prometteur Est un menteur.	Ce monsieur rit, Mon frère chante.

(Betsy va de temps en temps regarder à la porte de la chambre où est le roi.)

SCÈNE VI. — RICHARD, LA MÈRE, BETSY, JENNY.

RICHARD. — Vite, ma mère, allez tenir compagnie à ce monsieur; je m'en vais à la cave.

SCÈNE VII. — RICHARD, JENNY.

RICHARD. — Ma foi, c'est un honnête homme; sans moi il seroit tué à cette fondrière, je l'ai retenu par son habit; j'en ai encore mal aux bras.

JENNY. — Crois-tu qu'il ait assez de crédit...?

RICHARD. — Ma foi, oui, oui.

JENNY. — Mais si le milord.... (*Ici Richard fait un mouvement comme pour s'en aller.*) On n'a pas le temps de se dire un mot.

RICHARD. — C'est vrai.

JENNY. — Veux-tu que j'aille à la cave?

RICHARD. — Avec moi.

JENNY. — Oh! non.

SCÈNE VIII. — BETSY, JENNY.

BETSY. — Ah, Jenny! voyez ce que ce monsieur vient de me donner!

JENNY. — Comment! ce sont des pièces d'or. Hé! comment peut-il vous avoir donné tout cela?

BETSY.

ARIETTE.

Il regardoit
Mon bouquet;
Sans doute il le désiroit!
Je l'ai pris
Et je l'ai mis
A son habit;
Il rit, il rit, il rit, il rit.
Et de sa grâce, voilà
Qu'il me présente cela.
Je le prend,
Et l'embrasse à l'instant.
Pan,
Maman
Me détache un bon soufflet
Net.
Et j'eus sur le bec
Un bon coup sec.
Pourquoi frapper cet enfant?
Dit ce monsieur, en grondant.
Ce baiser
Pouvait-il jamais m'offenser?
Comme j'étois là pleurante[1]
Il tire encor de l'argent,
En disant :
Approchez, bel enfant.
Tenez, prenez;
J'approche et je le prend
Pour faire endéver maman.

JENNY. — Pour faire endéver votre maman! mais, Betsy, c'est fort mal.

BETSY. — Pourquoi m'a-t-elle donné un soufflet? devant ce monsieur encore.

JENNY. — Hé! pourquoi embrassez-vous les hommes? une grande fille de votre âge, une fille de quatorze ans! c'est honteux : et même vous ne devriez pas embrasser votre frère comme vous faites.

BETSY. — Jenny, auroit-on des moutons avec cela?

JENNY. — Oui.

1. Je me suis permis cette rime, parce que l'air fait rimer à l'oreille.

BETSY. — Hé bien ! Jenny, achetez un troupeau, je vous les donne. (*Elle jette les pièces partie dans la main, partie à terre.*)

JENNY, *les ramassant.* — Betsy, Betsy ! cette petite folle, elle pourroit bien les perdre.

SCÈNE IX. — RICHARD, JENNY.

DUO.

JENNY.
Un instant.
RICHARD.
Il m'attend.
JENNY.
Un instant.
RICHARD.
Il m'attend.

JENNY.
Ah ! reviens.
Je te vois : ah, quel bien !
RICHARD.
Je reviens.
Je te vois : ah, quel bien !

RICHARD, *une bouteille à la main.*
Il semble
Que tout se rassemble
Pour nous donner quelque chagrin.
Un instant depuis ce matin,
Est-il possible d'être ensemble?

JENNY.
Un moment
Seulement,
Un moment
Seulement.
Ah ! reviens.
Je te vois : ah, quel bien !
RICHARD.
Il m'attend ;
Quel tourment !
Il m'attend ;
Quel tourment !
Je reviens.
Je te vois : ah, quel bien !

RICHARD.
Un baiser.
JENNY.
Un baiser ! non, va-t'en.
RICHARD.
Un baiser.
JENNY.
On m'attend.

SCÈNE X. — LE ROI, RICHARD, JENNY.

LE ROI. — Quoi, Richard ! vous me laissez seul? Ah ! je ne m'étonne pas....

RICHARD. — Je vous demande pardon; mais quand je suis avec elle, j'oublierois l'univers. Rentrons.

LE ROI. — Non, je reste ici. (*Il s'assied.*)

RICHARD. — Des verres, des verres! Cette bouteille-là sera meilleure que l'autre; c'est une dernière, mais je ne pense guère la boire en meilleure compagnie. (*Richard débouche la bouteille, verse dans un verre qui est sur une assiette que tient Betsy, qui regarde en l'air, et pense répandre.*) Allons, Jenny, il faut boire à la santé de monsieur. Vas-tu répandre, toi? laisse ça là.

JENNY. — Vous savez que je ne bois pas de vin.

RICHARD. — Il y a bien autre chose à quoi il faut s'habituer. Êtes-vous toujours obligé d'être à la cour?

LE ROI. — Oui.

RICHARD. — Toujours, toujours?

LE ROI. — Oui, toujours.

RICHARD. — Toujours : mais vous devez vous ennuyer!

LE ROI. — Pourquoi?

RICHARD. — Ma foi, que sais-je? c'est qu'on s'ennuie aisément de ce qu'on est obligé de faire. Il est vrai qu'on dit que le roi est bon, et qu'il y a du plaisir à le servir.

LE ROI. — Oui, certainement, il est bon.

RICHARD. — Buvons à sa santé. (*Richard choque avec le roi, et fait un petit clin d'œil à Jenny.*)

LE ROI. — Ah! je le veux bien. A la santé du roi!

JENNY. — Holà, donc! A votre santé, monsieur!

LE ROI. — Je vous remercie.

RICHARD, *en repoussant son verre.* — Je ne conçois pas comment un roi peut être bon.

LE ROI. — Pourquoi donc?

RICHARD. — C'est qu'il y a des gens qui ont quelquefois intérêt qu'il ne le soit pas.

LE ROI. — Votre réflexion.... m'étonne. Mais à la cour il y a d'honnêtes gens....

RICHARD. — Vous, par exemple; mais il y a aussi des milords Lurewel. Savez-vous, monsieur, que pour connoître la vérité, il faut aller au-devant d'elle, et qu'un roi ne peut guère faire le premier pas?

LE ROI. — Soyez persuadé, Richard, qu'un roi qui sait aimer a des amis fidèles, et des ministres sûrs.

RICHARD. — Cela doit être. Mais....

LE ROI. — Mais, Richard, vous me surprenez toujours; qui peut vous en avoir tant appris?

RICHARD. — Vraiment, c'est une de vos idées à la cour de croire qu'on ne pense que là! et je parie que c'est la vôtre.

LE ROI. — Vous n'avez pas dessein de me flatter.

RICHARD. — Moi, monsieur! je ne flatte que ceux que je méprise.

LE ROI. — Il seroit bien terrible.... Je serois bien fâché, Richard, que tout le monde pensât comme vous.

RICHARD. — Hé! pourquoi donc, monsieur?

LE ROI. — Mais vous n'avez pas répondu à ma question : qui peut vous en avoir tant appris?

RICHARD. — Ma foi, j'ai un peu couru, j'ai vu. Tenez, nous parlions d'un roi; j'ai vu ce qu'un roi n'est pas toujours à portée de voir.

LE ROI. — Quoi?

RICHARD. — Des hommes.

SCÈNE XI. — LE ROI, RICHARD, LA MÈRE, BETSY, JENNY.

LA MÈRE. — Burez-vous encore?

RICHARD. — Ah, ma mère! laissez tout ça.

LA MÈRE. — Parle-lui donc encore de ce troupeau.

LE ROI, *à Jenny*. — Comment vous appelez-vous?

JENNY. — Jenny, monsieur.

LE ROI. — Hé bien! Jenny, êtes-vous contente de vous marier?

JENNY. — Oui, monsieur; mais vous pourriez ajouter quelque chose à notre contentement.

LE ROI. — Dites; si je puis, je le ferai.

JENNY. — Ce seroit de venir à notre noce.

RICHARD. — Parbleu! elle a raison; faites-nous ce plaisir-là; ça nous consolera de ce troupeau : car ce milord est trop puissant.

LE ROI. — Mais, belle Jenny, pouvez-vous espérer de vivre heureuse dans un lieu aussi sauvage que celui-ci me le paroît?

JENNY. — Avec Richard, monsieur?

LE ROI. — N'aimeriez-vous pas mieux être à Londres, dans une grande ville, j'entends avec lui?

LA MÈRE. — Ah, monsieur! lorsque feu mon pauvre homme vivoit....

RICHARD. — Hé, ma mère! laissez-la parler.

LA MÈRE, *à Betsy*. — Où avez-vous mis l'argent que ce monsieur vous a donné?

JENNY. — Je crois, monsieur, que pour vivre heureux, le bruit de la ville est moins propre que le calme de la campagne.

RICHARD. — Jenny, chantez à monsieur cette chanson.... ah! c'est qu'elle chante! vous allez l'entendre.

JENNY. — Laquelle?

RICHARD. — Cette chanson sur le bonheur.

JENNY. — Ah!

LE ROI. — Hé! votre garde....

RICHARD. — Il ne peut pas tarder.

LA MÈRE. — Tu me payeras ça. Va, je le dirai à ton frère.

SCÈNE XII. — LE ROI, RICHARD, JENNY.

RICHARD. — Allons, Jenny, chantez, ne soyez pas honteuse. (*Jenny prélude l'air qu'elle veut chanter.*) Ce n'est pas celle-là.

JENNY. — Laquelle donc?

RICHARD. — Ah! dites toujours; vous aimez celle-là.

JENNY.

ROMANCE.

Que le soleil dans la plaine
Brûle troupeaux et bergers,
Qu'une tempête soudaine
Vienne inonder nos vergers;
Près de l'objet qui nous enchaîne,
Et qui nous lie à son désir
Rien n'est peine,
Tout est plaisir.

Que le cours de la semaine
Nous ravisse le repos,
Qu'une saison incertaine
Augmente encor nos travaux;
Près de l'objet, etc.

Que la brûlante jeunesse
Enflamme et trouble nos sens,
Que la tremblante vieillesse
Rende nos pas languissants!
Près de l'objet, etc.

LE ROI. — Fort bien, Jenny.

RICHARD. — Ce n'est pas celle-là que je voulois dire; c'est celle sur le bonheur.

JENNY. — Hé bien! dites, vous la savez.

RICHARD. — Soit.

ARIETTE.

Ce n'est qu'ici,
Oui,
Ce n'est qu'au village
Que le bonheur a fixé son séjour.
Loin de la ville, loin de la cour,
C'est à l'ombrage
D'un vert feuillage
Qu'on trouve ensemble et la paix et l'amour.

Lorsque le soleil lance ses traits
Sur nos têtes profanes,
La foudre frappe les palais,
Elle respecte les cabanes.

Ce n'est qu'ici,
Oui,
Ce n'est qu'au village
Que le bonheur a fixé son séjour.

LE ROI. — Richard, votre chanson est fort bien; mais elle n'est pas tout à fait juste.

RICHARD. — En quoi donc?

LE ROI. — Le tonnerre ne tombe sur les palais que parce qu'ils sont plus élevés que les cabanes.

RICHARD. — C'est vrai, mais ce n'est pas moi qui ai fait la chanson : n'importe; le bonheur n'en est pas moins ici. Mais vous, monsieur, faites-nous le plaisir de nous chanter quelque chose sur le bonheur de la cour.

LE ROI. — J'entends souvent chanter, mais je ne chante point.

JENNY. — Ah, monsieur! quelques chansons de la cour.

LE ROI. — Je vous assure qu'on ne m'a jamais prié de chanter.

RICHARD. — Hé bien! nous vous en prions.

JENNY. — Ah, monsieur!

LE ROI. — Je le veux bien, pour la singularité du fait.

JENNY. — Ah! écoute, Richard.

LE ROI. — Je vais vous dire un fragment d'opéra que j'ai vu représenter. Vous savez ce que c'est qu'un opéra?

RICHARD. — Oui, monsieur; j'y ai été souvent, et je l'ai expliqué à Jenny.

LE ROI. — Un jeune prince, destiné au trône, demande par quel moyen un roi peut parvenir au plus haut degré de bonheur. Voici la réponse de son gouverneur.

ARIETTE.

Le bonheur est de le répandre,
De le verser sur les humains,
De faire éclore de vos mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

Est-il une félicité
Comparable à la volupté
D'un souverain qui peut se dire :
Tout ce que le ciel m'a soumis,
Tous les sujets de mon empire
Sont mes enfants, sont mes amis?

Ah! quel plaisir, quel plaisir de lire
Dans les yeux d'un peuple attendri
Tout ce qu'inspire
La présence d'un roi chéri!

Le bonheur est de le répandre,
De le verser sur les humains,
De faire éclore de mes mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

RICHARD. — Ah, monsieur! sans le respect que je me sens pour vous, je vous embrasserois de bon cœur. Monsieur, le gouverneur de ce prince-là ne lui vole pas ses gages.

SCÈNE XIII. — LE ROI, RICHARD, BETSY, *sortie dehors, rentre en courant*, LA MÈRE, *ensuite* JENNY.

BETSY. — Ah, mon frère! voilà Rustaut qui amène des voleurs.

SCÈNE XIV. — LE ROI (*Il est assis, Richard, la Mère et Betsy empêchent qu'on ne le voie*). RICHARD, LA MÈRE, BETSY. JENNY, LUREWEL, UN COURTISAN, LES GARDES.

JENNY. — Ah, ciel! c'est le milord. (*Jenny se cache derrière la porte qu'elle tient à demi ouverte.*)

LUREWEL. — Ah! c'est l'ami Richard....

RICHARD. — Quoi! c'est vous, milord?

LUREWEL. — Ah! tu me fais prendre par tes gardes?

RICHARD. — Ils ne savoient pas, milord....

LUREWEL. — Ils ne savoient pas? je t'apprendrai à savoir pour eux.

RICHARD. — Pourquoi, Rustaut, avez-vous arrêté milord?

RUSTAUT. — Ké! sarpejeu, est-ce qu'on voyoit clair? Un coquin et un milord peuvent se ressembler. Que ne le disoit-il? Sitôt que je leur ons dit que j'étions des gardes, ils se sont rendus, et n'ont plus voulu répondre.

RICHARD. — Mais, milord, Jenny que vous avez retenue....

LUREWEL. — Ah Jenny? Jenny ne sortira de chez moi qu'à bonnes enseignes; il sied bien à un drôle comme toi d'épouser une jolie fille ; et lorsque.... (*Le roi alors se lève et paroît, le courtisan l'aperçoit.*)

LE COURTISAN. — Ah, voilà le roi!

QUINQUE.

LE COURTISAN.

Ah, Sire, Votre Majesté,
Votre personne est en sûreté!
Ah, pour nous quelle félicité!
Ah, Sire!
Oui, sire!
Voici milord qui vous dira,
Assurera,
Qui jurera.

Q'ordonne Votre Majesté?
Mon cœur flatté,
Trop enchanté,
Se sent flatté....

Nous oublions ce que nos cœurs,
Dans ces moments de crainte, d'horreurs,
Ont éprouvé de vives terreurs.

LUREWEL.

Ah, Sire, etc.

Ah, Sire!
Oui, Sire!
Voici milord, etc.

Qu'ordonne, etc

Nous oublions, etc.

LE COURTISAN.
Ah, Sire!
Oui, Sire!
Quoi! disions-nous, dans ces forêts,
Un roi chéri de ses sujets!
Ah, quels regrets!
Au milieu de ces bois épais!

LUREWEL.
Ah, Sire!
Oui, Sire!
Quoi! disions-nous, etc.

LE ROI.
Milord, milord,
Répondez-moi.

Il me suffit.
Répondez-moi,
Répondez-moi.

Milord, milord,
Répondez-moi.

Paix!

RICHARD.
Le roi!
Le roi!

Quoi! c'est le roi?

Ah! Sire, excusez-moi;
Sire, pardonnez-moi.

C'est le roi!
Quoi! c'est le roi?

Le roi! le roi!
Quoi! c'est le roi?

Ah! Sire, excusez-moi;
Sire, pardonnez-moi;

C'est le roi?
Quoi! c'est le roi?

LES GARDES, LA MÈRE et BETSY.
Le roi!
Le roi!
Quoi! c'est le roi?
C'est le roi?
Quoi! c'est le roi?

Le roi! le roi!
Voilà le roi!

C'est le roi
Voilà le roi!
Quoi! c'est le roi?

LE ROI, *après avoir fait signe à tout le monde de se taire.* — Milord, que veut dire Richard touchant cette fille?

LUREWEL. — Ah, sire! cette misère-là ne mérite pas l'attention de Votre Majesté....

RICHARD. — Que ne m'est-il permis....

LE ROI. — Paix, Richard. Dites-moi la vérité, milord.

LUREWEL. — Sire, une petite fille, une infortunée, une orpheline de ce canton que ce drôle-là....

LE ROI. — Songez que vous me parlez.

LUREWEL, *un peu dépité.* — Que.... que j'ai prise sous ma protection, parce que.... parce que Richard vouloit l'épouser malgré elle....

JENNY, *sortie de la porte où elle écoutoit.* — Malgré moi! (*Se jetant aux genoux du roi.*) Ah, Sire!

LE ROI. — Hé bien, milord!

LUREWEL. — Je crois que Votre Majesté veut bien me rendre assez de justice....

LE ROI. — Si je vous la rendois.... Sortez de ma présence.

LUREWEL, *au courtisan.* — Milord, vous savez que mon idée....

LE COURTISAN. — Ah, fi! milord, c'est une action infâme (*et du côté du roi*), Sire, c'est une action infâme.

LUREWEL, *à part.* — Où nous entraîne une première injustice!

LE ROI, *suit Lurewel des yeux.* — Voilà donc comme les rois savent la vérité!

RICHARD. — Excusez, Sire, si....

LE ROI. — Richard, donnez-moi mon épée. Avez-vous là des chevaux?

RUSTAUT. — Oui, Sire, voilà des chasseurs qui arrivent de tous les côtés de la forêt pour s'informer si je ne savions pas ce qu'vous étiez devenu.

LE ROI. — Richard, recevez-la de ma main; je vous anoblis.

RICHARD. — Sire, qu'ai-je fait pour mériter cette faveur?

LE ROI. — Si la noblesse est faite pour décorer les vertus, c'est à la vérité qu'elle doit la préférence.

RICHARD. — Je ne dois peut-être cela qu'à mon état, Sire; reprenez votre noblesse, et laissez-moi ce qui la mérite.

LE ROI. — Ah! Lurewell, quelle distance : Jenny, vous m'avez prié de votre noce, je la ferai. Richard, je me charge de la dot. Adieu, madame; adieu, petite.

SCÈNE XV. — LA MÈRE, BETSY, JENNY.

BETSY. — Ma mère, c'est donc là un roi?

LA MÈRE. — Hé! vraiment oui, petite bête. Mais.... mais.... mais je n'en reviens pas!

JENNY. — Ah, ma tante, quel bonheur! A-t-il dit quand notre noce se feroit?

LA MÈRE. — Ah! si j'avois su que c'étoit le roi! moi qui avois des poulets tout prêts. (*On entend un prélude de cors.*)

SCÈNE XVI. — RICHARD, LA MÈRE, BETSY, JENNY, RUSTAUT, CHARLOT.

RICHARD. — Le roi est monté à cheval : ah, Jenny!

JENNY. — Ah, Richard!

CHŒUR.

JENNY, RICHARD, BETSY, LA MÈRE ET LES DEUX GARDES.

Que du ciel la bonté suprême
Accorde au roi les jours les plus nombreux.

JENNY. Ah, Richard! je pense de même.

RICHARD. Ah, Jenny! je pense de même.

BETSY. Hé bien! moi, je pense de même.

LA MÈRE. Ah, mon fils! je pense de même.
Notre bonheur fait tous ses vœux;
Il ne voit dans le diadème
Qu'un moyen de nous rendre heureux.
Que du ciel, etc.

VAUDEVILLE

RUSTAUT.

Ne perdons jamais l'espérance,
L'orage écrase nos forêts;
Mais l'orage amène la paix,
Et de là ton bonheur commence.
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien,

CHARLOT.

Ce n'est pas assez de la quête,
Il faut lancer, chasser, forcer,
Se fatiguer, se harasser,
Mais enfin nous prenons la bête;
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien,

LA MÈRE.

Lorsque j'élevois ton enfance,
Tu m'as donné bien du chagrin,
Tu n'étois qu'un petit coquin,
Mais tu passes mon espérance.
Il ne faut, etc.

BETSY.

L'événement m'a fait connoître
Que j'ai bien placé mon bouquet.
Pour me payer de mon soufflet,
Le roi me marira peut-être.
Il ne faut, etc.

JENNY.

Je sais que la peine est extrême,
Même dans un ménage heureux :
Quand on souffre, on souffre pour deux;
Mais avec un époux qu'on aime,
Il ne faut, etc.

RICHARD.

Le chagrin imprime sa trace
Sur l'amour et sur la gaieté;
Aujourd'hui quelle adversité...!
Viens, ma Jenny, que je t'embrasse.
Il ne faut, etc.

FIN DU ROI ET DU FERMIER.

LES SABOTS.

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉ D'ARIETTES.

Représenté pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 26 octobre 1768.

ACTEURS.

LUCAS, fermier.
MATHURINE.
BABET, fille de Mathurine.
COLIN, berger du canton.

La scène se passe dans la campagne, près d'un cerisier.

SCÈNE I. — LUCAS.

ARIETTE.

Être amoureux à mon âge!
A mon âge être amoureux!
Je peste, j'étouffe, j'enrage;
Si j'en croyois mon courage,
Je m'arracherois les cheveux.
Oh, l'imbécile! oh, la bête!
Se mettre l'amour en tête!
Pour qui? pour une fillette!
Il faut que je me soufflette :
Pin, pan, pin, pan, pan! Oh, la bête!
Va, cours aux pieds de ta fillette,
Pleurer, gémir, faire le langoureux.
Être amoureux à mon âge, etc.

SCÈNE II. — LUCAS, MATHURINE.

MATHURINE *entre sur la scène en riant.* — Ha, ha, ha! Lucas qui s'assomme de coups. Comment, Lucas, vous vous battez? je ne voudrois pas être votre femme. Si vous vous battez vous-même, que lui feriez-vous donc?

LUCAS. — Cependant, Mathurine, j'ai à vous proposer.

MATHURINE. — A me proposer! Non, je ne veux pas de vous.

LUCAS. — C'est que je suis amoureux.

MATHURINE. — Et vous aimez à battre, quand vous êtes amoureux?

LUCAS. — Tenez, Mathurine, il n'y a qu'un mot qui serve. Voulez-vous de moi...?

MATHURINE. — De vous! de vous! de vous! Mais, mais, il y a à y penser.

LUCAS. — Voulez-vous de moi pour votre gendre?

MATHURINE. — Ah! c'est de ma fille.

LUCAS. — Oui, commère, c'est de votre fille; c'est de Babet, c'est de cette belle enfant.

MATHURINE. — Hé! vous disiez tant que le mariage étoit une chaîne, et qu'il ne falloit jamais s'enchaîner.

LUCAS. — Ah! je n'avois pas regardé Babet.

MATHURINE. — Lucas, Lucas.

ARIETTE.

Il faut s'aimer pour s'épouser.
Vous l'aimez : mais vous aime-t-elle?
Lucas, la chaîne n'est pas telle
Qu'il soit aisé de la briser.
Je ne contrains pas ma fille.
Elle est douce, elle est gentille;
Mais celui qu'elle aimera
Sera celui qu'elle aura.
Alors si dans son ménage
Il arrive du tapage
Je compte lui dire ainsi :
Tu l'as voulu, restes-y.
Il faut s'aimer, etc.

SCÈNE III. — MATHURINE, LUCAS, COLIN.

LUCAS. — Ah! voilà ce grand nigaud de Colin.

MATHURINE. — C'est un garçon bien serviable.

LUCAS. — Oui, à ses dépens. Hé bien! Colin, es-tu consolé de tes dix écus?

COLIN. — Je n'y ai jamais pensé.

LUCAS. — Il faut que tu sois bien sot d'aller prêter dix écus à un milicien.

COLIN. — Il en avoit besoin.

LUCAS. — Oui, et s'il te les emporte....

COLIN. — Il ne m'a pas emporté le plaisir que j'ai eu à lui rendre service.

LUCAS. — Pense toujours comme ça, et tu deviendras riche.

COLIN. — Hé mais! riche de ça.

LUCAS. — Et hier, que tu as pensé te noyer pour rattraper le linge à Marie-Jeanne.

COLIN. — Est-ce que je ne le lui ai pas rendu?

LUCAS. — Et si tu avois rendu l'âme?

COLIN. — Eh bien! ça auroit été pour obliger quelqu'un.

LUCAS. — Tais-toi avec tes raisons.

MATHURINE. — Il n'a pas tort, il n'a pas tort.

LUCAS. — Allons, venez chez moi, Mathurine, aussi bien il va faire un orage.

MATHURINE. — Un orage? Ah! cet orage-là ressemble à votre amour; il ne faudra pas sonner longtemps pour le faire passer.

LUCAS. — Venez, venez, je vais vous faire voir le nouveau quartier de terre que je viens d'acheter.

SCÈNE IV. — COLIN.

ARIETTE.

Hé! pourquoi ne puis-je donc pas
Tout bonnement, sans stratagème
Lui dire : Oui, Babet, je t'aime,
Je t'aimerai jusqu'au trépas?

Parlons-lui.... je lui parlerai :
Disons-lui.... oui.... je lui dirai.
Mais sitôt que je la verrai
Tout droit me regarder en face,
Je me connois.... je me tairai.
Comment faut-il donc que je fasse

Hé! pourquoi, etc.

Ah! que n'ai-je autant de courage
Pour lui parler de mon amour,
Que pour m'occuper chaque jour
De ses beaux yeux, de son corsage,
Et de sa taille faite au tour.

Hé! pourquoi, etc.

SCÈNE V. — LUCAS, COLIN.

LUCAS. — Comment! te voilà encore là? Au reste, j'en suis bien aise; car je te prierai de me rendre un service.... Tu es si serviable!

COLIN. — Tant que tu voudras.

LUCAS. — Cours vite chez mon beau-frère; tu lui diras, et à ma sœur, qu'ils viennent ce soir souper chez moi; qu'ils apportent leur souper, je payerai le vin. Et puis, tu passeras chez l'oncle de Babet, chez le frère de Mathurine, et puis chez M. le bailli : je les attends tous.

COLIN. — Pour ce soir?

LUCAS. — Pour ce soir.

COLIN. — A souper?

LUCAS. — Oui, à souper. Je payerai le vin.

SCÈNE VI. — LUCAS.

Ah! que j'ai bien fait de l'éloigner! Elle va sûrement passer par ici. Mais cette Mathurine, oui, elle a raison; elle n'est pas sotte, Mathurine : elle est encore fraîche, cette femme-là; elle vous a un œil éveillé! c'est qu'elle se porte bien. Mais sa fille, sa fille, sa fille! Ah, mon petit nez! mon petit cœur! baise-moi, embrasse-moi; oui, bon, comme cela : cette pauvre petite, qu'elle est gentille! Mais chut, paix! Ah! la voici, la voici qui vient. Comme elle a de la grâce! Comme elle vous tricote bien ses jolis petits pieds! Il me semble à chaque pas qu'elle fait que je ramasse un écu. Je crois qu'elle cherche un endroit pour s'asseoir. Si elle pouvoit venir jusqu'ici. La voilà qu'elle chante. Comme elle chante bien! Si on payoit pour l'entendre chanter. Cachons-nous pour la contempler tout à mon aise.

SCÈNE VII. — BABET; LUCAS,

dans le fond du théâtre, qui l'admire, qui la contemple, qui fait toutes les folies d'un vieillard amoureux : il va chercher une paille, et lui chatouille le cou aux reprises de l'air.

BABET.

CHANSON.

L'un de ces jours dans un vallon
Qui termine la plaine,
J'entendois dire à Madelon
Au bord de la fontaine :
Ah! ah! ah!
Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.

Hé! Madelon, qu'avez-vous donc?
Qu'avez-vous qui vous gêne?
N'avez-vous pas un beau jupon,
Un jupon de futaine?
Ah! ah! ah! etc.

Voulez-vous ce joli ciseau,
Le ruban et la gaîne?
Ou bien voulez-vous ce couteau?
Le manche en est d'ébène.
Ah! ah! ah! etc.

Madeleine, que voulez-vous?
Vous l'aurez pour étrenne.
Est-ce de l'or ou des bijoux?
Voulez-vous être reine?
Ah! ah! ah!

Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.
LUCAS *dit aux refrains :*
Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.

BABET. — An, comme je vais goûter! Mais voilà de belles cerises, il faut que j'en cueille : c'est dommage qu'elles appartiennent à maître Lucas; s'il me voyoit, il me les reprocheroit. Oh, ciel! je ne peux pas en avoir.

LUCAS, *à part.* — Bon, bon!

BABET. — Si Colin étoit ici, je le prierois de monter sur l'arbre. Si j'y monte, je vais toute m'arracher. (*Elle ôte son surcorset, son chapeau, son tablier.*)

LUCAS, *à part.* — Oh! je te tiens.

BABET. — Que voilà une belle branche!

LUCAS, *à part.* — Monte, monte.

BABET. — Qu'elles sont bonnes! c'est du sucre.

LUCAS. — Ah, c'est du sucre! Ah, ah! je vous y attrape; vous trouvez cela doux, Babet; je vous y prends, vous mangez mes cerises.

BABET. — Pour celui-là, non, monsieur Lucas.

LUCAS. — Est-ce pour moi que vous les cueillez? Je veux bien les manger de votre main, de votre blanche main, une à une; je trouverai cela doux à mon tour.

BABET. — Je ne donne à manger qu'à Robin mon mouton.

LUCAS. — Qu'à Robin votre mouton? J'en suis bien aise. Voilà de jolis sabots bien tournés : cela vaut bien mes cerises.

BABET. — Rendez-moi mes sabots, maître Lucas.

LUCAS. — Oh! non, chère Babet, je veux les garder pour l'amour de vous; ou dites-moi bien tendrement : Mon cher ami, rendez-les-moi.

BABET. — Je vous dirai d'autres mots, si vous voulez; mais ceux-là, je ne saurois les dire.

LUCAS. — Hé bien! dites-moi d'aller trouver votre mère de votre part, pour lui apprendre que vous consentez à m'épouser.

BABET. — Hé bien! allez trouver ma mère, allez trouver ma mère.... dites-lui.... dites-lui.... qu'elle vous paye vos cerises.

LUCAS. — Quoi! je n'aurai pas une bonne parole de vous?

BABET. — Je n'en sais pas dire.

LUCAS. — Mais voyez la petite mauvaise! Hé bien! vous n'aurez pas vos sabots; je vais vous prendre un baiser, en dépit de vous. Embrassez-moi tout à l'heure; voulez-vous bien me baiser, mauvaise! Ah, la mauvaise, mauvaise que vous êtes! fi la mauvaise!

BABET. — Tenez, tenez, voilà vos bestiaux qui vont dans les prés du procureur fiscal.

LUCAS. — Oh ciel!

BABET. — Courez vite.

LUCAS. — J'y cours; mais je vous retrouverai là, car j'emporte vos

sabots, j'emporte votre panier, j'emporte votre pain, et je voudrois vous emporter vous-même.

BABET. — Mes sabots.... mes sabots!

SCÈNE VIII. — BABET.

ARIETTE.

Voyez donc ce vieillard malin,
Il me dit que je le baise :
Baisez-moi, me dit-il, mauvaise.
J'aimerois mieux baiser ma main.
Est-ce qu'une honnête bergère
Doit baiser d'autres que sa mère,
Ou sa sœur, ou son petit frère?
Je ne baiserois pas Colin.

Voyez donc ce vieillard, etc.

Ah, le voilà! ah, voilà Colin!

SCÈNE IX. — COLIN, BABET. *Elle s'assied sitôt qu'elle voit Colin.*

COLIN. — Ah! c'est vous Babet; ah! que je suis aise de vous voir! Il y a plus de deux heures que je ne vous ai vue. Que faites-vous là toute seule?

BABET, *montrant ses pieds.* — Vois, Colin, je n'ai pas de sabots.

COLIN. — Voilà les miens, prenez, prenez.

BABET. — Et toi?

COLIN. — Ah! c'est bien mieux que si je les avois. Et qu'avez-vous fait de vos sabots?

BABET. — On me les a pris.

COLIN. — Qui?

BABET. — Lucas.

COLIN. — A vos pieds?

BABET. — Non, je les avois ôtés, je les avois mis là.

COLIN. — Il est bien hardi de prendre vos sabots.

BABET. — Parce que je lui ai mangé quelques cerises.

COLIN. — Pour cela?

BABET. — Oui; et pour les rendre, il vouloit que je lui dise que je l'aime.

COLIN. — Ah, Babet! ce n'est pas aisé à dire.

BABET. — Et puis, il vouloit que je lui donnasse un baiser.

COLIN. — Un baiser! ah, Babet!

BABET. — Qu'est-ce que tu as là dans ta panetière?

COLIN. — Du pain et des cerises pour ma journée, mais depuis quelque temps, je ne puis pas manger. Le cœur vous en dit-il, Babet? tenez, tenez.

BABET. — Et toi?

COLIN. — Ce n'est pas m'en priver que de te les donner.

BABET. — Comme ton pain est bon! il est comme de la brioche. Mange donc, Colin.

COLIN. — J'ai encore moins faim quand je te regarde.

BABET. — Hé mais! je prends ton pain, je prends tes cerises. Vois donc ces petits oiseaux qui viennent tout près, jette-leur cela.

COLIN.

ARIETTE.

Qu'ils sont heureux, ces oiseaux!
C'est le mâle et la femelle :
Vois comme il vole après elle.
Les vois-tu sur ces ormeaux?
Ils agitent les rameaux.
Qu'ils sont heureux, ces oiseaux!

Ah, Babet! je les envie :
C'est d'aimer qu'ils sont heureux
Le ciel a tout fait pour eux :
Ils s'aiment, c'est pour la vie.
Qu'ils sont heureux, ces oiseaux!

C'est le mâle et la femelle :
Vois comme il vole après elle.
Les vois-tu sur ces ormeaux?
Ils agitent les rameaux.
Qu'ils sont heureux, ces oiseaux!

BABET. — Mais mange donc, Colin. Tiens, partageons tout par moitié, une à une, en commençant par la première ; la dernière payera un ruban à la fête du village.

COLIN. — Un ruban?

BABET. — Un ruban.

COLIN. — J'y cours,

BABET. — Où?

COLIN. — T'en chercher un.

BABET. — Non, j'aime mieux te le gagner.

COLIN. — Et moi te le donner.

BABET. — Mais si tu gagnes, est-ce que tu ne voudrois pas en recevoir un de ma main?

COLIN. — Allons donc, un ruban!

BABET. — Un ruban, un ruban!

COLIN. — Comme je voudrois avoir la dernière!

DUO.

BABET.

Tu me donneras la mienne
Tu ne me tricheras pas :
Colin, le charmant repas!

COLIN.

Je te donnerai la tienne,
Je ne te tricherai pas :
Babet, le charmant repas!

BABET.

Une et deux : qu'elles sont belles!
Tiens, Colin, prends ces jumelles.
Colin, le charmant repas!

En voici deux bien pareilles.
Ah! Colin, ne triche pas.

J'en donne trois à la fois :
Tu viens d'en jeter par terre.
Tu triches : non, non, attends.

Tu viens d'en jeter par terre :
Je ne veux pas du ruban.

COLIN.

Une et deux : qu'elles sont belles!
Babet, le joli repas!

Tes lèvres sont plus vermeilles.
Babet, le charmant repas!

Babet, comme ces cerises,
Sitôt que tu les as prises,
S'embellissent sous tes doigts!

Ah, Babet! j'ai la dernière
Je veux payer le ruban.

Je veux payer le ruban.

BABET, *à la fin de la ritournelle, étend sa main, comme s'il pleuvoit.* — Ah, Colin! voilà qu'il pleut. Il pleut, il pleut. Je vais chercher les sabots de ma mère, et te rapporter les tiens. Si la pluie augmente, prends tout cela, enveloppe-toi bien, garde-moi tout ça. Je ne tarderai pas.

COLIN. — Si j'allois avec toi?

BABET. — Non, non; ils ont fait le chemin neuf avec de gros cailloux qui coupent.

COLIN. — Hé bien! faisons une chose : je remettrai mes sabots, et je te porterai. Babet, que le fardeau serait léger!

BABET. — Non, non, cela ne serait pas bien, et cela effrayeroit ma mère; elle croiroit que je me serois blessée : attends, reste; je serois déjà revenue.

COLIN. — Je t'attends, je t'attends.

SCÈNE X. — COLIN *s'affuble des habits de Babet.*

ARIETTE.

Le joli chapeau que voilà!
Ma bergère a mis tout cela
Sur son corsage et sur sa tête.
Pour mon cœur c'est une fête
De toucher à tout cela.

Mettons cela sur ma tête :
C'est ainsi qu'il la couvroit;
Cette étoffe la serroit.
Pour mon cœur c'est une fête
De me parer de cela.

Ah, ciel! comme me voilà!
Si quelqu'un.... ciel! c'est Lucas.
Ne disons mot, ne bougeons pas.

SCÈNE XI. — LUCAS, COLIN.

LUCAS. — Maudits bestiaux! Ah, la pauvre petite Babet! je suis cause qu'elle a été mouillée. Comme elle me tourne le dos! Elle me boude. Babet, est-ce que vous êtes fâchée? Ah! vous ne le serez pas longtemps. Babet, vous ne savez pas tout : savez-vous que je vous ai demandée en mariage à votre mère? Ça vous fait rire, je pense (*Colin fait un mouvement de dépit*); mais je ne peux pas croire ce qu'elle m'a assuré : elle m'a dit comme ça que vous lui aviez dit que vous aimiez Colin.

COLIN. — Elle m'aime! ciel! Ah, ah! monsieur Lucas, pour vous remercier, que je vous embrasse. Elle m'aime, elle m'aime! est-il bien vrai?

LUCAS. — Qui diable te savoit là? Qu'est-ce que tu fais là? Réponds, réponds : tu as les hardes de Babet. Qu'est-ce que tu as fait de Babet? Réponds.

COLIN. — Elle m'aime! Ah, Lucas!

LUCAS. — Ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai.

SCÈNE XII. — COLIN, BABET, LUCAS.

COLIN. — Ah, Babet!

BABET. — Tiens, Colin, voilà tes sabots.

LUCAS. — Comment, ses sabots? Est-ce comme ça que tu es à la garde de ton troupeau? Je te ferai étriller par ton père : refuser de moi vos sabots, en prendre d'un berger du village, lui donner vos hardes pour se couvrir; c'est bien mal.

BABET. — Falloit-il qu'il se mouillât pour votre plaisir?

LUCAS. — C'est bien mal. Voici votre mère : je vais me plaindre à elle; je vais le lui dire.

BABET. — Dites, dites.

SCÈNE XIII. — MATHURINE, LUCAS, COLIN, BABET.

QUATUOR.

LUCAS.

Vous venez bien à propos.

C'est que j'ai pris ses sabots.

C'est que moi....

BABET.

Vous venez bien à propos.

C'est qu'il a pris mes sabots.

Non, c'est que nous....

COLIN.

Vous venez bien à propos,
Lucas a pris ses sabots.

MATHURINE.

Mes sabots, sabots, sabots!

COLIN.

C'est que nous....

MATHURINE.

Je n'entends que des sabots

Taisez-vous, taisez-vous tous,
Taisez-vous tous, taisez-vous tous, tous.
Vous donneriez une alarme.
Grands dieux! c'est pis qu'un enfer.
Ai-je la tête de fer,
Pour entendre un tel vacarme?

Mes sabots, etc.

MATHURINE. — Parlez donc l'un après l'autre, si vous voulez que je vous entende.

LUCAS. — Elle a pris les sabots de Colin.

BABET. — Lucas m'avoit pris les miens.

LUCAS. — Elle cueilloit mes cerises.

BABET. — Les voilà par terre.

LUCAS. — Je suis au désespoir. Mathurine, votre fille a fait une sottise.

MATHURINE. — Qu'est-ce que cela veut dire? Une sottise! jarnombille! si je savois....

BABET. — Hé non, ma mère!

LUCAS. — Elle me prenoit mes cerises.

MATHURINE. — Hé bien! je vous les payerons.

LUCAS. — Hé, ce n'est pas cela : je lui ai pris ses sabots.

MATHURINE, *à Lucas*. — Voilà qui n'est pas bien, entendez-vous?

LUCAS. — Ce n'est pas là tout; c'est Colin, pour revenir, qui lui a donné les siens.

MATHURINE. — C'est à propos. Vouliez-vous qu'il la laissât revenir nu-pieds?

LUCAS. — Elle a été lui en chercher d'autres.

MATHURINE. — Voyez la faute!

LUCAS. — Ce n'est pas tout; elle lui a donné son tablier pour le couvrir pendant la pluie.

MATHURINE. — Mais où est donc la sottise?

LUCAS. — C'est qu'elle aime Colin.

BABET. — Hé bien! oui, je l'aime; oui, je l'aime.

COLIN. — Ah, Babet, que je suis content!

BABET. — Et si ma mère veut, je n'en aurai jamais d'autre que lui.

MATHURINE. — Je le veux bien, il est serviable; et qui sème bien, recueille bien.

BABET. — Il m'a donné son pain, il m'a donné ses cerises, il m'a donné ses sabots, et bien à propos encore!

COLIN. — Ah! je voudrois vous donner.... ah, Babet, que ne vous donnerois-je pas!

LUCAS. — Comment, vous accorderiez votre fille à Colin?

MATHURINE. — Oui.

LUCAS. — Comment, je ne verrois plus Babet?

MATHURINE. — Non.

LUCAS. — Non, non! Non, c'est inutile; j'aime trop Babet. Si je ne la voyois plus, je mourrois. Il y a un biais à tout : tenez, Mathurine, marions-nous; et si je ne peux faire l'amour à Babet, je peux lui faire du bien un jour à venir.

BABET. — Et je vous aimerai bien comme mon beau-père.

LUCAS. — Qu'en dites-vous, Mathurine?

MATHURINE. — Hé mais! compère, c'est faisable.

LUCAS. — Oui, c'est faisable. Ils sont tous chez nous pour souper, on ne se moquera pas de moi. Je verrai Babet : car, tenez, Mathurine, satigué, tatigué, toute cette ardeur-là ne se passera qu'avec vous.

MATHURINE. — Soit, compère; ça me paroît plus à propos que d'épouser ma fille; et il n'est rien tel que de faire les choses à propos.

VAUDEVILLE.

MATHURINE.

En amour, comme en affaire,
C'est l'à-propos qui fait tout :
Aux choses faites pour plaire,
C'est lui qui donne le goût.
Si Colin enfin décide
Une bergère timide,
C'est qu'il lui donne à propos
Et son pain et ses sabots.

LUCAS.

Mesurons le labourage
Aux forces que nous avons.
Pourquoi chercher tant d'ouvrage,
Et plus que nous ne pouvons?
Jeune fille et barbe grise
Me paroissent peu de mise.
J'ai changé bien à propos
Mes souliers pour des sabots

MATHURINE.

Sais-tu pourquoi le ménage
Ne connoît point le repos,
Et que le bruit, le tapage,
En sont les moindres des maux?
C'est que même la tendresse
S'y traite avec peu d'adresse,
C'est qu'on n'y donne à propos
Ni le pain ni les sabots.

COLIN.

Près des grands et près des belles,
Sans l'à-propos rien ne vaut :

Mais c'est surtout auprès d'elles,
C'est en amour qu'il le faut.
L'à-propos préside aux Grâces,
Elles volent sur ses traces ·
On sourit à l'à-propos,
N'auroit-il que des sabots.

BABET.

L'instant le plus favorable,
Le moment le plus flatteur,
L'à-propos le plus aimable,
N'est saisi que par le cœur.
Si le cœur peut lui suffire,
En ce jour nous pouvons dire
Que nous faisons à propos
L'hommage de nos sabots.

FIN DES SABOTS.

LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉ DE MUSIQUE.

Représenté pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du r.i le 6 Mars 1769.

ACTEURS.

LOUISE, amante d'Alexis.
ALEXIS, soldat de milice.
JEAN-LOUIS, père de Louise.
LA TANTE d'Alexis.
BERTRAND, cousin d'Alexis.
JEANNETTE, jeune paysanne.
MONTAUCIEL, dragon.
COURCHEMIN, brigadier de maréchaussée.
LE CONCIERGE de la prison.
GARDES.
DES SOLDATS ET LE PEUPLE.

La scène est proche d'un village situé à quelques lieues des frontières de la Flandre, près desquelles est campée l'armée française.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un lieu champêtre, dont l'horizon est terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme sur le devant de la scène, et sur un des côtés; au pied est un tertre de gazon sur lequel peuvent s'asseoir deux ou trois personnes.

SCÈNE I. — LOUISE.

ARIETTE.

Peut-on affliger ce qu'on aime?
Pourquoi chercher
A le fâcher?
Peut-on affliger ce qu'on aime?
C'est bien en vouloir à soi-même
Je l'aime, et pour toute ma vie :
(A cet instant son père entre.)
Et vous voulez que cette perfidie....
Ah! mon père, je ne saurois :
A sa place, moi, j'en mourrois.

Peut-on affliger ce qu'on aime?
C'est bien en vouloir à soi-même.

SCÈNE II. — JEAN-LOUIS, LOUISE, JEANNETTE, LA TANTE, BERTRAND. (*Il a une baguette à la main, dont il niaise.*)

JEAN-LOUIS. — Je le veux, je le veux. Hé bien!

LOUISE, *à part.* — Ah, ciel!

LA TANTE. — On l'a vu, on l'a vu.

BERTRAND. — Il étoit de l'autre côté de l'eau.

LOUISE. — Vous l'avez vu. Et comment avez-vous fait?

BERTRAND. — En regardant.

LOUISE, *en levant les épaules de pitié.* — En regardant!

LA TANTE. — J'ai vu l'instant qu'il alloit se jeter à la nage : mais son havre-sac, son épée, tout cela l'embarrassoit. Il fait le tour.

LOUISE. — Il a bien fait.

JEAN-LOUIS. — Il a bien fait.

JEANNETTE. — Il a bien fait.

BERTRAND. — Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS. — Or çà, Louise, il faut que tu fasses ce qu'a recommandé Mme la duchesse.

LOUISE. — Quelle fantaisie!

JEAN-LOUIS. — Elle le veut; et voilà la lettre.

LOUISE. — Vous ne voulez pas nous la lire?

JEAN-LOUIS. — Si, si, si, je vais vous la lire : mais il faut bien m'écouter, et ne pas m'interrompre, comme vous faites les soirs, quand je lis de mon gros livre.

LOUISE. — Lisez donc, mon père.

JEAN-LOUIS. — Or çà, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE. — Ah, mon père! mettons-nous plutôt sous cet orme.

JEAN-LOUIS. — Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, et toi ensuite. Passe là, Jeannette, et toi près de moi; tu y es la plus intéressée. (*Quand ils sont tous assis, il tire sa lettre.*) Or çà, écoutez-vous?

LOUISE. — Oui.

LA TANTE. — Oui.

JEANNETTE. — Oui.

BERTRAND. — Ah! que oui.

JEAN-LOUIS. — Vous écoutez tous?

LOUISE. — Tous.

LA TANTE. — Tous.

JEANNETTE. — Tous.

BERTRAND. — Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS. — Ce n'est pas là la lettre que Mme la duchesse a écrite à cet officier; c'est la réponse de l'officier à Mme la duchesse. Tais-toi, toi.

BERTRAND. — Hé mais, je n'ai pas parlé.

LOUISE. — Il n'a pas parlé.

LA TANTE. — Il n'a pas parlé.

JEANNETTE. — Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS. — J'ai cru qu'il avoit parlé. (*Il lit.*) « Madame, pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire »..... Brr.... brr.... brr....

LOUISE. — Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS. — Ah! c'est que tout ceci, ce sont des compliments, qui sont peut-être des secrets que Mme la duchesse ne veut pas qu'on sache. Brr.... brr.... brr....

LOUISE. — Mais, mon père, ce n'est pas la peine que nous écoutions.

LA TANTE. — Sans doute.

JEAN-LOUIS. — Ah! m'y voilà. « Madame, quant à ce qui regarde Alexandre Spinaski, soldat dans mon régiment, il n'est pas de bien que je ne doive en dire. » Que je ne doive en dire! « Il a toutes les qualités qui font un bon soldat, sage, docile et brave. » Il n'entend pas qu'il est brave sur soi, c'est courageux qu'il veut dire.

LOUISE. — Après, mon père.

JEAN-LOUIS. — « Il est vif, ardent.... Mais si trop d'ardeur le fait sortir des bornes, il y rentre aussitôt. » Il y rentre aussitôt? je ne sais pas trop ce que cela veut dire.

LOUISE. — Ensuite, mon père.

JEAN-LOUIS. — « Je désire de tout mon cœur qu'il veuille rester avec moi : je le ferois officier dans mon régiment. »

LA TANTE. — Dans son régiment!

BERTRAND. — Dans son régiment!

LOUISE. — Ah! je ne crois pas qu'il y reste.

JEAN-LOUIS. — Paix donc! « Mais comme ses six ans expirent dans quinze jours, je lui ferai expédier son congé. »

LOUISE. — Dans quinze jours?

LA TANTE. — Dans quinze jours?

JEAN-LOUIS. — Dans quinze jours. « Je l'envoie, madame, à vos ordres, vous présenter mes respects, et vous remercier. Je lui ai recommandé de ne pas s'écarter, étant si près de l'ennemi et des frontières. Les ordres sont extrêmement rigoureux, et il faut qu'il rejoigne aujourd'hui; car le roi, qui dîne demain à deux lieues de votre château, passe ensuite au camp, et il faudra se mettre sous les armes. » Ah! c'est que quand le roi passe (vous ne savez pas ça, vous autres), c'est que quand le roi passe, on se met sous les armes! Ah! c'est une belle chose que la guerre!

BERTRAND. — Oui, quand on en est revenu.

JEANNETTE. — Pourquoi est-ce que les garçons pleurent pour n'y pas aller?

JEAN-LOUIS. — Taisez-vous, ça ne vous regarde pas. (*A Louise.*) Or çà, ma fille, il faut faire ce que Mme la duchesse a dit : tu feras comme si tu étois la mariée; et toi tu seras le marié.

BERTRAND. — Ah! tant mieux.

JEAN-LOUIS. — Il y aura des musettes, des trompettes, des violons;

et il croira que tu es mariée d'hier. Et toi, (*à Jeannette*) tu lui viendras conter tout cela : tu feras comme si tu gardois tes moutons ici.

LA TANTE. — J'aurois mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS. — Il vous connoît : il ne reconnoîtroit pas sa tante!

LOUISE. — Ah, mon père! que je suis fâchée de tout cela : et si on me faisoit un pareil tour, cela me feroit bien de la peine.

JEAN-LOUIS. — Il en aura plus de plaisir après.

LA TANTE. — Et puis cela lui apprendra de t'écrire qu'il désire te rencontrer sur la route, ne voir que toi, et repartir.

LOUISE. — Ce n'est pas tout à fait cela qu'il a écrit : mais quand cela seroit, pourquoi l'en punir?

LA TANTE. — Enfin, c'est Mme la duchesse qui le veut : elle l'a élevé; elle s'intéresse à lui, que c'est une merveille.

LOUISE. — Un bel intérêt, à lui faire du chagrin!

JEAN-LOUIS. — Ce n'est que pour un moment.

LOUISE. — Il n'en croira rien; car il n'y a pas six jours qu'il a reçu une lettre de moi.

JEAN-LOUIS. — Tant mieux, cela sera plus perfide.

LA TANTE. — Oui, cela lui fera plus de peine.

JEAN-LOUIS. — Allez vous ajuster tous, vous n'avez pas trop de temps; (*à Jeannette*) et toi, reste ici avec moi : voyons si tu feras bien ton rôle.

SCÈNE III. — JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS. — Or çà, feras-tu bien ce que je t'ai dit?

JEANNETTE. — Oh! que oui, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS. — Voyons, voyons, mets-toi là.

JEANNETTE. — Oui.

JEAN-LOUIS. — Fais comme si tu filois.

JEANNETTE, *prenant la baguette que Bertrand a laissé tomber*. — Tenez, prenons que c'est là ma quenouille.

JEAN-LOUIS. — Et puis tu chantes.

JEANNETTE. — Oui, je chante, quand vous venez de par là.

JEAN-LOUIS. — Non, pas moi.

JEANNETTE. — Ah! j'entends bien, j'entends bien : c'est lui.

JEAN-LOUIS. — Hé bien, chante donc.

JEANNETTE. — Attendez donc que j'aie mis ma quenouille. (*Pendant ce jeu, la ritournelle.*)

ARIETTE.

J'avois égaré mon fuseau,
Je le cherchois sous la fougère :
Colin, en m'ôtant son chapeau,
Me dit : « Que cherchez-vous, bergère? »
Un peu d'amour, un peu de soin,
Mènent souvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS. — Bonjour, la jeune fille. (*Elle se retourne.*) Bien, bien : continue.

JEANNETTE.

« C'est que j'ai perdu mon fuseau
En passant près de ce grand chêne. »
Colin alors prend son couteau,
Et coupe une branche de frêne.
Un peu d'amour, etc.

JEAN-LOUIS. — La jeune fille, écoutez donc. (*Elle se retourne encore.*) Bien, bien, fort bien : continue.

JEANNETTE.

Il fit tant avec son couteau,
En me regardant d'un air tendre,
Que j'eus le fuseau le plus beau,
Et que mon cœur se laissa prendre.
Un peu d'amour, etc.

JEAN-LOUIS. — La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter?

JEANNETTE. — Vous me pardonnerez, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS. — Monsieur Jean-Louis! Dis donc monsieur le soldat, et non pas monsieur Jean-Louis.

JEANNETTE. — Ah! oui, oui, monsieur le soldat : c'est que je vous regardois.

JEAN-LOUIS. — Recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter?

JEANNETTE. — Vous me pardonnerez, monsieur le soldat.

JEAN-LOUIS. — Bon, bon. La jeune fille, je vous serois bien obligé, si vous vouliez bien me dire quelle est cette noce que je viens de voir passer.

JEANNETTE. — C'est celle de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, et fermier de Mme la duchesse.

JEAN-LOUIS. — Bien, bien, fort bien : tu diras bien, et tu viendras nous rejoindre au château : mais n'oublie pas de dire monsieur le soldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

JEANNETTE. — Où donc? Ah, oui!

JEAN-LOUIS. — Tiens, comme il grimpe la montagne. Ah! les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non, viens vite.

SCÈNE IV. — ALEXIS.

ARIETTE.

Ah! je respire : il faut que je reprenne.
Haleine.
(Il jette à terre son habit, son sabre, son havre-sac.)
Oui, le voici cet orme heureux,
Où Louise a reçu mes vœux.
Je vais la voir, ah, quel plaisir!
La voir, lui parler, être ensemble!
De quel bonheur je vais jouir!

Mais.... mais.... je frissonne, je tremble,
L'amour.... la joie : arrêtons un moment.
Ah, quel moment! ah, quel moment charmant

Mais pourquoi ne l'ai-je pas vue?
Pourquoi sur le chemin n'est-elle pas venue?
Elle a craint de céder à trop d'empressement :
Trop de pudeur l'aura déçue.
Ne sait-on pas que je suis son amant?

Allons... mais que dirai-je? Ah, ciel! ah! quel martyre!
Ils vont tous être là, nous ne saurons que dire :
La tante, les amis, son père, son voisin,
Et le grand cousin.

Quelle contrainte! Quel dommage!
Ah! si quelque enfant du village
Paroissoit.... Quoi, Louise, amour ne te dit pas :
« Va donc, va donc, il t'attend? » Ah! je gage
Que quelqu'un arrête ses pas.
Je vais la voir, ah, quel plaisir!

Mais j'entends des musettes, des violons. Voici tout le village; c'est une noce : cachons-nous. Qu'ils sont heureux ceux-là!

SCÈNE V. — TOUTE LA NOCE. (*Alexis est caché. Des violons en tête, une musette, une cornemuse. La mariée est triste : le reste a une gaieté feinte. Le marié a l'air sot et niais. Le père donne la main à sa fille.*)

JEAN-LOUIS, *à Louise.* — Bon, il est caché : ne retourne pas la tête, il regarde.

LOUISE. — Ah! que cela me fait de peine! Laissez-moi le voir.

JEAN-LOUIS. — Tu le verras assez. Bon, bon, courage. Jeannette, reste là.

SCÈNE VI. — ALEXIS, JEANNETTE. (*Elle a sa quenouille.*)

ALEXIS. — Parlez donc, la jeune fille!

JEANNETTE *chante.*
J'avois égaré mon fuseau, etc.

ALEXIS. — Parlez donc, parlez donc. (*Jeannette veut chanter; mais il la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet; il ne veut pas la laisser continuer.*)

JEANNETTE. — Laissez-moi donc, laissez-moi donc : je vous répondrai au troisième couplet.

ALEXIS. — Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, *à part.* — Ah! ciel! je ne pourrai jamais....

ALEXIS. — Hé bien, répondez donc!

JEANNETTE. — Ah! vous me faites peur.

ALEXIS. — Ne craignez rien, ma belle enfant. Qu'est-ce que cette noce qui vient de passer?

JEANNETTE. — Cette noce?

ALEXIS. — Oui.

JEANNETTE. — Ce que c'est?

ALEXIS. — Oui.

JEANNETTE. — C'est une noce.

ALEXIS. — De qui?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuseau

ALEXIS.—Est-ce que vous vous moquez de moi, avec votre chanson? je vous prie de me répondre.

JEANNETTE. — Hé bien! quoi? dites. Oh, ciel! vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais....

J'avois é....

ALEXIS. — Comment! encore votre chanson? Qu'est-ce que c'est que cette noce? pourquoi, dites, n'y ai-je pas vu.... Hé, parbleu! voulez-vous....

JEANNETTE. — Hé bien, oui, oui; c'est la noce de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, et....

ALEXIS. — Jean-Louis se remarie?

JEANNETTE. — Non, sa fille.

ALEXIS. — Sa fille! sa fille!

JEANNETTE. — Elle est mariée d'hier; c'est aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.— D'hier mariée.... Jean-Louis.... le lendemain.... Savez-vous bien ce que vous dites? le connoissez-vous?

JEANNETTE.— Si je le connois! sans doute; puisque voilà sa maison: c'est lui qui est le fermier de Mme la duchesse. C'est si vrai, qu'elle y est venue ce matin. Elle est mariée à son cousin Bertrand, d'hier, à celui qui est si bon.

DUO.

ALEXIS *laisse tomber sa tête sur son estomac.*

Seroit-il vrai, puis-je l'entendre?
Non, cela ne se peut comprendre,
Non, non, cela ne se peut pas;
Elle auroit voulu mon trépas.
(A Jeannette.)
Ma belle enfant, que je vous dise,
Répondez bien avec franchise:
Écoutez-moi. Répondez-moi
De bonne foi;
Je vous en supplie.
Répondez bien avec franchise;
C'est là la noce de Louise,
La fille de Louis Basset?

JEANNETTE *le regarde malicieusement.*

Ah, comme je sais bien l'entendre!
Ah, comme je sais bien m'y prendre!
Bon, bon! quel plaisir il aura,
Quand il saura que ce n'est pas!

Hé bien, hé bien! avec franchise,
Que voulez-vous que je vous dise?

Oui, c'est la noce de Louise,

ALEXIS.

C'est elle-même qui passoit

Avec Bertrand son grand cousin ;
C'est aujourd'hui le lendemain ;
Son père lui donnoit la main ?
Ciel ! c'est vrai, je l'ai reconnu.
Il est donc vrai ? j'ai pu l'entendre !
Dieux ! cela peut-il se comprendre ?
Elle a donc voulu mon trépas !
Ah, ciel ! je ne me soutiens pas.
Je sens un froid, mon cœur s'en va.
Devois-je m'attendre à cela ?

Je sens un froid, mon cœur s'en va.
Ah, ciel ! je ne me soutiens pas.

Elle a donc voulu mon trépas !
Elle a donc voulu mon trépas !

JEANNETTE.

La fille de Louis Basset ;
C'est elle-même qui passoit
Avec Bertrand son grand cousin.
C'est aujourd'hui le lendemain.
Son père lui donnoit la main.
Oui, oui, vous devez l'avoir vu.
Ah, comme je sais bien l'entendre !
Ah, comme je sais bien m'y prendre !
Bon, bon ! quel plaisir il aura,
Quand il saura que ce n'est pas !
A voir le chagrin qu'il ressent,
Ah, que son plaisir sera grand !
Mais, mais, comme il semble fâché !
Ce que j'ai dit l'a trop touché.
Je vais lui dire ; oui, je crains
Qu'il n'en prenne trop de chagrin.
Mais, mais, quel plaisir il aura,
Quand il saura que ce n'est pas ! .

JEANNETTE. — Mais il me fait de la peine. Ah ! je vais lui dire que cela n'est pas vrai. Monsieur, monsieur, allez au château.

ALEXIS. — Oui, je te poignarderois ; et de la même main....

JEANNETTE. — Ah, bon Dieu ! il me tueroit : je m'en vais bien vite. Sauvons-nous.

SCÈNE VII. — ALEXIS.

ARIETTE.

Infidèle, que t'ai-je fait ?
Dis-moi, dis quel est le sujet
Qui te fait m'arracher la vie ?
Réponds, réponds, toujours chérie.
Dans mon cœur... ah, quel trouble affreux !....
Réponds, réponds, toujours chérie.
Tu fais bien de baisser les yeux.
Est-il quelqu'un plus malheureux ?
J'accours à sa voix : oui c'est elle,
C'est ma Louise qui m'appelle :
Et pourquoi ? Pour frapper mes yeux,
Pour me rendre témoin.... ah, dieux !

Fuyons ce lieu que je déteste ;
Il fut si beau : non, non, reprends,
Reprends cette lettre funeste ;

(Il montre son habit qui est à terre. Des soldats de maréchaussée paroissent, et l'observent.)

Je te la rends, je te la rends :
Fût-il au centre de la terre,

Je m'en vengerai sur ton père;
Ne me suis pas, monstre cruel,
Que notre adieu soit éternel

SCÈNE VIII. — ALEXIS, SOLDATS DE MARÉCHAUSSÉE.

QUINQUE.

I. LE BRIGADIER.

Halte-là, soldat!

Quoi! vous désertez?

Mais c'est déserter.

Comment! il ne déserte pas?

Il l'avoit jeté
Pour sa sûreté.
Suivons ses pas.
Voyons s'il court, etc.

II. SOLDAT.

Halte-là, soldat!

Quoi! vous désertez?

Quoi! vous désertez?

Il dit qu'il veut sortir de France.
Prenez cet habit,

Et voyons s'il fuit.

Suivons ses pas.

III. SOLDAT.

Où courez-vous?

Quoi! vous désertez

Mais c'est déserter.

Comment! il ne déserte pas.
Suivons ses pas.

Voyons, voyons ce qu'il va faire;
Voyons s'il court vers la frontière.

IV. SOLDAT.

Où courez-vous?

Quoi! vous désertez?

Mais c'est déserter.

On diroit qu'il est en démence.
On diroit qu'il est en démence.

ALEXIS.

Je m'en vas,
Je m'en vas,
Oui, je m'en vas,
Oui, je m'en vas.
Pour toujours je quitte la France,
Pour toujours je quitte la France.
Non, non, je ne déserte pas,
Pour toujours je quitte la France,
Pour toujours je quitte la France.
(A part.)
Il faut mourir, hâtons ma perte.
(Aux soldats.)
Je m'en vas, je déserte;
Oui, oui, c'en est fait, je déserte;
Oui, oui, c'en est fait, je déserte.
N'en doutez pas,

IV SOLDAT.

Suivons ses pas.
Suivons ses pas.

ALEXIS.

Oui, je m'en vas.
Que le remords soit ton partage,
Mon trépas sera ton ouvrage :
Ne me suis pas, monstre cruel;
Que notre adieu soit éternel

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une prison; quelques tables de pierre, et des escabeaux.)

SCÈNE I. — LE GEÔLIER, ALEXIS.

(Dans le cours de cette scène le geôlier est occupé à différentes choses.)

LE GEÔLIER. — Tenez, voici de l'eau dans cette cruche, une table de pierre, un escabeau, et votre lit : mais, de la manière dont vous y alliez, vous n'aviez pas dessein qu'on renouvelât le coucher. « Oui, messieurs, je désertois, oui, je désertois. » On avoit beau dire que vous ne désertiez pas. « Je désertois, vous dis-je. » Hé! quel diable d'homme êtes-vous? Or çà, je vous ai déjà dit qu'il y avoit là de l'eau : si vous voulez du vin, pour de l'argent, s'entend, et vous ne devez pas le ménager, si vous en avez; car votre affaire ne sera pas longue. Peut-être....

ALEXIS. — Non, non.

LE GEÔLIER. — Hé bien! si vous n'en avez pas, vous boirez de l'eau, vous boirez de l'eau.

ALEXIS. — Oui, je voudrois la voir. Oh, ciel! oh, ciel!

LE GEÔLIER. — Vous le connoissez! je vais vous l'envoyer. Ah! vous connoissez Montauciel : il est encore ici. Buvez un coup ensemble, dissipez-vous; ce ne sera pas long.

SCÈNE II. — ALEXIS.

ARIETTE.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure :
Hé! ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t-il pas
Au trépas?

Mais souffrir une perfidie
Aussi sanglante, aussi hardie,
Y survivre? ah, plutôt mourir
Ce n'est que cesser de souffrir

Mourir n'est rien, etc.

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi;
Les tiens étoient les miens; ils ne sont plus à moi.
(Il tire une lettre, et lit :)
« Viens, cher amant, je ne vivrai
« Que du jour où je te verrai.
« Mon père attend bien du plaisir
« De l'instant qui va nous unir.
« Et moi, qui t'aime.... » Et me trahir!
Et je vivrois! plutôt mourir!
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure :
Eh! ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t-il pas
Au trépas?

SCÈNE III. — ALEXIS, MONTAUCIEL. (*Montauciel est un peu pris de vin.*)

MONTAUCIEL. — Camarade, vous me demandez?

ALEXIS. — Moi? non.

MONTAUCIEL. — Ah, que si.... La maison? hé, la maison? nous allons boire un coup ensemble; nous allons renouer connoissance, si nous nous connoissons; ou nous allons la faire, si nous ne nous connoissons pas : cela revient au même.

ALEXIS. — Savez-vous si on peut avoir ici une feuille de papier pour écrire?

MONTAUCIEL. — Ah, que oui, je vous aurai ça. Hé, la maison, la maison? Mais, sarpebleu! vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts : le premier, c'est de déserter; le second c'est d'en convenir. Montauciel n'est qu'une bête : mais, à votre place, ç'auroit été mon sergent, mon général, mon caporal, je leur aurois dit : « Non, je ne déserte pas; non, sarpebleu! Montauciel ne déserte pas. » Hé, la maison? (*Il va pendant la ritournelle, comme s'il appeloit, et il revient.*)

Je ne déserterai jamais,
Jamais que pour aller boire
Que pour aller boire à longs traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.

Il est permis d'être parfois
Infidèle à son inhumaine;
Mais c'est blesser toutes les lois
Que de l'être à son capitaine.

Je ne déserterai, etc.

SCÈNE IV. — MONTAUCIEL, ALEXIS, LE GEÔLIER *apporte une pinte et des gobelets d'étain.*

LE GEÔLIER. — Il y a là une jeune fille qui demande un soldat. C'est sans doute toi, Montauciel?

MONTAUCIEL. — Oui, c'est pour moi : fais-la venir, elle ne sera pas de trop. Pour en revenir.... (*Il lève la pinte, et la repose en regardant Louise.*) Diable! elle est gentille.

SCÈNE V. — ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL.

ALEXIS. — Ciel! que vois-je? Quoi! vous voilà?

LOUISE. — Oui, moi.

ALEXIS. — Vous?

LOUISE. — Vous!

ALEXIS. — Oui, vous.

MONTAUCIEL. — Camarade, je vous laisse. C'est votre sœur, c'est votre cousine, c'est tout ce que vous voudrez. Mademoiselle, je ne vous offense pas : je m'appelle Montauciel; je sais la politesse qu'il faut.... Quand on sait ce que c'est que de vivre dans les prisons.... Camarade, elle est jolie : je vais.... je m'en vais sur le préau. Vous pouvez causer : si quelqu'un.... Ah! adieu, adieu. (*Montauciel ménage sa sortie, de manière qu'il ne sort qu'à la fin de la ritournelle du morceau qui suit.*)

SCÈNE VI. — ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

Oh, ciel! puis-je ici te voir?
Ta présence est un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon désespoir?
Ta présence est un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage?

Est-il rien de plus cruel?
Venir ici, l'infidèle!
Et de ma douleur mortelle
Paroître jouir. Oh, ciel!

Comment puis-je ici te voir?

LOUISE.

Alexis, Alexis, pourquoi ce désespoir?
Ah! je ne croyois pas, en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage :
Alexis, Alexis, écoute un mot; je gage
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.

(A part.)
Peut-être qu'il finira,
Enfin il s'apaisera.

(Haut.)
Un mot, un mot, écoute-moi : je gage

ALEXIS.

Ta présence est un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage,
Augmenter mon désespoir ?
Ta présence est un outrage;
Viens-tu redoubler ma rage ?

LOUISE.

Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.
Ah ! je ne croyois pas, en accourant te voir,
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.

(Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo, et prend la pinte.)

SCÈNE VII. — MONTAUCIEL, ALEXIS, LOUISE.

MONTAUCIEL. — Que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire? Non, non : adieu.

SCÈNE VIII. — ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS. — Ah ! ce n'est pas à toi à qui j'en veux, c'est à ton père.
LOUISE. — Il est vrai que mon père....
ALEXIS. — Ce vieillard infâme ! Son avarice n'a pu, sans doute, tenir contre un peu d'argent. C'est contre de l'argent qu'il troque le bonheur de deux personnes, qui ne se seroient occupées que du sien. Il plonge en des remords, en des tourments affreux.... car tu m'aimes encore, et tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes, à qui il n'est plus permis d'être heureuses. Pour moi, tout est dit. Mais toi, et ton mari.... Ce lâche ! il te permet de venir me voir le surlendemain de ta noce : il te permet de venir voir un soldat qui t'aime, qu'il sait bien que tu as aimé; et dans une prison, que sans toi.... Va, je ne t'en veux pas. Ah, Louise ! je t'aime encore : puisses-tu ne jamais te souvenir de moi !
LOUISE. — Alexis !
ALEXIS. — Mais, avec quel front, avec quelle tranquillité....
LOUISE. — Je ne serois pas si tranquille, si j'étois coupable.
ALEXIS. — Perfide !
LOUISE. — Je jouis de ton erreur.
ALEXIS. — De mon err....
LOUISE. — Je peux t'apaiser d'un mot.
ALEXIS. — D'un mot ! dis-le, si tu l'oses.
LOUISE. — Je ne suis pas mariée.
ALEXIS. — Tu....
LOUISE. — C'est mon père qui a voulu....
ALEXIS. — Infâme ! que m'importe, toi ou lui ?
LOUISE. — Mme la duchesse....
ALEXIS. — As-tu osé paroître devant elle ?
LOUISE. — C'est elle qui a ordonné ceci.
ALEXIS. — Quoi ?

LOUISE. — Elle a ordonné à mon père de te faire croire que j'étois la mariée.

ALEXIS. — Que veux-tu dire?

LOUISE. — Oui, elle a ordonné cette noce, ces instruments, cette fête, ces apprêts. On avoit aposté cette petite fille, qui t'a parlé, pour te tromper; et tout cela n'étoit qu'un jeu.

ALEXIS *tombe sur un escabeau, les mains étendues sur la table.* — Qu'un jeu!

LOUISE.

ARIETTE[1].

Dans quel trouble te plonge
Ce que je te dis là?
Puisque c'est un mensonge,
Que t'importe cela?
Cette ruse cruelle,
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidèle!
Pouvois-tu le penser?

Vivre, et t'aimer, sont pour moi même chose;
Et quels que soient les devoirs que m'impose
Le serment dont j'attends notre félicité,
Il n'ajoutera rien à ma fidélité.
Je t'aimerai toute ma vie.

J'en jure par ta main que je presse; je prie
Le ciel de nous unir par un même trépas,
Ou puissé-je du moins expirer dans tes bras!

[2]Mais ta peine redouble,
Et semble s'augmenter;
Que veut dire ce trouble?
Qui peut te tourmenter?
Cette ruse cruelle
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidèle!
Louise, Louise, infidèle!
Méchant, méchant, pouvois-tu le penser?

1. Si l'on jouoit cette scène sans musique, j'aimerois mieux que l'on conservât ceci, tel que je l'avois fait :

Dans quel trouble te vois-je! Ai-je pu t'offenser
Par cette ruse? Hélas! je la voyois cruelle.
Louise, Louise infidèle!
Méchant, pouvois-tu le penser?
Vivre et t'aimer, etc.

2. Mais ton trouble s'augmente! Ai-je pu t'offenser
Par cette ruse? Hélas! je la voyois cruelle.
Louise, Louise infidèle!
Méchant, méchant, pouvois-tu le penser?

ALEXIS. — Oh, ciel!
LOUISE. — Est-ce que tu ne me crois pas?
ALEXIS. — Ah! je te crois.

SCÈNE IX. — ALEXIS, JEAN-LOUIS, LOUISE.

LOUISE. — Mon père, ah! que vous voilà bien arrivé! Demandez-lui donc ce qu'il a.... Dites-moi la cause de son chagrin.
JEAN-LOUIS. — Bonjour, mon cher Alexis; que je t'embrasse, que je suis charmé de te revoir. Comme te voilà robuste! les troupes font bien un homme. Tu as servi le roi, tu as servi ta patrie : tu n'es plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est formé. Mon ami, Louise est à toi.
ALEXIS. — Jean-Louis....
JEAN-LOUIS. — La noce quand tu voudras, quand tu voudras.
ALEXIS. — Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un instant dans le jardin du geôlier.
JEAN-LOUIS. — Pourquoi?
ALEXIS. — Dis-le-lui seulement.
JEAN-LOUIS. — Louise, j'ai quelque chose à dire : sors, et je t'irai reprendre.
ALEXIS, *lui prenant la main.* — Louise, nous déjeunerons ensemble aujourd'hui, aujourd'hui. Qu'il y a bien longtemps que je ne t'ai vue!
LOUISE. — Et vous me renvoyez.
ALEXIS. — Tu vas rentrer.

SCÈNE X. — JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS. — J'ai été bien surpris de te savoir en prison : mais on m'a dit que c'est peu de chose. Est-ce que tu t'appelles Montauciel? C'est ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : « Voyez M. Montauciel, il est là. » Mais que je t'embrasse, mon garçon, mon gendre, mon cher ami : Mme la duchesse te fera sortir d'ici. Mais tu es triste : je parie que je devine pourquoi tu es ici.
ALEXIS. — Je ne le crois pas.
JEAN-LOUIS. — Si, si. Quand on revient de l'armée, quelque aventure, quelque boisson, quelque fille dans une auberge.... Mais on t'a vu le long du village, et puis on ne t'a plus vu. On vouloit te jouer un tour; mais ton aventure en a empêché. Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j'ai servi, je sais ce que c'est qu'un soldat. Ne vas-tu pas être mon gendre? et je n'en dirai rien à Louise. Et puis une misère, quelques coups, quelques tapes.
ALEXIS. — Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.
JEAN-LOUIS. — Oui, à moins que ce ne soit trop difficile.
ALEXIS. — Non.... Nous allons déjeuner, toi, ta fille, et moi.
JEAN-LOUIS. — Cela est aisé; ensuite?

ALEXIS. — Je te prie, je te supplie d'emmener ta fille aussitôt après; vous partirez ensemble, nous nous quitterons.... nous nous quitterons. Je lui dirai ... que je suis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS. — Je le sais : le roi arrive au camp.

ALEXIS. — Vous vous en retournerez, vous vous en retournerez au village; et toi, dans deux jours tu reviendras ici : tu demanderas un soldat nommé Montauciel; il te remettra une lettre pour toi; et pour moi, je n'y serai plus.

JEAN-LOUIS. — Non, tu seras au camp; mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS. — Auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paroître devant ta fille de ce que je vais te dire?

JEAN-LOUIS. — Sans doute.

ALEXIS. — Je crains qu'elle ne rentre.

JEAN-LOUIS. — Non, non.

ALEXIS. — Hier, cette noce....

JEAN-LOUIS. — C'est moi qui ai conduit cela.

ALEXIS. — Le désespoir m'a pris.. .

JEAN-LOUIS. — Bon, bon, tant mieux; j'en étois sûr.

ALEXIS. — Et dans ma fureur....

JEAN-LOUIS. — Tu as été furieux? ah, que c'est bon!

SCÈNE XI. — ALEXIS, JEAN-LOUIS, LOUISE.

LOUISE. — Ah, mon père! ah, malheur! Cette noce l'a mis au désespoir; il a déserté : condamné, il va mourir.

JEAN-LOUIS. — Quoi?

ALEXIS. — Elle le sait! Que je suis malheureux!

JEAN-LOUIS. — Déserté! déserté! condamné! Alexis, Alexis, seroit-il vrai ce qu'elle dit là?

ALEXIS. — Cela n'est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS. — Ah, ciel!

TRIO.

LOUISE.

Mon père, ah! quel sera mon sort?
Ah, que je suis infortunée!

ALEXIS.

Console-toi, ma tendre amie,
Mon sort te prouve mon amour :
Tu diras : « S'il m'eût moins chérie,
Il n'auroit pas perdu la vie. »

JEAN-LOUIS.

Quoi, mon ami, voilà ton sort?
Maudite, ah! maudite journée!

LOUISE.

Que le moment où je suis née
Ne fût-il celui de ma mort !

Quoi ! c'est moi, c'est moi qui te tue !
J'étois au comble du bonheur ;
Mon père, vous m'avez perdue....
Vous obéir fut mon malheur.

Non, non, je ne saurois plus vivre :
Quoi ! je ne pourrois plus te voir ?
Il ne reste à mon désespoir
Que la ressource de te suivre.
Je suis au désespoir.

ALEXIS.

Ne viens point porter des alarmes
Dans mon cœur prêt à s'attendrir ;
Ne pleure pas, sèche tes larmes,
Garde-les pour mon souvenir.

Et toi, pour un autre moi-même,
Conserve-toi pour cet objet chéri ;
Dans ta fille aime ton ami :
Je meurs content, ta fille m'aime.
Calme ton désespoir.

JEAN-LOUIS.

Ce seroit là ta destinée !

C'est-moi qui dois subir la mort.

Je suis au désespoir.

SCÈNE XII. — LES PRÉCÉDENTS, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER. — On vous demande.
ALEXIS. — Qui ?
LE GEÔLIER. — Vous. Allez.
ALEXIS. — Adieu, adieu.
LOUISE. — Comment, adieu !
ALEXIS. — Non, Louise, ne t'effraye pas. Je crois que je vais revenir.
LOUISE. — Ah, mon père !

SCÈNE XIII. — JEAN-LOUIS, LOUISE, LE GEÔLIER.

LOUISE. — Oh, ciel ! monsieur, où va-t-il ?
LE GEÔLIER. — Parler à ces Messieurs.
LOUISE. — Monsieur, monsieur, ce ne seroit pas....
LE GEÔLIER. — Ah, ce ne sera pas pour sitôt ; peut-être entre cinq et six heures : peut-être à sept heures.
LOUISE. — Ah, ciel !
JEAN-LOUIS. — Non, ma fille, il n'est pas possible : je vais trouver Mme la duchesse ; je vais tout lui dire.
LOUISE. — Ah, mon père ! elle l'a mis dans la peine ; elle ne sera pas là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS. — Je vais..., oh, ciel! Ah, que je suis malheureux! Viens me rejoindre; j'irai plus vite que toi. Et puis.... Non, je cours.

SCÈNE XIV. — LOUISE, LE GEÔLIER.

LOUISE. — Monsieur, je me jette à vos genoux; je vous prie....

LE GEÔLIER. — Cela n'est pas nécessaire. Que voulez-vous?

LOUISE. — Le roi passe au camp.

LE GEÔLIER. — Hé bien?

LOUISE. — Monsieur, dites-moi, le roi en pareil cas.... Ah! c'est une justice. Le roi peut-il faire justice ou grâce?

LE GEÔLIER. — Je crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE. — Monsieur, si j'y allois, si je me jetois à ses pieds; si je lui disois que c'est moi qui suis la cause....

LE GEÔLIER. — Hé bien, vous le pouvez, si on vous laisse approcher. Si cela ne sert à rien, cela ne peut pas nuire.

LOUISE. — Ah, monsieur! si j'avois de l'argent.

LE GEÔLIER.—Si vous vous adressez au roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE. — Ce n'est pas cela que je voulois dire : c'est pour vous, monsieur.

LE GEÔLIER. — Ah! pour moi?

LOUISE. — C'est pour vous remercier... c'est pour vous prier.... Voici, monsieur, ma croix d'or que je vous donne : faites retarder jusqu'à demain.

LE GEÔLIER. — Retarder! retarder...! Cela me paroît creux. Est-ce de l'or?

LOUISE. — Ah, que je suis malheureuse!

SCÈNE XV. — LE GEÔLIER, *examinant la croix d'or.*

Je ne peux pas faire tout à fait ce que vous demandez là; mais je lui donnerai... je lui donnerai tout le vin dont il aura besoin. (*S'apercevant que Louise est sortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur; ça fait plaisir.

SCÈNE XVI. — LE GEÔLIER, MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL *tient d'une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras; de l'autre main il tient Bertrand par le poignet.* — Hé, entrez donc! Est-ce que vous avez peur? (*Au geôlier.* Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc? Et cette jeune fille?

LE GEÔLIER. — Elle est partie.

MONTAUCIEL. — Et lui?

LE GEÔLIER. — Il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

BERTRAND. — Je vais aller avec monsieur.

SCÈNE XVII. — MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL. — Non, non, restez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

BERTRAND. — Mais êtes-vous bien sûr que c'est mon cousin Alexis?

MONTAUCIEL. — Oui, oui, c'est lui : un soldat.

BERTRAND. — Oui.

MONTAUCIEL. — Mettez-vous là. Il est ici d'hier.

BERTRAND. — Oui, monsieur.

MONTAUCIEL. — Mettez-vous là. Il est votre cousin?

BERTRAND. — Oui, monsieur.

MONTAUCIEL. — Mettez-vous là.

BERTRAND. — Mais, monsieur....

MONTAUCIEL. — Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu! mettez-vous donc là; buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND. — Monsieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça sans se connoître....

MONTAUCIEL. — Est-ce que je vous connois, moi? et ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il est bon : buvez, buvez donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que....

BERTRAND. — Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL. — Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND. — Ah, monsieur! nous sommes dans le chagrin.

MONTAUCIEL. — C'est à cause de cela : c'est dans le chagrin qu'il faut chanter, cela dissipe. Allons, chantez.

Toujours chanter, et toujours boire,
C'est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND. — Mais je ne sais pas chanter.

MONTAUCIEL. — Chantez toujours : voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie. Sarpebleu! vous chanterez.

BERTRAND. — Mais attendez donc. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes sont bons :
On ne voit que gens francs,
A leurs intérêts près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité,
dans les autres.
Faire le bien est si doux,
Pour ne rendre heureux que nous
et les nôtres.

MONTAUCIEL. — Sarpedié ! votre chanson est bonne à porter le diable en terre. Écoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin ! vive l'amour!
Amant et buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne me coûtèrent de soupirs;
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

Voilà une chanson ça! Chantons ensemble.

BERTRAND. — Hé mais, mon cousin...?

MONTAUCIEL. — Il ne peut pas tarder. Allons, chantons ensemble à présent.

BERTRAND. — Ensemble !

MONTAUCIEL. — Oui, ensemble, c'est plus gai.

BERTRAND. — Mais je ne sais pas votre chanson.

MONTAUCIEL. — Qu'est-ce qui vous dit de chanter ma chanson? dites la vôtre, et moi la mienne : c'est plus gai.

BERTRAND. — Hé mais....

MONTAUCIEL. — Allons, morbleu ! chantez. (*Il verse un verre de vin, et boit.*) Buvez, et chantez.

DUO.

BERTRAND.

Tous les hommes sont bons.
On ne voit que gens francs,
A leurs intérêts près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
dans les autres.
Faire le bien est si doux
Pour ne rendre heureux que nous et les nôtres!

MONTAUCIEL.

Vive le vin! vive l'amour!
Amant et buveur tour à tour,
Je nargue la mélancolie :
Jamais les peines de la vie
Ne m'ont coûté quelques soupirs;
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

(A la fin du duo Bertrand s'enfuit, et Montauciel court après.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE. — Oui, c'est ta faute : sitôt que tu l'as vu si fâché, que ne lui as-tu dit que ce n'étoit pas vrai ?

JEANNETTE. — Est-ce qu'on ne m'avoit pas défendu de le dire?

LA TANTE. — Oui, mais ensuite, ensuite ?

JEANNETTE.—Il ne m'a pas seulement laissé commencer ma chanson.

LA TANTE. — Hé bien! falloit toujours lui dire.

BERTRAND. — C'est vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'est vous qui êtes la cause de sa mort.

LA TANTE. — La cause de sa mort! Ah, ciel! peux-tu dire une pareille chose ? La cause de sa mort.

BERTRAND. — Oui, il est bien temps.

LA TANTE. — Et toi, grand lâche, grand misérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais semblant d'y aller.

BERTRAND. — C'est moi qui étois le marié : est-ce que je pouvois quitter?

LA TANTE. — Ah, fusses-tu à sa place!

BERTRAND. — A sa place ? ah, je n'aurois pas fait comme lui ! je me serois bien informé à tout le monde.

LA TANTE. — Ah, ciel! ah! je le pleurerai, je le pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie.... Quoi ! ce pauvre Alexis....

JEANNETTE. — Eh, ma marraine, ne pleurez donc pas comme ça!

BERTRAND. — Ah, le voici !

LA TANTE. — Comme il est changé

BERTRAND. — Comme il est triste !

SCÈNE II. — ALEXIS, LA TANTE, BERTRAND, JEANNETTE.

LA TANTE. — Ah, mon cher Alexis! je suis au désespoir....

ALEXIS. — Bonjour, ma tante, bonjour.

LA TANTE. — Je te demande pardon : c'est nous, c'est moi qui suis la cause de tout ça.

BERTRAND. — C'est moi qui étois le marié.

JEANNETTE. — J'ai voulu vous le dire : n'est-il pas vrai que vous m'avez dit que vous me tueriez ?

ALEXIS. — Ne parlons plus de cela, c'est un malheur. Où est Louise? et pourquoi son père n'est-il pas ici ?

LA TANTE. — Ah, son père ! son père ! le voilà qui arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il se jette par terre, il se frappoit la tête; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir : si on pouvoit le racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, jusqu'à nos hardes.

BERTRAND. — Tiens moi je donnerois tout ce que j'ai.

ALEXIS. — Et Mme la duchesse sait-elle cela?

LA TANTE. — Nous y avons tous couru; elle n'est pas au château.

BERTRAND. — Ah; au château! la belle noce qu'elle te préparoit.

ALEXIS. — Et Louise, l'avez-vous vue?

LA TANTE. — Non.

BERTRAND. — On ne sait où elle est.

ALEXIS. — Quoi, personne.... quoi, personne n'est avec elle? Ah! il lui sera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE. — Non, je l'ai vue courir : je l'ai appelée; elle ne m'a pas répondu.

ALEXIS. — Ah, ma tante! consolez-la, ne la quittez pas : vous ne pouvez plus me rendre aucun service, vous perdez votre neveu....

LA TANTE. — Je te perds! ah, quel malheur!

ALEXIS. — Qu'elle soit votre nièce, je vous en prie. Elle devoit l'être.

LA TANTE. — Je te le promets.

ALEXIS. — Hé! comment a-t-elle pu consentir à ce cruel badinage?

LA TANTE. — Elle ne le vouloit pas; elle s'écrioit : « Moi, à sa place, j'en mourrois. » Mais Mme la duchesse l'avoit ordonné, et son père et moi nous l'y avons forcée.

JEANNETTE. — Et puis elle disoit comme ça : « Il ne le croira pas, il ne le croira pas. »

ALEXIS. — C'est vrai, je ne devois pas le croire.

BERTRAND. — Oui, oui, c'est bien vrai, tu ne devois pas le croire.

ALEXIS. — Partez, ma tante, partez; tâchez de m'envoyer Jean-Louis. Si Louise... si Louise veut me voir encore, venez avec elle, et ne la quittez pas.

LA TANTE. — Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS. — Promettez-le-moi.

LA TANTE. — Je te le jure.... Ah, ciel!

JEANNETTE, *à Bertrand à part.* — Est-ce que c'est pour aujourd'hui?

BERTRAND, *à part.* — On dit que c'est pour quatre heures.

ALEXIS. — Adieu, ma tante; adieu, Bertrand; adieu, la jeune enfant. De qui est-elle fille?

LA TANTE. — De Simonneau.

ALEXIS. — Quoi! cette petite fille que j'ai vue.... Elle est bien grandie. Bien des amitiés à ton père, je t'en prie. Adieu, ma tante.

LA TANTE. — Adieu, mon cher Alexis.

BERTRAND. — Adieu donc.

SCÈNE III. — LE GEÔLIER, ALEXIS.

LE GEÔLIER. — Tenez, voilà une plume et de l'encre : la plume est bonne, et voilà du papier blanç : il y en a pour six sous. Et qui est-ce qui me payera?

ALEXIS. — Voilà un petit écu.

LE GEÔLIER. — C'est bon : je vous rendrai, je vous rendrai.... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : aussi bien voilà Montauciel.

SCÈNE IV. — ALEXIS, MONTAUCIEL.

MONTAUCIEL. — Soit, me voilà prêt. Ah, ah, vous allez écrire! vous êtes bien heureux, vous savez écrire, vous. Ah, déluge! ah, mort! ah, sang! ah, que je suis un grand malheureux!

ALEXIS. — Qu'avez-vous?

MONTAUCIEL. — Ce que j'ai? le diable, le diable, puisqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un misérable, d'un coquin, comme moi; brave homme d'ailleurs? Comment, morbleu! il y a cinq ans que j'aurois eu la brigade si j'avois su lire. A la compagnie on est dérangé : on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en prison afin d'avoir un quart d'heure à moi pour apprendre; et d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu! Montauciel n'a pas étudié. Ah, malheureux! ah, coquin! ah, scélérat!

ALEXIS. — Hé bien! étudiez.

MONTAUCIEL. — Vous avez raison. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a faite; car je suis déjà avancé : j'appelle mes lettres.

ARIETTE.

V, o, u, s, e, t, et te
Trompette, trompette!
B, l, a, n, c b, e, c,
Blessé, trompette blessé.

Maudit l'infernal
Faiseur de grimoire,
Dont l'esprit fatal
Mit dans sa mémoire
Tout ce bacchanal.

Sans cette écriture,
Et sans la lecture,
Ne peut-on, morbleu!
Manger, rire et boire,
Marcher à la gloire,
Et courir au feu?

ALEXIS. — Camarade, ne pouvez-vous étudier plus bas?

MONTAUCIEL. — Non, car je ne m'entendrois pas : mais je m'en vais plus loin. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

ALEXIS. — En vous remerciant.

MONTAUCIEL. — Pourriez-vous, sans vous déranger s'entend, après que vous aurez fait votre affaire, pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture? Il n'y en a là qu'une; et je crois que je la sais bientôt : sans vous déranger cependant.

ALEXIS. — Avec plaisir : quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL. — Ah! vous avez le temps.

ALEXIS *écrit, et s'interrompt quelquefois.*

ARIETTE.

Il m'eût été si doux de t'embrasser
Avant l'instant que je vois s'avancer!
Ta présence eût mis quelques charmes
Dans l'horreur qui vient m'oppresser;
Mais je ne verrai pas tes larmes :
Il m'est plus doux de m'en passer.
Parmi mes spectateurs, dans cette foule errante
Qui vient s'amuser du malheur,
Mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur,
Ton nom sera dans ma bouche mourante :
Que le mien quelquefois revive dans ton cœur.
Aime ton père, et que jamais reproche
A mon sujet ne sorte de ton sein.
Mais.... mais.... tu ne viens pas; et mon heure s'approche :
Si ton père en est cause, étoit-ce son dessein?
Tu ne viens pas; et mon heure s'approche :
Il m'eût été si doux de t'embrasser
Avant l'instant que je vois s'avancer!

MONTAUCIEL. — Camarade, vous qui savez lire, pourriez-vous me dire comme il y a là?

ALEXIS *regarde le papier et le rend.* — Vous êtes un blanc-bec.

MONTAUCIEL. — Un blanc-bec! Qu'est-ce que c'est qu'un blanc-bec? C'est vous qui en êtes un, sarpeguié! et je vous donnerai de mon poing par le visage. (*Montauciel lui porte le poing sous le nez; Alexis se lève, lui donne un coup dans l'estomac : il tombe du coup à la renverse. Le geôlier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.*)

ALEXIS. — Les hommes sont bien terribles : il y a de cruelles gens.

SCÈNE V. — LE GEÔLIER, MONTAUCIEL.

LE GEÔLIER. — Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que c'est que ça? Comment, vous vous battez! j'ai cru que vous alliez boire?

MONTAUCIEL, *s'essuyant le nez.* — Ah, morbleu, tu me le payeras. Montauciel un blanc-bec : sacre! mort! un blanc-bec!

LE GEÔLIER. — Hé! pour quelle raison?

MONTAUCIEL. — Il ne sera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec, un blanc bec! Morbleu! quand il sera hors d'ici, l'épée à la main, mon ami, ou je te coupe le visage.

LE GEÔLIER. — Je t'en défie.

MONTAUCIEL. — Tu m'en défies. Pourquoi m'en défier?

LE GEÔLIER. — Dans deux heures, il va être fusillé.

MONTAUCIEL. — Ah, je ne m'en souvenois plus : je ne m'étonne pas.

LE GEÔLIER. — Et comment votre querelle est-elle venue? j'ai cru que vous alliez boire ensemble.

MONTAUCIEL. — J'ai été honnête avec lui, parce qu'il est savant : il

sait lire et écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin-là pendant toutes ses écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà; et je l'ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit : « Allez vous n'êtes qu'un blanc-bec! » et il m'a jeté mon papier au nez.

LE GEÔLIER. — Il a tort.

MONTAUCIEL, *en cet instant, ramasse le papier.* — Hé bien! comment y a-t-il là?

LE GEÔLIER. — Vous êtes un blanc-bec.

MONTAUCIEL. — Vous êtes....

LE GEÔLIER. — Vous êtes un blanc-bec.

MONTAUCIEL. — Il y a là-dessus : vous êtes un blanc-bec?

LE GEÔLIER. — Oui.

MONTAUCIEL. — Un blanc-bec. B, l, a, n, c.

LE GEÔLIER. — Blanc.

MONTAUCIEL. — B, e, c.

LE GEÔLIER. — Bec, blanc-bec.

MONTAUCIEL. — Comment, il n'y a pas là : trompette blessé?

LE GEÔLIER. — Parbleu, non! il y a : vous êtes un blanc-bec.

MONTAUCIEL. — Il n'a donc pas tant de tort de m'avoir donné un coup de poing. Étoit-ce un coup de poing?

LE GEÔLIER. — Je n'en sais rien : mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

MONTAUCIEL. — Hé, voilà Courchemin.

SCÈNE VI. — LE GEÔLIER, COURCHEMIN, MONTAUCIEL.

LE GEÔLIER. — Hé; bonjour, Courchemin!

COURCHEMIN. — Hé, bonjour, Crik! bonjour, Montauciel! ouf! Ah, que j'ai bon besoin d'un verre de vin!

MONTAUCIEL. — Le voilà.... Hé, d'où viens-tu comme ça?

COURCHEMIN, *après avoir bu.* — En te remerciant.... Je suis venu au grand galop, ventre à terre : on me l'avoit commandé. Mais j'ai vu, j'ai vu.... Sarpebleu, que j'ai chaud! (*Il s'essuie.*) J'ai vu une fille qui couroit à pied, en venant, ses souliers à la main. Ah! je n'ai jamais vu aller de cette vitesse-là : elle sautoit les fossés, elle coupoit les vignes, les haies, les sentiers; elle avoit plus d'une affaire.

LE GEÔLIER. — Hé, pourquoi es-tu venu ici?

COURCHEMIN. — J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEÔLIER. — Et le roi est-il venu au camp?

COURCHEMIN. — Oui.

MONTAUCIEL. — Tête, mort, ventre...!

LE GEÔLIER. — Qu'est-ce donc que tu as?

MONTAUCIEL. — Comment, le roi est venu au camp, et Montauciel n'y étoit pas?

COURCHEMIN. — Tu es donc aussi fou qu'à l'ordinaire?

MONTAUCIEL. — Le roi est venu au camp, et Montauciel n'y étoit pas? Mille bombes! je n'ai pas vu le roi? Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire son papier.*)

LE GEÔLIER. — Y a-t-il quelque chose de nouveau au camp?
MONTAUCIEL, *à part.* — Morbleu!
COURCHEMIN. — Tais-toi donc. Il y a l'histoire d'une jeune fille....
LE GEÔLIER. — D'une fille?
MONTAUCIEL. — D'une fille? dis donc, dis donc.
COURCHEMIN. — Attendez donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le roi passoit, et le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file; elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs : le roi s'arrête,
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi;
Alors on a fait un silence,
Puis aussitôt un même cri s'élance
« Vive à jamais, vive, vive le roi! »
On m'a conté qu'elle disoit : « Ah, sire!
C'est mon amant; et s'il faut qu'il expire,
Que j'éprouve le même sort.
Mais non, qu'il vive, et commandez, oui, sire,
Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.

« Que suis-je, moi? moins que rien sur la terre,
Trop foible hélas, pour travailler aux champs;
Et mon amant pourroit aider mon père,
Dans ses travaux au déclin de ses ans. »

De vieux soldats pleuroient, même des courtisans.
Le roi pourtant ne pleuroit pas; la grâce
Est accordée, on ne sait ce que c'est.

MONTAUCIEL.

Ensuite?

LE GEÔLIER.

Hé bien?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit.

MONTAUCIEL.

Après?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit : au milieu de la place,
Le roi passoit, et le tambour
Battoit aux champs : une fille bien faite
Perce la file; elle crie, elle court,
Tombe à genoux en pleurs : le roi s'arrête,
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi;
Alors on a fait un silence,
Puis tout à coup un même cri s'élance
« Vive à jamais, vive, vive le roi! »

MONTAUCIEL. — Et le tambour battoit aux champs?

LE GEÔLIER. — Et l'a-t-on envoyée en prison?

COURCHEMIN. — Bon, en prison! on croit que la grâce est accordée; car on lui a donné un papier.

MONTAUCIEL. — Qu'est-ce que c'est que ce papier?

COURCHEMIN. — Est-ce que je sais? Mais il y avoit là des seigneurs, des grands seigneurs, qui lui ont dit de tendre son tablier; et ils lui ont jeté beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEÔLIER. — De l'argent!

COURCHEMIN. — Savez-vous ce qu'elle a fait?

LE GEÔLIER. — Non.

COURCHEMIN. — Elle a jeté tout l'or, tout par terre : elle a dit que cela l'empêcheroit de marcher.

MONTAUCIEL. — C'étoit donc bien lourd?

LE GEÔLIER. — Bon, elle a jeté tout cet or?

COURCHEMIN. — Oui.

LE GEÔLIER. — Tais-toi donc avec tes raisons : elle a jeté cet or? tu nous en contes.

COURCHEMIN. — Et si c'étoit la grâce de ce déserteur que nous avons arrêté hier?

MONTAUCIEL. — J'en serois charmé, j'en serois charmé : nous nous couperions la gorge ensemble.

LE GEÔLIER. — A cause de cette querelle?

MONTAUCIEL. — Sans doute.

LE GEÔLIER. — Tais-toi donc, avec ta querelle : je t'en ferai une autre.

COURCHEMIN. (*Alors on entend des coups de tambour.*) — Qu'est-ce que j'entends?

LE GEÔLIER. — C'est l'appel : il y a quelque chose de nouveau.

MONTAUCIEL. — Voyons.

SCÈNE VII. — ALEXIS *entre du côté opposé à la sortie des précédents.*

On s'empresse, on me regarde;
J'ai vu s'avancer la garde.
Les malheureux n'ont point d'amis.
Je crains d'interroger : juste ciel, je frémis!
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,
Sans l'avoir vue! oh, ciel! non, non;
Quelque chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie
J'accourois.... je courois à la mort :
De quels tourments suis-je la proie?
Ai-je donc mérité mon sort?

Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,

Sans l'avoir vue! oh, ciel! non, non;
Quelque chose que je me dise,
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

SCÈNE VIII. — ALEXIS, MONTAUCIEL.

MONTAUCIEL *entre, une bouteille de vin et un gobelet à la main.* — Ah, te voilà, te voilà! je te cherchois, c'est à présent qu'il faut du cœur.

ALEXIS. — Quoi, Montauciel?

MONTAUCIEL. — On vient te chercher. Bois cela, bois cela, te dis-je, c'est le cœur du soldat. J'ai cru que tu avois ta grâce; mais non.

ALEXIS. — On vient me chercher?

MONTAUCIEL. — Oui, bois cela.

ALEXIS. — Je te remercie. Ah, Louise!

MONTAUCIEL. — Tu sais bien cette querelle de tantôt? Hé bien! je te la pardonne, meurs en paix; c'est moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie, je t'en supplie : ne me refuse pas, c'est le dernier coup de vin que tu boiras.

ALEXIS *prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse; et il boit.* — Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL. — Pauvre garçon! un second, je t'en prie.

ALEXIS. — Je te remercie.... Montauciel, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL. — Quoi?

ALEXIS. — Puis-je compter sur toi?

MONTAUCIEL. — A la mort et à la vie.

ALEXIS. — Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL. — Où? j'y vais.

ALEXIS. — Tu ne le peux pas, tu es en prison.

MONTAUCIEL. — C'est vrai; mais je sors aujourd'hui.

ALEXIS. — Il viendra un paysan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la lui feras rendre à son adresse.

MONTAUCIEL. — Que je meure à l'instant si j'y manque. Ah! les voilà les chiens, les enragés, les.... Morbleu! je crois que j'irois à sa place.

ALEXIS. — Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL. — Que je t'embrasse!

ALEXIS. — Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai pensé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL. — Brave garçon! brave garçon! Mes amis, mes camarades.... ne le manquez pas!

SCÈNE IX. — ALEXIS, MONTAUCIEL, DES SOLDATS, *la baïonnette au bout du fusil.*

ALEXIS. — Vous venez me chercher.... Si quelqu'un.... Ciel, c'est elle!

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

(Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux en désordre. Elle ne dit que : « Alexis, ta.... » et tombe évanouie entre les bras d'Alexis qui l'approche d'un siége sur lequel elle reste sans connoissance.)

ALEXIS.

Adieu, chère Louise, adieu,
Ma vie étoit à toi.... je la perds, vis heureuse :
C'est là, c'est là, mon dernier vœu.
Que je te plains.... que ta peine est affreuse
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour et de douleurs ?
Ce seroit à tes pieds.... qu'un jour le ciel propice....
Je ne peux retenir mes pleurs.
(Aux soldats.)
Amis, terminez mon supplice.
Que je meure en soldat, abandonnons ce lieu :
Adieu, chère Louise, adieu,
Adieu, chère Louise, adieu.

SCÈNE XI. — LOUISE, *revenant à elle par degrés.*

Où suis-je? oh, ciel! j'ai les pieds nus....
Qui m'a mise en ce lieu? pourquoi m'ont-ils quittée?
Et ces soldats, que sont-ils devenus?
Mon cœur.... ah, ciel! que je suis agitée!
Le roi l'a dit, il va venir.
Ah, je ne peux me soutenir!
Oui, sa grâce est accordée :
Mais.... je n'ai plus nulle idée :
Arrêtez, arrêtez donc :
Mais c'étoit ici sa prison,
Je me rappelle ses accents;
Il me parloit.... quel bruit j'entends!

(On entend derrière le théâtre un cri de vive le roi! Louise voit dans son sein le papier sur lequel est écrit qu'Alexis a sa grâce.)

Ce papier! dieux! il n'est plus temps.

(Elle sort du côté opposé de la Tante et de Jean-Louis.)

SCÈNE XII. — JEAN-LOUIS, LA TANTE.

LA TANTE.

Louise, Louise, il a sa grâce!

JEAN-LOUIS.

Il a sa grâce, il a sa grâce!
Ah, ma fille, il a sa grâce!

(Ils s'embrassent et sautent de joie.)

SCÈNE XIII. — ALEXIS.

(Le théâtre change, il représente une place publique. On voit des soldats sous les armes. Alexis est au milieu d'un groupe de personnes qu'il désire de séparer. Il est soutenu par deux soldats; et faisant pour marcher des efforts inutiles, il dit :)

Hélas, n'arrêtez pas
Mes pas!
Courez, courez, elle étoit expirante:
J'ai laissé Louise mourante.
Hélas, n'arrêtez pas
Mes pas!

(Cependant le tambour bat et les troupes défilent dans le fond du théâtre. Le peuple crie : Vive le roi!)

SCÈNE XIV. — ALEXIS, JEAN-LOUIS, LA TANTE.

JEAN-LOUIS, *lui sautant au col.*
Mon ami, que je t'embrasse!
LA TANTE, *lui sautant au col.*
Mon neveu, que je t'embrasse!
ALEXIS.
Hélas, n'arrêtez pas
Mes pas!
Courez, elle étoit expirante.
ALEXIS, JEAN-LOUIS, LA TANTE ET LE PEUPLE.
La voici, la voici!

SCÈNE XV. — ALEXIS, LOUISE, LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND, MONTAUCIEL, LE PEUPLE ET LES TROUPES *qui défilent.*

ALEXIS.
Ah, Louise!
LOUISE.
Alexis!
(Ils se tiennent embrassés, on les soutient.)
LE PEUPLE.
Oubliez jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour vous :
Quel bonheur! il a sa grâce :
C'est nous la donner à tous.
Vive le roi! etc.
BERTRAND.
Où sont-ils? Rangez-vous,
Laissez-nous.
(Il embrasse Alexis.)

MONTAUCIEL.

Où sont-ils? Rangez-vous,
Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, je vous prie,
Si j'ai fait tous vos malheurs;
Je n'oublierai de ma vie
Combien j'ai causé de pleurs.

LE PEUPLE.

Oubliez, etc.

JEAN-LOUIS.

Ma fille étoit trop chérie,
Et nous faisions ton malheur.

LA TANTE.

Tous les jours de notre vie
Sont bien dus à ton bonheur.

LE CHŒUR.

Oubliez, etc.

ALEXIS, *à Louise.*

Qu'ai-je besoin de la vie,
Si ce n'est pour ton bonheur?

LOUISE, *à Alexis.*

Hélas! j'étois trop chérie,
Et je faisois ton malheur.

MONTAUCIEL, *à Alexis.*

Et ta maîtresse! et la vie!
Et tu soutiens ton bonheur!
Ami, je te porte envie,
On ne peut avoir plus de cœur.

LE CHŒUR.

Oubliez jusqu'à la trace, etc.

ALEXIS, LOUISE.

Oublions jusqu'à la trace
D'un malheur peu fait pour nous;
L'amour a fait { ma / ta } disgrâce,
Il n'en sera que plus doux.

LE CHŒUR.

Quel bonheur! il a sa grâce,
C'est nous la donner à tous.
Vive le roi! etc.

FIN DU DÉSERTEUR.

ROSE ET COLAS.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE ET EN MUSIQUE,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 8 mars 1764.

ACTEURS.

COLAS.
ROSE.
MATHURIN.
PIERRE LEROUX.
LA MÈRE BOBI.

La scène est dans une chambre de la maison de Mathurin, gros fermier de campagne.

SCÈNE I. — ROSE.

(Le théâtre représente l'intérieur de la maison d'un fermier, un escalier sur une des ailes.)

ARIETTE.

Pauvre Colas! pauvre Colas!
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas!
Pauvre Colas!

Il court, il va :
Eh! pourquoi ça?
Je n'en sais rien.
Il court, il vient.
Dans sa chambre il se renferme;
Et puis il court à la ferme,
Du jardin au colombier,
Et de la cave au grenier,
Et du grenier au cellier.

Pauvre Colas! pauvre Colas!
Mon père ne sortira pas;
Il l'a juré. Pauvre Colas!
Pauvre Colas!
A présent tu te tourmentes :
Mais peux-tu t'en prendre a moi?
Colas, si tu te lamentes;
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas! etc.

SCÈNE II. — LA MÈRE BOBI, ROSE.

ROSE. — Bon, ne voilà-t-il pas la vieille mère Bobi! qu'est-ce qu'elle me demande? Qu'est-ce que vous regardez, la mère?

LA MÈRE BOBI. — Rien, rien. Où est ton père?

ROSE. — Je ne sais pas. Il est partout, et il n'est nulle part.

LA MÈRE BOBI. — Il feroit mieux de se tenir chez lui.

ROSE. — Vous êtes venue par la petite ruelle, la mère; vous n'avez pas fermé la porte.

LA MÈRE BOBI. — Non, non, non.

ROSE. — Mais qu'est-ce que vous regardez donc?

LA MÈRE BOBI. — N'est-ce pas là ta chambre?

ROSE. — Oui.

LA MÈRE BOBI. — Où tu couches?

ROSE. Oui. (*Pendant la ritournelle suivante, elles tournent toutes deux dans la chambre.*)

LA MÈRE BOBI.

ARIETTE.

La sagesse est un trésor;
Un trésor, c'est la sagesse.
L'argent ne vaut pas de l'or,
Un peu d'or n'est pas richesse :
L'argent, l'or et la richesse
Ne valent pas la sagesse.
La sagesse est un trésor;
Un peu d'or n'est pas richesse;
L'argent ne vaut pas de l'or :
L'argent, l'or et la richesse....
Eh! non, non, c'est la sagesse :
La sagesse est un trésor.
Parce que j'eus ce printemps
Quatre-vingt et quatorze ans,
On pense que je radote.
Bon Dieu, les mauvais enfants!
L'un me tire par ma cotte :
Que les enfants sont méchants!
L'un me tire par ma cotte,
L'autre saute devant moi :
Un petit me montre au doigt.
Viens-y voir; il y viendra,
Mais le premier qui viendra,
Le premier qui sautera,
Le premier qui dansera,
Je vous lui donne à l'instant,
Pan.
La sagesse est un trésor;
Un trésor c'est la sagesse.

L'argent ne vaut pas de l'or :
Un peu d'or n'est pas richesse, etc.

SCÈNE III. — ROSE.

Voyez quel radotage! Qu'est-ce qu'elle veut dire? Si je lui avois répondu un mot, elle ne finissoit plus.... Je ne sais à quoi m'occuper.... Je n'ai de courage à rien. (*Elle reste à rêver appuyée sur sa chaise.*)

SCÈNE IV. — MATHURIN, ROSE.

MATHURIN. — Tu n'as donc rien à faire aujourd'hui?
ROSE. — Ah! vous voilà, mon père?
MATHURIN. — Que fais-tu là?
ROSE. — Je....
MATHURIN. — Oui! je....
ROSE. — Vous me pardonnerez.
MATHURIN. — Hé bien! travaille donc.
ROSE. — Mais, c'est que vous allez et que vous venez.
MATHURIN. — Qu'est-ce que cela te regarde?
ROSE. — Vous dormez toutes les après-dînées, et aujourd'hui vous n'avez pas dormi.
MATHURIN. — Je ne veux pas dormir.
ROSE. — Vous pouvez avoir besoin de quelque chose.
MATHURIN. — Je t'appellerai. Hon, hon, hon. (*Il la regarde faire pendant la ritournelle, et il porte le doigt à son front.*)

SCÈNE V. — MATHURIN.

ARIETTE.

Sans chien et sans houlette,
J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un blé
Qu'une fillette
Dont le cœur.... dont le cœur a parlé.

Elle est si leste,
Elle est si preste.
L'oreille est en l'air,
L'œil est un éclair.
Toujours folle
De plaisir,
Elle vole
Vers son désir.
Mais l'âge et le temps
Qui tout mène,
Venge ses parents
De leur peine.

Mère de famille, la fille un jour
Chante à son tour :
Sans chien, etc.

SCÈNE VI. — MATHURIN, ROSE.

ROSE, *accourant.* — Ah, mon père ! ah, que je suis fâchée !
MATHURIN. — Quoi ?
ROSE. — Je n'ai pas songé à vous dire.... Hé vite, hé vite, hé vite : il faut que vous alliez au château.
MATHURIN. — J'en sors.
ROSE. — Vous en sortez...? et chez le collecteur ?
MATHURIN. — Je viens de lui parler.
ROSE. — Lui parler...! Ah ! la vieille mère Bohi est venue.... N'aviez-vous pas dit que vous iriez à la ville ?
MATHURIN. — Le fils de Pierre y est allé.
ROSE. — Colas ?
MATHURIN. — Oui.
ROSE. — A la ville ?
MATHURIN. — Oui.
ROSE. — Y a-t-il longtemps qu'il...? Vous aviez dit hier que vous iriez acheter de la graine.
MATHURIN. — Tu as bonne envie que je sorte.
ROSE. — Moi ? point du tout, mon père : mais c'est que, quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.
MATHURIN. — Dis que je t'ennuie.
ROSE. — Si vous voulez, j'irai pour vous.
MATHURIN. — Hé non, hé non, hé non ! je n'ai pas besoin de tes services. J'attends Pierre ici ; il m'en fera avoir, de la graine, lui, il m'en fera avoir.... (*A part.*) La malice, voyez-vous ! je parie qu'elle l'attend.
ROSE, *à part.* — Il ne sortira pas.

SCÈNE VII. — MATHURIN, ROSE, PIERRE LEROUX.

ROSE. — Ah ! bonjour, monsieur Pierre.
PIERRE. — Bonjour, Rose, bonjour.
MATHURIN. — Je t'attendois.
ROSE. — Comment vous portez-vous, monsieur Pierre ?
PIERRE. — Fort bien.
MATHURIN. — Laisse-nous.
ROSE. — Mon père disoit que vous étiez à la ville ?
PIERRE. — Non, c'est mon fils.
ROSE. — Oui, pour acheter de la graine.
PIERRE. — Non, c'est pour de l'argent qu'on me doit.
MATHURIN. — Tu nous laisseras parler, peut-être.
PIERRE. — On m'a dit que tu me demandois.
MATHURIN. — Chut.... Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

ROSE. — Moi, mon père?

MATHURIN. — Oui. Va t'occuper; va nous cueillir une salade, épluche-la, lave-la, laisse-nous.... (*Comme Rose cherche un panier et toupille, Mathurin bat la campagne, et regarde si elle s'en va.*) Hé bien, Pierre Leroux, comment vont les vignes?

PIERRE. — Ah, ah! assez bien, si ce n'étoient les vers qui nous mangent.

MATHURIN. — Oh! cela a été de tout temps : qu'y faire?

PIERRE. — Rien : il n'y a que Dieu et le temps.

MATHURIN. — La méchanceté des hommes va de pis en pis.

PIERRE. — Quand cela sera au comble, il faudra bien une fin.

MATHURIN. — Oui, pourvu que....

SCÈNE VIII. — MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN. — .... Ah! la voilà partie. Or çà, Pierre Leroux, ce n'est pas cela dont il s'agit.

PIERRE. — Dites.

MATHURIN, *après avoir été chercher un arc.* — Connoissez-vous cela?

PIERRE. — Cela? pargoi, si je connois ça; c'est un arc.

MATHURIN. — Oui, c'est un arc; mais encore.

PIERRE. — Eh! c'est le mien, que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN. — Cela suffit.

PIERRE. — C'est celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN. — C'est bon : mais....

PIERRE. — Il y a bien trente ans.

MATHURIN. — C'est à merveille. J'ai....

PIERRE. — J'ai encore la tasse d'argent.

MATHURIN. — Oui, oui, je l'ai vue. Vous saurez que....

PIERRE. — Je ne l'ai pas sur moi.

MATHURIN. — Je vous en dispense. Je voulois....

PIERRE. — Je voulois vous la montrer.

MATHURIN. — Je n'en doute pas.

PIERRE. — C'est que....

MATHURIN. — C'est que.... oui, vous avez raison, elle est belle, je l'ai vue; c'est une tasse qui a une anse, nous la reverrons. Mais j'ai autre chose à vous dire.

PIERRE. — Ah! dites, dites.

MATHURIN. — Vous êtes veuf, et moi aussi : nos femmes nous ont laissé, à vous un garçon, et à moi une fille.

PIERRE. — Oui, qui est bien gentille.

MATHURIN. — Votre garçon me paroît aussi gentil garçon. J'ai un conseil à vous demander.

PIERRE. — J'écoute.

MATHURIN. — Si au lieu d'un garçon vous aviez une fille, et qu'il vînt à l'entour de chez vous rôder quelque jeune gaillard qui vînt vous voir en votre absence; vous m'entendez : qu'est-ce que vous feriez?

PIERRE. — Ce que je ferois? Si le garçon ne me convenoit point, je

lui dirois : « Tiens, un tel (son nom), je vois toute ta manigance, et je te prie de ne plus faire comme cela, parce que cela me déplaît. D'abord, ma fille n'est pas pour toi, parce que tu es un libertin, parce que tu es (enfin ce qu'il seroit). » S'il y revenoit, je me mettrois en colère, je battrois la fille, je battrois le garçon, je....

MATHURIN. — Oui, vous battriez tout le monde. Mais si le garçon vous convenoit?

PIERRE. — S'il me convenoit.... (*Il rêve.*) Ah, ah.... pour lors.... j'enverrois chercher le père, ou j'irois le trouver moi-même, Mathurin; car c'est à ceux qui ont affaire à aller trouver. Mais ne parlons pas de ça. Je dirois au père tout ce qui se passe, et : « Que votre fils se tienne chez vous, ou je l'assomme. — Mais mon fils aime votre fille, mais ils se conviennent, mais ils sont d'âge, mais voulez-vous la lui donner? — Ah! parlons, parlons; » et nous parlerions.

MATHURIN. — Hé bien! Pierre Leroux, ce que vous dites qu'il faut que le père fasse, je le fais. Hier, nous nous sommes quittés tard, je suis rentré ici. On ne voyoit pas bien clair; j'ai vu quelque chose là du long, là, entre la table et la muraille. Cela marchoit à quatre pattes; j'ai cru que c'étoit un chien, j'y ai donné un coup de pied. Haut, pataud, à la cour! Ma fille s'est jetée à mon cou. « Ah, mon père! vous revenez bien tard! ah, mon père! j'étois inquiète! ah, mon père.... — Donne-nous de la lumière, » lui ai-je dit.

PIERRE. — Hé bien?

MATHURIN. — Hé bien! pendant qu'elle alloit en chercher, j'ai trouvé cet arc-là sous mes pieds.

PIERRE. — Ici?

MATHURIN. — Là.

PIERRE. — Ah, ah!

MATHURIN. — Ainsi je suis sûr que ce qui marchoit à quatre pattes n'est autre que votre fils. Il est inutile, je crois, de vous dire que cela ne me plaît pas : ainsi, recommandez-lui bien de ne plus venir ici : ou si je l'y trouve, il s'en repentira. Il m'a joué un tour de chien; et moi, je pourrois lui en jouer un qui ne lui feroit pas plaisir.

PIERRE. — Mais si nos jeunes gens s'aiment, et que nous puissions....

MATHURIN. — Ah! parlons, parlons; je ne demande pas mieux.

PIERRE, *après avoir rêvé.* — Que donnez-vous à votre fille en mariage?

MATHURIN. — Tout, et rien : et vous, à votre fils?

PIERRE. — Tout, et rien. Je n'ai que lui.

MATHURIN. — Je n'ai qu'elle.

PIERRE. — Je lui donne d'abord mes premiers attelages, mes premières charrues.

MATHURIN. — C'est-à-dire vos anciennes.

PIERRE. — Oui; ils les renouvelleront.

MATHURIN. — Et moi, je lui donne le trousseau qu'elle a filé, tous les joyaux de sa mère, ses hardes, son linge, ses garnitures, ses coiffes, sa croix d'or, ses boucles d'or (elle les a déjà), les gants de soie, le collier, le ruban. Je veux qu'elle paroisse.

PIERRE. — J'entends : nous leur donnerons peu de chose, que nous voudrons faire valoir beaucoup.

MATHURIN. — Comme ça se pratique.

PIERRE.—Vous ressouvenez-vous de notre vieux bailli? « Mes enfants, mes enfants, disoit-il, avec sa petite canne, le hasard commence les mariages, et la vanité les finit.

MATHURIN. — Vanité, si vous voulez; mais je les associerai à ma ferme.

PIERRE. — Et moi, à la mienne.

MATHURIN. — A la fin de mon bail.

PIERRE. — Et moi aussi. Et combien avez-vous encore à aller?

MATHURIN. — Trois ans. Et vous?

PIERRE. — Et moi, cinq.

MATHURIN. — Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE. — N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque chose? Mais il faut d'abord faire connoître aux jeunes gens ce que c'est que la dépense d'un ménage.

MATHURIN. — J'entends : oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE. — Moi, ce qui m'inquiète, c'est que je ne sais comment ils se tireront de cet embarras-là : ils sont encore trop jeunes.

MATHURIN. — Trop jeunes! Pierre Leroux, nature, jeunesse et santé.... Vous vous souvenez de la chanson.

PIERRE. — C'est sur moi qu'elle a été faite, et sur feu ma femme.

MATHURIN. — Je le sais bien.

PIERRE. — Je ne sais si je m'en souviendrois. Il y a, ma foi, longtemps.

MATHURIN. — Oui, il y a longtemps : je n'étois pas plus haut que ça.

PIERRE.

CHANSON.

Avez-vous connu Jeannette?
Avez-vous connu Jeannot?
L'un et l'autre étoit plus sot
Qu'un mouton qui paît l'herbette.
Un beau jour que dans les champs
Ils alloient tous deux cherchant
Leurs moutons qui vont paissants,
Ils s'accostent en dandinant,
Ils se parlent en ricanant;
Rien n'étoit si drôle.
Hé bien! dans le même été,
Ce fut le couple le plus futé :
L'esprit, le bon sens, la parole,
Nature, jeunesse et santé
Sont trois bons maîtres d'école.

MATHURIN. — Comme on a chanté cela dans le village! Hé bien! cet embarras-là vous a-t-il fait mourir? Vous étiez cependant bien jeunes, tous les deux.

PIERRE. — Ma pauvre Jeannette n'étoit pas sotte : mon fils est tout son portrait.

MATHURIN. — Ma fille la vaudra bien. Savez-vous qu'elle me gêne? oui, elle me gêne, elle me gêne.... plus que feu ma femme. Si je bois, si je jure, si je dis quelque drôlerie, elle me reprend : c'est comme sa mère, et pis encore; car il faut respecter la jeunesse.

PIERRE. — Vous avez raison.

MATHURIN, *en prenant la main de Pierre.* — Enfin, c'est conclu, et le plus tôt sera le mieux.

PIERRE. — Le plus tôt, non; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN. — Eh! n'ai-je pas ma moisson?

PIERRE. — C'est à cause de cela; ils en auront plus de cœur à nous aider. Remettons à l'hiver, aux Rois.

MATHURIN. — A l'hiver, c'est un mauvais temps.

PIERRE. — C'est le meilleur pour les mariages : c'est encore ce que nous chantoit le bailli.

MATHURIN. — Votre bailli, votre bailli, avec ses grandes chansons, les trois quarts du temps il ne savoit ce qu'il disoit.

PIERRE. — Écoutez, écoutez

MATHURIN. — Je sais ce que vous voulez dire.

PIERRE. — Non, non.

MATHURIN. — Eh! tenez.

CHANSON.

Au printemps naissent les fleurs
Dont les fruits parent l'automne;
Mais, assis sur une tonne,
C'est l'hiver qui se couronne
Du tribut de leurs faveurs.

Ainsi l'hiver dans ses fêtes
Doit s'embellir des instants,
Et se parer des conquêtes
Que l'amour prépare au printemps.

PIERRE. — Eh bien! vous voyez qu'il faut remettre à cet hiver.

MATHURIN. — Une chanson n'est pas une raison.

PIERRE. — C'est la réponse à la vôtre, c'est la réponse à la vôtre : c'est.... Vous rêvez

MATHURIN. — Oui, je rêve.... Voulez-vous que je vous dise franchement la vérité?

PIERRE. — Sans doute.

MATHURIN. — Je suis un homme, moi, je ne suis pas une femme; je ne peux pas avoir ma fille pendue à mes côtés comme un trousseau de clefs. Elle est sage, elle est sage, ah! très-sage; mais peut-être aime-t-elle votre fils; et la sagesse d'une fille qui aime est plus mûre qu'il ne faut.

PIERRE. — Et moi, et moi, n'ai-je pas les mêmes appréhensions? les mêmes, non, mais d'autres. Mon fils est vif, bon cœur, mais

prompt; et je crains qu'il ne lui prenne une fantaisie de courir et de quitter le pays.

MATHURIN. — Eh bien! finissez donc.

PIERRE. — Oh! nous serons toujours à même.

MATHURIN. — Eh! ne voyez-vous pas qu'ils vont nous tourmenter?

PIERRE. — Bon, tourmenter! il y a moyen à tout. La première fois que mon fils viendra ici, mettez-le à la porte; il sera triste. Je lui dirai : « Qu'est-ce que tu as? » Il est franc, il me contera son chagrin. « Va, je parlerai au père. — Ah! je vous remercie. » Je le traîne huit jours.

MATHURIN. — Eh bien! huit jours.

PIERRE. — Après cela, ce sera vous qui n'aurez pas le temps de me parler. Encore huit jours de gagnés.

MATHURIN. — Encore huit jours de gagnés.

PIERRE. — Ensuite nous parlons, mais nous ne convenons pas de nos faits. Encore huit jours.

MATHURIN. — Encore huit jours.

PIERRE. — Ensuite nous voilà arrangés.

MATHURIN. — Eh bien! huit et huit font seize, et huit font vingt-quatre, et huit c'est....

PIERRE. — C'est trente-deux.

MATHURIN. — Nous voilà juste en pleine moisson.

PIERRE. — Ah, ah! alors c'est à nous à les occuper si bien pendant la moisson et pendant les vendanges, que le soir ils n'aient envie que de dormir.

MATHURIN. — Enfin voilà les vendanges finies.

PIERRE. — Ah! qu'ils ne sont pas encore mariés! Il arrivera que vous aurez dit quelque chose de moi dans le village, ou j'aurai dit quelque chose de vous. L'éclaircissement entre nous commencera par des injures; alors la rupture, alors les caquets, les femmes s'en mêleront : de là des rapports, des médisances, des calomnies. « Ne me parlez jamais de cet homme-là. — Ne me parlez jamais de cet homme-ci; qu'il s'aille promener, lui et son fils. — Qu'ils aillent au diable, lui et sa fille. » Nos jeunes gens pleureront; ils s'en aimeront davantage. Et puis quelque honnête homme viendra s'entremettre, il nous raccommodera, et croira avoir bien de l'esprit; et puis l'hiver, et puis les Rois, et puis le mariage.

MATHURIN. — Cela nous donnera de la peine.

PIERRE. — De la peine, de la peine! je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

MATHURIN. — Vous n'en auriez pas mal.

PIERRE. — Pas mal...? ah! que j'ai encore le poignet roide! (*Pierre se met en devoir de tendre la corde de l'arc, et le donne ensuite à Mathurin, qui fait le même jeu.*)

SCÈNE IX. — ROSE, PIERRE, MATHURIN.

DUO.

MATHURIN.

Ah, ah, ah! comme il y viendra!
Comme il y viendra!
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.
Vous n'avez plus le poignet ferme;
Soyez certain de cela.
Bon, bon! ahi, fort!
Bon, bon! encor plus fort!
Donnez, donnez, père Leroux.

Oui, c'est à nous, oui, c'est à nous

Qu'il appartient encor
Un plus heureux effort.
J'ai plus que vous le poignet ferme;
Soyez certain de cela.
M'y voilà.
Non.

Bon, bon, bon!
M'y voilà.... non.
Ce n'est plus nous,
Ce n'est plus nous.
Ami, ami, laissons cela;
La vieillesse nous dit : « Holà! »
Laissons à nos enfants
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

PIERRE.

J'ai bien encor le poignet ferme;
Soyez certain de cela.

M'y voilà...! non.
Bon.... non.
Tenez, prenez;
Voyons, à vous.

Voyons, à vous.
Ah, ah! comme il y viendra!
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.
Vous n'avez plus le poignet ferme;
Soyez certain de cela.

Bon, bon! ahi, fort!
Ahi, fort!

Eh bien, eh bien! étoit-ce à vous
Que convenoit encor
Un plus heureux effort?
Laissons cela :
La vieillesse nous dit : « Holà! »
Laissons à nos enfants
Faire ce qu'on fait à vingt ans.

(En se retournant pendant la ritournelle, ils aperçoivent Rose, qui peut les avoir écoutés. Ils se retirent, l'un d'un côté du théâtre, et l'autre de l'autre; ils frappent du pied, ruminent, et feignent la plus grande colère.)

PIERRE. — Morbleu! elle nous a entendus.
MATHURIN. — Quelle imprudence!
PIERRE. — O, ciel!
MATHURIN. — Pierre Leroux?
PIERRE. — Mathurin
MATHURIN. — Vous êtes un coquin.
PIERRE. — Tu me le payeras. (*Ils se promènent comme des furieux; Rose se lève, range sa chaise, les regarde, et commence le trio.*)

TRIO.

ROSE.

Mais, mais ils sont en courroux :
Oui, je les crois en colère.
Mon père,
Mon père,
Pierre Leroux!

O, ciel! ô ciel!
Pourquoi, pourquoi?

Dites-moi,
Dites-moi.
Ah, ah, ah, ah, ciel!

Pourquoi vous mettre en courroux?
Pourquoi vous mettre en colère?
Mon père,
Mon père,
Pierre Leroux!
Mon père, mon père!
Mais dites-moi donc pourquoi.

C'est de moi,
C'est de moi :
Mais pourquoi?

Pourquoi sortir?
Pourquoi....
Ah, quel effroi!
Je vais mourir.
Eh! pourquoi tout ce courroux?
Pourquoi vous mettre en colère?
Mon père,
Pierre Leroux!

PIERRE.

Oui, je me moque de vous,
Je me ris de ta famille;
Ta fille, ta fill
N'est rien pour nous.

Je ris, je ris
De ton courroux.

Oui, je me moque de vous.
(A part.)
Bien, bien, bien!
Oui, je me moque de vous
Je me ris de ta famille;
Ta fille, ta fille
N'est rien pour nous.

Suis-je fou?
Suis-je fou?
Pour vous, non, jamais.

Veux-tu, veux-tu sortir?
Prends garde à toi. (*bis.*)
Veux-tu sortir?

Bien, bien, très-bien!
Sors, sors, sors, sors.
Je veux que de mille coups,
Et que le diable m'emporte,

MATHURIN.

Si j'en croyois mon courroux....
Oui, la main, la main me grille :
Ma fille
N'est pas pour vous.

(A part.)
Bien, bien!

Si ce n'étoit ma fille....

C'est bien moi qui serois fou,
Et ma fille
Est trop gentille :
Ma fille n'est pas pour vous.

Bien, bien!
Prends garde à toi. (*bis.*)

Bien, bien, bien!
Sors, sors, sors.
S'il passe devant ma porte....

ROSE. PIERRE. MATHURIN.

Pourquoi menacer de coups?
Quelle fureur vous transporte? Et que le diable m'emporte.

Quelle fureur vous transporte? Je veux que de mille coups,
S'il approche de ma porte.

Colas, Colas!
Quoi, c'est pour lui! Je veux que de mille coups, Si Colas, si Colas
Je veux que le diable emporte Vient.... vient.... vient ici....
Ta porte et tes verrous,

Colas ne vient pas chez nous, Si vous ne le payez tous.
Ou du moins il n'y vient guère. (A part.) Oui, oui, oui, oui.
Mon père, mon père, Bien, bien, bien, bien!
Pierre Leroux.

Ah, Pierre!
Ah, Pierre! Je veux que de mille coups, Oui, s'il passe devant ma porte....
Ah, mon père! apaisez-vous! Je veux que le diable emporte
Ta porte et tes verrous. Si je vais prendre un bâton,

Excusez, excusez : Eh bien, eh bien! Tu sauras comme J'assomme :
Hélas! pardon. Sors, sors donc, sors, sors. J'ai le bras bon.

Non, non,
Restez, restez : Sors; il faut finir, Sors, sors; il faut sortir,
Non, non.... Il faut finir,
Quel déplaisir Il faut finir. Il faut sortir.

SCÈNE X. — MATHURIN, *saisissant un râteau*, ROSE.

MATHURIN. — Et toi, si je sais que tu parles à son fils.... Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte? j'y vais mettre un cadenas. Si je sais que tu lui parles, vois-tu ce râteau? le manche est

de cœur de bois de cormier à pleine main, c'est pour te servir. Qu'il y vienne, morbleu, qu'il y vienne. Si je le trouve ici.... Pour aujourd'hui tu ne lui parleras pas; je vais fermer la porte à double tour.

SCÈNE XI. — ROSE.

(Pendant la ritournelle elle prend le râteau, et le cache.)

ARIETTE.

Demandez-moi
Pourquoi,
Pourquoi cette colère?
Ils étoient d'un si bon accord!
Ah, mon père!
Mon père a tort;
Il a grand tort. il a grand tort.
Voici l'instant que Colin va venir;
Hélas, hélas! que devenir?
Il verra dans mes yeux que je me désespère.
Hélas! que devenir?
Ne se plus voir! il faut mourir.
Demandez-moi, etc.

Hélas! j'étois si contente
Dans l'attente
De le voir
Ce soir!
Que faire,
S'il va venir?
Que faire....
Ah! c'est à mon père
Que je dois obéir.
Demandez-moi, etc.

On frappe. (*Pan, pan.*) Ah! c'est Colas.... ah! c'est lui.

COLAS, *à travers la porte.* — Rose, Rose, c'est moi.

ROSE. — Ah, c'est lui! la porte est fermée à double tour.

COLAS. — Rose?

ROSE. — Je ne veux pas répondre, cela lui feroit trop de peine : il faudroit que je lui disse pourquoi la porte est fermée à double tour. Eh bien! tant mieux qu'elle soit fermée; j'en suis charmée, il auroit vu que je suis chagrine. Le cœur me bat, il n'appelle plus.... il n'appelle plus! il est parti! il est parti! Ah! ah! il s'est bien vite en allé! je ne l'aurois pas cru. Ah, ciel! il pousse le contrevent : ah, le méchant! je vais me cacher.

SCÈNE XII. — COLAS, ROSE

COLAS, *par la lucarne.* — Rose, Rose? Elle n'y est pas.

ROSE, *cachée sous la rampe de l'escalier.* — Ah! cela me fait peine.

COLAS. — Rose, voilà un bouquet. Elle n'y est pas! je vais le jeter à sa place, elle le trouvera. (*Il jette le bouquet, qui tombe par terre.*) Ah, ciel! le voilà par terre, elle peut marcher dessus. Si je pouvois descendre : ah! je descendrai bien. (*Il accroche son chapeau au linteau de la lucarne, son chapeau tombe en dehors.*) Bon! voilà mon chapeau tombé : qu'importe? (*Il descend, ramasse le bouquet, le met sur la table, sur la chaise, à la quenouille, à son côté. Pendant la ritournelle, Rose a l'air très-embarrassée, et se montre de temps en temps.*)

ARIETTE.

C'est ici que Rose respire,
Ici se rassemblent mes vœux :
Si j'étois maître d'un empire,
Je le donnerois pour ces lieux.
Ah, Rose! que l'on est heureux,
Lorsqu'on soupire,
Et lorsqu'on est deux!

Ce lin
Fut pressé de sa main!
Sa bouche
Touche
Si joliment,
Tant joliment!
Cette quenouille
Elle la mouille
En la filant.
Que je la baise!
Et cette chaise!
Ici tout est charmant.
C'est ici, etc.

Bouquet joli,
Que j'ai cueilli
Pour elle,
Si de ma belle
Vous êtes accueilli;
Si ma main
Sur son sein
Vous pose,
Dites-lui : « Rose,
Charmante Rose,
Votre amant n'ose,
Il n'ose, il n'ose,

Il ne peut exprimer
Comme il sait vous aimer. »
Ah, Rose! que l'on est heureux,
Lorsqu'on soupire, et lorsqu'on est deux!

(A la fin de la ritournelle, Colas cherche à sortir par la lucarne. Rose montre du dépit de ce qu'il s'en va; lorsqu'il est près de sortir, elle prend une pelote de laine, elle la lui jette. Il la voit, et descend.)

COLAS. — Te voilà! te voilà! Ah, Rose! quoi? te voilà!

ROSE. — Va-t'en, va-t'en.

COLAS. — Dis-moi donc....

ROSE. — Non, sors vite.

COLAS. — Pourquoi te cacher?

ROSE. — Va-t'en, je t'en prie : mon père....

COLAS. — Ne crains rien. Laisse-moi....

ROSE. — Non, je t'en prie; je ne t'écoute pas.

COLAS. — J'étois à la ville.

ROSE. — Ah! que je suis malheureuse de m'être montrée!

COLAS. — Qu'un seul mot.

ROSE. — Eh bien! quoi?

COLAS. — Pour quelle raison, dis-moi?

ROSE. — Ah! je t'en prie, je te le demande à genoux, sors vite. A ce soir, à ce soir.

COLAS. — Je t'obéis. Ah, quelle cruauté!

ROSE. — Oui, oui, va-t'en. *(Colas remonte sur la table, sur la cheville; et prêt à passer par la lucarne, il la regarde pendant la ritournelle, et il redescend.*

DUO.

ROSE.	COLAS.
M'aimes-tu? ah, comme je t'aime!	M'aimes-tu? ah, comme je t'aime!
Je n'ai qu'un désir....	Je n'ai qu'un plaisir;
De l'être de même.	Je dis : « Elle m'aime. »
Le jour, la nuit	Le jour, la nuit,
Ton image me suit :	Ton image me suit :
Je te vois là, là; ah, comme je t'aime!	Je te vois là, là; ah, comme je t'aime!
Es-tu comme moi?	Es-tu comme moi?
Quand je pense à toi,	Quand je pense à toi,
Adieu mon ouvrage :	Adieu mon ouvrage :
Je n'ai nul souci,	Je n'ai nul souci
Je suis sans courage,	De mon labourage,
Et je reste ainsi.	Et je reste ainsi.
M'aimes-tu, etc.	M'aimes-tu, etc.

ROSE. — O, ciel! voilà mon père, je l'entends. Vite, sauve-toi.

COLAS. — Ah! que j'aurai bientôt.... A ce soir.

ROSE. — Vite.... mon père.... ah, ciel! (*Colas a beau se hâter, il es forcé de rester sur la cheville, parce que la lucarne s'est refermée.*)

SCÈNE XIII. – MATHURIN, ROSE, COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

Ah, ah! quelle douleur
Pour le cœur
D'une fille,
Qui sèche, qui grille
De voir son amant!
Ah, c'est un grand tourment!
Quel âge a donc la pauvre enfant?
Seize ans, seize ans bientôt.
Eh tôt, tôt, tôt,
Qu'on la marie.
Ah, papa! je vous prie,
Ou c'est fait de ma vie.
La pauvre petite en mourra.
Ah, ah! quelle douleur! etc.

(Pendant la ritournelle, Mathurin ramasse la pelote de laine que Rose avoit jetée à son amant.)

ROSE, *à part.* — Que je suis en peine! Comment va-t-il sortir de là?

MATHURIN. — Elle a bien du soin! comment auroit-elle soin d'un ménage? elle n'a pas seulement soin d'une pelote de laine.... (*Elle la prend d'un geste rude.*) Je te.... Ah, tu boudes? tu as de l'humeur.... Tu ne dis mot : ah, tu es curieuse! Ah! tu écoutes.... Qu'est-ce que tu as entendu? Rien, oui, rien.... « Je te donnerai ma fille, je te donnerai mon fils : » nous t'avions bien vue, nous nous moquions de toi. Et sais-tu ce dont tu es cause? c'est qu'à l'instant il a ordonné (*il bâille par degrés*), ha, ha! il a ordonné à son fils de partir pour trois ans pour la province; et c'est vrai, car je l'ai vu monter à cheval : il ne s'y tient pas mal. Ah! tu es curieuse! ah, tu boudes, tu ne dis mot! Oui, hein? ah, tu boudes! ah, c'est cruel! Ah, quelle douleur! Ha, ha, ha! tout cela m'ennuie, tout cela me donne envie de dormir. Oui, on va la marier, une paresseuse, qui n'est capable de rien.

ROSE. — Mon père....

MATHURIN. — Une vaniteuse, qui ne songe qu'à se mirer.

ROSE. — Mais, mon père....

MATHURIN. — Sans soin, sans amitié, sans vigilance.

ROSE. — Pouvez-vous dire que je....

MATHURIN. — Qui laisse traîner jusqu'à sa laine. (*Elle sourit d'un rire amer.*) Boire, manger, dormir, et faire ses quatre repas, voilà ce qu'il lui faut.

ROSE. — Pouvez-vous me faire quelque reproche?

MATHURIN. — Qui n'a que l'amour en tête, qui n'aime que son Colas. Seulement le nom de Colas m'en dégoûteroit. Colas! Colas! un libertin, un vagabond, qui est amoureux de toutes les filles, qui en conte

à toutes celles qu'il voit.... mais il est parti. S'amouracher d'un garçon! et de qui encore? Si je le trouve ici.... Mais il est parti. Hi, hi, ha, ha, que je l'y trouve! Allons, chante : veux-tu chanter?

ROSE, *faisant une poupée à sa quenouille.* — Je vais chanter.

MATHURIN. — Si, si, si, si je m'endors, tu me réveilleras, entends-tu? tu me réveilleras dans une heure. Tiens, son diable d'arc, s'il vient le rechercher, tu le lui donneras.

ROSE. — Mon père, que n'allez-vous sur votre lit?

MATHURIN. — Je, je, je ne veux pas dormir : chante, chante.

ROSE. — Mais si vous dormez?

MATHURIN. — J'entendrai bien si tu ne chantes pas.

ROSE. — S'il pouvoit s'endormir!

CHANSON.

Il étoit un oiseau gris
Comme un' souris,
Qui pour loger ses petits
Fit un p'tit
Nid.
Sitôt qu'ils sont tous éclos,
Bien à propos,
Ils vont chantant nuit et jour
Au bois d'amour :
« Aimez, aimez-moi,
Mon petit roi;
Donne-moi ta foi,
Je suis à toi. »
Ah, ah! r'montez vos jambes, car on les voi.

Quand ces oiseaux vont chantants,
Dès le printemps,
La violette a plus d'odeur,
Plus de fraîcheur;
Le papillon vole mieux
Dedans les cieux,
Et Jeann'ton dit nuit et jour
Au bois d'amour :
« Aimez, aimez-moi,
Mon petit roi. »
Ah, ah! r'montez vos jambes, car on les voi.

Ces oiseaux ont tant chanté
Pendant l'été,
Que leur gosier et leur bec
Est tout à sec;
Mais nous savons leurs chansons,
Et nos garçons
S'en vont chantant nuit et jour

Au bois d'amour :
« Aimez, aimez-moi,
Mon petit roi. »
Ah, ah! r'montez vos jambes, car on les voi.

(Colas soutenu par cette cheville, en remontant ses jambes, perd l'équilibre; il tombe sur la table, de la table par terre, et il entraîne avec lui la selle et la bride qui sont sur une cheville à côté.)

ROSE. — Ah, ciel! ah, Colas!

MATHURIN. — Qui est là? qui est là? qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? quel bruit! quel vacarme!

ROSE. — Mon père.... Colas....

COLAS. — C'est moi, c'est moi.

MATHURIN. — Hé bien! qu'est-ce que tu veux, toi? qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'on entre comme ça dans une maison? J'ai cru que le toit.... que l'enfer.... que le diable.... Qu'est-ce que tu demandes, voyons?

COLAS. — Monsieur Mathurin....

MATHURIN. — Monsieur Mathurin! hé bien?

ROSE. — Ah! certainement, il s'est blessé. Ah! je me meurs.... ah! je n'en peux plus.

COLAS. — Rose, Rose, vous vous trouvez mal? (*Elle se trouve mal.*)

MATHURIN. — Rose, Rose, laisse là, laisse là ce sot, qui entre comme une bombe. Il lui a fait peur; j'ai eu peur moi-même. Ne crains rien, ma fille; c'est moi, c'est moi, c'est Colas.

COLAS. — C'est que je suis glissé, et je suis tombé.

ROSE. — Vous ne vous êtes pas blessé?

COLAS. — Non, bien au contraire.

MATHURIN. — Je veux mourir si je savois ce que c'étoit.... Mais pourquoi viens-tu ici?

COLAS. — Je venois....

MATHURIN. — Tu venois! Parbleu, j'ai bien entendu que tu venois : mais pourquoi viens-tu?

COLAS. — Pour vous rapporter ce que....

MATHURIN. — Quoi?

COLAS. — Cela.

MATHURIN. — Quoi, cela?

COLAS. — Le voici : cette selle et cette bride que mon père vous a empruntées.

MATHURIN. — Je te jure que je n'en savois rien. Mais quand?

COLAS. — Vous vous portez bien, monsieur Mathurin? et mademoiselle Rose?

MATHURIN. — Oui, oui, nous nous portons bien tous. Allons, tourne-moi les talons, et ne remets plus les pieds ici.

COLAS. — Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que....

MATHURIN. — Non, non. Mais adieu.

COLAS. — Est-ce que je vous ai offensé?

MATHURIN. — Non, non; mais je suis le maître de chez moi, et je ne veux pas que tu y viennes.

COLAS. — Hé! la raison?

MATHURIN. — Demande-la à ton père. Tiens, le voilà

SCÈNE XIV. — MATHURIN. ROSE, PIERRE, COLAS.

COLAS. — Ah, ciel!

ROSE. — Ah, grand Dieu!

PIERRE. — J'avois oublié.... Qu'est-ce que tu fais ici, toi?

COLAS. — Mon père, je venois de la ville où j'ai reçu votre argent.

PIERRE. — Ce n'est pas le chemin de passer par ici.

COLAS. — Sitôt que monsieur a vu votre papier....

PIERRE. — Ce n'est pas cela que....

COLAS. — Il m'a compté tout de suite l'argent.

PIERRE. — Ce n'est pas cela que je demande.

COLAS. — Tout l'argent, toute la somme en entier. J'ai vingt-deux écus de six livres, trois louis d'or, et en monnoie. Je vais, mon père....

PIERRE. — Mais, dis-moi un peu....

COLAS. — Mon père, il dit qu'il seroit charmé de vous connoître.

ROSE. — Vous m'avez fait cueillir une salade....

MATHURIN, *à sa fille.* — Tais-toi. (*Les deux pères se donnent un regard d'intelligence.*)

PIERRE, *à son fils.* — Tais-toi. Pourquoi es-tu ici? t'y ai-je envoyé?

MATHURIN. — Si vous ne l'avez pas envoyé, il a donc plus de soin que vous; car il m'a rapporté la selle et la bride que je vous avois prêtées.

PIERRE. — Qu'est-ce que c'est que cette selle et cette bride? qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURIN. — Les voilà.

PIERRE. — Une selle?

MATHURIN. — Oui.

PIERRE. — Une selle que j'ai empruntée! moi? j'en ai quatre chez moi.

MATHURIN. — Il me la rapporte cependant.

PIERRE. — Me diras-tu ce que cela veut dire?

COLAS. — Je l'avois empruntée pour un de mes amis dans le village.

PIERRE. — Belles cachoteries! belles précautions! plutôt que de lui en prêter une des nôtres. Enfin....

SCÈNE XV. — MATHURIN, ROSE, LA MÈRE BOBI, PIERRE, COLAS.

LA MÈRE BOBI *regarde la lucarne.* — Ah, ah! oui, c'est là.

COLAS, *d'un air satisfait.* — Bon! voilà la mère Bobi.

LA MÈRE BOBI. — Ah! les voilà tous.

MATHURIN. — Hé bien, maman, qu'est-ce que tu veux?

LA MÈRE BOBI. — Ce que je veux?

COLAS. — Oui, la mère. Donnez-moi le bras.

LA MÈRE BOBI. — Ne me touche pas. Ah! qu'on a bien raison de dire que c'est la négligence des pères qui dérange les enfants. A père négligent, enfant libertin; (*regardant la fille*) et qui perd mère, perd sagesse. J'ai vu, j'ai vu que les pères conduisoient les enfants; à présent ce sont les enfants qui conduisent les pères : aussi le ciel est offensé.

MATHURIN. — De quoi?

LA MÈRE BOBI. — De tout.

PIERRE. — Peut-être de vous entendre.

LA MÈRE BOBI. — Je ne parle pas de toi, Pierre Leroux, tu es trop sage.

ROSE. — Est-ce à moi, la mère?

LA MÈRE BOBI. — Oui, petite effrontée. Si ta mère vivoit, comme je te ferois battre!

ROSE. — Mais vous êtes venue pour quelque chose?

LA MÈRE BOBI. — Oui, pour dire à ton père, pour dire à ton père qu'il y a plus d'aveugles que de clairvoyants. (*Ils rient tous.*) Ha, ha, ha!

MATHURIN. — Grande nouvelle! ha, ha, ha!

LA MÈRE BOBI. — Ha, ha! ris, montre tes dents comme si tu voulois me mordre; il y a bien à rire pour toi. Tiens, si j'avois su ce que je sais; quand je t'ai nourrie, je t'aurois plutôt laissé mourir de faim.

COLAS. — Et moi, la mère, quand vous m'avez sevré?

LA MÈRE BOBI. — Tais-toi, petit drôle, petit misérable, qui seras maudit, j'en demande à Dieu pardon : ce n'est pas cela que je voulois dire.

ROSE. — Ah, la mère, vous maudissez!

COLAS. — Ah, vous donnez des maudissons!

LA MÈRE BOBI. — C'est toi qui en es la cause. Tiens, avec mon bâton, je te.... je te....

COLAS, *à Rose.* — A ce soir : je m'en vas, car elle est folle.

PIERRE. — Tais-toi.

LA MÈRE BOBI. — Folle! folle! je vais te faire voir comme je suis folle. Reste, reste : fais-le rester, Pierre Leroux.

PIERRE. — Reste ici, puisqu'elle le veut.

COLAS. — Je ne demande pas mieux que de rester.

LA MÈRE BOBI. — Je le crois bien, petit coquin, tu ne demandes pas mieux.

MATHURIN. — Hé bien, que voulez-vous nous dire?

PIERRE. — A qui en voulez-vous?

LA MÈRE BOBI. — Que vous devez rougir l'un et l'autre de ce que je veux dire.

PIERRE. — Oui, pour vous, de ce que vous ne le dites pas.

LA MÈRE BOBI. — Je ne le dirai que trop; mais je ne veux pas qu'on le batte.

MATHURIN. — Qui? dites donc.

PIERRE. — Allons donc.

LA MÈRE BOBI. — Comment, deux hommes de votre âge! car toi, Gilles-Nicolas Mathurin, tu es né.... sept de janvier de l'année....

MATHURIN. — Après, après; nous savons notre âge.

PIERRE. — Oui.

LA MÈRE BOBI. — Je t'ai tenu, sans reproche, dans mon tablier.

MATHURIN. — Ensuite? dites, ou nous nous en allons

PIERRE. — Nous vous laissons là.

ROSE. — Je crains bien....

COLAS. — Elle va nous parler des aveugles.

LA MÈRE BOBI. — Tu voudrois bien que tout le monde le fût. Souffrir que ce petit scélérat et cette effrontée se parlent à la fenêtre tant que la nuit dure!

ROSE. — Ah, comme c'est faux!

COLAS. — Ah, peut-on mentir!...

COLAS ET ROSE. — C'est faux, c'est faux.

ROSE. — Oui, c'est faux : mon père sait bien que je me couche en même temps que lui.

COLAS. — Je couche dans la chambre de mon père.

LA MÈRE BOBI. — Oui; et tu te lèves et tu descends par la fenêtre du grenier, par la poulie : on t'a vu, tout le village le sait.

ROSE. — Peut-on dire des choses comme ça?

COLAS. — Si je savois ceux qui l'ont dit, ils auroient affaire à moi.

LA MÈRE BOBI. — C'est moi, c'est moi qui le dis : voyons si j'aurai affaire à toi.

COLAS. — Si vous radotez.

PIERRE. — Tais-toi, encore un coup.

LA MÈRE BOBI. — Je radote! Tiens, je n'aurois pas tout dit; mais je vais tout dire.

COLAS. — Je vous en défie.

ROSE. — Oh, ciel! pourquoi la défier?

LA MÈRE BOBI. — Ne le battez pas toujours. Comment, tout à l'heure, tu n'as pas frappé à cette porte?

COLAS. — Il faut bien frapper pour entrer.

LA MÈRE BOBI. — Pour entrer! que n'entrois-tu? que n'entrois-tu? tu n'as pas fait le tour de la maison? tu n'as pas sauté dans la petite ruelle? tu n'as pas fourré tes pieds l'un après l'autre par les trous de la muraille? tu n'as pas enjambé par-dessus le mur, et sauté dans mon jardin?

COLAS. — Non, non, non.

LA MÈRE BOBI. — Non! non! Comment, je ne t'ai pas vu monter sur mon figuier? la branche a cassé! ah, ciel.... Mais rien ne le corrige: il s'est relevé comme un furieux. Comment, tu ne t'es pas relevé comme un furieux! tu n'as pas monté sur mon noyer, et passé par la lucarne? Tiens, la voilà pour me démentir

COLAS. — Non, non, c'est faux.

LA MÈRE BOBI. — Ah! race de satan, tu me démens.

COLAS. — Oui, je vous démens.

LA MÈRE BOBI, *montrant le chapeau.* — Hé bien, démens donc ton chapeau, que tu as laissé tomber dans le jardin.

PIERRE. — Comment?

COLAS. — Ah, ciel!

ROSE. — Ah, grands dieux!

MATHURIN. — Ah, parbleu, je ne m'étonne plus : paf, le diable... j'ai cru que c'étoit l'enfer. Ah, Pierre Leroux! ah, Pierre Leroux!

ROSE. — Ah, la mauvaise femme! Pouvez-vous....

COLAS. — Demandez-moi, qu'est-ce que je vous ai fait? oui, je m'en vas; oui, mon parti est pris; oui, je vais quitter le pays : je suis au désespoir.

LA MÈRE BOBI. — Voilà-t-il pas qu'il est au désespoir? Ce petit coquin-là me fera mourir de chagrin. (*Elle tire son mouchoir et pleure.*)

QUINQUE.

MATHURIN.	PIERRE LEROUX.	LA MÈRE BOBI, *aux pères.*
Ceci me paroît fort.		
	J'en suis d'accord,	
	J'en suis d'accord.	
Qu'en pensez-vous?		
Qu'en pensez-vous?	Qu'en pensez-vous?	
	Qu'en pensez-vous?	
	Il faut prendre un parti.	
Il faut, il faut prendre un parti.		
Qui l'auroit dit?		Moi, mon avis,
Qui l'auroit cru?	Comme cet amour s'est	Dans tout ceci,
Comme cet amour s'est accru!	accru!	Moi, mon avis,
		Dans tout ceci,
Qui l'auroit dit?		C'est qu'il faudroit
Qui l'auroit cru?	Voyez, voyez-les donc.	prendre un parti,
Voyez-les donc.		C'est qu'il faudroit prendre un parti.
		Moi, je me suis bien aperçu
		Comme cet amour s'est accru.
Eh! qui l'auroit cru?		
Comme cet amour s'est accru!	Ah! qui l'auroit dit?	Voyez-les donc,
	Qui l'auroit cru?	Voyez-les donc.
Mais qui l'auroit cru?		
Comme cet amour s'est accru!		
Voyez, il perd la raison.	Voyez, il perd la raison.	
		Voyez-les donc,
Mais comment pouvoir nous défendre?	Mais comment pouvoir nous défendre?	Voyez-les donc.
		Voyez-les donc :
Fléchirons-nous?	Nous réfléchirons à	Ils me feront tous deux
Il faut fléchir.	loisir.	mourir.

MATHURIN.

Fléchirons-nous?
Il faut fléchir.
Laisse-le dire, il n'y voit rien.
Pourquoi nous montrer cet argent?
Laisse-le dire, il n'entend rien.
Que faire?
Que faire?
Que ferons-nous?
Que ferons-nous?
Ne vous déplaise, il perdra la raison.
Faites-lui serrer cet argent.
Laissez-lui prendre son argent.
Mais voyez, il perd l'esprit.
Mais voyez, il perd l'esprit.
Je crois qu'ils sont tous deux fous.
Que ferons-nous?
Que ferons-nous?
Allons, il faut prendre un parti.

Les marier!
Les marier!
Et nos projets,
Et nos projets,
Où seront-ils?
Où seront-ils?
Qu'en pensez-vous?

Mais qui l'auroit cru?
Comme cet amour s'est accru!
Eh! qui l'auroit cru?

PIERRE LEROUX.

Non, réfléchissons à loisir.
D'autre bien,
D'autre bien.
D'autre bien,
D'autre bien,
Insolent, insolent!
Que faire?
Que faire?
Que ferons-nous?
Que ferons-nous?
Ne vous déplaise, il perdra la raison.
Insolent, insolent!
Insolent, insolent!
Il perd la raison.
Il perd la raison.
Que ferons-nous?
Que ferons-nous?
Allons, il faut prendre un parti.
Hé mais, pourquoi?
Je vous le dis.
Ma foi, que ferons-nous?

Qui l'auroit dit?
Qui l'auroit cru?
Qui l'auroit dit?
Qui l'auroit cru?

LA MÈRE BOBI, *aux pères.*

Ils me feront tous deux mourir.

Ah! ne le battez pas.

Ah! ne le battez pas.

Écoutez-moi,
Écoutez-moi.
Ne vous déplaise, il vous rend votre argent.
Ah! ne le battez pas.
Ah! ne le battez pas.

Il faut prendre un parti.
Oui, oui, prenez votre parti.

Ah! croyez-moi,
Ah! croyez-moi,
Mariez-les,
Mariez-les.
Ils s'aiment tant,
Ils s'aiment tant,
Que c'est plaisir,
Que c'est plaisir.
Il faut les voir,
Il faut les voir.
Je les ai vus,
Je les ai vus,
Et entendus,
Et entendus.

MATHURIN.

Comme cet amour s'est accru!
Voyez, il a perdu la raison.
Mais comment pouvoir nous défendre?

Hé bien! le conservez-vous?
Il faut ici,
Il faut ici,
Dans tout ceci,
Dans tout ceci,
Prendre un parti;
Et c'est ainsi.
Fléchirons-nous?
Il faut fléchir.

LA MÈRE BOBI, *aux enfants.*

Aussi vous m'obstinez trop fort
Pourquoi m'obstinez-vous si fort?

Mais, mon fils Colas.
Mais, mon fils Colas.
Mon fils Colas,
Ne pleure pas.

J'apaiserai....

PIERRE LEROUX.

Voyez, il a perdu la raison.
Mais comment pouvoir nous défendre?

L'avez-vous cru?
L'avez-vous cru?
Comme il est résolu!
Non, réfléchissons à loisir.

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas.

Ne pleure pas,
Pense à Colas.
Ne pleure pas,
Ne pleure pas.

Pense à Colas,
Ne pleure pas.
Pense à Colas,
Ne pleure pas.

Adieu, Rosette, je m'en vas,
Espérons tout, mon père est tendre.

Quel déplaisir!
Quel déplaisir!
J'ai reçu de vous la vie,

LA MÈRE BOBI, *aux pères.*

Voyez-les donc,
Voyez-les donc.

Voyez-les donc,
Voyez-les donc.

Ils me feront tous deux mourir.

ROSE.

Ne t'en va pas,
Ne t'en va pas.

Ne t'en va pas,
Ne t'en va pas,
Ne t'en va pas,
Ne t'en va pas.

Si tu pars, tu ne me retrouveras pas.

Je mourrai, car je suis trop tendre.

LA MÈRE BOBI, *aux enfants.*	COLAS.	ROSE.
	Je n'en eus pas d'autre bien. Si Rosette m'est ravie, De vous je ne veux plus rien. Je pars à l'instant, Voilà votre argent. Cinq et six, c'est huit, Et trois c'est treize, Et neuf c'est seize. Ne vous déplaise, Voilà votre argent. Si Rose ne m'est unie, De vous je ne veux plus rien.	
	Non, laisse-moi.	Écoute-moi,
Aussi pourquoi m'obstinez-vous?	Non, laisse-moi.	Écoute-moi.
Aussi pourquoi m'obstinez-vous?	Adieu, Rosette, je m'en vas.	Ne t'en va pas, Ne t'en va pas.
	Ne pleure pas, Pense à Colas.	Ne pleure pas, Ne pleure pas.
Mais, mon fils Colas.	Pense à Colas,	Ne t'en va pas,
Mais, mon fils Colas.	Ne pleure pas.	Hélas! hélas!
Mon fils Colas, Ne pleure pas.	Pense à Colas, Ne pleure pas.	Ne t'en va pas, Hélas! hélas!
	Adieu, Rosette, je m'en vas.	Si tu pars, tu ne me retrouveras pas.
	Espérons tout, mon père est tendre.	Je mourrai, car je suis trop tendre.
J'apaiserai.... Je calmerai....	Quel déplaisir! Quel déplaisir!	Si je te perds, je veux mourir.

PIERRE. — Sors d'ici à l'instant, et va m'attendre à la porte.
MATHURIN. — Et toi, monte à la chambre, tout à l'heure.
PIERRE. — Impertinent!
MATHURIN. — Petite sotte!
PIERRE. — Ce grand pleureur!
MATHURIN. — Grande niaise!
LA MÈRE BOBI. — Va, mon fils, va.

SCÈNE XVI. — MATHURIN, PIERRE, LA MÈRE BOBI.

PIERRE. — Cela dérange toutes nos mesures.
MATHURIN. — Il est temps, il n'y a hiver qui tienne.
LA MÈRE BOBI. — C'est bien naturel, c'est bien naturel.
PIERRE. — Je ne m'attendois pas qu'il m'attendriroit.
LA MÈRE BOBI. — C'est bien naturel, c'est bien naturel. Tenez, mes enfants.

SCÈNE XVI. — TOUS LES ACTEURS.

(Pendant la ritournelle du vaudeville, Rose descend l'escalier tout doucement, et Colas s'approche en se coulant.)

VAUDEVILLE.

LA MÈRE BOBI.

Fournissez un canal au ruisseau
Dont les eaux portent le ravage,
Secondez les efforts d'un rameau
Dont la feuille enrichit un treillage :
Soyez prudents, et croyez-moi
Je pense qu'en cette aventure
Il faut seconder la nature,
Sitôt qu'elle nous fait la loi.

COLAS.

Ah! mon père,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans
Quand on fit votre mariage;
Au lieu d'un vous aurez deux enfants :
Soyez sûrs que dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre de ma future,
L'amour, l'amitié, la nature
Deviendront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon père, encor plus :
Si nos jours ne couloient ensemble,
Ses désirs deviendroient superflus;
Même nœud nous unit, nous rassemble;
Et nos enfants auront en moi
Pour vous la leçon la plus sûre :
L'amour instruiroit la nature,
Si jamais j'oubliois sa loi.

PIERRE.

Mon ami, nous avions résolu
De jeter bien loin cette fête;

Leur amour autrement l'a voulu :
Je croyois que j'avois plus de tête.
Mais pour un fils on sent en soi
Un quelque chose qui murmure :
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfants, il fera jour demain,
Allons tous cinq nous mettre à table;
Là, nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen le moment favorable.
Viens, maman, à présent c'est moi
Qui dois rendre ta marche sûre.
Il faut seconder la nature,
Sitôt qu'elle nous fait la loi.

FIN DE ROSE ET COLAS.

LE MAGNIFIQUE.

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE ET EN VERS.

Représentée à Versailles, le 19 mars 1773.

ACTEURS.

OCTAVE, le Magnifique.
ALDOBRANDIN, tuteur de Clémentine.
HORATIO.
CLÉMENTINE, fille d'Horatio.
FABIO, intrigant.
LAURENCE, valet d'Horatio.
ALIX, femme de Laurence, et gouvernante de Clémentine.

La scène se passe à Florence, dans l'hôtel d'Horatio.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — CLÉMENTINE, ALIX.

(L'ouverture exprime les mouvements, le bruit, les morceaux de musique qui peuvent accompagner une marche de captifs, et dans un instant indiqué de l'ouverture.)

ALIX. — Venez, mademoiselle; nous les verrons beaucoup mieux passer, en regardant par cette fenêtre. (*L'ouverture continue.*)

DUO.

ALIX.

Ah! c'est lui, c'est lui, c'est lui,
Oui, c'est lui-même en personne.
Ah! c'est lui, c'est lui, c'est lui;

Voilà mon rêve accompli.

D'aussi loin que je le vois,
A peine je l'aperçois,
Je saisis sa ressemblance :
C'est lui, c'est mon cher Laurence.
Ah! je suis dans une transe!
Voyez comme mon cœur bat.
C'est lui, c'est mon cher Laurence
Il est dans un triste état.

CLÉMENTINE.

Hé! qui donc? qui donc, ma bonne?
Ma bonne, dites-moi qui.
Votre surprise m'étonne.
Ma bonne, dites-moi qui.
De qui dites-vous : C'est lui?

De qui donc la ressemblance?
Quel est donc ce cher Laurence?

Ah! c'est vrai, votre cœur bat;
Oui, c'est vrai, votre cœur bat
De qui donc la ressemblance?

ALIX.

Ah! c'est lui, c'est lui, c est lui
Voilà mon rêve accompli.

CLÉMENTINE.

Ma bonne, dites-moi qui.
S'il vous plaît, dites-moi qui.

(Pendant la ritournelle, Alix retourne à la fenêtre.)

ALIX. — Ils sont passés, ils sont passés.... Ah, quel bonheur! ah, quel bonheur! Aurois-je jamais pensé!... aurois-je jamais cru...!

CLÉMENTINE. — Je vous en prie, dites-moi donc ce que c'est.

ALIX. — Il m'avoit défendu de vous en parler.

CLÉMENTINE. — Qui donc?

ALIX. — Votre bon ami, votre tuteur, le seigneur Aldobrandin.

CLÉMENTINE. — Et de quoi?

ALIX. — De tout ceci.

CLÉMENTINE. — Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire

ALIX. — Oui, oui, c'est lui, j'en suis sûre, j'en suis sûre. Ah! laissez-moi reprendre mes sens; ah! je ne peux plus me soutenir. (*Elle s'assied.*)

CLÉMENTINE. — Ma bonne, voulez-vous quelque chose? j'irai le chercher.

ALIX.—Non, non; écoutez, écoutez-moi : vous ne savez pas, ma chère Clémentine, vous êtes un enfant, vous ne savez pas toute la tendresse qu'on peut avoir pour un mari qu'on a perdu; vous l'apprendrez, vous ne serez pas toujours insensible. Ah, quelle joie! ah, quelle joie! lorsqu'après neuf ans, lorsqu'après neuf ans d'absence.... Oui, c'est lui, j'en suis sûre.

CLÉMENTINE.— Hé mais! dites-moi donc, dites-moi donc, ma bonne, racontez-moi toute cette histoire.

ALIX. — Hélas! si votre père.... Hé mais! que sait-on? votre père est peut-être avec lui, peut-être n'est-il pas mort : mais non, ils seroient ensemble; et la nouvelle de sa mort fut trop certifiée par votre bon ami.

CLÉMENTINE. — Votre mari...! mon père...! sa mort! mon bon ami! Mais je ne sais rien de tout cela.

ALIX.—Je le crois bien, on ne vous en a jamais parlé; mais écoutez-moi. Quand votre père s'est marié, ah! je n'ai jamais vu une plus belle noce, c'est alors que j'ai connu mon mari : quelques années ensuite, votre mère mourut; alors votre père fut forcé de partir pour aller recueillir une succession. Il s'embarque : ah, malheureux jour! je m'en doutois; il s'embarque avec mon mari, qui étoit son domestique; ils comptoient tous les deux n'être que six semaines à leur voyage (comme je les ai pleurés!) : on apprit que leur vaisseau étoit péri avec tout l'équipage, d'autres dirent qu'il avoit été pris par des corsaires; il faut bien que cela soit, car c'est mon mari qui vient de passer, c'est mon mari, j'en suis sûre; il a levé les yeux comme cela à notre fenêtre en passant, il a mis la main sur son cœur, et puis il a soupiré.

CLÉMENTINE. — Ma bonne, il faut s'en informer.

ALIX. — Je n'en dirai rien, je n'en veux rien dire au seigneur Aldobrandin. Je veux le surprendre.

CLÉMENTINE. — Et pourquoi après la mort de mon père sommes-nous venues demeurer avec lui ?

ALIX. — Non, c'est le seigneur Aldobrandin qui est venu demeurer avec nous, lui et sa femme, qui est morte aussi : votre père, en partant, nous avoit recommandées à eux. Hélas ! c'est un si bon seigneur, si riche, si humain ! Quoique vous n'ayez rien que ce que vous tenez de sa bonté, il vous a donné de l'éducation, des maîtres ; il vous habille superbement, il va même jusqu'à vouloir vous épouser.

CLÉMENTINE. — Pourquoi si jeune ? je n'ai pas encore joui de mes premières années.

ALIX. — Mais, mais convenez donc avec moi qu'on doit bien bénir le Magnifique, si c'est lui qui a racheté mon mari.

CLÉMENTINE. — Comment ? que dites-vous du Magnifique ?

ALIX. — Ah ! vous ne savez pas (aussi votre bon ami ne veut pas qu'on vous parle de rien), ce seigneur florentin qui demeure de l'autre côté de la place, celui que tout le monde appelle le Magnifique, qui depuis quelque temps donne des sérénades les soirs ; tenez, celui qui hier à l'église étoit à quelques pas de vous, l'avez-vous remarqué ?

CLÉMENTINE. — Je crois que oui.

ALIX. — Hé bien ! le Magnifique a donné une somme d'argent pour racheter des esclaves, et ce sont eux qui viennent de passer avec ce cortége, avec ces trompettes, avec ces tambours, et toute cette musique ; et mon mari étoit avec eux ! et mon mari étoit avec eux ! et mon mari étoit avec eux !

CLÉMENTINE. — Et c'est le Magnifique qui a payé tout cela ?

ALIX. — Oui : il paye aujourd'hui de son argent le prix de la course des chevaux ; toute la ville est en réjouissance ; mais nous, nous ne voyons rien.

CLÉMENTINE. — Et c'est lui qui fait toute cette dépense ?

ALIX. — Oui.

CLÉMENTINE. — Qu'il est heureux de faire du bien !

ALIX. — Je vais trouver votre bon ami, je vais lui demander de me permettre de sortir.

CLÉMENTINE. — Et s'il vous refuse ?

ALIX. — Oh ! j'irai toujours ; je ne peux, je ne peux rester en place.

SCÈNE II. — CLÉMENTINE.

ARIETTE.

Pourquoi donc ce Magnifique,
Que je n'ai vu que deux fois,
Sur mon cœur a-t-il des droits ?

C'est en vain que je m'applique
A n'y réfléchir jamais ;
Mon cœur trouve mille attraits
A me rappeler ses traits.

Et mon ami, qui soigna mon enfance,
Qui me servit de père, de tuteur,
Et mon ami n'obtient de ma reconnaissance
Qu'une amitié sans force et sans chaleur.

Pourquoi donc ce Magnifique,
Que je n'ai vu que deux fois,
Sur mon cœur a-t-il des droits ?

Alix me dit : « Votre père
Pourroit bien n'être pas mort. »
Cette nouvelle m'est chère;
Mais je l'apprends sans transport :
Et le nom du Magnifique
Prononcé subitement,
Par un sentiment unique,
Me pénètre vivement.

Pourquoi donc ce Magnifique,
Que je n'ai vu que deux fois,
Sur mon cœur a-t-il des droits?

SCÈNE III. — ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE, ALIX.

ALDOBRANDIN. — Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ALIX. — Comment, seigneur Aldobrandin!

ALDOBRANDIN. — Non, vous me dites que vous n'avez pas vu passer ces captifs, et que vous voudriez les voir; je vous dis qu'ils sont passés, et puis vous me répondez que vous avez trouvé tout cela très-beau; vous les avez donc vus? Ensuite vous me parlez d'une parente que vous voulez connoître, ou reconnoître, je ne sais lequel : vous m'aviez assuré que vous ne connoissiez personne dans Florence.

ALIX. — C'est une parente de mon mari.

ALDOBRANDIN. — Depuis dix ans qu'il est mort, vous y pensez bien tard.

ALIX. — Enfin, seigneur Aldobrandin, tout ce que je puis vous dire, c'est que je désire de sortir, tout de suite, tout de suite, et d'aller par la ville.

ALDOBRANDIN. — Et qui est-ce qui gardera Clémentine ? qui est-ce qui sera près d'elle? Je ne veux pas qu'elle sorte avec vous.

CLÉMENTINE. — Mon bon ami, je me retirerai dans ma chambre, je m'y enfermerai, j'aime à être seule.

ALIX.—Je parie qu'ils seront bien loin. Où croyez-vous qu'ils soient?

ALDOBRANDIN. — Qui ?

ALIX. — Je sors, je sors.

ALDOBRANDIN. — Mais je crois qu'elle devient folle, votre gouvernante.

CLÉMENTINE. — Je ne m'en suis pas aperçue.

SCÈNE IV. — ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE.

(Pendant la ritournelle du duo qui suit, Aldobrandin va fermer la porte : Clémentine le regarde faire avec une sorte d'inquiétude.)

ALDOBRANDIN.

Ma chère enfant, dès le bas âge,
Je vous ai gardée avec moi;
Je veux couronner mon ouvrage;
Enfin je vous donne ma foi.

CLÉMENTINE.

Votre foi! quoi le mariage?
Quoi, seigneur, votre sort au mien?
Permettez, attendu mon âge,
Que je refuse ce lien.

ALDOBRANDIN.

J'attendois de l'obéissance,
Clémentine, à mes moindres vœux;
N'est-il que la reconnoissance,
Vous devez désirer ces nœuds.

CLÉMENTINE.

Seigneur, je suis reconnoissante;
Mais je n'ai bientôt que seize ans :
Je suis.... je suis reconnoissante.
Souffrez qu'un jour.... à dix-huit ans.

ALDOBRANDIN.

A dix-huit ans! j'en ai cinquante,
Je ne dois pas perdre de temps.
Ainsi, Clémentine, demain,

ALDOBRANDIN.

Je posséderai votre main,

Tout est préparé pour l'hymen;

Si je suis votre bienfaiteur,
Vous devez faire mon bonheur.

CLÉMENTINE.

Demain, oh, ciel! quoi, c'est demain!
Quoi, c'est demain! quoi, c'est demain!
Soyez, soyez mon bienfaiteur,
En différant notre bonheur;
Soyez encor mon bienfaiteur,
En différant notre bonheur.

(A la fin de la ritournelle, on frappe, il écoute, et dit :)

Qui est-ce qui frappe?

SCÈNE V. — ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE, FABIO.

FABIO. — C'est moi, seigneur Aldobrandin.

ALDOBRANDIN. — Ah! c'est Fabio qui vient me rendre réponse de sa commission.... Belle Clémentine, songez-y sérieusement. (*Il va ouvrir.*)

FABIO, *en entrant.* — Je vous ai interrompu.

ALDOBRANDIN. — Oui, je parlois.... Pensez, Clémentine, que vous me désobligeriez infiniment : votre gouvernante est sortie, vous allez monter chez vous, vous allez rentrer dans votre appartement, vous enfermer seule dans votre chambre; réfléchissez bien, j'attends votre réponse, et je ne doute pas qu'elle ne me soit favorable. (*Clémentine fait une révérence, et sort.*)

SCÈNE VI. — ALDOBRANDIN, FABIO

ALDOBRANDIN. — Hé bien ! as-tu fait mon affaire?

FABIO. — Oui, et non : il y a deux heures que je serois ici, si je n'avois été arrêté à tous les coins de rue par tous ces captifs que l'on promène.

ALDOBRANDIN. — Ces captifs ? Et les as-tu vus ?

FABIO. — Oui.

ALDOBRANDIN. — Et n'est-il pas parmi eux quelque homme de connoissance ?

FABIO. — Non, je n'en ai pas vu.

ALDOBRANDIN. — C'est que je crains toujours....

FABIO. — Quoi! pour ces deux hommes? N'ayez nulle crainte; vous devez être sûr de mon exactitude.

ALDOBRANDIN. — C'est qu'il est des événements si singuliers !

FABIO. — Des événements! Les événements qui arrivent, c'est que vos deux gaillards sont à présent enfoncés jusqu'aux genoux dans les sables de l'Arabie, et qu'ils suivent, comme ils peuvent, la caravane qui va à la Mecque.

ALDOBRANDIN. — Et tu penses que le musulman qui les a achetés ne reviendra pas à Tunis ?

FABIO. — Bon ! il va de là à Hispahan.

ALDOBRANDIN. — Ah, tant mieux! tant mieux! Je compte bien cependant les faire revenir un jour, je les rachèterai; je compte les racheter, c'est une justice.

FABIO. — Et où les retrouverez-vous ?

ALDOBRANDIN. — On retrouve aisément....

FABIO. — Oui, ceux qu'on ne cherche pas.

ALDOBRANDIN. — Et ma commission ?

FABIO. — Ah...! j'ai, suivant vos ordres, été trouver le seigneur Octave, qui est vraiment bien nommé le Magnifique : il m'a bien reçu. « Je serai, m'a-t-il dit, charmé d'obliger le seigneur Aldobrandin; mais ma haquenée (c'est le nom qu'il donne à ce cheval), ma haquenée est de deux mille ducats. »

ALDOBRANDIN. — Deux mille ducats !

FABIO. — Deux mille ducats. Je me suis récrié, avec raison, sur ce prix-là. « N'est-ce pas, m'a-t-il dit, un des plus beaux chevaux qu'il y ait? — Oui. — En connoissez-vous un meilleur? — Non. — Hé bien ! deux mille ducats. Tenez, a-t-il repris, faisons mieux : que quelqu'un

lui fasse faire le tour de la place en tenant la bride avec ses dents, et je le lui donne. »

ALDOBRANDIN. — Je n'ai besoin ni de ses dons, ni de cet essai.

FABIO.— Ah ! le cheval est beau; ah ! il est très-beau : je l'aurois accepté, moi.

ALDOBRANDIN. — Ah ! je te crois.

FABIO. — Après plusieurs autres propositions aussi singulières, il m'a dit : « Quelle est cette jolie personne qu'il a chez lui? — C'est, lui ai-je répondu, une fille de condition qu'il a élevée dès l'enfance, et qu'il va épouser. » Il a rêvé un peu de temps, a éclaté de rire, et puis il m'a dit : « Je lui crois de l'esprit, et je désirerois en juger : qu'il m'accorde avec elle une demi-heure, un quart d'heure de conversation tête à tête, et mon cheval est à lui. »

ALDOBRANDIN. — C'est un insolent.

FABIO. — C'est ce que je lui ai dit, non pas tout à fait comme cela.

ALDOBRANDIN. — Ah ! je te crois encore.

FABIO. — Mais je lui ai bien dit, je l'ai bien assuré que vous seriez offensé d'une pareille proposition. « Comment, a-t-il repris, comment! causer avec elle, lui parler! Il auroit une bien mauvaise opinion de mes mœurs et de mon honnêteté, s'il pensoit que j'eusse un dessein qui blessât le respect que je lui dois, et s'il pouvoit imaginer que je lui tiendrai d'autres propos que ceux qui conviennent à son âge, à son sexe et à sa condition. »

ALDOBRANDIN. — Quoi ! causer, jaser, parler?

FABIO. — Oui, causer, jaser, parler. Ah ! je l'ai bien fait expliquer.

ALDOBRANDIN. — Il mériteroit bien que j'acceptasse la proposition.

FABIO. — A votre place, j'accepterois, je n'hésiterois pas : lorsque les fous jettent quelque chose, c'est aux hommes sages de le ramasser.

ALDOBRANDIN. — Il y a quelque sous-entendu qu'il n'explique pas.

FABIO. — Ah ! le cheval est beau; ah ! il est, il est.... ah, ah ! c'est un superbe cheval !

ALDOBRANDIN. — Causer, jaser, un quart d'heure, deux millie ducats. (*Il rêve.*)

FABIO.

ARIETTE.

Ah, c'est un superbe cheval !
Ah, c'est un superbe cheval !
Je n'ai pas vu de plus fier animal.
Le col, la croupe, l'encolure,
Et la plus charmante allure;
Très-bien des flancs, sûr de ses reins;
Jambe fine, il a tous ses crins;
D'impatience il se consume,
Et son mors est couvert d'écume;
Toujours, toujours en mouvement;
L'air inquiet et l'œil ardent.
Des soldats ont passé, le son de leur trompette

L'a rendu furieux; il bondit et se jette
A vingt pas, et brise sa gourmette.

Ah, c'est un superbe cheval!
Je n'ai point vu de plus fier animal.

ALDOBRANDIN. — J'entends des chevaux dans la première cour.

FABIO. — Je parie que c'est lui qui vient vous voir : voyez, allez au-devant de lui. En vérité, c'est un fou bien généreux, bien aimable. J'accepterois la proposition.

(Aldobrandin sort, Fabio le suit des yeux, et il occupe ainsi la scène pendant la ritournelle du morceau qui suit.)

SCÈNE VII. — ALDOBRANDIN, LE MAGNIFIQUE, FABIO.

(Le morceau commence avant la présence d'Aldobrandin et du Magnifique.)

ALDOBRANDIN.	LE MAGNIFIQUE.	FABIO.
En vérité, vous m'étonnez;		
Assurément, vous badinez;	Non, non, je ne badine pas;	Bon, bon;
Vous me présentez un appas;	Je ne présente point d'appas;	Que risque-t-il? bon, bon,
Vous avez quelque subterfuge;	Je n'ai point de subterfuge;	
Ou bien je ne vous comprends pas.	Tenez, cet homme en sera juge;	Puisque moi j'en serai le juge,
Vous avez quelque subterfuge :	Ou donnez deux mille ducats :	J'accepterois
Non, non, je n'en démordrai pas,	Mon cheval est chez vous, là-bas;	La proposition,
Vous avez quelque subterfuge.	Il est à vous, il est là-bas;	J'accepterois
C'est bien cher, deux mille ducats.	Mais il faut deux mille ducats.	La proposition.
Un quart d'heure avec Clémentine,		
	Avec la belle Clémentine,	
Causer, jaser		Que risque-t-il en son honneur?
En tout honneur,	Causer, jaser	J'accepterois
Sans nulle expression badine,	En tout honneur,	La proposition.
Sans nul mot qui choque son cœur.	Sans nul mot qui choque son cœur.	
De plus, je veux être présent;		

ALDOBRANDIN. LE MAGNIFIQUE. FABIO.

Quoi! vous voulez être présent?

Oui, moi présent,
Oui, moi présent.

Vous présent?
Vous présent?
Hé bien! soit, vous serez présent;
Mais vous ne nous entendrez pas;
Et vous vous tiendrez à vingt pas.

Non, je ne vous entendrai pas;
Vous le voulez, soit, à dix pas :

Que risque-t-il, étant présent?
J'accepterois, etc.

Causer, jaser,
En tout honneur,
Sans nul mot qui choque son cœur.

Causer, jaser,
En tout honneur.

(Dans la ritournelle de ce morceau se liera l'ouverture en sourdine, le son en augmentera par degrés, il exprimera le bruit et les instruments d'un cortége qui passe; ils écoutent tous trois.)

LE MAGNIFIQUE.—Voici les captifs et tout leur cortége qui reviennent dans la place, descendons. Pourquoi la belle Clémentine ne vient-elle pas voir ce spectacle?

ALDOBRANDIN. — Descendons, voyons plutôt le sujet de nos débats.

(Alors on reprend des parties de l'ouverture.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ALIX. (*Elle entre en regardant de tous côtés.*)

Il n'y a personne, non : entre, viens donc.

SCÈNE II. — ALIX, LAURENCE.

ALIX. — Ah, te voilà! ah, mon ami! Hé mais! conte-moi donc, conte-moi donc : que je suis aise! Mets-toi là, non, ici; non, là; mets-toi ici : bien. (*Elle le met dans un fauteuil, le regarde.*) Lève-toi, que je te voie, assieds-toi, tu es las. Voilà donc une de tes chaînes : ah! les vilains Turcs! si j'étois de leurs femmes.... On dit qu'elles sont enfermées : est-ce vrai?

LAURENCE. — Oui.

ALIX. — Mais parle-moi donc, tu ne me parles pas.

LAURENCE. — Voilà donc notre maison !

ALIX. — Hé oui, la voilà; hé oui, la voilà. A propos, j'oublioıs.... Reste ici, assieds-toi, je reviens; ne sors pas d'ici, je reviens. (*Elle part, et pendant la ritournelle du morceau qui suit, elle revient le faire asseoir.*)

SCÈNE III. — LAURENCE.

ARIETTE.

Ah ! si jamais je cours les mers,
Si jamais je quitte la plage,
Si j'abandonne le rivage,
Que j'éprouve cent maux divers.

Frappé des vents et de l'orage,
Que mon vaisseau fasse naufrage,
Que les Turcs prennent l'équipage,
Que je retombe en esclavage,
Et qu'en proie à toutes les rages,
J'expire enfin sous les outrages
Et sous les tourments des enfers.

Cet asile
Est si tranquille !
Cette maison est si bien !
Oui, ma femme est si gentille...!
Par son air et son maintien,
On la croiroit encore fille.

Ah ! si jamais je cours les mers,
Si jamais je quitte la plage,
Si j'abandonne le rivage,
Que j'éprouve cent maux divers.

SCÈNE IV. — LAURENCE, ALIX.

ALIX *apporte du vin dans un grand gobelet qu'elle tient avec ses deux mains.* — Tiens, bois, bois, mange, voilà du gâteau, voilà du biscuit; mets tout cela dans tes poches. Ah, mon ami ! ah, comme je t'ai reconnu ! C'est par cette fenêtre que je t'ai vu : ne me trouves-tu pas bien changée ?

LAURENCE. — Non : et moi ?

ALIX. — Ah ! tu es mieux, tu es plus grand, tu es plus fort; quand on aura fait tes cheveux, tu seras bien : tes habits seront trop courts et trop étroits; je les ai encore, je te les enverrai : et ton habit brun, et ton habit rouge, et cette veste que je t'ai brodée, je n'ai pas voulu m'en défaire; cela me rappeloit ton idée. Mais mange donc : est-ce que tu n'as pas d'appétit, de me revoir ?

LAURENCE. — Non, c'est de joie; je ne peux manger,

ALIX. — Ah, bon Dieu! comme je suis donc aise de te revoir! comme nous allons vivre ensemble! Et où vas-tu passer la nuit?

LAURENCE. — Chez le seigneur Octave, avec notre maître.

ALIX. — Demain tu demeureras ici.

LAURENCE. — Ah, que nous avons évité un grand danger! Quinze heures plus tard, nous ne serions jamais revenus ici. Nous avons été vendus trois fois : celui qui en dernier lieu nous avoit achetés partoit pour aller dans le fond de l'Asie; et jamais, jamais, je ne t'aurois revue.

ALIX. — Ah, mon ami! quel malheur! Et que ne nous écrivois-tu?

LAURENCE. — Pour ma part, moi, j'ai écrit plus de vingt lettres toutes ici, toutes à ton adresse.

ALIX. — Je n'ai entendu parler d'aucune; mais voici Clémentine, la fille de notre maître.

SCÈNE V. — CLÉMENTINE, LAURENCE, ALIX.

LAURENCE. — La fille de notre maître? qu'elle est belle! qu'elle est grande! Ah, belle odalisque! vous ne reconnoissez pas Laurence?

CLÉMENTINE. — Ma bonne, c'est votre mari?

ALIX. — Hé oui, c'est lui; hé oui, c'est lui.

CLÉMENTINE. — Mon père est-il vivant?

LAURENCE. — Oui, sans doute, il l'est, et en bonne santé.

CLÉMENTINE. — Mon père est vivant! ah, ciel! Est-il ici? est-il à Florence?

LAURENCE. — Oui, il est chez le seigneur Octave, qui nous a rachetés, qui est bien le plus digne seigneur.... qui est bien le plus brave homme....

CLÉMENTINE. — Et connoît-il mon père? sait-il que c'est à lui qu'il a rendu service?

LAURENCE. — Paix, chut!

CLÉMENTINE. — Quoi?

LAURENCE. — C'est que, s'il le sait, il ne le sait que de moi; c'est que je ne sais comment cela s'est fait : je le lui ai dit imprudemment, par ma faute; je ne croyois pas faire mal en le lui disant, et mon maître ne me l'a défendu que depuis que je l'ai dit.

CLÉMENTINE. — Et le seigneur Octave a-t-il paru surpris?

LAURENCE. — Sa joie a été si grande, qu'il m'a donné sa bourse et tout l'or qui étoit dedans.

CLÉMENTINE. — Sa joie.... Il falloit refuser cet argent.

LAURENCE. — Il nous a tant accoutumés à ses bienfaits, que je n'ai pas osé; et vous parlez de sa joie, l'argent qu'il m'a donné n'est rien : il a sur-le-champ ordonné une fête superbe pour célébrer ce soir le retour de mon maître.

CLÉMENTINE. — Et mon père sait-il qu'il en est connu?

LAURENCE. — Non, il ne s'en doute pas. Il ne faut pas non plus dire au seigneur Aldobrandin que mon maître est arrivé, il l'a défendu : prends-tu garde, toi, qu'il ne vienne?

ALIX. — Ah! que oui, j'écoute.

CLÉMENTINE. — Laurence, dites à mon père, témoignez-lui combien je désire de me jeter dans ses bras, combien j'ai d'impatience de le voir et de l'embrasser.

LAURENCE. — Je vais le lui dire. Qu'il va être content de se voir tout d'un coup une fille si belle, si aimable! Mais regarde donc, c'est tout le portrait de madame.

ALIX. — Hé, vite! hé, vite! sauve-toi, j'ai cru entendre le seigneur Aldobrandin; il ne manquera pas d'aller à la course des chevaux, je vous ferai entrer; je dirai au portier que vous venez par son ordre, et puis je mettrai une corbeille de fleurs sur la fenêtre par où je t'ai vu passer; ce sera le signal, cela voudra dire qu'il est parti.

LAURENCE. — Mais si tu envoyois....

ALIX. — Pars vite, pars.

CLÉMENTINE. — A mon père, je vous en prie.

LAURENCE. — Oui.... oui.... la corbeille de fleurs.

ALIX. — Oui, oui.

SCÈNE VI. — CLÉMENTINE, ALIX.

CLÉMENTINE. — Ah! quel bonheur! mon père est vivant

ALIX. — Et mon mari! et mon mari!

CLÉMENTINE. — Ma bonne, le portrait de mon père qui est dans ma chambre est-il ressemblant?

ALIX. — Oui, il est parlant; il l'étoit du moins lorsqu'il est parti.

CLÉMENTINE. — Ah! je le reconnoîtrai : je l'ai tant regardé!

ALIX. — Asseyons-nous, paroissons occupées; prenez votre ouvrage, tenez, faites un bouquet, si le seigneur Aldobrandin vient, qu'il ne se doute pas, qu'il ne s'aperçoive pas de notre agitation. Pour moi, je suis si émue, ma chère fille! Vous êtes plus tranquille, vous; vous êtes bien heureuse! (*En s'asseyant.*) Comment avez-vous trouvé mon mari? son air? sa figure?

CLÉMENTINE. — Fort bien; il a l'air d'un honnête homme.

ALIX. — Ah! il l'est, il l'est.

CLÉMENTINE. — A présent, ma bonne, je crois qu'on ne peut plus me marier sans le consentement de mon père.

ALIX. — Non, sans doute; mais il vous accordera certainement au seigneur Aldobrandin.

CLÉMENTINE. — Ah! ma bonne.... je ne l'aime pas.

ALIX. — Vous ne l'aimez pas! quoi! votre bon ami? Un homme qui a l'estime de tout le monde? qui passe pour le plus honnête homme qui soit dans Florence? lui qui vous a élevée dès le bas âge? dont vous avez reçu tant de soins, tant d'attentions? celui qui.... Hé! qui peut vous faire pleurer?

DUO.

CLÉMENTINE.

Je ne sais pourquoi je pleure,
Mais mon cœur est oppressé;

ALIX.

Quoi! se peut-il que l'on pleure?

CLÉMENTINE.

Un mouvement insensé
M'agite depuis une heure.
Je ne sais pourquoi je pleure,
Mais mon cœur est oppressé.
Je sens toute l'allégresse
Que promet cet heureux jour;
Mais j'éprouve tour à tour
Des sentiments de tendresse,
D'espoir, de crainte et d'amour.
Je ne sais pourquoi je pleure,
Mais mon cœur est oppressé;
Un mouvement insensé
M'agite depuis une heure.
Je ne sais pourquoi je pleure,
Mais mon cœur est oppressé.

ALIX.

Votre cœur est insensé;
Et peut-il être oppressé?
Peut-être dans un quart d'heure,
Un père en vos bras pressé,
Sera par vous embrassé.

De crainte? ah! quelle foiblesse!
Passe encor pour de l'amour;
Nous allons tous en ce jour
Faire une même famille.
Quel plaisir! mon cœur petille,
Mon mari.... ce cher amour!
Quoi! se peut-il que l'on pleure?
Quel mouvement insensé!

(Pendant la ritournelle de ce morceau, elles seront supposées entendre le bruit des personnes qui viennent; elles se mettent et s'attachent à leur ouvrage avec une sorte d'affectation plus marquée : l'ouvrage de Clémentine est de faire un bouquet, de se l'attacher; il en reste une rose, qu'elle garde à sa main.)

SCÈNE VII. — LE MAGNIFIQUE, ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE, ALIX.

CLÉMENTINE. — Le voici, ah! ma bonne, le Magnifique! N'est-ce pas là le seigneur dont vous m'avez parlé?...

ALIX. — Oui, oui; paix!

LE MAGNIFIQUE. — Belle Clémentine, le moment heureux que la fortune me présente....

ALDOBRANDIN. — Seigneur Octave, un instant, un instant, s'il vous plaît; il est bon que je prévienne.... Je vous prie de passer dans mon cabinet, vous savez qu'il faut que Fabio soit ici.... je l'attends. (*Il le conduit jusqu'à la porte du cabinet.*)

CLÉMENTINE, *à Alix.* — Que veut-il me dire?

ALIX. — Je n'en sais rien.

SCÈNE VIII. — ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE, ALIX.

ALDOBRANDIN, *à Alix.* — Laissez-nous.

SCÈNE IX. — ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE.

ALDOBRANDIN. — Ma chère Clémentine, j'ai une grâce à vous demander.

CLÉMENTINE. — A moi?

ALDOBRANDIN. — Oui.

CLÉMENTINE. — Est-ce la même que ce matin?

ALDOBRANDIN. — Non.

CLÉMENTINE. — Ah! tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne me pressiez pas de vous épouser.

ALDOBRANDIN. — Non, non; nous en parlerons une autre fois : ce que je désire de vous n'offre même aucune difficulté.

CLÉMENTINE. — Dites, je suis prête à vous obéir.

ALDOBRANDIN. — Cependant cela peut vous étonner, cela va vous surprendre.... mais je suis sûr.... que vous en rirez; écoutez.

CLÉMENTINE. — Je vous écoute.

ALDOBRANDIN. — Il y a dans cette ville un jeune Florentin nommé le seigneur Octave; c'est celui qui vient d'entrer à l'instant, et qui vous a saluée. Le peuple, qui se plaît à donner des surnoms, l'appelle le Magnifique; on devroit bien plutôt l'appeler l'extravagant; vous en allez juger. J'ai su qu'il avoit un cheval très-beau, j'ai voulu le voir, je l'ai vu; il est bien, très-bien.... assez bien, il m'a plu; je suis sûr qu'à la course qui va se faire, on n'en verra pas de meilleur : or je désire acheter ce cheval, je lui en ai fait offrir des sommes exorbitantes; imagineriez-vous ce qu'il m'a répondu? « Non, a-t-il dit, je ne veux point d'argent, l'argent ne peut payer mon cheval; je désire seulement parler un quart d'heure à la jeune personne qui demeure chez lui. »

CLÉMENTINE. — A moi?

ALDOBRANDIN. — Oui.

CLÉMENTINE. — Me parler!...

ALDOBRANDIN. — Vous parler, un quart d'heure seulement. « Mais, a-t-il repris, je ne veux être entendu de personne que d'elle; si le seigneur Aldobrandin me fait obtenir cette faveur, mon cheval est à lui. » Eh bien! Clémentine, avez-vous jamais entendu parler d'une extravagance aussi marquée?

CLÉMENTINE. — Me parler! à moi?

ALDOBRANDIN. — Ah! ne craignez rien, je serai présent.

CLÉMENTINE. — Je n'en doute pas; mais j'ai de la peine à concevoir....

ALDOBRANDIN. — Vous avez raison, cela n'est pas concevable.

CLÉMENTINE. — Permettez-moi de vous demander ce que vous lui avez répondu.

ALDOBRANDIN. — Pour le déconcerter, j'ai accepté sa proposition.

CLÉMENTINE. — Je ne sais, mon bon ami, mais il me semble....

ALDOBRANDIN. — Ah! point de réflexion; cela est dit, il va vous parler, il attend que vous y consentiez : or voici ce que j'ai imaginé : je désire de vous, je vous prie, je vous supplie, et vous m'avez promis de faire ce que je désire.... je vous prie de ne pas répondre un mot à ce qu'il vous dira, de ne pas l'écouter; il ne manquera pas de vous assurer que vous êtes charmante, qu'il vous aime, qu'il vous adore, et de vous étourdir de tous les propos que les galants de profession sont accoutumés de tenir aux jeunes personnes; mais je vous prie (je serai présent), je vous prie de le traiter avec le mépris qu'il mérite, et même vous le devez; oui, vous devez le confondre de vos regards. Comment!... il suppose!... il met un prix à une conversation avec vous : imaginez-vous quelle indignité! Pensez-vous à toute la singularité, à toute l'idée, à tout, à tout ce que cela renferme? Un

pourparler, un cheval, un quart d'heure. Pour moi, je compte bien le lui renvoyer, ou lui payer le prix qu'il vaut; mais il est bon d'apprendre à ces jeunes impudents, et de leur faire sentir.... Enfin, ma chère Clémentine, me le promettez-vous? Au reste, vous l'avez promis.

CLÉMENTINE. — Il me parlera!

ALDOBRANDIN. — Oui.

CLÉMENTINE. — Je le veux bien, je vous obéirai.

ALDOBRANDIN. — Et vous ne lui répondrez pas?

CLÉMENTINE. — Mais que pensera-t-il de moi?

ALDOBRANDIN. — Cela ne doit pas vous intéresser.

CLÉMENTINE. — Vous le voulez, j'obéirai.

ALDOBRANDIN. — Cela suffit, je vais le faire venir.

SCÈNE X. — CLÉMENTINE.

ARIETTE.

Quelle contrainte!
Je vais le voir,
Ah! quelle crainte
Vient m'émouvoir!

Celui que j'aime
Va me parler,
Va me parler!
Mon trouble extrême
Me fait trembler.
Mais sans répondre,
Sans nuls égards,
Moi le confondre
De mes regards!
Vaine défense,
C'est une offense,
Si j'obéis :
Un tel silence
Est-il permis?
Vaine défense!
Quoi, je balance!
Je l'ai promis,
Je l'ai promis.

Quelle contrainte! etc.

SCÈNE XI. — ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE, LE MAGNIFIQUE; FABIO, *dans le fond de la scène.*

Morceau de musique.

ALDOBRANDIN.

Clémentine, mettez-vous là;
Vous pouvez lui parler autant qu'il
vous plaira,

LE MAGNIFIQUE.

ALDOBRANDIN.

Personne ne vous entendra,
Car moi, seigneur, je me mets là.

Pourquoi cela?

Il n'est besoin
Pour tout témoin
Que de mes yeux :
Pourquoi si loin?
Ici c'est bien.

Soit, je le veux.

LE MAGNIFIQUE.

Non, s'il vous plaît, mettez-vous là.
Mettez-vous là, mettez-vous là;
Un peu plus loin :
Il n'est besoin
Pour tout témoin
Que de vos yeux :
Ici c'est mieux.

Non, non, c'est mieux,
C'est mieux, c'est mieux.

(Ici une sorte de ritournelle, pendant laquelle Aldobrandin tire sa montre, le Magnifique la sienne; ils regardent à quelle heure elles sont. Le Magnifique remet la sienne entre les mains de Fabio, qui se retire dans le fond de la scène avec Aldobrandin.)

LE MAGNIFIQUE.

Pardonnez, belle Clémentine,
Le parti que j'ai su choisir :
Mais je n'ai qu'un instant, et je dois le saisir.
Oui, cet instant me détermine
A marquer sans détour l'objet de mon désir.

De vous dépend le bonheur de ma vie,
J'ai pour vous le plus tendre amour.
Et je désire, hélas! par un juste retour,
Voir votre main avec la mienne unie.
Répondez-moi, je vous en prie :
De vous dépend le bonheur de ma vie.

Répondez-moi, je vous en prie;
Répondez-moi, répondez-moi.
Quoi! pas un mot?... mais quel silence!
Quoi! pas un mot?... quoi! rien.... Que faut-il que je pense?
Seroit-ce du mépris? Non, non, ah! je le voi,
Aldobrandin vous prescrit cette loi,
Il vous force par sa présence
D'observer ce cruel silence.

LE MAGNIFIQUE.

Seigneur, seigneur Aldobrandin,
Cette contrainte est détestable,
Et ce silence qui m'accable

ALDOBRANDIN.

Parlez, le succès est certain;
Parlez, votre quart d'heure avance vers sa fin.
Vous perdez plus d'une minute :

FABIO.

Oh! le bon tour qu'il lui fait là!
S'attendoit-il à celui-là?
Elle est muette, ha, ha, ha, ha!

LE MAGNIFIQUE.
Est de vous un ordre certain.

ALDOBRANDIN.
Pour moi mon marché s'exécute :
Parlez, votre quart d'heure avance vers sa fin.

FABIO.

LE MAGNIFIQUE.

Non, non, charmante Clémentine,
Je suis sûr que dans votre cœur
Vous n'approuvez pas la rigueur
Du silence qui m'assassine,
Et dont s'indigne votre cœur.
Eh! vos yeux ont tant de candeur!
Je ne sais, mais je m'imagine
Voir dans ce regard enchanteur
Qu'Aldobrandin seul est l'auteur
De ce silence
Qui nous offense,
Et dont s'indigne votre cœur.

Mais on peut tromper son adresse,
L'amour m'en dicte le moyen,
L'amour m'inspire le moyen
De briser l'indigne lien
Dont la contrainte à la fois blesse
L'amour et la délicatesse,
Mon honneur et votre sagesse.

Si vous approuvez mon dessein,
Ouvrez ces doigts charmants, laissez tomber la rose
Que vous tenez à votre main;
Ce signal à l'instant dispose
De nos deux cœurs, et fixe mon destin.

LE MAGNIFIQUE.
Seigneur, seigneur Aldobrandin,
Cette contrainte est détestable,
Et ce silence qui m'accable
Est de vous un ordre certain.

ALDOBRANDIN.
Parlez, le succès est certain;
Parlez, votre quart d'heure avance vers sa fin.
Vous perdez plus d'une minute :
Pour moi mon marché s'exécute;
Parlez, votre quart d'heure avance vers sa fin

FABIO.
Ah! le bon tour, etc.

LE MAGNIFIQUE.

(A Clémentine.)

Tombez, tombez, rose charmante,
Tombez aux pieds de mon vainqueur,
Devenez l'organe du cœur,
Devenez pour nous éloquente,
Et que la plus brillante fleur,
Pour la beauté la plus touchante,
Pour la flamme la plus ardente,
Soit l'interprète du bonheur.

(La rose tombe.)

LE MAGNIFIQUE.

Amour...! Seigneur Aldobrandin,
Cette contrainte est détestable,
Et ce silence impitoyable
Est de vous un ordre certain.
Je ne vous croyois pas si fin.

ALDOBRANDIN.

Parlez, parlez, etc

FABIO.

Ah! le bon tour, etc.

LE MAGNIFIQUE.

(A Clémentine.)

J'emporte du moins cette rose,
Qui, bien moins muette que vous,
Répond à mes désirs par un parfum si doux,
Qu'il semble que pour moi cette fleur est éclose.

(A Aldobrandin.)

FABIO.

Votre cœur n'en est pas jaloux?

Seigneur, seigneur Allobrandin,
Je vous croyois de bonne foi,
Je ne vous croyois pas si fin.

Il ne le croyoit pas si fin.

ALDOBRANDIN.

Non, non, je n'en suis pas jaloux,
Elle est à vous, elle est à vous.
Un beau cheval pour une rose,
Elle est à vous, elle est à vous.

Votre quart d'heure est à sa fin.
Il ne faut plus qu'une minute.
Pour moi, mon marché s'exécute.

(Clémentine se retire, Fabio rend la montre au Magnifique.)

LE MAGNIFIQUE.

Je ne vous croyois pas si fin.

Je te la donne, garde-la;
Point de réplique,
Je te la donne, garde-la.
Je ne vous croyois pas si fin.

FABIO.

Votre quart d'heure est à sa fin.
Et votre montre que voilà....

Cette montre?

Il est bien nommé, Magnifique.
Que donneroit-il donc à ceux
Qui sauroient contenter ses vœux?

ALDOBRANDIN.

Votre quart d'heure est à sa fin.

Il ne me croyoit pas si fin.

(Pendant la ritournelle de ce morceau, Aldobrandin reconduit le Magnifique, Fabio reste sur la scène.)

SCÈNE XII. — ALDOBRANDIN, FABIO.

FABIO, *regardant la montre.* — Si je pouvois lui rendre service!

ALDOBRANDIN. — J'entends d'ici les fanfares de la course; amenez-moi la haquenée, j'y cours. Il me paroît qu'il aime Clémentine; mais ce soir le contrat : avertis le notaire.

FABIO. — Je n'y manquerai pas.

(Pendant l'entr'acte, le morceau de musique de la course des fanfares.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.—CLÉMENTINE.

ARIETTE.

Ah! que je me sens coupable!
Que va-t-il penser de moi?
Je ne vois qu'avec effroi
Le reproche qui m'accable.
Que va-t-il penser de moi?
Que va-t-il penser de moi?

Son cœur m'adresse ses vœux,
Et, malgré moi favorable,
Le mien répond à ses feux.
Ah! que je me sens coupable!

Mais aussi que de vertus!
Quel fonds de délicatesse!
Par ses services rendus,
A-t-il forcé ma tendresse?
A-t-il dans cet entretien
Dit un seul mot de mon père?
Faire cesser sa misère
Est un titre, il n'en dit rien.

N'importe, hélas! je suis coupable,
Que va-t-il penser de moi?
Je ne vois qu'avec effroi
Le reproche qui m'accable.
Que va-t-il penser de moi?
Que va-t-il penser de moi?

(Pendant la ritournelle, Alix apporte la corbeille de fleurs, qu'elle va poser sur la fenêtre indiquée.)

SCÈNE II. — CLÉMENTINE, ALIX.

ALIX. — J'ai mis la corbeille, je ne crois pas qu'ils tardent : le seigneur Aldobrandin est sorti; mais, ma chère fille, il vous a parlé en particulier; que vouloit-il vous dire? Est-ce qu'il se douteroit de l'arrivée de votre père?

CLÉMENTINE. — Non.

ALIX. — Il sera bien étonné et bien charmé de le voir.

CLÉMENTINE. — Je le crois : ne m'avez-vous pas dit, ma bonne, que cette maison-ci appartient à mon père, et que c'est chez lui que nous demeurons?

ALIX. — Oui, mais le seigneur Aldobrandin y a fait apporter ses meubles, et ils n'en sortiront pas; car étant marié avec vous, nous y resterons tous ensemble, tous ensemble, tous ensemble.

SCÈNE III. — CLÉMENTINE, ALIX, LAURENCE.

ALIX. — Ah! voilà mon mari.

CLÉMENTINE. — Hé bien, Laurence, mon père vient-il?

LAURENCE. — Oui, il s'est arrêté à la porte avec le seigneur Octave, qui l'a conduit jusqu'ici.

CLÉMENTINE. — Le seigneur Octave?

LAURENCE. — Oui.

CLÉMENTINE. — Mon père sait donc qu'il en est connu?

LAURENCE. — Non, il ne s'en doute en aucune manière. « Quoi! lui dit le Magnifique d'un air étonné, vous connoissez le seigneur Aldobrandin! — Oui. — Savez-vous qu'il a chez lui la plus charmante, la plus belle.... »

CLÉMENTINE. — Et croyez-vous, Laurence, qu'il suivra mon père jusqu'ici?

LAURENCE. — Sans doute, car il ne le quitte pas.
CLÉMENTINE. — Ah, ciel! (*Elle rêve et sort.*)
LAURENCE, *à Alix.* — Bonjour donc, alla balla, micrac balla.
ALIX. — Qu'est-ce que tu dis donc?
LAURENCE. — C'est le bonjour en turc.
ALIX. — Ah! oublions ces vilaines gens-là, ne pensons qu'à nous, mon ami. Ton habit est trop court et trop étroit, je te l'avois bien dit.

SCÈNE IV. — ALIX, LAURENCE.

DUO.

(Pendant la ritournelle, Alix regarde l'habit qui est trop court, et commence le duo en regardant Laurence.)

ALIX.

Te voilà donc,
Mon mari!
N'ayons qu'un cœur :
C'est un grand bonheur que cela.
Toujours unis ensemble,
Nous serons heureux :
Que t'en semble?

J'ai de l'argent :
Tiens, voilà mon petit trésor;
Garde-le, toi, garde-le-moi;
C'est à moi de te le céder.
C'est au mari de le garder.

Te voilà donc,
Mon mari!
N'ayons qu'un cœur :
C'est un grand plaisir que cela.

LAURENCE.

Oui, me voilà,
Ma petite femme
N'ayons qu'une âme :
C'est un grand bonheur que cela.
Toujours ensemble,
Nous serons heureux.

Moi, j'ai de l'or.
Voilà le mien, garde-le-moi.
Garde-le, toi.
C'est à la femme à le garder.
C'est à la femme à le garder.

Oui, me voilà,
Ma petite femme!
N'ayons qu'une âme :
C'est un grand plaisir que cela.

SCÈNE V. — ALIX, LAURENCE, FABIO.

FABIO, *à Alix.* — Le seigneur Aldobrandin m'a dit de vous dire que le notaire qui.... qui.... qui....

(Sa voix s'éteint, parce que Laurence le regarde de pied en cap; Fabio recule interdit; Laurence avance sur lui; Fabio recule jusqu'au fond de la scène; Laurence le suit; Fabio s'enfuit, et Laurence le poursuit.)

SCÈNE VI. — ALIX, *pendant la ritournelle de ce morceau, a regardé ce qui vient de se passer avec étonnement et inquiétude.*

ARIETTE.

O ciel, quel air de courroux!
Pourquoi cette fantaisie?

Ah! sans doute il est jaloux.
Ah! c'est de la jalousie.

C'est pis qu'une frénésie :
Fabio vient près de nous,
Il le poursuit en courroux;
Ah! c'est de la jalousie,
Ah! c'est de la jalousie,
Ah! c'est de la jalousie.

Dans ces pays malheureux,
Dans ces pays d'esclavage,
Toute femme est mise en cage,
Tout homme est d'humeur sauvage.
Il est sans doute comme eux.

Pourquoi cette fantaisie?
C'est bien une frénésie.
Il étoit si charmant,
Si content,
Si plaisant!
Il rioit,
Il parloit,
Il sembloit
Qu'il m'aimoit;
Et voilà qu'irrité,
Dépité
Contre nous...!
Ah! c'est de la jalousie.
Ah! sans doute, il est jaloux, etc.

SCÈNE VII. — CLÉMENTINE, ALIX.

CLÉMENTINE. — Ah, ma bonne, les voici! et mon père n'est pas seul; ils se sont arrêtés au bas de l'escalier.

ALIX. — Restez ici, je vais vous rejoindre; je ne sais ce qu'est devenu mon mari.

SCÈNE VIII. — CLÉMENTINE.

Dois-je rester? dois-je paroître? dois-je m'offrir à ses yeux? Mais il est avec lui....Non, restons.... Ah! quel bonheur!

ARIETTE.

Jour heureux! douce espérance!
O moment rempli d'appas!
Quoi l'auteur de ma naissance
Va se trouver dans mes bras!

Je vais embrasser mon père !
Et par qui le sort prospère
M'accorde-t-il ce bonheur ?
Par les mains de ce que j'aime ;
Et ce bien, ce bien suprême,
Vient au-devant de mon cœur :
Il lui dit : « Le devoir même
Applaudit à ton vainqueur. »
Jour heureux ! douce espérance ! etc.

SCÈNE IX. — CLÉMENTINE, ALIX.

ALIX. — Je n'ai pu trouver mon mari ; les voici qui montent le perron : Clémentine, retirez-vous là dedans, j'irai vous avertir ; votre père seroit peut-être fâché, si vous paroissiez devant le seigneur Octave. Demandez-moi ce qu'il est devenu !

SCÈNE X. — HORACE, ALIX.

ALIX. — Ah, mon maître ! ah, mon cher maître ! comme nous vous avons pleuré !

HORACE. — Bonjour, Alix : où est ma fille ?

ALIX. — Elle va venir, j'y cours. Ah ! qu'elle va être contente !

SCÈNE XI. — HORACE, LE MAGNIFIQUE.

LE MAGNIFIQUE. — Seigneur, je suis charmé d'être le premier à vous féliciter ; mais permettez-moi de me plaindre du peu de confiance que vous avez eue en moi.

HORACE. — Seigneur Octave, je mérite vos reproches ; mais j'avois quelques raisons pour me cacher ; je désirois m'informer de ma famille et de son état.

LE MAGNIFIQUE. — J'aurois partagé avec plaisir le soin de ces informations.

HORACE. — Je vous avois déjà des obligations si grandes, que j'aurois craint de vous causer ce nouvel embarras.

LE MAGNIFIQUE. — Je vous jure que j'en aurois ressenti la plus grande satisfaction.

HORACE. — J'avois de plus (je vous l'avouerai), j'avois à surprendre un ami négligent, ou perfide, et je voulois lui dérober la nouvelle de mon retour dans ma patrie.

LE MAGNIFIQUE. — Je vous aurois gardé le secret. Ah, seigneur ! voici votre aimable fille.

SCÈNE XII. — LE MAGNIFIQUE, HORACE, CLÉMENTINE, ALIX.

CLÉMENTINE. (*Elle baise la main que son père lui tend, elle relève la tête, son père l'embrasse ; elle regarde ensuite le Magnifique, qui tient une rose, et elle baisse la vue.*) — Ah, voilà mon père !

HORACE. — Ah, ma fille! quoi ! tu es rendue à ma tendresse! Ah, ciel! j'oublie tous mes maux.

CLÉMENTINE. — Ah, mon père! que je suis heureuse!

HORACE. — Seigneur Octave, que d'obligations!

LE MAGNIFIQUE. — Belle Clémentine, je vous en demande pardon, mais je n'ai pu me refuser au plaisir de vous voir réunis, et l'amour que je ressens m'a entraîné vers son objet.

HORACE. — Quoi, seigneur! aimeriez-vous Clémentine?

LE MAGNIFIQUE. — Qui ne l'aimeroit pas!

HORACE. — Nous sommes réunis, et pour toujours; tu retrouves ton père, et ce sera pour ton bonheur et pour le sien.

CLÉMENTINE. — Mon père, je ferai le vôtre.

HORACE. — Le seigneur Aldobrandin a-t-il eu pour vous toutes les attentions qu'il devoit avoir?

CLÉMENTINE. — Oui, seigneur; je ne l'ai jamais quitté.

HORACE. — Va-t-il bientôt rentrer?

ALIX. — Il est sorti à cheval, et ne peut tarder.

CLÉMENTINE. (*Ils s'embrassent.*) — Ah, mon père!

HORACE. — Ah, ma fille!

SCÈNE XIII. — LE MAGNIFIQUE, HORACE, ALDOBRANDIN, CLÉMENTINE, ALIX.

ALDOBRANDIN. — Que vois-je ici? qui est-ce qui a la hardiesse d'être chez moi?

HORACE. — Moi.

ALDOBRANDIN. — Vous! Ah, ciel! que vois je...! Ah, mon ami! que je t'embrasse!

HORACE. — Aldobrandin, laissez-moi, retirez-vous. Pourquoi depuis neuf années entières n'ai-je reçu aucune réponse aux lettres que je vous ai écrites?

ALDOBRANDIN. — A moi? mon ami! à moi? je n'en ai reçu aucune; et malheureusement je n'en attendois pas : la perte de ton vaisseau ne fut alors que trop confirmée.

HORACE. — Je n'ai négligé aucune occasion de vous écrire, et je n'ai reçu nulle réponse.

ALDOBRANDIN. — Penses-tu que si j'avois reçu une lettre de toi, je n'eusse couru à ton secours? doutes-tu que si j'eusse imaginé que tu existois, il fût un endroit sur la terre où je n'eusse volé pour t'arracher à la moindre adversité? Les soins que j'ai pris de ta fille, de Clémentine, et de toutes tes richesses....

ALIX. — Ses richesses!

ALDOBRANDIN. — Oui, cela seul doit te prouver ma tendresse pour

toi et mon respect pour ta mémoire. Quelles attentions n'ai-je pas eues pour elle! Qu'Alix, qui ne l'a pas quittée, me démente, s'il est possible.

ALIX. — Il est bien vrai, seigneur : tous les égards, une éducation, des maîtres, je ne l'ai pas quittée.

ALDOBRANDIN. — Clémentine elle-même peut assurer que ce matin, ce matin même (car je suis veuf), je lui offrois ma main et ma fortune. La fille de mon ami étoit pour moi préférable à toutes les femmes de l'univers; et quels que soient sa beauté, ses talents et ses grâces, ils n'étoient pour moi qu'une partie des charmes qui m'attiroient vers elle; et ton consentement à notre union doit réunir à jamais trois personnes faites pour s'aimer.

CLÉMENTINE. — Mon père!

HORACE. — Ma fille?

CLÉMENTINE. — Le seigneur Aldobrandin a pris soin de mes jours, le seigneur Octave a sauvé les vôtres.

LE MAGNIFIQUE. — Non, non, belle Clémentine. Seigneur Horace, ne parlons pas de reconnoissance : ce n'est point au père de ce que j'aime que j'ai cherché à rendre service, ainsi soyez libre; c'est de vous, belle Clémentine, c'est de votre cœur que je désirois vous obtenir.

CLÉMENTINE. — C'est à mon père à disposer de moi, j'obéirai.

ALDOBRANDIN. — Quoi, Clémentine, vous céderiez?

CLÉMENTINE. — Il a racheté mon père.

ALDOBRANDIN. — Non, non, ingrate, ce n'est point cela qui vous touche, c'est ce discours qu'il vous a tenu aujourd'hui en ma présence; mais votre père sera plus juste que vous. Et toi, mon ami, reçois les assurances de ma joie, et permets que je t'embrasse. (*Comme ils vont pour s'embrasser, on entend la ritournelle du trio.*) Quel bruit!

HORACE. — C'est Laurence.

TRIO.

LAURENCE.	FABIO.	HORACE.
	Ne me bats pas,	
	Ne me bats pas,	
Réponds, réponds;	Je vais tout dire,	
C'est toi, fripon;	Et vous instruire.	
Il faut tout dire,		Je reconnois ce drôle-là,
Il faut m'instruire :		C'est celui-là,
Parleras-tu?		Oui, le voilà;
Parleras-tu ?		Il faut m'instruire

QUATUOR.

ALDOBRANDIN. (A part.)	LAURENCE.	FABIO.	HORACE.
Que va-t-il dire?	Réponds, ré-	Ne me bats pas,	Parleras-tu?
O ciel! ô ciel!	ponds;		Il faut m'in-
Que va-t-il dire?	C'est toi, fripon.	Ne me bats pas,	struire,

ALDOBRANDIN. (A part.)
Sans doute, il l'aura reconnu;
Tout est perdu.

LAURENCE.
Je vais tout dire,
Et vous instruire.

FABIO.

HORACE.
Il faut tout dire.

FABIO.
Oui, c'est par moi que dans Tunis
On vous a mis tous deux à prix;
C'est moi qui vous revendis
A ce monarque de Candie
Qui vous menoit en Asie;
Mais dans tout ce que je fis
La censure ne peut mordre;
Car je ne fis rien sans l'ordre
Du seigneur Aldobrandin.
Le voici.

ALDOBRANDIN.
Tais-toi, coquin.

SEPTUOR.

ALDOBRANDIN.
Tais-toi, coquin;
Tais-toi, coquin.

Vous croyez ce misérable!
Coquin, tu me le paieras.

LAURENCE.
Ah, quel homme abominable!

De ce projet exécrable
Conçoit-on toute l'horreur?

LE MAGNIFIQUE.
Non, cela n'est pas croyable:
Dieux! quelle horreur!
Laissez, laissez le coupable
En proie au remords vengeur.

FABIO.
Allez, je ne vous crains pas.
Allez, je ne vous crains pas.

HORACE.
Quel projet abominable!
De ce complot détestable
Conçoit-on toute l'horreur?
Si j'en croyois ma fureur!
Sors d'ici, sors, misérable;
Sors, misérable.

CLÉMENTINE.
Qui l'eût dit de mon tuteur!
Quel projet abominable!

ALIX.
Ah, quel homme abominable!
Qui l'eût cru par sa douceur,
Par son air plein de candeur!

SCÈNE XIV. — LE MAGNIFIQUE, HORACE, CLÉMENTINE, FABIO, LAURENCE, ALIX.

SEXTUOR.

LAURENCE.

(A Fabio, lui donnant une bourse.)
Voilà ce que je t'ai promis.
Et la femme et le mari,
Nous allons vivre en famille.

FABIO.

Ah, mon ami, Grand merci!
Vivez, vivez en famille.

HORACE.

Mon ami, je vous unis.
Je voudrois bien que ma fille Fût pour vous d'un plus grand prix.
Ne faisons qu'une famille.
Je voudrois bien que ma fille Fût pour vous d'un plus haut prix.

LE MAGNIFIQUE.

Ah, seigneur! elle est sans prix.
Vivons, vivons en famille.
Ah! seigneur, elle est sans prix.

ALIX.

Et la femme et le mari,
Ah, quel ménage chéri!
Nous allons vivre en famille.

CLÉMENTINE.

Mon cœur en fera le prix,
Mon cœur en fera le prix.

(Ensuite les captifs viennent témoigner leur reconnoissance au Magnifique.)

CLÉMENTINE.

Ils gémissoient sous les peines
Du sort le plus rigoureux :
Vous avez brisé leurs chaînes,
Vous avez fait des heureux.

LES CAPTIFS.

Nous gémissions sous les peines
Du sort le plus rigoureux :
Vous avez brisé nos chaînes,
Vous avez fait des heureux.

LE MAGNIFIQUE, *à Clémentine.*

Si j'ai soulagé leurs peines,
Ah! que mon sort est heureux!
Je vais goûter dans vos chaînes
Mille instants délicieux.

(Ensuite le ballet et la contredanse.)

FIN DU MAGNIFIQUE.

LES

FEMMES VENGÉES,

OU

LES FEINTES INFIDÉLITÉS.

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE ET EN VERS,

Représenté, pour la première fois, le 20 mars 1775, par les comédiens italiens ordinaires du roi.

ACTEURS.

M. RISS.	LA PRÉSIDENTE.
MME RISS.	M. LEK.
LE PRÉSIDENT.	MME LEK.

La scène est à Reims, dans l'appartement du peintre.

SCÈNE I. — MADAME RISS.

ARIETTE.

Femmes charmantes, qui prenez
Vos devoirs, vos devoirs pour guides,
Venez,
Apprenez,
Retenez,
Comme il faut punir des perfides.
De la douceur,
Un air flatteur,
Jamais d'humeur,
Jamais d'aigreur :
C'est trop d'honneur,
Pour de tels gens;
Mais avec ruse
On les abuse,
Et l'on s'amuse
A leurs dépens.
Femmes charmantes, qui prenez
Vos devoirs, vos devoirs pour guides,
Venez,
Apprenez,
Retenez
Comme il faut punir des perfides.

SCÈNE II. — Mme RISS, LA PRÉSIDENTE.

MADAME RISS.

Ah, madame la Présidente!

LA PRÉSIDENTE.

Bonjour, madame Riss : voici la lieutenante
Qui me suit; vous m'avez fait prier de venir.

MADAME RISS.

Oui, je veux vous entretenir
Sur un fait qui, sans doute, a lieu de vous surprendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais comment pourrez-vous à l'instant me l'apprendre
Si la lieutenante est ici?

MADAME RISS.

Elle est en cette affaire intéressée aussi.

SCÈNE III. — Mme RISS, Mme LEK, LA PRÉSIDENTE.

MADAME LEK.

Bonjour, ma chère amie.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! je suis la servante
De madame la lieutenante.

MADAME LEK.

La lieutenante! eh! madame, bonjour;
Avouez qu'en disant ainsi la lieutenante,
Vous voulez m'obliger à vous dire à mon tour :
Je suis la très-humble servante
De madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Non, madame.

MADAME LEK.

Tenez, soit égards, soit devoir,
On ne rend des honneurs que pour en recevoir.
Jusqu'à présent, peu faite à ce ton des provinces
Je veux de la franchise, et non pas du respect;
Je suis madame Lek, femme de monsieur Lek,
Modeste possesseur de trois charges très-minces,
Lieutenant d'un bailli, de plus garde-marteau,
Et jadis assesseur et pilier de barreau,
Je crois qu'on ne doit pas être orgueilleuse et fière
Pour des places qui n'ont qu'un médiocre prix :
Hélas! si vous saviez comme on rit à Paris
De tout cela!

LA PRÉSIDENTE.

Madame, en aucune manière....

MADAME RISS.

Écoutez, s'il vous plaît, je n'aurois pas le temps

De vous révéler le mystère
Qui de votre présence exige ces instants.

MADAME LEK.

J'ai tort.

LA PRÉSIDENTE.

Non, pardonnez

MADAME LEK.

Oui, j'aurois dû me taire.

MADAME RISS.

Vous l'auriez dû certainement.
Allons, embrassez-vous aussi sincèrement
Que deux femmes peuvent le faire.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! moi, c'est de bon cœur.

MADAME LEK.

Et moi de même.

MADAME RISS.

Ici,
Je vous prie à souper, mesdames, aujourd'hui,
A moins que vous n'ayez quelques autres affaires.

MADAME LEK.

Non, je suis veuve.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi, je serai veuve aussi :
Monsieur le président est allé dans ses terres.

MADAME LEK.

Eh! dites à sa vigne.

MADAME RISS.

Encor?

MADAME LEK.

Je me tairai.
Mais c'est que....

MADAME RISS.

Mais, paix donc.

MADAME LEK.

Hé bien, je vous dirai
Que mon mari, forcé d'aller à la campagne
Pour des coupes de bois, avoit beaucoup d'humeur
D'abandonner ce soir sa très-chère compagne

MADAME RISS.

De l'humeur!

MADAME LEK.

Hé mais, oui. Pourquoi cet air moqueur?

LA PRÉSIDENTE.

Madame, ouvrez-nous votre cœur,
Si vous jugez que nous en soyons dignes.

MADAME RISS.

Monsieur le Président est allé dans ses vignes?

LA PRÉSIDENTE.

Oui.

MADAME RISS.

Monsieur Lek absent pour des coupes de bois?

MADAME LEK.

Oui, sans doute.

LA PRÉSIDENTE.

En partant il m'a dit plusieurs fois
Que nous n'aurions que demain sa présence.

MADAME LEK.

Que j'avois cette nuit à pleurer son absence.

MADAME RISS.

ARIETTE.

Ah! pauvres femmes que nous sommes,
Que nous sommes
Dupes des hommes!
Ils ne sont tous que des ingrats,
Que des traîtres, des scélérats.
Si la candeur, si la franchise,
Si la pudeur en nous transmise,
Des femmes n'étoient les vertus,
Sur la terre il n'en seroit plus,
On n'en verroit plus.

Ah! pauvres femmes que nous sommes,
Que nous sommes
Dupes des hommes!
Ils ne sont tous que des ingrats,
Que des traîtres, des scélérats.

LA PRÉSIDENTE.

A quel propos...?

MADAME LEK.

Pourquoi...?

LA PRÉSIDENTE.

Seroit-ce nos époux,
Qui sont ingrats?

MADAME RISS.

Où pensez-vous
Qu'ils espèrent souper?

LA PRÉSIDENTE.

Madame, je l'ignore.

MADAME LEK.

Où donc?

MADAME RISS.

Mais devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlez.

MADAME RISS.

Hé mais, encore?

MADAME LEK.

Dites-nous vite.

MADAME RISS.

Hé bien, ici, ce soir.

MADAME LEK.

Ici!

LA PRÉSIDENTE.

Ici souper! non, non, votre époux est parti :
Il doit aller coucher à la ville prochaine.

MADAME RISS.

Qu'importe?

MADAME LEK.

Quoi, vous seule! et sans votre mari?

MADAME RISS.

Sans doute; écoutez bien : depuis une semaine,
D'un air mystérieux, monsieur Lek m'assuroit
Que le cher président m'aimoit à la folie;
Et le cher président, d'autre part me juroit,
Que votre monsieur Lek me trouvoit fort jolie.
Madame, vous qui de la vanité
Ne souffrez pas l'excès avec impunité,
Souffrez-moi celle-ci; j'étois, j'étois charmée
De me voir, tout d'un coup, si tendrement aimée,
Par deux hommes galants dont les femmes n'ont pas
A rougir de manquer de jeunesse et d'appas.
Hier ils sont venus; mesdames, je vous passe
Des discours, des propos d'assez mauvaise grâce :
Monsieur le président, grave, quoique amoureux,
En termes clairs et nets m'a déclaré ses feux.
Pendant qu'il débitoit les phrases les plus fades,
Monsieur Lek, tout en feu, me lançoit des œillades;
Il me prenoit le bras, il me serroit la main.
Votre mari, madame, est un peu libertin,
Un peu libre de geste, il s'émancipe, il tranche;
Et votre président baisoit mes nœuds de manche
Respectueusement, et se croyoit heureux.
La gaieté, malgré moi, s'emparoit de mes yeux.
Cet amour en commun me sembloit si risible,
Qu'en les considérant, il m'étoit impossible
D'opposer l'air sévère à leur empressement;
Mais il falloit un terme à cet amusement
Je détournai la tête, et baissant la prunelle
Je jouai le recueillement.
Sourire à l'un.... à l'autre, un regard languissant;
Et je dis : « Oui, messieurs, votre flamme est si belle,
Qu'on ne peut résister à son aveu charmant :
Et, si vous m'assurez un parfait dévouement,

Si vous me faites la promesse
D'observer avec moi la plus grande sagesse,
Je vous donne à souper, demain au soir ici;
J'entendrai vos raisons. Sachez que mon mari
Part demain : pour deux jours le volage me quitte.
— Ah, madame! ah, madame! — Eh! oui, oui, partez vite;
Sortez tout doucement, je crains que des jaloux,
Par des rapports malins, n'effrayent mon époux.
Demain, je vous attends; vous viendrez sur la brune »
Ils sont sortis, ravis de leur bonne fortune,
Et c'est ce soir ici qu'ils viennent; à mon tour,
Je veux savoir de vous ce que de leur amour
Vous voulez que je fasse.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! c'est épouvantable!

MADAME LEK.

A-t-on jamais parlé d'un procédé semblable?

LA PRÉSIDENTE.

L'infidèle!

MADAME LEK.

Le traître! ah! je le surprendrai.

LA PRÉSIDENTE.

Si vous le permettez, madame, je viendrai
Lui demander ici le sujet qui l'amène,
Et lui dire....

MADAME LEK.

Pour moi, je veux faire une scène
Qui le fasse rougir de son indignité.

LA PRÉSIDENTE.

Moi, je veux publier son infidélité.

MADAME RISS.

Non, rien de tout cela; si vous voulez m'en croire,
Ne faisons rien qui puisse offenser notre gloire.
Ici, dans une ville avide de caquets,
Ne donnons point matière aux propos indiscrets.
C'est un point délicat que l'honneur d'une femme;
Et peut-être sur moi retomberoit le blâme.
Écoutez.

LA PRÉSIDENTE.

Dites.

MADAME LEK.

Oui, parlez.

MADAME RISS.

J'ai tout conté
A mon époux.

MADAME LEK.

A lui?

LA PRÉSIDENTE.

Quelle témérité!

MADAME LEK.

Quoi! ne craignez-vous pas qu'entre eux il n'en résulte....

MADAME RISS.

Rien. Un peintre, madame, un artiste profond
Voit tout ce qu'il doit voir; et peu jurisconsulte,
Il méprise la forme et ne voit que le fond.
Nous rions entre nous de ces propos frivoles;
Mais le temps presse, abrégeons les paroles.
Ils viendront, j'y serai; mon époux surviendra,
Je les ferai cacher dans ce cabinet-là.
Chez vous, j'irai vous prendre. Alors, tous quatre à table,
En ce lieu nous ferons un repas délectable.
Ce n'est pas tout encore, et seules tour à tour,
Avec mon tendre époux vous parlerez d'amour;
Tour à tour avec lui restez en tête-à-tête....
Vous feindrez par degrés d'en être la conquête,
Et vous leur donnerez le chagrin mérité,
En paroissant leur faire une infidélité :
Voilà le vrai chemin.

MADAME LEK.

Oui, laissons-nous conduire.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, vous avez raison, il est bien mieux d'en rire.

MADAME RISS.

Le jour finit, allez; moi, j'irai vous chercher :
Et, mesdames, surtout, craignez de vous fâcher.

TRIO.

LA PRÉSIDENTE.

Qui l'auroit dit du président,
Toujours prêchant,
Toujours disant
Que la foi dans le mariage,
Du vrai bonheur est le seul gage?

MADAME RISS.

Consolez-vous,
Tous les époux
Sont infidèles;
Ils traitent tous
Ces rendez-vous
De bagatelles.
Notre courroux
Leur paroît doux;
Et dans leur âme,
Sans choix, sans goûts,
Ils aiment tous
Toutes les femmes.

MADAME LEK.

Qui l'auroit dit de mon époux?
Je veux, je veux dans mon courroux,
Je veux qu'il tombe à mes genoux.
Il bénissoit son mariage,
Il se disoit fidèle et sage,
Et me juroit d'être constant....
Il est plaisant d'être constant....
Quand on ne peut faire autrement!

LA PRÉSIDENTE.
Qui l'auroit dit du président.

Ce juge intègre et si prudent?
Qui l'auroit dit du président?
Ah! je l'attends.
Ah! je l'attends.

MADAME RISS.
Mais le jour tombe,

Allez-vous-en;

Ils vont venir, allez-vous-en :
Je les attends,
Je les attends.

MADAME LEK.
Il me paroissoit si content!

Il me juroit d'être constant.
Allons-nous-en, allons-nous-en.

Ah! je l'attends,
Ah! je l'attends.

SCÈNE IV. — Mme RISS.

Ah, ah, messieurs les doucereux,
Vous vous faites de nous de charmantes idées!
Il suffit que par vous nous soyons regardées,
Et nous répondons à vos vœux!
Mais la nuit vient, et la défense
D'une femme est dans ses yeux :
Un coup d'œil imposant, un regard sérieux,
Bien mieux que les discours sait prévenir l'offense.
Ainsi, d'abord ayons des flambeaux allumés :
Le teint paroît plus vif, les yeux plus animés,
Et l'effet enchanteur d'une douce lumière
Donne plus de brillant au jeu de la paupière.
Mais on a beau ne pas vouloir
Plaire à de certains personnages,
Et s'attirer certains hommages,
Il faut un coup d'œil au miroir.

ARIETTE.

Un petit coup d'œil au miroir
Donne plus d'éclat à nos charmes.
Et, quoique sûres de nos armes,
On est bien aise de savoir
Si rien n'affoiblit leur pouvoir;
Et quoique sûres de nos armes,
Il faut, pour calmer nos alarmes,
Un petit coup d'œil au miroir.
On sonne.... doucement. Ah! c'est le président.
Plus fort.... plus fort! Ah! c'est le lieutenant.
Augmentons leur amour par leur impatience,
Aiguisons cependant les traits de la vengeance.
Un petit coup d'œil au miroir
Donne plus d'éclat à nos charmes;
Et, quoique sûres de nos armes,

On est bien aise de savoir
Si rien n'affoiblit leur pouvoir.

SCÈNE V. — LE PRÉSIDENT, M. LEK, Mme RISS.

MADAME RISS.

Mais attendez, attendez donc.

LE PRÉSIDENT.

Ah, ma charmante!

M. LEK.

Ah, ma chère voisine!

MADAME RISS.

Finissez, ou point de pardon.
A vous avoir ici ce qui me détermine
Est l'espoir de vous voir sages comme Caton.

M. LEK.

Ah, sages!

LE PRÉSIDENT.

C'est bien dit.

MADAME RISS.

Hé bien! finissez donc.
Avec moi vous soupez?

M. LEK.

Oui, nous soupons ensemble.

LE PRÉSIDENT.

Madame, je bénis le jour qui nous rassemble.

MADAME RISS.

Laissez donc, monsieur Lek; pour vous, cher président...

LE PRÉSIDENT.

Cher président!

MADAME RISS.

Je vous connois prudent.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mon cœur, mon esprit, tout en moi vous adore,
Et le feu qui me brûle, en voyant vos beaux yeux,
Fait que....

MADAME RISS.

Finissez donc. Quoi, monsieur Lek, encore!
Mais que m'apportez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Un pâté merveilleux,
Admirable.

M. LEK.

Voici deux très-bonnes bouteilles
D'un champagne mousseux, qui feront des merveilles.

LE PRÉSIDENT.

Voici quelques biscuits, qu'un malheureux plaideur
M'a donnés; ils sont beaux : sentez la bonne odeur.

MADAME RISS.

Je vous crois. Je suis seule....

M. LEK.

Ah, tant mieux!

MADAME RISS.

Ma servante
Est chez sa tante.

LE PRÉSIDENT.

Et le valet?

MADAME RISS.

A suivi mon mari.

LE PRÉSIDENT.

Le bonheur est complet.

M. LEK.

Ah! ah! votre mari...! La bonne repartie
De notre président, sur le voyage heureux
Qu'il alloit faire!

LE PRÉSIDENT.

Et vous, cette plaisanterie
Sur sa jument!

M. LEK.

Et vous, sur son front radieux!
Ah! contez.

LE PRÉSIDENT.

Non, contez.

M. LEK.

Non, non, contez vous-même.

LE PRÉSIDENT.

Il passoit.

M. LEK.

Nous passions.

LE PRÉSIDENT.

D'une surprise extrême
Nous paroissons saisis.

MADAME RISS.

Mais, messieurs, commençons
En mettant le couvert; et toutes ces raisons
Auront leur tour.

M. LEK.

C'est vrai; commençons.

LE PRÉSIDENT.

Commençons.

M. LEK.

Moi, j'ai soif.

LE PRÉSIDENT.

Moi, j'ai faim.

MADAME RISS.

Galants comme vous êtes,

Vous voudrez bien m'aider, et, sans nulles façons,
Aller chercher les verres, les assiettes;
Ils sont dans cette chambre.

LE PRÉSIDENT.

Allons ensemble.

M. LEK.

Allons.
Un baiser, pour tout gage, au serviteur fidèle.

LE PRÉSIDENT.

Je ne veux pas ici vous laisser avec elle.

SCÈNE VI. — Mme RISS.

Tant qu'ils sont occupés, je crains peu leur tourment:
Mais si mon mari tarde et suspend mon attente,
La conversation devient embarrassante
Pour une femme seule et qui rit aisément.

CÈNE VII. — Mme RISS, LE PRÉSIDENT, M. LEK.

MADAME RISS.

Posez ici cela.

LE PRÉSIDENT, *aidant à mettre la nappe.*

Moi, j'apporte la nappe.
Mon cœur est si content de la félicité
De servir les beaux yeux de sa divinité!

M. LEK.

J'apporte la salade. Ah! pourvu que j'attrape
Un baiser....

MADAME RISS.

Non, cessez, monsieur Lek, ou je frappe.
Je vais chercher le reste, et soupons.

M. LEK.

C'est bien dit.
Que vous avez, voisine, et de grâce et d'esprit!

LE PRÉSIDENT.

Quel plaisir nous aurons en ce réduit aimable!

MADAME RISS.

Voici pour commencer.

M. LEK.

Ah! mettons-nous à table.
Ici.

LE PRÉSIDENT.

Non, près de moi.

M. LEK.

Face à face.... entre nous.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien. Là! Qu'à présent nous ferions de jaloux
Si l'on savoit....

M. LEK.

On sonne.

LE PRÉSIDENT.

Hé mais! on sonne encore

M. LEK.

Savez-vous qui, madame?

MADAME RISS.

Je l'ignore.

LE PRÉSIDENT.

Et si votre mari revenoit sur ses pas?

MADAME RISS.

Non non.

M. LEK.

Mais, par hasard....

MADAME RISS.

Si c'est lui, dans ce cas,
Je vous ferois cacher dans la chambre prochaine;
Mais il est hors d'ici pour toute la semaine.

M. LEK.

La semaine! Ah, son cœur ne m'échappera pas!

SCÈNE VIII. — M. LEK, LE PRÉSIDENT.

DUO.

M. LEK.

Ah! quel plaisir d'être à table
Entre Bacchus et l'Amour,
Auprès d'une femme aimable
Qui promet un tendre retour!
Ah! quel repas, quel repas délectable
Nous prépare un si beau jour!
Non, c'est moi;
Un coup d'œil m'a promis sa foi :
Non, c'est moi-même.
Ah! si vous aviez vu le coup d'œil ravissant,
Le souris caressant,
Le coup d'œil ravissant
Qu'elle lançoit en me quittant!
Non, c'est moi-même.
Mais, mais qu'est-ce que j'entends?

LE PRÉSIDENT.

C'est moi qu'elle aime;
Non, c'est moi :
Non, c'est moi.
Ah! si vous aviez vu le regard languissant,
Le coup d'œil en glissant
Que j'ai reçu d'elle en sortant!
C'est moi qu'elle aime.
Mais qu'est-ce que j'entends?

MADAME RISS.

TRIO.

Seroit-ce.... oui, oui,
Son mari!
Votre mari, où donc?
Ici?

C'est mon mari;
Vite, cachez-vous ici :
C'est mon mari,
Ici, ici.

Qui? son mari!
Ciel, son mari!
Où donc? où donc?
Ici, ici?

SCÈNE IX. — M. RISS, Mme RISS, M. LEK ET LE PRÉSIDENT, *dans le cabinet, où ils sont vus du public.*

M. RISS.

Ma femme, tu me dois de la reconnoissance.

MADAME RISS.

Ah! beaucoup.

M. RISS.

Oui, sans doute; en toute diligence,
J'ai mis, pour accourir, ma jument au galop;
En trois heures, au plus : ma foi ce n'est pas trop.
L'homme que je cherchois n'est plus dans ce village.
Mais qu'est-ce donc? tu fais un fort mauvais visage.

MADAME RISS.

Je n'ai rien.

LE PRÉSIDENT.

On entend.

M. LEK.

Paix, paix!

M. RISS.

Le couvert mis!
Trois couverts, grande chère, un pâté de perdrix!
Avec qui soupois-tu?

MADAME RISS.

J'ai prié....

M. RISS.

Qui?

MADAME RISS.

Des dames.

LE PRÉSIDENT.

Elle aura de la peine à se tirer de là.

M. RISS.

Qui donc encor?

MADAME RISS.

Hé bien, ce sont les femmes
Du président, de son ami....

M. LEK.

Cela
Est trouvé tout au mieux.

LE PRÉSIDENT.

La femme en ses excuses
A l'esprit si présent et si rempli de ruses....

M. LEK.

Paix donc!

MADAME RISS.

Que ne vas-tu les chercher? tout est prêt.

M. LEK.

Par cette fente, il est visible....

MADAME RISS.

Ne badinez donc pas avec ce pistolet;
Il me fait une peur terrible.

M. RISS.

L'un d'eux n'est pas chargé.

MADAME RISS.

Qu'est-ce que cela fait?
On a vu des maris ainsi tuer leurs femmes,
En badinant.

M. RISS.

Va-t'en chercher ces dames.

LE PRÉSIDENT.

Que n'y va-t-il lui-même?

MADAME RISS.

Allez-y.

M. RISS.

Je suis las.
Il n'est rien, à présent, que pour toi je ne fasse
Plutôt que de marcher.

M. LEK.

Je le vois tout en face.

MADAME RISS.

J'y vais donc.

M. RISS.

Reviens vite, et redouble le pas.

SCÈNE X. — M. RISS; LE PRÉSIDENT ET M. LEK, *cachés.*

M. RISS.

Ah, grands dieux, quelle bonté d'âme!
Tu ne devines pas, ma femme,
Les services que tu me rends.
Tu me fais, en ce jour, les plaisirs les plus grands.
Je vais souper avec ce que j'adore.

M. LEK.

Ce qu'il adore! entendez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Ah! j'entends, j'entends bien.

M. RISS.

Par bonheur, elle ignore
Que l'amour m'a soumis au pouvoir de ses coups.

LE PRÉSIDENT.

Il aime....

M. RISS.

Mettrai-je deux balles?
Oui.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc? qu'est-ce donc qu'il met?

M. LEK.

C'est qu'il charge son pistolet.

LE PRÉSIDENT.

Son pistolet!

M. RISS.

Elle n'a point d'égales
En France; et mon amour est comme elle parfait.
Plus que Junon majestueuse....

M. LEK.

C'est votre femme.

LE PRÉSIDENT.

Non.

M. RISS.

Et plus tendre qu'Io....

LE PRÉSIDENT.

C'est la vôtre.

M. LEK.

Non, non.

M. RISS.

Plus vive que Sapho;
Mais, par malheur, trop vertueuse.

LE PRÉSIDENT.

Oui, c'est ma femme.

M. RISS.

Ah! si quelque voleur,
Si plutôt un rival, trop assidu près d'elle,
Se préparoit à m'enlever son cœur,
Je lui ferois sauter à l'instant la cervelle.
J'entends du bruit, je crois.

LE PRÉSIDENT.

Mais s'il entroit ici?

M. LEK.

Non, non, j'ai pris la clef, et la voici.

M. RISS.

Dieu des amants,
C'est toi qui rends
Tous nos moments
Charmants.
Dans ce festin,
Par toi divin,
Enchaîne
De fleurs
Des cœurs
Que le plaisir entraîne.

Qu'en deux beaux yeux
Pleins de tes feux
Je puisse lire
Le bonheur

Que désire
Mon cœur.
Dieu des amants,
C'est toi qui rends
Tous nos moments
Charmants.

Elles ne viennent pas.... Je vais la voir, morbleu!
Dans le plaisir qui me transporte,
Je suis certain qu'en faisant feu,
D'un coup de pistolet je perce cette porte.

LE PRÉSIDENT.

Il va tirer.

M. LEK.

Que le diable l'emporte.

M. RISS.

Dieu des amants,
C'est toi, etc.

LE PRÉSIDENT.

Nous serons là longtemps.

M. LEK.

J'entends, j'entends nos femmes.

SCÈNE XI. — M. RISS, MME RISS, LA PRÉSIDENTE, MME LEK, M. LEK ET LE PRÉSIDENT, *toujours dans le cabinet.*

M. RISS.

Ah, que je suis ravi! bonsoir, bonsoir, mesdames.

MADAME LEK.

Bonsoir.

M. RISS.

Je comptois peu sur le plaisir charmant
De souper avec vous.

LA PRÉSIDENTE.

Ni nous, certainement.

M. RISS.

Ah! souffrez que je vous embrasse;
Et vous, chère voisine.

MADAME LEK.

Ah, c'est assez! de grâce!
Comme vous embrassez!

M. RISS.

Qui trouve ce moment,
Doit en jouir sans doute avec ravissement.
Il faut quatre couverts. Que fait donc la servante?

MADAME RISS.

Elle est allée en ville, et reste chez sa tante.

M. RISS, *à Mme Lek.*

Quel plaisir de passer trois heures avec vous!

LE PRÉSIDENT.

Avec madame Lek! Hé bien, entendez-vous?

M. RISS.

Que les moments vont être doux!
Puisqu'ils s'écoulent près de vous
Et de l'aimable présidente.

M. LEK.

C'est peut-être la vôtre.

M. RISS.

A table mettons-nous.
Quel vin nous donnes-tu?

MADAME RISS.

C'est du vin de l'année.

M. RISS.

Ma femme, du meilleur, en un repas si doux.

MADAME RISS.

Du meilleur? mais c'est que....

M. RISS.

Tu parois consternée ...
Ah! voici la frayeur qui te prend.... Apprenez
Qu'elle a peur des esprits.

MADAME RISS.

Oui, je ne suis point brave.
Dans tout réduit obscur mes sens sont étonnés,
Et je ne peux aller toute seule à la cave.

LA PRÉSIDENTE.

Madame, nous ferons ensemble le chemin.

M. RISS.

C'est qu'il faut traverser la cour et le jardin.

LA PRÉSIDENTE.

Soit.

M. LEK.

Eh! que n'y va-t-il lui-même?

LE PRÉSIDENT.

Le sot homme!

M. RISS.

Si je n'étois pas las....

M. LEK.

Cette raison m'assomme.

M. RISS.

Je vous épargnerois, mesdames, ce chagrin.

MADAME RISS.

Madame, en vérité, cela me désespère.

(Elles prennent chacune un flambeau.)

LA PRÉSIDENTE.

Madame, avec plaisir.

MADAME LEK.

Laissez donc la lumière.

LA PRÉSIDENTE.

C'est vrai; je l'oubliois.

MADAME RISS.

La lanterne suffit.

M. RISS.

Mesdames, pardonnez. Prends bien garde à l'esprit,
Regarde à tes côtés, par devant, par derrière.
Prends garde.

SCÈNE XII. — M. RISS, Mme LEK; LE PRÉSIDENT ET M. LEK, *cachés, et n'étant vus que des spectateurs.*

M. RISS.

Ah, ma voisine!

MADAME LEK.

Ah, mon voisin!

M. RISS.

Hélas!

M. LEK.

Que va-t-il lui conter?

LE PRÉSIDENT.

Ah! moi, je le devine.

MADAME LEK.

Vous me regardez bien!

M. RISS.

Ah, ma chère voisine!
Comment! vous ne m'entendez pas?

MADAME LEK.

Non, je ne suis pas assez fine
Pour expliquer tous ces hélas.

M. RISS.

Nous sommes seuls.

M. LEK.

Que veut-il dire?

LE PRÉSIDENT.

Il cherche à lui conter son douloureux martyre.

M. LEK.

Non, président; c'est qu'il veut rire.

M. RISS. (*Alors le spectateur voit les deux femmes dans l'autre cabinet, qui entrent, sur la pointe du pied, en écoutant et en riant.*)

Nous sommes seuls.

MADAME LEK.

Eh bien?

M. RISS.

Eh bien!

MADAME RISS, *dans l'autre cabinet.*

Je vois.

LA PRÉSIDENTE.

Paix! paix, pour moi, j'entends fort bien.

M. RISS.

Si vous m'aimiez autant que je vous aime!

MADAME LEK.

Qui, moi, monsieur? quoi! vous m'aimez?

M. RISS.

Vous même.
Je ne vous apprends rien, et mes regards cent fois
Vous ont appris que mon cœur sous vos lois
Attendoit son bonheur suprême.

MADAME LEK.

Ce discours, monsieur Riss, ne peut-il m'offenser?

M. LEK.

Elle a raison.

MADAME LEK.

Non que je craigne quelque chose,
Mais je vous prie en grâce de cesser;
Cessez, car je vois trop à quoi ceci m'expose.

M. RISS.

Eh! faites donc cesser les charmes de ces yeux,
Ce souris, ces lèvres de rose,
Cet incarnat voluptueux,
Où la fraîcheur de la santé repose,
Et qui, tel que l'aurore annonce dans les cieux
L'astre qui donne la lumière,
Semble préparer à mes feux,
Aux feux du tendre amour, leur brillante carrière.

MADAME LEK.

Je vous écoute, et cela n'est pas bien.

M. RISS.

Dieux! que ne suis-je beau comme je vous vois belle!

M. LEK.

Morbleu!

LE PRÉSIDENT.

Ceci n'est qu'une bagatelle.

M. LEK.

Je n'aime pas cet entretien.

M. RISS.

Vous soupirez!

MADAME LEK.

Un cœur trop tendre et trop facile,
Qui dans cet instant prêteroit
L'attention la plus docile
A vos discours, sans doute risqueroit
De se tromper, et s'en repentiroit.

M. RISS.

Non, jamais homme n'eut une âme,

Non, vous ne me connoissez pas,
Non, jamais homme n'eut une âme
Qui sût unir avec moins d'embarras
Le plus profond secret à la plus vive flamme.
Saisissons, saisissons ce moment plein d'appas,
Pour commencer le cours de nos ardeurs fidèles
Que le feu de l'amour lance ses étincelles
Sur la gaieté de ce repas.
Faisons la douce tentative
De tromper les regards jaloux et curieux,
De saisir cet instant où nous sommes nous deux,
Pour unir au moment le plus délicieux
De la tendresse la plus vive
Le plaisir de tromper l'un et l'autre convive.
Vous ne répondez rien?... Votre œil est incertain?

MADAME LEK.

Finissez, finissez! pourquoi prendre ma main?

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Lek, tendrement il lui serre la main.

M. RISS.

Non, vous la retirez en vain.

MADAME LEK.

Laissez-moi, je vais faire un tour dans le jardin.

M. RISS.

Je vous suis.

LE PRÉSIDENT.

Il la suit.

M. LEK.

Il la suit! quel outrage!
Je crois que dans l'instant, dans l'excès de ma rage....

SCÈNE XIII. — LE PRÉSIDENT, M. LEK.

(Ils viennent dans la chambre que M. Riss et Mme Lek ont quittée.)

DUO.

LE PRÉSIDENT.

Où courez-vous?
Vous êtes fou;
Apaisez-vous :
Votre courroux
Ne sert à rien;
Arrêtez-vous, et c'est fort bien.
Arrêtez-vous,
Vous êtes fou :
La porte d'ailleurs est fermée.

(Pendant quelques ritournelles du morceau, le président emporte un biscuit.)

Entendons-nous, entendons-nous;

M. LEK.

Ma femme, que j'ai tant aimée,
L'infidèle!
Son amour sembloit éternelle.
« Je te serai toujours fidèle, »
Me disoit-elle à chaque instant;
Et la perfide, en ce moment,
Écoute le premier amant!

LE PRÉSIDENT

Que fait-il? que recevez-vous
De lui, de cette femme aimée,
Que ce qu'il recevoit de vous?
Entendons-nous, entendons-nous.
Eh bien! voilà le bon parti;
N'en ayons pas le démenti;
Suivons notre amoureuse trame :
Voilà, voilà le bon parti.
Mais, mais ils vont rentrer ici;
Retirons-nous.

M. LEK.

Ah, si sa femme! ah, si sa femme!
Ah, si sa femme! ah, si sa femme!
Oui, oui, voilà le bon parti.

(Pendant la ritournelle du morceau ils repassent dans le cabinet.)

M. LEK.

Non, je ne le crois pas, pour moi, pour mon repos.
Sans doute ils n'ont tenu que les mêmes propos :
Ma femme jusqu'alors m'a toujours paru sage.

LE PRÉSIDENT.

Non, la dame est fragile, et nous pouvons, monsieur,
Convenir que l'amour trouble aisément son cœur.

M. LEK.

Monsieur le président, vous avez l'avantage;
Mais si c'étoit la vôtre....

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, s'il vous plaît;
Ma femme est demoiselle, elle a pour apanage
L'honneur de sa maison et le mien.

M. LEK.

Ah! j'enrage!
Il faut qu'il soit témoin d'un affront si complet!

SCÈNE XIV. — M. RISS, Mme LEK; M. LEK ET LE PRÉSIDENT. *dans le cabinet.*

QUATUOR.

M. RISS.

Quoi! vous pleurez?
Dans un quart d'heure
Nous allons rire à leurs dépens;
Ayez un peu de confiance.

M. LEK.

Il est bien temps;
Ils vont bien rire à nos dépens.

MADAME LEK.

Oui, oui, je pleure;
Vous allez rire à mes dépens.
Ah, quel chagrin! Ah, quand j'y pense!
Ciel! qu'allez-vous dire de moi?

LE PRÉSIDENT.

A vos dépens.

M. RISS.

Que vous m'aimez de bonne foi;
Oui, sans doute; oui, je vous aime,

M. RISS.

Et pour toujours mon tendre cœur
Vous reconnoît pour son vainqueur.
Quoi! vous pleurez?

MADAME LEK.

Vous me dites : « Oui, je vous aime; »
Et dans l'instant, dans l'instant même,
Mon tendre cœur, mon traître cœur,
Vous reconnoît pour son vainqueur.

M. LEK.

Ils vont bien rire à nos dépens.

LE PRÉSIDENT.

A vos dépens.

A vos dépens.

(Les femmes, dans le cabinet, éclatent de rire, et disent avec eux : A leurs dépens, à leurs dépens.)

SCÈNE XV. — M. RISS, MME RISS, MME LEK, LA PRÉSIDENTE; LE PRÉSIDENT ET M. LEK *dans le cabinet.*

MADAME RISS.

Eh bien! avez-vous été sage?

M. RISS.

Oui, si le sage doit profiter des instants.
Mesdames, nous avons pendant votre voyage
Très-bien employé notre temps.

LE PRÉSIDENT.

Il a raison.

MADAME RISS.

Voici du vin.

M. LEK.

J'enrage.

M. RISS.

Il faut dans un repas du pain et du vin frais;
Vénus languit et meurt sans Bacchus et Cérès.
Mesdames, prenez place. Au milieu de la table
Mets d'abord ce pâté. Qui t'a donné cela?

LE PRÉSIDENT.

Eh oui, sans doute, elle le lui dira!

M. RISS.

Qui donc?

MADAME RISS.

Hé! c'est quelqu'un.

M. RISS.

Ce quelqu'un est aimable.
Des truffes! ah, c'est bien! je les aime. Adonis
A mangé la première à la cour de Cypris.
Ma voisine, ôtez donc cette respectueuse;
Si vous n'étiez pas bien, je le pardonnerois :
De ces grands mantelets la coutume fâcheuse
Ne sert qu'à dérober des grâces, des attraits;

Et les mouchoirs, la gaze, la pelisse,
Ne furent inventés que pour notre supplice.
Otez donc.

MADAME RISS.

Eh! pourquoi gêner?

MADAME LEK.

Très-volontiers.

LA PRÉSIDENTE.

Les hommes en cela sont tous bien singuliers.

MADAME LEK.

Tenez. monsieur.

LA PRÉSIDENTE.

Tenez.

M. RISS.

Donnez, que je les porte
Là dedans. Tu n'as pas la clef de cette porte?

MADAME RISS.

Non, posez-les ici, mettez sur ce coussin.

LE PRÉSIDENT *rompt le biscuit, et en présente à M. Lek.*

Nous serons là longtemps, mangez.

M. LEK.

Je n'ai pas faim.

M. RISS.

Ah, soupons! quel plaisir! Que voulez-vous, madame?
A vous. Je n'irai pas commencer par ma femme.

LA PRÉSIDENTE.

A vous, madame.

MADAME LEK.

A vous.

LA PRÉSIDENTE.

Madame, j'obéis.

M. RISS.

A toi, ma chère femme : ah! du moins un souris.
Mesdames, où sont donc allés vos deux maris?

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur le président séjourne à la campagne.

M. RISS.

Quelque amourette....

LA PRÉSIDENTE.

Oh non, fidèle à sa compagne,
Elle seule à ses yeux paroît de quelque prix.

M. RISS.

Voudriez-vous cette aile de perdrix?..
Pour monsieur Lek, c'est un bon homme

M. LEK.

Un bon homme!

LE PRÉSIDENT.

Bon homme!

MADAME LEK.

Ah! si vous voulez, comme,
Comme cela.

M. RISS.

Buvons, buvons à leur santé.
Mais qu'as-tu? Je te vois et rêveuse et chagrine.

LE PRÉSIDENT.

Elle ne peut cacher sa sensibilité.

M. RISS.

Je ne reconnois plus ta charmante gaieté.

MADAME RISS.

Depuis quelques instants j'ai mal à la poitrine.

M. RISS.

Tiens, pour te soulager, veux-tu de ce pâté?
La croûte m'en paroît très-fine.
Madame, et vous?

MADAME LEK.

Donnez.

M. RISS.

Du dessus, ma voisine?

M. LEK.

Il semble que le traître, enfonçant le poignard,
Se plaise à prolonger le coup qui m'assassine.
Il le payera tôt ou tard.

LE PRÉSIDENT.

C'est fort bien dit.

M. RISS.

Pour dissiper ma femme,
Disons quelques chansons qui ravissent son âme.

ARIETTE.

Quand Pâris sur le mont Ida
Jugea trois beautés immortelles,
Que de voluptés il goûta
A l'aspect enchanteur des charmes des trois belles!
Je suis plus fortuné que n'étoit ce berger :
Car il ne fit que les juger,
Et je suis aimé d'elles.

LA PRÉSIDENTE.

Beaucoup.

LE PRÉSIDENT.

Beaucoup!

M. RISS.

A table, on n'en sauroit douter;
Partout ailleurs.... C'est ma chère voisine,
C'est vous, madame, vous.... qui voudrez bien chanter.

LE PRÉSIDENT.

Avez-vous entendu cette manière fine
Dont il sait la complimenter?

M. LEK.

Monsieur le président, s'il vous plaît de vous taire!
Ces sots propos, qu'il vous plaît d'écouter,
N'ont pas besoin de commentaire.

M. RISS.

Un petit doigt de vin pour vous y préparer.

(Mme Lek prélude.)

LE PRÉSIDENT.

C'est elle; il ne tiendra qu'à vous de l'admirer.

MADAME LEK.

ROMANCE.

Si jamais je fais un ami,
Je veux qu'il soit tendre et sincère;
Qu'il ne m'aime point à demi :
A demi je ne veux point plaire
Et, s'il obtient quelque retour,
Que, discret, il sache se taire :
Car je n'estime l'amour
Qu'accompagné du mystère.

Peu m'importe, si près d'Iris
Il s'en va voltigeant sans cesse;
Si pour Lisette, ou pour Chloris,
Il va publiant sa tendresse,
Pourvu que ce soit un détour,
Pour mieux cacher ce qu'il doit taire;
Car je n'estime l'amour
Qu'accompagné du mystère.

M. RISS.

A ces couplets que vous chantez si bien,
Madame, permettez que je joigne le mien.

Tous les pas d'un discret amant
Ne doivent laisser nulles traces;
Le secret est au sentiment
Ce que la pudeur est aux grâces.
Vénus fuit l'immortel séjour
Pour un berger qui sait se taire;
Car on n'estime l'amour
Qu'accompagné du mystère.

M. LEK.

Ah, maudit peintre!

MADAME RISS, *à part.*

Ah, c'est charmant!

MADAME LEK.

Votre couplet, monsieur, me touche infiniment.

LE PRÉSIDENT.

Je le crois.

M. LEK.

Ouf!

M. RISS.

Buvons, si vous voulez m'en croire.

MADAME LEK.

Non, s'il vous plaît; en me forçant de boire,
De toutes les façons vous me feriez, monsieur,
Perdre l'esprit, ma raison et mon cœur.

M. LEK.

Est-elle assez impertinente?
L'effrontée!

LE PRÉSIDENT.

Elle est imprudente.
Aussi madame Riss en a pris de l'humeur.

M. LEK.

Tant mieux, morbleu!

M. RISS.

La belle présidente
Nous dira quelque chose.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, certes! d'un grand cœur.

ARIETTE.

De la coquette volage
Je n'imiterai jamais
L'inconstance et le langage,
Et les propos indiscrets.

Qu'un autre partage sa flamme;
Moi, mon sort est toujours d'aimer
L'objet qui règne dans mon âme :
C'est le seul qui doit m'enflammer.

De la coquette volage
Je n'imiterai jamais
L'inconstance et le langage,
Et les propos indiscrets.

MADAME LEK.

Je ne sais pas de qui vous prétendez parler,
Madame; mais ce partage de flamme,
Ces propos sur un cœur qui n'aime qu'à voler,
Semblent lancer sur moi les traits de l'épigramme,
Je ne peux le dissimuler.

M. RISS.

Pourquoi prendre cela pour vous, belle voisine?

MADAME LEK.

Ah, monsieur! sans être bien fine,

J'ai vu très-clairement que madame, en chantant,
Cherchoit à me jeter un coup d'œil insultant.

M. RISS.

Contre ses yeux vous êtes trop en garde.
Moi, je suis assuré que, quand on vous regarde,
L'œil ne peut que lancer les plus tendres regards.

MADAME LEK.

Monsieur, connoissez mieux les nôtres;
De femme à femme, les trois quarts
Sont des insultes.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, les vôtres,
Madame.

M. RISS.

Eh quoi? les injures en sont!
Peut-on avoir l'humeur ainsi contrariante?
Cette dispute me confond.

MADAME RISS.

Moi, j'approuve la présidente.

M. RISS.

Buvons plutôt. Ma femme, point de vin?
Il faut encor te remettre en chemin.
Tu devois apporter pour le moins trois bouteilles.

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute.

M. RISS.

Vas-y vite, et qu'elles soient pareilles
Tu regardes laquelle à présent marchera?
Mon peu d'attention, sans doute, surprendra,
Mesdames : je le sais; oui, c'est savoir peu vivre
De vous laisser ce cruel embarras :
Mais je suis mort, et ne peux faire un pas.

M. LEK.

Mort! l'imposteur!

MADAME RISS.

Qui de vous me veut suivre?

MADAME LEK.

Je resterai : madame aime à marcher.

M. LEK.

Elle veut rester, la perfide!

LE PRÉSIDENT.

De ses propos pourquoi s'effaroucher?

M. LEK.

Monsieur....

LA PRÉSIDENTE.

Votre remarque à l'instant me décide,
Madame, à demeurer. Que chacune ait son tour.

M. LEK.

Ah, plût au ciel!

LA PRÉSIDENTE.

C'est vous faire ma cour
Assez mal; mais enfin....

MADAME LEK.

Grand Dieu! quelle foiblesse!
Avoir peur des esprits! d'un corps aérien!

LA PRÉSIDENTE.

Tout le monde n'a pas cette délicatesse :
Madame Lek n'a peur de rien.

SCÈNE XVI. — M. RISS, LA PRÉSIDENTE; LE PRÉSIDENT ET M. LEK, *cachés*.

M. RISS.

Ah, madame la présidente!
Vous êtes belle, mais méchante.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que je ne saurois souffrir
Qu'une femme se donne, à table, le plaisir
De dire certains mots; enfin qu'elle s'attache
A de certains propos qu'on ne doit pas tenir.

M. RISS.

On n'est pas, comme vous, d'une vertu sans tache.

LE PRÉSIDENT.

Il a raison : une vertu sans tache.

LA PRÉSIDENTE.

L'or et les diamants relèvent la beauté;
Mais de leur éclat emprunté
Nous devons mépriser les attraits périssables.
Monsieur, la vertu seule a des charmes durables.
Voilà les ornements vraiment dignes de nous.

M. RISS.

Aucune femme aussi n'en montre autant que vous.

LE PRÉSIDENT.

Voilà ma femme; en vain il l'eût voulu séduire.

LA PRÉSIDENTE.

Un discours si flatteur seroit pour moi bien doux,
Si d'un malheureux sort je n'éprouvois l'empire.

M. RISS.

D'un sort!

LE PRÉSIDENT.

D'un sort!

LA PRÉSIDENTE.

D'un sort; oui, monsieur Riss, un sort
Est jeté sur mes jours, et me donne la mort.

M. RISS.

Un sort! et quel est donc ce cruel maléfice
Dont vos jours fortunés redoutent la malice?

LA PRÉSIDENTE.

Vous l'avouerai-je? O ciel, quels pénibles efforts!

M. LEK.

Qui donc?

LE PRÉSIDENT.

Je n'en sais rien.

LA PRÉSIDENTE.

Que je sens de remords

M. RISS.

Parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Il est quelqu'un qui subjugue mon âme!
Sa figure, son air, sa présence m'enflamme;
Il me charme, il m'enchante, et mon cœur indiscret,
Malgré moi, dans mes yeux, dévoile mon secret.
Mon cher Riss, je vous prie, ayez soin de ma gloire.

M. RISS.

Madame, je ne puis vous croire,
Si vous ne me nommez ce mortel trop heureux,
Dont le mérite rare allume tant de feux.

LE PRÉSIDENT.

C'est moi.

LA PRÉSIDENTE.

Grands dieux! à quel point de bassesse
Ce malheureux instant condamne ma foiblesse!

M. RISS.

Seroit-ce un choix honteux, madame?

LA PRÉSIDENTE.

Ah, plût au ciel
Que l'ascendant qui me surmonte,
Que mon perfide amour fût tel,
Que ma raison revînt à l'aspect de la honte
Qui suit un penchant criminel!

M. LEK.

Criminel!

LE PRÉSIDENT.

Criminel!

M. RISS.

Parlez avec franchise,
Quel seroit donc enfin ce mortel dangereux?

LA PRÉSIDENTE.

Il est.... il est devant mes yeux;
C'est toi.

M. RISS.

Moi!

M. LEK.

Lui!

LE PRÉSIDENT.

Lui! lui!

M. RISS.

Ciel! quelle est ma surprise!
Vous m'étonnez, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! ton cœur me méprise.

LE PRÉSIDENT.

Dans ma fureur....

M. LEK.

Paix donc! écoutons.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, cruel!
C'est toi qui dans mon sein mis ce poison mortel,
C'est toi que je chéris, que j'aime, que j'adore;
Tout ingrat, tout barbare....

M. RISS.

Un si beau choix m'honore.
Mais....

LA PRÉSIDENTE.

Achève, réponds : seuls enfin dans ces lieux....
Tu ne m'écoutes pas, tu détournes les yeux;
Et ton cœur, irrité de ma passion folle,
Refuse à mes soupirs une seule parole.
Va, je vais expliquer cet embarras nouveau,
Sur ton ressentiment ne mets point de bandeau;
C'est dans tes yeux distraits que je lis ta réponse.
Eh bien! il faut mourir, donne-moi ce couteau;
Qu'en ta présence en mon cœur je l'enfonce;
Dans ce cœur...! Mais, non, non, je tombe à tes genoux

LE PRÉSIDENT.

Dieux, quel affront pour la magistrature!
Un peintre!

M. RISS.

Allons, madame, levez-vous :
Je suis touché des maux que votre cœur endure.

M. LEK.

Ceci, cher président, est de mauvais augure.

LA PRÉSIDENTE. (*M. Riss, en relevant la présidente, lui baise la main.*)

Mais tu baises ma main, insolent! d'où te vient
Cette témérité, dont le geste m'outrage?
Ce n'est qu'à mon mari que ce droit appartient.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! quoique folle, elle est sage;
Cela console.

LA PRÉSIDENTE.

Il te sied bien
D'abuser des aveux où mon amour m'engage.
Mais tu rougis, et tes regards baissés
Ne viennent jusqu'à moi qu'à travers de tes larmes.
Grand Dieu! que tes pleurs ont de charmes!
Je me rends, mon cher Riss. Eh bien! en est-ce assez?
Où vas-tu?

M. RISS.

Je m'en vais au-devant de ces dames.

LA PRÉSIDENTE.

J'y vole; tu m'entends, mes vœux sont exaucés.

LE PRÉSIDENT.

O la plus perfide des femmes!
Elles sont toutes des infâmes.

M. LEK.

Je ris.... je ris du coup inattendu.

LE PRÉSIDENT.

Ah, mon cher Lek! je suis.... je suis perdu.

SCÈNE XVII. — LE PRÉSIDENT, M. LEK.

DUO.

LE PRÉSIDENT.

Oui, oui, je veux dans ma fureur
Percer son cœur,
Dans ma fureur
Percer son cœur :
Dans la fureur
Qui me transporte,
Je veux, je veux laver l'affront
Dont elle fait rougir mon front.
L'infidèle!

Ah, grands dieux! l'aurois-je pu croire?
Pleine d'esprit et de raison,
Fille d'une illustre maison;
Si quelqu'un savoit cette histoire!
Quoi, monsieur, vous me plaisantez?
Je l'ai, je l'ai bien mérité.
L'infidèle!

Oui, oui, je veux dans ma fureur,
Dans ma fureur
Percer son cœur.

M. LEK.

Où courez-vous?
Vous êtes fou.

Eh! non.

Ce pâté me paroît fort bon;
Il faut, il faut qu'il soit sorcier.
La mienne au moins s'est fait prier.
Dans son verre voulez-vous boire?

Buvons, buvons à sa santé.

Entendons-nous, entendons-nous.

Que fait-il, que recevez-vous,
Que ce qu'il recevroit de nous?

LE PRÉSIDENT.

Ah, mon ami! gardons le plus profond secret.

M. LEK.

Si quelqu'un, par hasard, se doutoit de ce fait,
Ma réputation seroit bien exposée.

LE PRÉSIDENT.

Et la mienne? de tous nous serions la risée.

SCÈNE XVIII. — M. RISS, LA PRÉSIDENTE; LE PRÉSIDENT ET M. LEK *dans le cabinet.*

M. LEK.

Les voici.

M. RISS.

Pourquoi donc me fuyez-vous?

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi!
Ces dames nous ont vus. Ah! je me meurs d'effroi;
Et mes genoux tremblants me soutiennent à peine.

M. RISS.

Madame, votre crainte est vaine,
Elles étoient trop loin de moi.

LA PRÉSIDENTE.

Me seras-tu toujours fidèle?

M. RISS.

Tu n'en pourras jamais douter.

LE PRÉSIDENT.

Il la tutoie! Un peintre!

LA PRÉSIDENTE.

Elles vont tout conter :
Demain partout ce sera la nouvelle.

M. LEK.

Sommes-nous assez malheureux?

LE PRÉSIDENT.

Si le secret encor n'étoit qu'entre nous deux;
Mais il le sait, le traître!

M. RISS.

Ah, ah, quelle merveille!
Qui diable a donc mis là cette bouteille?

(Il le goûte.)

C'est du vin blanc, buvons.... Du champagne excellent....
Il redonne la vie aux esprits languissants.
Bois, mon cher cœur!

LE PRÉSIDENT.

Mon cœur! un barbouilleur de toile
A la femme d'un président!

M. LEK.

On ne sauroit éviter son étoile,

Et notre rendez-vous a fait notre accident.

LA PRÉSIDENTE.

Ciel ! j'entends parler votre femme!
Avec madame Lek elle a quelques débats.

M. RISS.

Elles parlent très-haut.

SCÈNE XIX. — TOUS LES PERSONNAGES. (LE PRÉSIDENT, M. LEK, *cachés.*)

MADAME LEK.

Si vous avez, madame,
Quelques ménagements, moi je n'en aurai pas.
(A la présidente.)
Madame, vous êtes charmante :
Vous ne tenez jamais de propos indiscrets;
Mais vous avez tenu dans le petit bosquet,
Parfaitement le rang de présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Que voulez-vous donc dire avec votre bosquet?
D'ici je ne suis pas sortie.

M. RISS.

Ah, madame! par moi vous serez démentie,
Madame a toujours resté là.

MADAME LEK.

Ah, monsieur! vous devez vous taire sur cela :
Traître, demain partout j'en dirai la nouvelle.

LE PRÉSIDENT.

Si votre femme parle, on pourra parler d'elle.

LA PRÉSIDENTE, *à M. Riss.*

Madame doit savoir....

MADAME RISS.

Oui, madame, je sais....
Je sais que c'est à moi de vous céder la place.

MADAME LEK.

Pouvez-vous donc avoir l'audace
De regarder, de regarder en face
Madame Riss, qu'ici vous offensez?

LE PRÉSIDENT.

Est-elle assez hardie?

LA PRÉSIDENTE.

Un tel propos me blesse,
Madame, et je m'en vais.

MADAME RISS.

Vous êtes la maîtresse

LA PRÉSIDENTE.

Et si madame Lek veut bien m'accompagner....

MADAME LEK.

Quoique je doive y répugner,
Je le veux bien. La nuit couvre les rues,
Personne ne nous aura vues
Ensemble.

LE PRÉSIDENT.

L'effrontée!

M. RISS.

Ah, madame! ma main
Assurera vos pas pendant votre chemin;
Permettez-moi de vous servir de guide.
Ma femme, je te jure....

MADAME RISS.

Ah! taisez-vous, perfide!

M. LEK.

Ils s'en vont tous les trois.

LE PRÉSIDENT.

Nous serons seuls enfin.

SCÈNE XX. — LE PRÉSIDENT, M. LEK, Mme RISS.

TRIO.

LE PRÉSIDENT.	MADAME RISS.	M. LEK.
Ah, madame! ah, madame! à vos pieds je me jette,		Si vous saviez ce qu'en cachette
J'embrasse vos genoux;	Vous êtes tous les deux fous :	Les traîtres ont fait contre nous!
Le traître, le perfide! ah! vous savez l'offense;	Hé bien! oui, je sais l'offense;	Ah! j'embrasse vos genoux.
Ayons recours à la vengeance?	Mais enfin, quelle vengeance?	
Vengez-vous, aimez-nous, aimez-nous.	Et de moi qu'espérez-vous?	Ah! vengez-vous, aimez-nous.

(Pendant que les deux hommes sont aux genoux de Mme Riss, les deux autres femmes, qui avoient feint de partir avec M. Riss, rentrent et les surprennent dans cette position.)

SCÈNE XXI. — LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. RISS, Mme RISS, Mme LEK, M. LEK.

SEXTUOR.

LE PRÉSIDENT.	LA PRÉSIDENTE.	M. RISS.
Ah, traîtresses, vous voilà!	Ah, perfides, vous voilà,	
Vous nous avez fait outrage,	Et vous nous faites outrage.	Ah, ah! je vous surprends là,

LE PRÉSIDENT.

Moi-même j'en suis témoin :
Ah! c'étoit un badinage.
Ah! nous revenons de loin,
Ce n'étoit qu'un badinage.
Ah, monsieur! en vérité,
Ce n'étoit qu'une gaieté.
Nous vous demandons pardon.
Ceci nous rendra plus sages;
Pardonnez ce badinage,
C'est pour nous une leçon;
Ma femme, je serai sage.
Hé bien! soit, plus de pardon,
Plus de pardon,
Plus de pardon,
Plus de pardon.

LA PRÉSIDENTE.

Non, non, non,
Point de pardon.
Hé bien! oui, nous l'accordons :
Mais si vous n'êtes pas sages,
Il n'est plus aucun pardon.
Nous vengerons notre outrage,
Et de toute autre façon :
Il n'est plus de pardon,
Plus de pardon.

M. RISS.

Désirant me faire outrage :
Oui, oui, c'étoit un badinage;
Mais vous, vous ne badiniez pas.
Demandez pardon bien vite,
A des femmes de mérite,
Dont vous devez baiser les pas.
Oui,
Car vous ne badiniez pas.
Accordez-leur le pardon :
Ceci les rendra plus sages.
Nous pardonnons nos outrages
Et leur folle intention.
Ah, pardon! ah, pardon!
Qu'il ne soit plus de pardon,
Plus de pardon.

MADAME RISS.

Ah! que diront-ils à cela?

(Mme Riss éclate de rire, ainsi que les deux autres femmes et M. Riss.)

MADAME LEK.

Ah, perfides, vous voilà!
Et vous nous faites outrage.

M. LEK.

Ah, traîtresses, vous voilà!
Vous qui nous faites outrage.
Moi-même j'en fus témoin :
Ah! nous revenons de loin.
Ce n'étoit qu'un badinage.
Ah! nous revenons de loin.
Ah, monsieur, en vérité,
Ce n'étoit qu'une gaieté.

MADAME RISS.

Accordez-leur le pardon,
Ceci les rendra plus sages.
Je pardonne mon outrage
Et leur folle intention.
Ah, pardon! ah, pardon!
Qu'il ne soit plus de pardon,

Plus de pardon.

MADAME LEK.

Non, non, non,

Point de pardon.

Hé bien! oui, nous l'accordons;
Mais si vous n'êtes plus sages,
Il n'est plus aucun pardon;
Nous vengerons notre outrage,
Et de toute autre façon.
Il n'est plus de pardon,

Plus de pardon.

M. LEK.

Nous vous demandons pardon,
Ceci nous rendra plus sages;
Pardonnez ce badinage.
C'est pour nous une leçon;
Ma femme, je serai sage;
Hé bien! soit, plus de pardon,
Plus de pardon,

Plus de pardon,

Plus de pardon.

M. LEK.

Mais sortons de ce lieu, sa présence rappelle
Le souvenir amer d'une juste querelle.

M. RISS.

C'est bien dit.

LA PRÉSIDENTE.

Et chez moi passons pour y souper.

MADAME RISS.

A mes chers amoureux permettez-vous d'en être?

LA PRÉSIDENTE.

De venir avec nous chacun d'eux est le maître,
Si leurs femmes encor peuvent les occuper.

M. LEK.

Je vous pardonne tout, si j'ose vous tromper.

(Alors M. Riss prend sous le bras Mme Lek et la Présidente; Mme Riss prend de même M. Lek et le Président; ils font comme s'ils sortoient de la scène, pendant la ritournelle du vaudeville, et reviennent le chanter.)

VAUDEVILLE.

M. RISS.

Ne donnons jamais à nos femmes
De vrais motifs pour se venger;
Le ciel a placé dans leurs âmes
Assez de penchant pour changer.
Quelque peu de coquetterie
Peut les rendre volages; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

MADAME LEK.

Mon époux est froid et sauvage,
Il se pique souvent de rien,
Il se croit un grand personnage,
Et ce qu'il fait est toujours bien :
Sa petite philosophie
Pourroit souvent me fâcher; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

LA PRÉSIDENTE.

Être toujours à son ménage
En même temps froid et jaloux,
Un vrai Caton pour le langage,
C'est le portrait de mon époux :
De sa galante perfidie
Je pourrois bien me venger; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

LE PRÉSIDENT.

Ma femme est tant soit peu coquette,
Un miroir n'est pas fait pour rien;
Un monsieur vient à sa toilette :
« Madame, que vous êtes bien! »
Elle permet quelque folie :
Cela pourroit me fâcher; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

MADAME RISS.

Pour peindre une femme très-belle,
Mon mari fait venir chez lui,
Afin de servir de modèle,
Le tendron le plus accompli.
Un jour la fillette jolie
Avec monsieur badinoit; mais,
Pour rendre agréable la vie,
N'y regardons pas de trop près.

Diversité, c'est la devise
Des jeux que nous vous présentons;
Votre bonté nous autorise
A chanter sur différents tons :
Celui de cette comédie
A sans doute des défauts; mais,
Mais, messieurs, à cette folie
Ne regardez pas de trop près.

FIN DES FEMMES VENGÉES.

FÉLIX,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE ET EN VERS,

MISE EN MUSIQUE.

(24 novembre 1777.)

ACTEURS.

LE PÈRE MORIN, fermier.
LA MORINIÈRE, procureur, fils de Morin.
MORINVILLE, fils de Morin, et militaire.
SAINT-MORIN, fils de Morin, jeune homme qui se dispose à être abbé.
M. DE VERSAC, amant de Thérèse.
M. DE GOURVILLE.
FÉLIX, l'enfant trouvé.
THÉRÈSE, fille de Morin.
MARGUERITE, servante.
LA NOURRICE.
UN TABELLION.
DES CHASSEURS.
DES PAYSANS ET PAYSANNES.

Le lieu de la scène est dans une ferme tenante à un village, en une province éloignée de la capitale.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme, la salle la plus honnête; il y a sur un des côtés, dans le fond, un lit dont les rideaux sont tirés; il y a une lampe qui brûle, et qui marque qu'il est nuit.)

SCÈNE I. — FÉLIX.

ARIETTE.

Non, je ne serai point ingrat,
Non, dût-il m'en coûter la vie :
Hé bien! je me ferai soldat,
Depuis longtemps j'en ai l'envie.
Sans lui je n'existerai pas....
Enfant abandonné de la nature entière....

C'est lui qui me prit dans ses bras,
Qui me porta dans sa chaumière,
Qui conduisit mes premiers pas,
Sans lui verrois-je la lumière?
Sans lui je n'existerois pas :
Et je séduirois sa fille!
Je troublerois sa famille!
Dans le sein de ce vieillard
J'enfoncerois le poignard!

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne serai point ingrat!
Hé bien! je me ferai soldat,
Depuis longtemps j'en ai l'envie.
Mais la quitter! ma douce amie...!
Non, dût-il m'en coûter la vie,
Non, je ne serai point ingrat!
Hé bien! je me ferai soldat,
Depuis longtemps j'en ai l'envie.

SCÈNE II. — FÉLIX, THÉRÈSE. (*Félix prend son bâton, et va pour sortir sitôt qu'il voit Thérèse.*)

THÉRÈSE. — Où allez-vous donc?

FÉLIX. — Je vais dans la forêt.

THÉRÈSE. — A cette heure-ci?

FÉLIX. — Qu'importe? toutes les heures à présent me sont bien égales.

THÉRÈSE. — La nuit?

FÉLIX. — Hé bien! la nuit?

THÉRÈSE. — On dit que depuis plusieurs jours il y a des contrebandiers qui font du désordre.

FÉLIX. — Je n'ai rien à démêler avec eux.

THÉRÈSE. — Et vous vous en allez?

FÉLIX. — Je le dois.

THÉRÈSE. — Eh! que dira mon père de ne vous pas voir ce soir à souper?

FÉLIX. — Personne ne pensera à moi.

THÉRÈSE. — Personne ne pensera à toi! ah, Félix! peux-tu me dire une chose aussi cruelle? Personne ne pensera à toi! que je suis malheureuse!

FÉLIX. — Ah, Thérèse! j'ai tort, je t'en demande pardon, je ne le sais que trop que tu penseras à moi.

THÉRÈSE. — Est-ce que tu crains mes frères?

FÉLIX. — Tu sais bien que je ne crains personne.

THÉRÈSE. — Pourquoi donc ne veux-tu pas rester?

FÉLIX. — Pourquoi? pourquoi? Peux-tu me le demander? Tu veux que je sois présent à la signature de ton contrat, au repas de tes fian-

çailles? Tu veux que je voie là ton futur, ce gentilhomme qui nous méprise tous, et qui ne t'épouseroit pas si tu n'avois pas une dot?

THÉRÈSE. — Elle fait mon malheur.

FÉLIX. — Je pardonne à ton frère le procureur et à ton frère l'abbé de souffrir ses brusqueries et ses mauvaises plaisanteries; mais ton frère l'officier, qui porte une épée, à sa place....

THÉRÈSE. — Ne sors pas ce soir; attends du moins que mon père soit ici.

FÉLIX. — Je crois que j'entends un de tes frères, adieu.

THÉRÈSE. — Est-ce que je ne te verrai pas ce soir?

FÉLIX. — Oui, je te verrai, et nous nous parlerons peut-être pour la dernière fois.

THÉRÈSE. — Pour la dernière fois!

FÉLIX. — Oublie-moi, Thérèse, oublie-moi.

SCÈNE III. — THÉRÈSE.

ARIETTE.

Quoi! tu me quittes, tu t'en vas,
Et tu veux que je t'oublie!
Arrache-moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

Si je me jette aux genoux de mon père,
S'il prend pitié de notre amour,
Félix périt de la main de mon frère.
Ils lui joueront un mauvais tour;

Et tu veux que je t'oublie,
Et tu me quittes, tu t'en vas :
Arrache-moi plutôt la vie,
Félix, je ne m'en plaindrai pas.

SCÈNE IV. — THÉRÈSE, MARGUERITE, MORINVILLE.

MARGUERITE *entre, en refoulant les cheveux de son chignon sous son bonnet.* — Mademoiselle Thérèse, mademoiselle Thérèse, mademoiselle Thérèse, faites donc finir votre frère le capitaine.

THÉRÈSE. — Marguerite, si vous étiez à votre ouvrage il n'iroit pas vous chercher. (*Marguerite sort.*)

MORINVILLE. — Bonjour, ma sœur.

THÉRÈSE. — Bonjour, mon frère. (*Ils s'embrassent.*)

MORINVILLE. — Qu'est-ce que tu as? Tu es triste! allons, morbleu! de la gaieté, dans trois jours on t'appellera madame la baronne.

AIR : Du mirliton.

La veille du mariage,
Il la prit par le menton;
Et le lendemain, mesdames....

SCÈNE V. — MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORIN. — Mon fils, nous n'avons pas besoin ici de vos chansons de garnison, et je vous prie de vous taire; votre sœur n'entend ici que des choses honnêtes, et n'a que faire de vos sottises....

MORINVILLE. — Parbleu! mon père, elle ne sera pas toujours une grande innocente.

MORIN. — Où sont vos frères?

MORINVILLE. — Le procureur range ses paperasses, il a apporté des liasses de procès pour se dissiper à la noce; l'abbé est allé rendre ses devoirs au pasteur.

MORIN. — Peut-être auroit-il dû commencer par moi.

MORINVILLE. — Et l'amoureux de ma sœur, M. le baron de Versac, est-il arrivé?

MORIN. — Il viendra peut-être.

MORINVILLE. — Comment! il n'est pas venu?

MORIN. — Non, mais il a tort de tarder : depuis que les contrebandiers sont serrés de près ils se sont faits voleurs : il y a moins de contrebande, mais on égorge.

MORINVILLE. — M. de Versac ne va jamais sans un fusil.

MORIN. — Ni eux non plus.

SCÈNE VI. — MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, THÉRÈSE.

(Le procureur entre en mettant dans sa poche un sac de procès; il est en habit de ville et en bottines, une perruque nouée à la brigadière, un des nœuds est échappé; l'abbé a sous son bras un livre in-12.)

MORIN. — Ah, vous voilà, monsieur! cela est heureux!

LA MORINIÈRE. — Bonjour, mon père. (*Il l'embrasse.*) J'atteste devant vous que vous ne pouviez m'ajourner à comparoître pour quelque chose qui me fît plus de plaisir que le contrat de mariage de ma sœur. Bonjour, ma sœur, je te fais mon compliment.

MORIN, *à l'abbé, qui entre.* — Bonjour, mon fils.

SAINT-MORIN. — Bonjour, mon père : je suis assuré que le ciel bénira ce mariage; il convient à tout le monde.

MORINVILLE. — Mais, mons de la chicane! quand ma sœur aura épousé un bon et honorable gentilhomme, est-ce que tu comptes toujours rester procureur?

LA MORINIÈRE. — Pourquoi non? va, va, pour la considération, tant vaut l'homme, tant vaut l'état. (*Ici Thérèse s'en va.*)

SAINT-MORIN. — J'entends M. de Versac.

MORINVILLE. — Allons au-devant de lui.

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, M. DE VERSAC, *un peu déguenillé, un fusil à la main.*

MORIN, *à part.* — Plus je pense à ce mariage, et plus il me déplaît.

MORINVILLE. — Bonjour, monsieur de Versac, vous commenciez à nous inquiéter.

M. DE VERSAC, *se tournant vers la porte par où il entre.* — Ici, Blandine! Blandine, venez ici; prends garde à ma chienne, toi; attache-la dans l'écurie; bonjour à monsieur l'abbé Saint-Morin; bonjour, La Morinière; bonjour, mon cher Morinville : hé bien! papa Morin, comment ça va-t-il? où est la fille? où est ma belle future, ma belle accordée, comme vous dites?

SAINT-MORIN. — Je vais chercher ma sœur.

SCÈNE VIII. — LES PRÉCÉDENTS, UN TABELLION.

M. DE VERSAC. — Mets-toi là, monsieur le Tabellion, et fais-nous un bon contrat, si tu en sais faire; n'oublie pas de parler de la dot.

MORIN. — Vous savez ce que je vous ai dit, monsieur de Versac; je ne délivre la dot que dans trois ans, si je le peux encore; j'en ferai rente jusqu'à ce temps, puisque de tout ce que je possède, rien n'est encore absolument à moi.

M. DE VERSAC. — Hé, oui! hé, oui! vous nous avez déjà dit cela.

MORINVILLE. — Hé, morbleu! mon père, où allez-vous songer?

MORIN. — C'est que tout ce bien-ci provenant d'une somme considérable que j'ai trouvée....

MORINVILLE. — Oui, il y a mille ans.

MORIN. — Il n'y a pas le temps prescrit, et tout ceci ne m'appartient que dans le temps prescrit.

LA MORINIÈRE. — Hé bien, la prescription est formelle après trente ans, entre âgés et non privilégiés, article 7 de la coutume de Paris, folio 11, verso 12, édition de Rouen. Mais qu'est-ce que tout cela dit? ce bien-ci est bien à vous.

MORINVILLE. — Et à nous ensuite, après.... après....

MORIN. — Après ma mort.

M. DE VERSAC. — Écrivez, écrivez.

LA MORINIÈRE. — Il seroit bien étonnant qu'après vingt-sept ans....

MORIN. — Mon fils, j'ai assez vécu pour que rien ne me surprenne.

LA MORINIÈRE.— Écrivez; je suis aussi sûr qu'il ne viendra personne....

M. DE VERSAC. — Que je suis sûr, moi, que mon contrat va être fait ce soir. Allons, écrivez.

LA MORINIÈRE. — Écrivez, écrivez.

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, THÉRÈSE.

M. DE VERSAC. — Ah! voici la belle Thérèse. Bonjour, charmante et future baronne. Mais quel nom, quelle qualité donnerons-nous au beau-père?

MORIN. — D'honnête homme

MORINVILLE. — Ce n'est pas là une qualité.

LA MORINIÈRE. — Qui est-ce qui ne l'est pas? Demandez plutôt. Il n'y a personne ici qui ne le soit.

M. DE VERSAC. — Papa Morin, n'avez-vous pas servi? N'avez-vous pas été autrefois dans le service?

MORIN. — J'ai tiré à la milice, et voilà tout.

M. DE VERSAC. — Hé bien! ancien militaire : mettez, mettez ancien militaire. Ah, belle Thérèse! lorsque je serai obligé d'aller à la cour, mon château ne pourra jamais être mieux gouverné que par vous; vous y aurez vos amusements et moi les miens; voulez-vous les connoître? (*Cependant le tabellion écrit, et de temps en temps le militaire s'approche; le procureur dit : « Mettez à la marge, serrez la ligne, on mettra un renvoi, etc. » Morin écoute, et rêve.*)

ARIETTE.

Courir les bois, courir les plaines,
Est le plaisir le plus charmant,
La trompe en main, le nez au vent;
Quand nos peines
Ne sont pas vaines,
C'est le plaisir le plus charmant,
Le plus charmant.

La nuit arrive, vite à table,
Que le vin coule à grands flots;
Auprès d'une femme aimable,
La gaieté dicte le propos :
Mais si la belle aime le repos,
Serviteur à l'adorable,
Serviteur à l'adorable;
Laissez-nous parmi les pots,
Femme estimable,
Laissez-nous parmi les pots,
Noyer la raison dans les flots
De ce jus délectable.
Courir, etc.

Voici, ma belle Thérèse, voici ma petite façon de penser; dites-moi la vôtre.

THÉRÈSE. — Elle ne vous satisferoit pas; mais mon père, le souper est prêt, et demain on feroit ce contrat aussi bien qu'aujourd'hui.

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Hé, vite, hé, vite; allez donc : les voilà qui se tuaient dans la forêt; on crie au meurtre, à l'assassinat, des coups de fusil, c'est comme une tuerie. Allez donc, allez donc.

THÉRÈSE. — Ah, ciel! ah, mes frères! courez-y, allez-y, je vous en prie, je vous en supplie. Ah, Félix!

LA MORINIÈRE. — Voyons, voyons ce que c'est.

MORINVILLE. — Courons-y.

M. DE VERSAC. — Je leur mettrai trois balles dans le ventre.

MORIN. — Restez ici, ma fille.

LE TABELLION, *rangeant ses papiers.* — Mort et mariage, ma journée ne sera pas mauvaise. Mademoiselle, personne ne touchera à cela?

THÉRÈSE. — Non, non.

SCÈNE XI. — THÉRÈSE.

ARIETTE.

Hélas, hélas! où peut-il être?
Dans cette forêt que fait-il?
Ah! s'il est quelque péril
Il s'y jette, il n'est plus maître
De n'y pas voler : que fait-il?
Ah, grands dieux! où peut-il être?

Et demain il me veut fuir,
Demain il part, il veut me fuir;
Si je ne peux supporter sans frémir
Un moment de crainte et d'absence,
Ah, quelle sera ma souffrance!
Demain combien je vais gémir;
Demain.... Ah, je voudrois mourir!

Où peut-il être? et que fait-il?
Dans cette forêt que fait-il? etc.

SCÈNE XII. — THÉRÈSE, SAINT-MORIN *entre en rachevant sa lecture et mettant le signet.*

THÉRÈSE. — Hé bien, mon frère, mon frère, avez-vous vu Félix? et qu'est-il arrivé?

SAINT-MORIN. — Je ne sais; j'avois à finir une lecture que malheureusement je n'avois pu faire en route.

THÉRÈSE. — Quoi! vous ne les avez pas suivis, vous n'avez pas couru avec eux dans la forêt?

SAINT-MORIN. — Non.

THÉRÈSE. — Que vous êtes heureux de ne pas prendre plus de part à ce qui se passe!

SAINT-MORIN. — C'est ce qui vous trompe, ma sœur; personne n'a fait des vœux plus ardents pour ceux qui ont été attaqués. Où allez-vous? J'avois à vous dire....

SCÈNE XIII. — SAINT-MORIN.

J'ai bien affaire d'aller me faire estropier, peut-être, en courant après des voleurs.

ARIETTE.

Qu'on se batte, qu'on se déchire,
Peu m'importe, c'est un délire
D'aller, de courir aux abois
De gens qui se tuent dans un bois,
Pendant la nuit, c'est un délire :
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer.
Hé pourquoi chercher des malheurs
En courant après des voleurs?
Quand on peut ici s'enfermer,
Ils s'en vont se faire assommer....
Pendant la nuit! c'est un délire :
Chacun pour soi,
C'est ma devise,
C'est la devise
A moi permise :
Chacun pour soi,
Voilà ma loi.

Qu'on se batte, etc.

SCÈNE XIV. — MORIN, M. GOURVILLE, LA MORINIÈRE, MARGUERITE *entre la première en éclairant, et des* DOMESTIQUES, *des* GARÇONS DE FERME *portent* M. GOURVILLE.

MORIN. — Approchez, approchez, mettez monsieur dans ce fauteuil; apportez du vin, faites du feu dans la chambre jaune.

M. GOURVILLE. — Ah! grand Dieu! que je suis malheureux! Que je vous ai d'obligations! Les scélérats!

MORIN. — Buvez, monsieur, ce coup de vin; un coup de vin remet les sens.

M. GOURVILLE, *prend le gobelet; il tremble de toutes ses forces, il est obligé de le remettre entre les mains de quelqu'un, et de le reprendre à deux mains.* — Et mon domestique?

MORIN. — On l'apporte.

M. GOURVILLE. — Ils ont tué le postillon. (*Il boit.*)

LA MORINIÈRE. — Monsieur, ne perdons pas de vue ce que vous avez dit; il faut verbaliser.

M. GOURVILLE. — Maudit pays! il semble qu'il y ait une destinée.... Et où est mon libérateur?

MORIN. — Qui, monsieur?

M. GOURVILLE. — Je ne sais pas.

MORIN. — Voulez-vous recommencer ?

M. GOURVILLE. — Non, je me sens mieux.

MORIN. — Eh, monsieur ! comment vous ont-ils attaqué ?

M. GOURVILLE. — Ah ! mes amis ! voilà ce qui m'est arrivé : j'ai changé de chevaux à la poste ; nous allions ; je me suis endormi dans ma voiture, j'ai été réveillé par un coup de fusil et par le mouvement de la chaise qui s'est arrêtée ; j'ai vu tomber le postillon, j'ai sauté sur mes pistolets, mais aussitôt j'ai été renversé avec la chaise dans un fossé ; le choc, le heurt, la situation dans laquelle je suis tombé, tout cela m'a mis hors de défense ; les coquins m'ont entouré, m'ont saisi, ils m'ont tiré hors de ma chaise.

LA MORINIÈRE. — Combien étoient-ils ?

M. GOURVILLE. — Je ne sais ; ils m'ont fermé la bouche avec ce linge. (*Il le jette à terre.*)

LA MORINIÈRE. — Ne le perdez pas.

M. GOURVILLE. — Ils m'entraînoient dans l'épaisseur du bois, lorsqu'un dieu, un homme, un ange.... Quels coups j'ai vu donner ! d'un bâton, d'une massue qu'il avoit ; il ne portoit pas un coup qu'il n'en renversât un : ils l'ont entouré, ils ont tiré sur lui, il doit être blessé, mais il les poursuit. Quel homme, grands dieux ! quel homme ! où est-il ? et ne le verrai-je pas ?

SAINT-MORIN. — Monsieur, monsieur, vous avez bien des grâces à rendre au ciel.

M. GOURVILLE. — Et à celui qui m'a délivré. Ils m'avoient lié les mains, je ne pouvois me joindre à lui.

MARGUERITE. — Ils sont comme cela un troupiau de voleux ; depuis quelque temps ils n'en font jamais d'autres.

MORIN. — Qu'est-ce que vous faites là ? allez faire du feu dans la chambre jaune, et songez à vos affaires.

M. GOURVILLE. — Dans ce pays-ci il semble qu'il y ait une fatalité qui me poursuit. Il y a vingt-sept ans que j'y passai, il y a vingt-sept ans que j'y fis la plus grande perte.

MORIN. — D'argent ?

M. GOURVILLE. — Oui, d'argent, de tout, de tout. Monsieur, je vous en prie, avez-vous envoyé chercher un chirurgien pour mon domestique ?

MORIN. — Oui, monsieur. Et il y a vingt-sept ans....

M. GOURVILLE. — Oui.

MARGUERITE, *qui rentre.* — Vous m'envoyez allumer du feu, et il y en a.

MORIN. — Passons dans l'autre chambre. Monsieur, donnez-moi le bras.

M. GOURVILLE. — Je marcherai bien ; conduisez-moi où est mon domestique.

SCÈNE XV. — LES PRÉCÉDENTS, MORINVILLE, *et ensuite* M. DE VERSAC.

MORINVILLE. — Je les ai poursuivis, mais le diable ne les attraperoit pas; j'ai tiré quelques coups de fusil à travers la forêt, attrape qui peut.

M. DE VERSAC. — Nos chiens sont en défaut; j'ai perdu la piste.

M. GOURVILLE. — Quoi! messieurs, seroit-ce un de vous?

M. DE VERSAC. — Oui, monsieur, c'est moi; je vous ai vu, je vous ai délié, voilà la corde.

LA MORINIÈRE. — Ne la perdez pas, elle est essentielle au procès-verbal.

M. GOURVILLE, *après les avoir considérés.* — Messieurs, je vous remercie.

SCÈNE XVI. — LA MORINIÈRE, MORINVILLE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC, MARGUERITE.

MORINVILLE. — Il l'a, parbleu, échappé belle!

MARGUERITE. — Allons, venais donc; on vous attend pour souper.

MORINVILLE. — Ah, te voilà, Manon! ah je te tiens!

QUINQUE, qui commence en trio.

MARGUERITE.
Finissez donc, monsieur le capitaine;
Finissez donc :
Vous embrasser moi-même? Non, non;
Il faut vous en passer.
Mademoiselle
M'appelle.
Hé bien! vous ne finirez pas?
Ahi! ahi! vous me cassez le bras.

MORINVILLE.
Non, non, il faut que tu prennes la peine
Toi-même de m'embrasser.
Non, non, on ne t'appelle pas,
On ne t'appelle pas.

SAINT-MORIN.
Mon frère, mon frère,
Mon père
Pourroit s'offenser.
Je vous conseille de la laisser.
Manon, Manon,
Laisse-le faire;
Manon, Manon,
Laisse-le faire,
Il ne te tuera pas.

LA MORINIÈRE.
Moi, je n'ai vu que leurs talons.
Ah! pour le moins une douzaine.
Laisse-le faire,
Manon.

M. DE VERSAC.
Cinq cents pas à perte d'haleine
J'ai couru sur ces fripons :
Ils étoient une douzaine.
Laisse-le faire,
Manon,
Sotte Manon.

(A la fin du quinque Morin paroit.)

MORIN. — Hé bien! venez-vous donc souper, vous autres? est-ce qu'il faut que je vous attende?

MARGUERITE.
Ah! j'en suis bien aise;
Il faut qu'on le baise.

LES TROIS FRÈRES.
Chut! suivons mon père;
Il est en colère.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — FÉLIX.

ARIETTE.

Il faut, il faut que je les quitte,
Ces lieux si chéris de mon cœur,
Ces lieux que ma Thérèse habite
Ne sont plus rien pour mon bonheur.
Demain ils feroient mon supplice,
Demain ils feroient mon tourment,
Je l'y chercherois vainement.

O sort! qui dès mes jeunes ans
Ne me fûtes jamais propice,
Je vous pardonnois l'injustice
Qui me priva de mes parents;
Mais quand il faut que je les quitte,
Ces lieux qui faisoient mon bonheur,
Ces lieux que ma Thérèse habite,
Contre vos coups mon cœur s'irrite,
Je vous accuse de rigueur.

Il faut, il faut, etc.

SCÈNE II. — FÉLIX, MORIN.

MORIN. — Pourquoi, Félix, pourquoi ne t'es-tu pas trouvé à souper avec nous? Mon gendre futur t'auroit fait bien des amitiés, je l'avois prévenu.

FÉLIX. — Votre gendre? Non, j'avois à arranger bien des choses pour mon départ.

MORIN. — Je ne peux que l'approuver, quoiqu'il me fasse de la peine; mais il est si fâcheux de ne point connoître ses parents. Ah! si tu les trouves, tu feras leur bonheur, jeune, fort, bien élevé....

FÉLIX. — Grâce à vous.

MORIN. — Et à toi-même : tu étois tout disposé à être un honnête homme, je n'ai jamais eu de peine à t'inspirer de bons sentiments, ils étoient en toi.

FÉLIX. — Et vous dites que c'est en l'année mil sept cent quarante-neuf?

MORIN. — Oui, le dix-huit mai.

FÉLIX. — Il y eut donc alors un grand désastre; on me l'a raconté bien des fois, mais redites-le-moi encore. Quelquefois une circonstance.... oubliée....

MORIN. — Ah! le désastre fut terrible : il étoit tard, j'étois couché; tout d'un coup j'entends un grand bruit, on crie; la chaussée du grand étang est rompue; il avoit fait la veille un orage affreux. Je me lève, je crie, je cours; toute la campagne étoit submergée; les hommes, les femmes, les bestiaux, étoient à la nage, les maisons étoient renversées, des granges entières, de gros arbres étoient emportés; je passai la nuit sur la montagne; le matin, comme je traversois un chemin creux, je vis embarrassée dans des branches de saule une femme sans connoissance, c'étoit ta nourrice; je la crus morte; tu étois sur elle : tu dormois, pauvre petit! je te prends dans mes bras, tu te mets à sourire, je te portai dans ma cabane, et j'allai chercher du secours pour enlever cette bonne femme, qui ne reprit connoissance que le lendemain, et la raison ne lui revint que huit jours après. Je n'ai jamais vu un si grand malheur. A deux lieues d'ici on trouva une dame noyée, dans sa voiture; quelque temps après je trouvai une valise, mais c'est une autre affaire : enfin, on a interrogé ta nourrice plus de cent fois; comme elle ne parloit qu'allemand, ce ne fut que longtemps après que nous sûmes qu'elle étoit du village de Noussdorff.

FÉLIX. — Oui, de Noussdorff.

MORIN. — Que c'étoit un grand monsieur qui avoit fait marché avec elle, qu'il l'a conduite à une dame qui passoit; cette dame l'a emmenée aussitôt pour te nourrir; et il n'y avoit que quinze jours qu'elle étoit avec toi lorsque ce malheur arriva.

FÉLIX. — Et l'on n'a pu en savoir davantage.

MORIN. — Non; du reste, interroge-la encore, tu peux l'envoyer chercher, puisqu'elle est dans le village; mais elle n'en sait pas plus que je ne t'en ai dit.

FÉLIX. — Ah, père Morin! que je vous ai d'obligations! et j'aurois été assez malhonnête.... non, non, je ne serai point ingrat.

MORIN. — Tu ne peux pas l'être : dès l'âge de six ans tu m'as été utile; depuis l'âge de quinze, tu m'as toujours valu deux garçons de ferme, sans compter ta fidélité; ainsi je ne fais tort à personne en te donnant ce que voilà dans ce petit sac.

FÉLIX. — Quoi! qu'est-ce que c'est que cela?

MORIN. — Quatorze années à vingt écus.

FÉLIX. — Gardez-les.

MORIN. — Non, ils sont à toi : ma maison est toujours la tienne; si tes recherches ne sont pas heureuses, reviens ici, tu y seras reçu comme mon enfant : si tu l'étois, j'en serois glorieux.

FÉLIX. — Et ce paquet-ci?

MORIN. — Ce sont toutes les hardes dont tu étois enveloppé lorsque je t'ai trouvé : un hochet d'argent avec un petit anneau d'or, de la dentelle, un ruban rouge, et le procès-verbal de ta trouvaille fait et signé par feu notre pasteur.

FÉLIX. — Adieu, mon père; adieu, Pierre Morin.

MORIN. — Tu n'aurois dû partir qu'après le mariage de ta petite sœur.

FÉLIX.

Non, non, je pars; demain l'aurore
Ne me verra point ici.

Non, je n'ai point de chagrin,
Je n'éprouve aucune peine.
Non, je pars demain matin.
Adieu, mon cher, mon cher parrain.

Non, non, je pars; demain l'aurore
Ne me verra point ici.

MORIN.

Tu peux différer encore.
Pourquoi donc partir ainsi?
Ta sœur te verroit encore.
Aurois-tu quelque chagrin,
Ou quelque secrète peine?
Dis-le-moi. Pourquoi demain?
Reste ici cette semaine.

Tu peux différer encore :
Pourquoi donc partir ainsi?
Ta sœur te verroit encore.
Pourquoi donc partir ainsi?

SCÈNE III. — FÉLIX, MORIN, MORINVILLE.

MORINVILLE. — Mon père, le tabellion demande si le contrat sera fini ce soir; il se fait tard, il s'en iroit.

MORIN. — Non, non, demain nous verrons cela; qu'il couche ici, je vais lui parler.

SCÈNE IV. — FÉLIX, MORINVILLE.

MORINVILLE. — Tiens, Félix, voilà ton engagement, tu n'as plus qu'à le signer.

FÉLIX. — Pourquoi signer? La parole en pareil cas ne vaut-elle pas mieux que la signature?

MORINVILLE. — Non.

FÉLIX. — Non! ne t'ai-je pas dit que je servirois dans ton régiment, dans la compagnie où tu es, quelques années à ma volonté, et que peut-être y resterois-je toujours, voilà mon mot; cela suffit, je crois.

MORINVILLE. — Oui, avec moi, je te connois, je n'ai pas besoin de ton billet; mais il faut que je le présente à l'état-major, et cela est indispensable.

FÉLIX. — Allons, soit.

MORINVILLE. — Tiens, signe là : c'est bien; voici trois louis pour boire à la santé du roi.

FÉLIX. — Garde tes trois louis, je n'en ai pas besoin pour désirer qu'il se porte bien.

MORINVILLE. — Allons, je te les donnerai au régiment.

FÉLIX. — Je pars demain au point du jour.

MORINVILLE. — Tu fais bien, et le parti que tu prends est le meilleur : élevé ici comme tu sais, tu ne devois jamais trouver à t'y établir.

FÉLIX. — Est-ce que tu penses ainsi, toi?

MORINVILLE. — Non.

FÉLIX. — Hé bien! tais-toi donc.

MORINVILLE. — Sais-tu qu'à présent, tu es mon soldat, et qu'il faut que tu me respectes comme ton officier?

FÉLIX. — Va, au régiment, je ferai ce que je dois faire; donne-moi le billet qui doit m'enseigner la route.

MORINVILLE. — Le voilà.

FÉLIX. — Adieu.

SCÈNE V. — MORINVILLE.

ARIETTE.

Je t'attends à la caserne
Pour te faire baisser le ton;
Courbé sous le mousqueton,
Tu verras comme on gouverne
Celui qui veut prendre un ton.

Ici combien ce garçon
Nous a fait mettre en colère!
Il avoit toujours raison,
A ce que disoit mon père;
Voyez-le, disoit mon père,
Sage, vrai, discret, sincère,
Félix ne manque jamais
A faire ce qu'il doit faire:
Et lui, fier de ses succès,
Il nous méprisoit tous; mais

Je t'attends, etc.

SCÈNE VI. — MORINVILLE, LA MORINIÈRE.

MORINVILLE. — La Morinière, je viens de faire une affaire excellente, je viens d'engager Félix.

LA MORINIÈRE. — Et que dira mon père?

MORINVILLE. — Il consent qu'il parte: j'ai dans l'idée qu'il aime Thérèse, et qu'elle ne le hait pas; mais je le tiens.

LA MORINIÈRE. — Et moi, je crains bien que cet homme attaqué, à qui nous avons rendu service, ne nous en rende un fort mauvais: mon père l'a interrogé, et de questions en questions.... il est presque vraisemblable que c'est lui qui....

SCÈNE VII. — MORIN, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN.

MORIN. — Hé bien, mes enfants, ne vous l'avois-je pas dit? jamais il ne m'est rien arrivé de considérable que je n'en aie eu un pressentiment.

MORINVILLE. — Quoi donc, mon père?

MORIN. — Je parie que cet honnête homme est celui à qui appartient ceci.

MORINVILLE. — Bon ! ne voilà-t-il pas de vos idées?

SAINT-MORIN. — N'allez pas croire cela.

LA MORINIÈRE. — Je vous jure qu'il n'y a rien de plus faux.

MORIN. — Je sais bien ce qu'il a dit, quelques mots qu'il a proférés, quelques discours qu'il a tenus, et que je vais éclaircir.

MORINVILLE. — Et si c'est lui, que prétendez-vous faire?

MORIN. — Remettre entre ses mains tout ce que je possède.

LA MORINIÈRE. — Tout

MORIN. — Tout.

MORINVILLE. — Tout !

MORIN. — Tout.

MORINVILLE. — En vérité, si vous n'étiez pas mon père, je ne sais pas ce que je ferois.

LA MORINIÈRE. — Et moi, ce que je dirois.

SAINT-MORIN. — Bon ! mon père veut rire.

MORIN. — Non, non, je ne ris point.

LA MORINIÈRE. — En supposant encore que ce soit lui, ce qui est faux et très-faux, vous seriez obligé tout au plus à rendre la somme trouvée.

MORIN. — Ce ne sont pas là les conditions auxquelles j'ai accepté ceci. Je vais le chercher.

SCÈNE VIII. — LES TROIS FRÈRES.

SAINT-MORIN. — Prenons garde à cela, il le feroit comme il le dit.

LA MORINIÈRE. — Il faut l'empêcher, cela nous ruineroit.

MORINVILLE. — Cela feroit manquer le mariage du baron; ah, le voilà ! le préviendrons-nous?

LA MORINIÈRE. — Attendons; car je vous dirai....

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, M. DE VERSAC.

M. DE VERSAC.

CHANSON.

Hé, mes amis, que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse?
Je lui dis :
Quand de mon cœur je fais don,
Êtes-vous aise,
Belle Thérèse !
D'épouser un noble, un baron,
Êtes-vous aise?
Mais parlez-moi, répondez donc,
Êtes-vous aise?
Quand de mon cœur je vous fais don,

Êtes-vous aise,
Belle Thérèse?
Voudriez-vous m'embrasser? Non.
Non?
Non.
Hé mais, grands dieux! que faut-il donc
Pour triompher de Thérèse?

(Pendant ceci les frères parlent entre eux.)

MORINVILLE. — Il faut le prévenir.

M. DE VERSAC. — Que diable avez-vous donc à chuchoter entre vous autres? savez-vous que cela n'est pas honnête?

SAINT-MORIN. — C'est que nous sommes exposés à être fort embarrassés.

M. DE VERSAC. — Quoi donc?

MORINVILLE. — Mon père s'est fourré dans la tête que ce monsieur, cet homme qui a été attaqué ce soir, est celui qui jadis....

LA MORINIÈRE. — Qui jadis a perdu la somme qu'il a trouvée.

M. DE VERSAC. — Bon! il n'y a pas le sens commun : et quel est son dessein?

MORINVILLE. — Non-seulement il veut la lui rendre, mais lui remettre tout ce qu'il a en propre.

M. DE VERSAC. — Diable! cela est embarrassant; votre sœur est bien aimable; mais cela feroit quelque difficulté.

SAINT-MORIN. — Laquelle?

M. DE VERSAC. — Je vous le dirai : mais puisque votre père est si delicat, ne pourroit-on pas...? Hé, parbleu! il y a un moyen excellent.

SAINT-MORIN. — Quoi donc?

M. DE VERSAC. — C'est de lui faire croire que c'est mon père, que c'est feu mon père qui avoit perdu cet argent. Comment étoit faite la valise?

SAINT-MORIN. — Je n'en sais rien.

MORINVILLE. — Ni moi.

LA MORINIÈRE. — Mais en ce cas-là, ce seroit à vous qu'il rendroit le bien, et d'une façon ou d'une autre nous en serions privés.

M. DE VERSAC. — Non, j'épouse votre sœur, et cela ne sortiroit pas de la famille.

LA MORINIÈRE. — Et nous?

M. DE VERSAC. — Ah! je vous ferois quelque avantage.

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN. — Enfin, mes enfants, point d'humeur, je me consulte; ah, monsieur de Versac! vous savez....

M. DE VERSAC. — Oui; mais cela n'est pas possible.

MORIN. — Pourquoi non?

M. DE VERSAC. — Non, vous dis-je, 1° je ne le veux pas.

MORIN. — Je ne le veux pas! je ne le veux pas! écoutez : huit mois

après avoir trouvé cet argent, j'allai consulter notre pasteur; voici les conditions qu'il m'imposa, qu'il me donna par écrit, et que j'ai juré d'observer.

MORINVILLE. — Voyons donc ces belles conditions!

LA MORINIÈRE. — Cela doit être beau!

SAINT-MORIN. — Bien édifiant.

MORIN. — Vous l'avez connu, mes enfants, c'étoit un homme de bien.

M. DE VERSAC. — Écoutons un bon radotage.

MORIN. — Les voici, cet écrit est de sa main.

« Conditions auxquelles Pierre s'engage d'employer l'argent qu'il a trouvé, et dont il va acheter des terres.

« 1° De les faire valoir en sa conscience, comme un bon métayer pour son propriétaire, comme un administrateur pour une communauté, comme un tuteur pour son pupille. »

M. DE VERSAC. — Après; après?

MORIN. — « 2° De faire toute perquisition, et de ne se refuser à aucune, pour retrouver celui ou celle à qui ledit bien acheté de ladite somme peut appartenir.

« 3° De le rendre en entier, » ....de le rendre en entier!

MORINVILLE. — Nous attendons.

MORIN. — « De le rendre en entier, et sans nulle retenue, à celui qu'il reconnoîtra en être le propriétaire, lequel propriétaire doit se contenter dudit bien tel qu'il se comportera lors de sa remise, quand même il seroit de moindre valeur que la somme trouvée; et s'il l'excède, j'exhorte ledit propriétaire à récompenser le métayer, suivant les soins qu'il en aura pris, et à lui en laisser la conduite, s'il est homme de bien et craignant Dieu.

« 4° Ledit Pierre chargera ses héritiers des mêmes conditions, à moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien. »

LA MORINIÈRE. — Oui, mais il y a cent ans.

MORIN. — « A moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien, » et il n'y en a que vingt-sept, vous le savez : « à moins qu'il n'y ait trente ans et plus qu'il possède ledit bien, sans nulle apparence de revendication, et alors je crois qu'il lui est permis d'en disposer comme de chose à lui appartenante. » Hé bien? qu'en dites-vous? dois-je respecter cela?

M. DE VERSAC. — Moi, je ne connois de respectable que les dettes du jeu.

MORINVILLE. — Je dis que cet acte est nul; il n'est pas signé.

LA MORINIÈRE. — Ni daté.

MORINVILLE. — Mon père, je vous conseille de ne lui en pas parler, vous seriez cause de quelque malheur.

MORIN. — Quel malheur donc?

MORINVILLE. — S'il reprenoit tout ce bien-ci, je lui ferois mettre l'épée à la main.

LA MORINIÈRE. — Et moi, je lui ferois un procès dont il ne verroit jamais la fin : nous avons une loi précise et formelle, qui vous décharge de ces conditions, la loi *de partibus inventis*.

M. DE VERSAC. — Et s'il n'y en a pas, avec des amis on en peut faire une.

SAINT-MORIN. — Sans doute, ce que dit La Morinière est fort bien, mais je n'approuve pas la violence de Morinville, violence que cependant j'aurois peut-être, si j'étois militaire; mais il y a une probité, une droiture, un honneur qui doit faire la base de nos actions et à laquelle il ne faut jamais manquer; ainsi, raisonnons, mon père : depuis que vous êtes établi, combien bon an, mal an, pouvez-vous avoir donné aux pauvres de la paroisse?

MORIN.—Je ne le sais pas : le bien que je fais est la première chose que j'oublie.

SAINT-MORIN. — Combien nourrissez-vous de ménages à peu près?

MORIN. — Quatre, cinq, six, je ne sais.

SAINT-MORIN. — Mettons-les chacun à deux cents livres.

MORIN. — Il y en a qui me rendent, mais cela va bien là.

SAINT-MORIN. — Hé bien ! c'est mille livres par an : combien y a-t-il que vous êtes établi ?

MORIN. — Vingt-six ans.

SAINT-MORIN. — C'est vingt-six mille livres données aux pauvres, ainsi vous avez outrepassé la somme que vous avez trouvée de douze ou quatorze mille livres : allons, mon père, il n'y a pas de bon sens : le ciel bénira ce gentilhomme, il a fait la charité.

MORINVILLE. — C'est bien.

LA MORINIÈRE. C'est juste. (*Cependant M. de Versac prend l'écrit, le déchire, et le met dans sa poche.*)

M. DE VERSAC. — Je vois que c'est au mieux.

MORIN. — Et moi, je vois, je vois que dans le monde il n'est point d'état qui ne se soit arrangé avec sa conscience et qui ne se soit fait des moyens pour se dispenser d'être juste; au reste, voilà mes conditions, je vous les ai lues; si ce monsieur est l'homme en question, je les observerai, soyez-en sûrs : où sont-elles, où sont-elles donc? Où est-ce que j'ai mis cet écrit?

M. DE VERSAC. — Quoi ! ce papier?

MORIN. — Oui.

M. DE VERSAC. — Ce papier qui étoit là?

MORIN. — Oui.

M. DE VERSAC. — J'en ai fait des bourres pour mon fusil; il est inutile.

MORIN. — Monsieur de Versac, vous auriez bien dû n'y pas toucher : heureusement je le sais par cœur. Mais ce monsieur est resté presque seul.

SAINT-MORIN. — Il est avec ma sœur.

MORIN. — Je vais le trouve

SCÈNE XI. — MORINVILLE, LA MORINIÈRE, SAINT-MORIN, M. DE VERSAC.

MORINVILLE. — Il ne faut pas le quitter que cet étranger ne soit parti,
SAINT-MORIN. — Non, sans doute.
LA MORINIÈRE. — Tantôt l'un, tantôt l'autre.
M. DE VERSAC. — Demain au point du jour nos chasseurs arrivent, et nous le ferons bien décamper.
MORINVILLE. — Vas-y, l'abbé, vas-y : ah, les voilà !

SCÈNE XII. — LES PRÉCÉDENTS, MORIN, M. GOURVILLE.

MORIN, *porte une lumière.* — Monsieur, c'est ici votre chambre; il y a là une porte qui donne sur le verger, vous pourrez sortir par là, sans passer par la maison
M. GOURVILLE. — Je vais me jeter sur ce lit tout habillé jusqu'au point du jour.
MORINVILLE. — Monsieur, si vous aviez voulu partir aussitôt que votre chaise auroit été en état?
SAINT-MORIN. — Elle l'est peut-être, et je vais y voir. (*Il sort.*)
LA MORINIÈRE. — On vous donneroit des guides.
M. DE VERSAC. — Je me charge, moi, de vous en servir.
MORINVILLE. — Nous vous accompagnerons plutôt tous les quatre.
M. GOURVILLE. — Non, je vous suis très-obligé; si je ne vous incommode pas, je désire me reposer ici quelques jours, et je n'abandonnerai pas mon domestique.
MORINVILLE. — On en auroit soin.
LA MORINIÈRE. — Nous y veillerons.
MORIN. — Monsieur, monsieur, j'ai dans l'idée que personne n'a plus de droit que vous de rester ici tant qu'il vous plaira.
MORINVILLE. — Ah, morbleu ! il va lui parler.
LA MORINIÈRE. — Mon père, mon père, monsieur veut du repos; si nous le laissions?
MORIN. — Vous avez raison : monsieur, je vous souhaite bien le bon soir : ferai-je éteindre cette lampe?
M. GOURVILLE. — Non, laissez-la brûler, vous me ferez plaisir.
MORIN. — Bonsoir, monsieur.
M. GOURVILLE. — Je vous remercie. (*Ils s'en vont, et M. Gourville se met derrière les rideaux.*)

SCÈNE XIII. — MARGUERITE, FÉLIX.

MARGUERITE. — Quoi ! monsieur Félix, vous vous en allais?
FÉLIX. — Oui, Marguerite.
MARGUERITE. — Ah, mon bon Dieu ! comme je sommes donc malheureuses !
FÉLIX. — Pourquoi?
MARGUERITE. — Qu'est-ce qui nous fera danser le dimanche? qu'est-ce

qui tuera les loups? qu'est-ce qui rendra service à tout le village? et puis mademoiselle Thérèse et votre pauvre mère nourrice? Ah, comme nous allons être tous dans la désolation!

FÉLIX. — Thérèse! elle se marie demain.

MARGUERITE. — Ah! oui; c'est bien malgré elle; c'est bien aisé à voir.

SCÈNE XIV. — FÉLIX, THÉRÈSE, MARGUERITE.

THÉRÈSE. — Marguerite, laissez-nous.

MARGUERITE. — Dépêchez-vous de parler, car c'est ici que sera la chambre de ce monsieur qu'on a pensé tuer; il va venir se coucher: ainsi, si vous avez quelque chose à vous dire, dépêchez-vous: votre fiancé est à boire avec vos frères, je leur dirai que vous êtes dans votre chambre. Ah! M. Félix lui auroit bien mieux convenu que cet olibrius de baron qui ne sait ce qu'il dit.

SCÈNE XV. — FÉLIX, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. — Quoi, Félix! il faut se séparer?

FÉLIX. — Il faut se quitter, ma petite sœur.

THÉRÈSE. — Ah! mon cher Félix, quel malheur pour nous!

FÉLIX. — Supportons-le, s'il est possible, avec fermeté.

THÉRÈSE. — Tu seras donc dans le régiment de mon frère?

FÉLIX. — Je me croirai moins éloigné de toi.

THÉRÈSE. — Quoi! nous ne nous verrons plus!

FÉLIX. — Je te jure, ma chère petite sœur, je prends le ciel à témoin....

THÉRÈSE. — Ciel! qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu as à la main? tu as du sang, est-ce que tu serois blessé?

FÉLIX. — Ne t'effraye pas, ce n'est rien; lorsque ce soir, dans la forêt, j'ai bâtonné ces coquins qui ont arrêté cet étranger, ils m'ont tiré quelques coups de pistolets, et une balle, je crois, m'a déchiré les doigts. (M. GOURVILLE, *qui a passé sa tête en écartant les rideaux, paroît écouter, et dit:* Ciel! c'est lui!)

THÉRÈSE. — Je t'en prie, que je voie ce que c'est; montre-moi ta main.

FÉLIX. — Ce n'est rien, te dis-je. Ah! plût au ciel que je l'eusse perdue, cette main, et que je fusse à toi le reste de mes jours!

THÉRÈSE. — Félix, Félix, il ne m'est plus permis de vivre.

FÉLIX. — Vis en moi comme je vivrai en toi; consolons-nous avec l'idée que notre infortune conserve la paix dans ta famille, la vie à ton père, et l'honneur à celui que tu aimes. De quelle infamie, ma Thérèse, n'aurois-je pas eu à rougir, si j'avois abusé de l'empire que tu m'as donné sur ton cœur? on diroit: « Le scélérat ne s'est servi de leurs bienfaits que pour les outrager. » Prends cet argent que ton père m'a donné, tu en aideras cette bonne nourrice, qui, infirme et presque aveugle, pourroit, si ton père mouroit, tomber dans la misère.

THÉRÈSE. — J'en aurai soin comme de ma propre mère; elle ne me quittera pas.

FÉLIX. — Garde aussi ce paquet de hardes, il m'est inutile, puisque je suis soldat et que je renonce à de vaines perquisitions. Eh ! que m'importe ce que j'aurois trouvé, je ne veux plus tenir à rien; je te perds !

THÉRÈSE. — Tu me perds. (*Elle s'assied, le coude sur une table.*)

DUO.

FÉLIX.

Adieu, Thérèse!
Adieu, chère âme de ma vie,
Adieu, ma sœur, ma chère amie!
Suspends tes pleurs, suspends tes cris.

Ah! mon cœur, mon cœur se déchire :
Quelle douleur! ah, quel martyre!
Deviens plus heureuse que moi :
Est-il donc un bonheur sans toi?

Notre vie eût été si belle !
A ses devoirs toujours fidèle,
Félix auroit fait ton bonheur.

Toujours près d'elle!
N'y pensons pas.
Adieu, chère âme de ma vie!
Adieu, ma sœur, ma chère amie!
Suspends tes pleurs, suspends tes cris.

THÉRÈSE.

Adieu, Félix!
Adieu, mon cher, mon cher Félix!
Ah, malheureuse que je suis!

Dis-moi, non.... mais enfin.... pourquoi...?
Je ne sais ce que je veux dire.
Félix, sois plus heureux que moi.
Il n'est pas de bonheur sans toi.

Nos jours si remplis de douceur!

Moi près de lui!
Hélas, hélas!
Adieu, Félix;
Adieu, mon cher, mon cher Félix!
Ah, malheureuse que je suis!

(A la fin de ce morceau, ils entendent tousser sous les rideaux du lit; ils se font signe qu'il y a quelqu'un; ils s'embrassent dans le fond du théâtre, emportent la lumière et se séparent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — M. DE VERSAC, ET DES CHASSEURS.

M. DE VERSAC.

A la chasse, à la chasse, à la chasse!
Suivons l'animal à la trace;
Vous qui dormez, réveillez-vous,
Suivez-nous, suivez-nous.
Un chasseur
Dormeur,

Et sans cœur
Sans ardeur,
A la chasse n'est jamais vainqueur.
A la chasse, etc.
(Il lève les rideaux du lit.)

Ah, diable ! nous faisons buisson creux; il a vidé l'enceinte.

SCÈNE II. — M. DE VERSAC, MARGUERITE.

M. DE VERSAC. — Est-ce qu'il est parti?
MARGUERITE. — Oui.
M. DE VERSAC. — Dans sa chaise?
MARGUERITE. — Non.
M. DE VERSAC. — Où est-il donc?
MARGUERITE. — Avec notre maître. Il est sorti par la petite porte.
M. DE VERSAC. — Avec le père Morin! Ah, diable!
MARGUERITE. — Ne vous fâchez pas, il est allé du côté des étangs; vous les trouverez.
M. DE VERSAC. — Et les Morin, où sont-ils?
MARGUERITE. — Dans leur chambre, à faire enrager le monde; puissent-ils y rester?
M. DE VERSAC. — Allons, enfants, du côté des étangs.

A la chasse, à la chasse, etc.

SCÈNE III. — MARGUERITE.

Il ne demande seulement pas des nouvelles de sa prétendue. Hé mais, demandez-moi donc, ce petit abbé qui me fait les yeux doux!

ARIETTE.

Qu'une pauvre fille est à plaindre!
Tout est à craindre
Pour son honneur;
Encor si tout séducteur
Ne vouloit que la surprendre
Avec un propos flatteur;
Mais il faut encor défendre,
Et sa personne et son cœur;
On ne sait auquel entendre.
Et ce petit abbé sournois,
Qui me regarde en tapinois...,

Qu'une pauvre fille est à plaindre!
Tout est à craindre
Pour son honneur;
Encor si tout séducteur
Ne vouloit que la surprendre

Avec un propos flatteur;
Mais il faut encor défendre
Et sa personne et son cœur;
On ne sait auquel entendre,
Et toujours il faut défendre
Et sa personne et son cœur.

Ah! j'oublie mademoiselle Thérèse.

SCÈNE IV. — M. GOURVILLE, MORIN, FÉLIX *entre le premier, pour prendre un paquet qu'il a laissé la veille; il le met sur ses épaules avec le même bâton qu'il avoit; et comme il va pour sortir, M. Gourville et Morin entrent.*

FÉLIX, *après avoir regardé le lieu.* — Adieu!

M. GOURVILLE. — Jeune homme, vous vous en allez?

FÉLIX. — Oui, monsieur.

M. GOURVILLE. — Où allez-vous?

FÉLIX. — Je vais servir, je vais à l'armée.

M. GOURVILLE. — Je vous prie de m'accorder une grâce.

FÉLIX. — Quoi, monsieur? dites.

M. GOURVILLE. — Restez ici aujourd'hui.

FÉLIX. — Je ne le peux pas.

M. GOURVILLE. — Restez ici aujourd'hui pour l'amour de moi.

MORIN. — Félix, vous ne pouvez pas refuser monsieur, et je vous en prie aussi.

FÉLIX. — N'est-ce pas aujourd'hui la noce de Thérèse?

MORIN. — Cela n'est pas sûr.

FÉLIX. — Vous le voulez, je reste.

MORIN. — Ah, monsieur! ce garçon-là est un homme étonnant pour la fidélité, pour le travail, pour les sentiments d'honneur; tous ces biens, tous ces champs que vous avez vus si bien cultivés, c'est en quelque façon à ses soins que je le dois.

M. GOURVILLE. — Je n'ai point vu de ferme, de terre qui rassemblât tant d'ordre, d'abondance et de richesses : combien rapporte-t-elle?

MORIN. — Ah, monsieur! c'est selon : lorsqu'il y a beaucoup de pauvres, elle ne rapporte rien; mais dans les bonnes années, et de dix il y en a sept, elle peut donner deux mille écus, et même plus.

M. GOURVILLE. — Deux mille écus!

MORIN. — Oui, monsieur, et ils sont à vous.

M. GOURVILLE. — Je vous en remercie.

MORIN. — Vous ne m'entendez pas, monsieur, ils sont à vous. Oui, monsieur, ils sont à vous, ils vous appartiennent; oui, monsieur, tous ces biens sont à vous.

M. GOURVILLE. — Comment?

MORIN. — Par ce que j'ai appris de vous, par toutes les circonstances rassemblées, par tout ce que vous m'avez dit, vous êtes celui dont j'ai trouvé la valise le lendemain de ce désastre.

M. GOURVILLE. — Moi !

MORIN. — Oui, monsieur, sept cent trente-trois louis d'or dans trois bourses de soie, dites-vous, cinq médaillons et un cachet d'or; le voici.

M. GOURVILLE. — Oui, c'est mon chiffre.

MORIN. — J'ai acheté ce bien-ci avec votre argent, je l'ai acheté sous la condition de vous le remettre, et je vous le rends.

M. GOURVILLE. — Monsieur Morin, tant de probité m'étonne.

MORIN. — J'en suis fâché pour les autres.

M. GOURVILLE.—Ceci est bien surprenant! mais ces terres sont beaucoup au-dessus de la valeur de ce que vous avez trouvé.

MORIN.—Je les ai achetées pour vous, tant mieux : j'en ai été le métayer, monsieur, j'ai fait le bien de mon maître.

M. GOURVILLE. — Puisque vous me remettez ce bien, je l'accepte, mais....

SCÈNE V. — FÉLIX, M. GOURVILLE, MORIN, MORINVILLE.

MORINVILLE. — Vous l'acceptez, vous l'acceptez! seriez-vous assez malhonnête après que nous vous avons sauvé la vie; auriez-vous la cruauté de dépouiller un vieillard qui pendant trente ans, à la sueur de son corps, a travaillé pour améliorer un bien qui ne vous appartient pas, et dont sans doute, vous auriez la barbarie de le chasser!

M. GOURVILLE. — Cela peut être.

MORINVILLE. — Cela peut être. Hé bien, mon père, entendez-vous? cela peut être. Parlez, monsieur : que prétendez-vous faire?

M. GOURVILLE. — Ce que je ferai...? Je ne sais, monsieur, ce que je ferai, je ne sais.... (*Ici Thérèse, paroît dans le fond de la scène, Félix la voit et sort avec elle.*)

SCÈNE VI. — MORIN, MORINVILLE.

DUO, qui continue en trio, et finit en quatuor.

MORINVILLE.

Je ne sais! Oh, ciel, est-il possible!
Père dénaturé, vous perdez vos enfants.
Oh, ciel! oh, ciel, est-il possible!

Vos serments? De plaisants serments!
Depuis vingt ans, depuis trente ans,
Vous êtes possesseur paisible
De biens à vous appartenants,
Et vous en privez vos enfants.

MORIN.

Hé! que m'importent mes enfants
Quand il faut remplir mes serments

Je suis père, je suis sensible;
Mais peu m'importent mes enfants
Quand il faut remplir mes serments.

MORINVILLE.

Vous écrasez votre famille.
Et votre fille, et votre fille,
Qu'alloit épouser le baron?
Croyez-vous qu'il l'épouse? non, non, non.
Oh, ciel! oh ciel, est-il possible!

MORIN.

Je me moque bien du baron :
Croyez-vous donc que votre sœur, ma fille,
Ose penser comme vous? non :
Je suis sûr qu'elle entend raison,
Et me tiendra lieu de famille.

MORINVILLE.

Il l'a dit à cet homme,
Et son bien qu'il lui rend
Est accepté; le barbare le prend.

LA MORINIÈRE, *qui survient.*

Quoi donc? quoi donc?

Il lui rend!
Il le prend!

MORIN.

Oh, ciel! oh, ciel, est-il possible!
Père dénaturé, etc.

Oh, ciel! oh, ciel, est-possible!
Père dénaturé, etc.

Hé! que m'importent mes enfants
Quand, etc.

MORINVILLE.

Il l'a dit à cet homme, etc.
Il lui rend,
Il le prend.

SAINT-MORIN, *qui survient.*

Quoi donc? quoi donc?

Il lui rend,
Il le prend.

LA MORINIÈRE.

Il l'a dit à cet homme, etc.
Il lui rend,
Il le prend.

Oh, ciel! est-il possible! etc.

Oh, ciel! est-il possible! etc.
Père sans amitié etc.

Oh, ciel, etc.

MORIN.

Hé! que m'importent, etc.

SCÈNE VII. — MORIN.

ARIETTE.

Il est dans le fond de mon âme
Une voix qui me dit, c'est bien;
Aussitôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

La ville et ses mœurs étrangères
Ont corrompu leurs sentiments;

Et les vertus héréditaires
Ont abandonné mes enfants.

C'est ma faute, celle d'un père
Qui leur fait quitter son métier;
C'était à labourer la terre
Que je devois les employer.

Je tomberai dans la misère,
Mais j'aurai fait ce que j'ai dû;
Je verrai finir ma carrière
Avec honneur ainsi que j'ai vécu.

J'entendrai toujours dans mon âme,
Cette voix qui me dit, c'est bien;
Aussitôt que l'honneur réclame,
On ne doit hésiter sur rien.

SCÈNE VIII. — MORIN, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Le tabellion dit comme ça qu'il va venir et qu'il attend que vous l'attendiez si vous voulez l'attendre, et que si vous ne voulez pas qu'il vous attende.... enfin il va venir.

MORIN, *à part* — Que faire...? S'il ne me conserve pas pour son métayer?

SCÈNE IX. — FÉLIX, MORIN, THÉRÈSE.

(Ceci commence en duo entre Morin et Félix, devient duo entre Félix et Thérèse, et finit en trio entre Morin, Félix et Thérèse.)

FÉLIX.

Ne vous repentez pas, ô Pierre!
D'avoir rempli votre serment;
Vous n'étiez que dépositaire,
Vous avez tout, votre cœur est content.

MORIN.

Bien malheureux qui se repent
D'avoir fait ce qu'il a dû faire;
Je n'étois que dépositaire,
Je n'ai plus rien, mais mon cœur est content.

FÉLIX.

Je travaillerai,
Je vous nourrirai,
Et je vous rendrai
Ce qu'en mon enfance
J'ai reçu de vous;
Ma reconnoissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous :
C'est ma récompense.
Jusqu'aux derniers jours
Qui vous sont comptés,
Soumis et fidèle,
Je veux par mon zèle
Payer vos bontés.

THÉRÈSE.

Nous travaillerons,
Nous vous nourrirons,
Et nous vous rendrons
Ce qu'en notre enfance
Vous fîtes pour nous;
La reconnoissance
Trouvera bien doux
Ses travaux pour vous :
C'est sa récompense.
Jusqu'aux derniers jours
Qui vous sont comptés,
Thérèse fidèle
Saura par son zèle
Payer vos bontés.

FÉLIX.

Je vous servirai comun fils;
Ma reconnoissance
Trouvera bien doux
Mes travaux pour vous;
Ils seront ma récompense.

MORIN.

Ah, ma fille! ah, mon cher Félix!
Que n'êtes-vous l'un de mes fils!
A votre reconnoissance
Je dois le bien le plus doux.
Ce que je tiendrai de vous,
Deviendra ma récompense.

THÉRÈSE.

Entendez-vous, mon cher Félix?
Mon père dit, mon père dit :
Que n'êtes-vous l'un de mes fils!
La reconnoissance
Trouvera bien doux
Nos travaux pour vous.
C'est ma récompense.

SCÈNE X. — FÉLIX, MORIN, THÉRÈSE, MORINVILLE.

MORINVILLE. — Félix, vous n'êtes pas parti ? vous devriez déjà être à deux lieues d'ici pour joindre le régiment; allez.

FÉLIX. — Je ne pars plus.

MORINVILLE. — Comment, vous ne partez plus! qu'est-ce que cela veut dire?

THÉRÈSE. — Quoi donc, mon frère! vous obligeriez Félix....

MORINVILLE. — Taisez-vous, Thérèse, vous devriez rougir....

MORIN. — Vous êtes bien hardi, en ma présence, de lui ordonner de se taire.

MORINVILLE. — Mon père, il est mon soldat, il faut qu'il parte, j'ai son engagement.

FÉLIX. — J'ai signé que je servirois à ma volonté, et je ne le veux plus.

MORINVILLE. — A votre volonté! dites à la mienne.

FÉLIX. — A la vôtre? non, à la mienne, vous dis-je : voyons le billet.

MORINVILLE. — Je ne vous dis qu'un mot, partez, ou je vous ferai enlever aujourd'hui.

FÉLIX. — Soyez assuré qu'on ne m'emmènera pas vivant.

THÉRÈSE. — Quoi, mon frère! vous oseriez arrêter Félix, et priver mon père....

MORINVILLE. — Dis, te priver toi-même : tu l'aimes, et je vois clair; mais nous y mettrons ordre, et le baron, le procureur, l'abbé, et moi.... cela n'est pas fini.

SCÈNE XI. — FÉLIX, MORIN, THÉRÈSE, M. GOURVILLE, MORINVILLE, LA MORINIÈRE, LE TABELLION.

M. GOURVILLE, *à La Morinière.* — Attendez, pour dire de pareilles raisons, que vous ayez vu ce que je vais faire.

LA MORINIÈRE. — Voyons.

MORINVILLE. — Cela ne se passera pas comme cela.

M. GOURVILLE, *au tabellion.* — Mettez-vous là : où est cet acte?

LE TABELLION. — Le voici.

M. GOURVILLE. — Monsieur Morin, vous m'avez dit que vous aviez à ce jeune homme de grandes obligations; moi, je lui dois la plus vive reconnoissance, c'est lui qui m'a sauvé la vie dans la forêt; je lui donne ce que vous m'avez remis avec trop de bonne foi, je le lui donne, sous la condition qu'il épousera votre fille.

MORINVILLE. — Et le baron, et le baron !

LA MORINIÈRE. — Quoi! Félix épouseroit notre sœur

FÉLIX. — Vous dites, monsieur, vous dites que ce bien est à moi? ah, Pierre! il est à vous, je vous le rends.

M. GOURVILLE. — Brave jeune homme! (*A Morin.*) Consentez-vous à ce mariage?

MORIN. — De tout mon cœur.

FÉLIX. — Ah, Thérèse!

THÉRÈSE. — Ah, Félix!

M. GOURVILLE. — Belle Thérèse, y consentez-vous?

THÉRÈSE. — Ah, monsieur!

MORINVILLE. — Le mariage n'est pas fait.

LA MORINIÈRE. — Écoutons l'acte.

M. GOURVILLE. — Lisez.

LE TABELLION. — Nous soussigné Alexandre-Philippe de Resteinn, seigneur d'Aarsein, de Leidsem et autres lieux, marquis de Gourville, et ministre du roi dans les cours étrangères.

MORINVILLE. — Diable! j'enrage.

LA MORINIÈRE. — Allons doucement, cet homme-là est puissant.

LE TABELLION. — Avons, par ces présentes donné, accordé et concédé aujourd'hui et pour toujours....

M. GOURVILLE. — Au reste, l'acte est en bonne forme, il n'y a plus qu'à remplir le nom du jeune homme.

MORIN. — Félix.

M. GOURVILLE. — Son nom de famille?

MORIN. — Félix.

M. GOURVILLE. — Il n'a pas d'autre nom?

MORIN. — Non, monsieur, il n'en a pas d'autre. Félix, il ne faut pas rougir de cela, ce n'est pas votre faute. Monsieur, je vous demande bien pardon, je ne l'en estime pas moins, et je suis prêt à souscrire ce que vous voulez; mais je vous avouerai que c'est un enfant que j'ai trouvé.

MORINVILLE. — Et qu'on a élevé ici par charité. (*Ici Félix le regarde fièrement.*)

M. GOURVILLE. — Quel qu'il soit, il ne peut que vous honorer.

MORIN. — Je l'ai trouvé le 17 mai, jour de Saint-Félix, et on lui en a donné le nom.

M. GOURVILLE. — Le 17 mai, dites-vous? et en quelle année?

MORIN. — En 1749.

M. GOURVILLE. — En 49? ciel! se pourroit-il, après tant de perquisitions infructueuses.... non, non. Et n'avez-vous rien qui vous indique ses parents?

MORIN. — Non, mais sa nourrice est ici.

M. GOURVILLE.—Faites-la venir, faites-la venir, je vous prie, je vous en supplie. Et n'est-ce pas dans le temps même de ce désastre?

MORIN. — Le lendemain.

M. GOURVILLE. — Et vous n'avez nul autre indice que sa nourrice?

MORIN. — Ses petites hardes, et les joyaux qu'il avait alors, et que j'ai gardés.

M. GOURVILLE. — Voyons-les.

THÉRÈSE. — Ah, Félix! si par le moyen de ce monsieur : eh! que sait-on ? j'espère et je crains....

FÉLIX. — Je vais la chercher.

MORIN, *qui a fait un mouvement pour aller chercher les hardes, revient.* — La voici, voici la nourrice.

SCÈNE XII. — LES PRÉCÉDENTS, LA NOURRICE, *vêtue en paysanne allemande.*

LA NOURRICE. — Eh! où est-ce donc qu'est mon fils? on dit qu'il part?

M. GOURVILLE. — La mère nourrice, écoutez-moi; d'où êtes-vous? de quel pays? de quelle contrée? vous êtes Allemande?

LA NOURRICE. — Oui.

M. GOURVILLE. — De quel endroit?

LA NOURRICE. — De Noussdorff.

M. GOURVILLE. — De Noussdorff! Qui vous a donné cet enfant?

LA NOURRICE. — Un grand homme, un matin, le troisième de mai, me mena à sa mère qui étoit dans une voiture, et me fit partir tout de suite avec elle.

M. GOURVILLE. — Vous donna-t-il de l'argent?

LA NOURRICE. — Cinq louis d'or.

M. GOURVILLE. — Le reconnoîtriez-vous?

LA NOURRICE. — Je crois que oui. Eh! ne me trompé-je pas.... *Aber, Herr....*[1] Mais, monsieur, n'est-ce pas vous?

M. GOURVILLE. — Regardez-moi bien. *Schauet mich wohl an.*

LA NOURRICE. — Non, non; je ne me trompe pas; vous aviez un habit, un habit.... *Blau.... Einen grossen rapp.... zwey bediente.*

M. GOURVILLE. — *Ia, ein blaues Kleid zwey bediente.*

LA NOURRICE. — *Einen hut mit gola bordiret, und.... und.... und knopflocher, uberall da, uber all da, ja, Herr, der sind sie, der sind sie; ich bins gewiss.*

M. GOURVILLE. — *Und dieser junge Mensch ist der namliche den ich euch ubergeben habe? Der namliche?*

LA NOURRICE. — *Der namliche, ja Herr, ja, ja, der namliche, der namliche.*

1. Bleu, un grand cheval noir, deux domestiques.
M. GOURVILLE. — Un habit bleu, deux domestiques.
LA NOURRICE. — Un chapeau bordé d'or, et.... et.... et.... des boutiniers partout; eh! oui, monsieur, c'est vous, j'en suis sûre.
M. GOURVILLE. — Et c'est ce jeune homme, le même que je vous ai remis?
LA NOURRICE. — Le même, oui, monsieur, le même, le même.

M. GOURVILLE. — *Der namliche!* Ciel, c'est mon fils!

FÉLIX. — Votre fils! quoi! vous seriez mon père?

M. GOURVILLE. — Oui, mon fils, je le suis; et je n'en puis douter, c'est à votre père que vous avez sauvé la vie.

FÉLIX. — Que je serois malheureux si vous me trompiez! Ah, Thérèse! (*Morceau de musique entre Morin et les acteurs présents, chacun suivant leurs passions.*)

MORINVILLE.

Son fils, son fils, son fils!
Comment, Félix seroit son fils?
Oui, c'est son fils;
Il est son fils.

LA MORINIÈRE.

Son fils, son fils!
Hé mais, que faire,
Si c'est son père?

FÉLIX.

O ciel! je serois votre fils?

M. GOURVILLE.

Oui, oui, vous êtes mon fils.

FÉLIX.

Que je suis heureux! ah, mon père!

Je n'en sais rien,
Il rend le bien.

LA NOURRICE.

Oui, c'est son fils; oui, c'est son fils.

THÉRÈSE, *à part.*

Que vais-je devenir? Son fils!

MARGUERITE, *à M. Gourville.*

Fuyez, monsieur, et sauvez-vous.
Ils viennent tous
Armés de fourches, de bâtons.
Tous nos garçons
Veulent que de cette maison
Vous sortiez vite, et le baron
Veut vous chasser de la maison.
Saint-Morin s'est mis du tapage
Avec les femmes du village.
Ah, sauvez-vous! ah, sauvez-vous.
Ils viennent tous.

(Alors ils paroissent, le baron est à la tête des chasseurs et des hommes du village, et Saint-Morin de l'autre côté à la tête des femmes. Ils disent ensemble :)

Il faut partir
A l'instant même;
Il faut partir,
Et du village il faut sortir.

Il faut partir;
Monsieur, monsieur, il faut partir.

MORIN.

Taisez-vous tous,
Point de colère;
Approchez-vous;

FÉLIX.

Taisez-vous tous,
Point de colère,
Approchez-vous;

MORIN.
Écoutez-nous;
Point de colère.

FÉLIX.
Il est mon père;
Mes chers amis,
Voici mon père.

MORIN.
Il est son fils.

M. GOURVILLE.
Oui, mes amis,
Voilà mon fils.

FÉLIX.
Je suis son fils.

(Le chœur reprend le commencement.)

MORINVILLE.
Son fils, son fils! etc.
Son fils, son fils!
Tant mieux! j'en suis bien aise.
Il devroit épouser Thérèse.

M. DE VERSAC.
Quoi! c'est son fils?

LA MORINIÈRE.
Oui, c'est son fils.

MORINVILLE.
Bon gentilhomme, il est marquis.

FÉLIX.
Mon père, donnez-moi Thérèse.

M. GOURVILLE.
Je l'ai signé, j'en suis fort aise.

THÉRÈSE.
Ah, Félix, ah, que je suis aise!

LE CHŒUR.
Tant mieux! nous en sommes bien aise :
Il devroit épouser Thérèse.

MORINVILLE.
On veut qu'il épouse Thérèse;
Baron, n'ayez aucun dépit.

M. DE VERSAC.
Moi, j'en suis aise,
Félix est un garçon d'esprit;
Nous nous verrons, si c'est son fils
Puisque le père est un marquis,
Nous nous verrons, j'en suis fort aise.

FÉLIX.
Ah, pour nous quels doux moments!
Après de cruels instants,
Qui l'auroit dit, ma Thérèse!

LE CHŒUR.
Vivez ensemble longtemps,
Vous, Félix, et vous, Thérèse.
Vivez ensemble longtemps,
Que ce soit pendant cent ans.

THÉRÈSE.
Ah, pour nous quels doux moments!
Après de cruels instants,
Ah, grands dieux, que je suis aise!

(Pendant ce chœur ils embrassent tous Félix et M. Gourville, suivant leurs différentes affections. Morinville rend le billet, Félix le prend en riant, et l'embrasse ainsi que M. de Versac, Marguerite et Morin, etc. Les chasseurs et les femmes de village forment une contredanse.)

FIN DE FÉLIX.

AUCASSIN ET NICOLETTE,

OU

LES MŒURS DU BON VIEUX TEMPS.

COMÉDIE EN TROIS ACTES, ET EN VERS

MISE EN MUSIQUE.

(7 janvier 1782.)

ACTEURS.

AUCASSIN.
NICOLETTE.
GARINS, comte de Beaucaire.
BONGARS, comte de Valence.
LE VICOMTE DE BEAUCAIRE.
UN PATRE.
OFFICIERS du comte de Beaucaire.
SUITE du comte de Beaucaire.
SUITE du comte de Valence.
SOLDATS gardant les tours.

La scène se passe à Beaucaire, dans le château du comte.

ACTE PREMIER.

(Le theâtre représente la salle des gardes de sir Garins, comte de Beaucaire. L'ouverture est un bruit de guerre.)

SCÈNE I. — AUCASSIN, LE COMTE DE GARINS.

DUO.

AUCASSIN.

Nicolette, ma Nicolette,
Non, jamais je ne t'oublierai.

LE COMTE DE GARINS.

Aucassin, entends-tu le son de la trompette?
Mon cher fils, elle te répète :
Vole et combats.

AUCASSIN.

Non, non, pour elle je mourrai,
Nicolette, ma Nicolette.
Non, jamais je ne t'oublierai.

LE COMTE DE GARINS.

Défends tes biens, défends ta gloire,
C'est à toi qu'il convient de fixer la victoire,
C'est à toi qu'il convient de cueillir des lauriers.

AUCASSIN.

Peu m'importent mes biens, et mon nom, et ma gloire;
Je ne voudrois obtenir la victoire
Que pour mettre à ses pieds
Vos ennemis et mes lauriers.

SCÈNE II. — LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Seigneur, tout est perdu, si le plus prompt secours
Ne vient défendre la muraille.
L'ennemi marche en ordre de bataille,
Les échelles déjà s'appliquent sur les tours,
A les escalader une troupe s'apprête;
L'épée en main, le regard furieux,
Le comte de Bongars lui-même est à leur tête;
C'est en vain qu'on leur lance et des dards et des pieux,
Rien, Seigneur, rien ne les arrête;
Tout effort ne les rend que plus audacieux.

LE COMTE DE GARINS.

Quoi, mon fils! quoi tu peux entendre
Le récit effrayant d'un assaut désastreux!
Et tu ne cours pas nous défendre?
Contre qui? contre un traître, un perfide voisin
Dont la fureur vient tout détruire;
Et quelle est la raison qui le rend inhumain?
Il me refuse de la dire.
Ah! si mon bras par l'âge désarmé
Pouvoit encor soutenir une lance,
Que j'aurois bientôt réprimé
De ce fier ennemi la cruelle insolence!
Il assiége Beaucaire, il ravage nos champs.
Tu l'entends, mon fils, tu l'entends,
Et tu ne prends pas ma défense!

AUCASSIN.

Mon père, que le ciel, insensible à mes vœux,
Rejette à jamais ma prière,
Si comme chevalier je lève la bannière,
Si je brave jamais et le fer et les feux,
Si je parois jamais dans l'illustre carrière
Qui vous a vu briller, et vous, et nos aïeux,
A moins que vos bontés n'accordent à mes vœux
Celle à qui j'ai donné mon âme tout entière,
L'objet qui seul pourroit me rendre heureux.

Nicolette, ma douce amie,
Toujours belle, toujours chérie.

LE COMTE DE GARINS.

Jamais je ne l'accorderai :
J'aimerois mieux perdre la vie.

SCÈNE III. — LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Ah, monseigneur! tout est désespéré,
Nous ne pouvons soutenir leur furie,
Avant deux heures au plus tard,
Ils seront maîtres du rempart:
Leur chef s'est avancé, le cruel vous défie
Et votre fils et vous.

LE COMTE DE GARINS.

Allons, allons mourir.

AUCASSIN.

Mourir! mourir! mon père, écoutez-moi, mon père :
Quoi, votre mort! oh ciel!

LE COMTE DE GARINS.

Que faut-il que j'espère?

AUCASSIN.

Je vais, je vais les secourir,
A l'ennemi je vais m'offrir,
Et vous venger d'une insulte cruelle;
Mais puisqu'il faut céder au devoir qui m'appelle,
Promettez-moi (la grâce est peu pour votre honneur,
Mais elle est tout pour moi), promettez-moi, mon père,
Que si le ciel, en ce combat prospère,
Me ramène à vos pieds vainqueur,
Vous me laisserez voir la beauté qui m'est chère,
Un instant seulement, un instant : c'est si peu!
Je ne veux seulement, et dans ce même lieu,
Que la voir, l'embrasser, et que lui dire adieu.
Jusqu'à me refuser seriez-vous donc sévère?

LE COMTE DE GARINS.

Non.

AUCASSIN.

Vous le promettez?

LE COMTE DE GARINS.

Oui, je te le promets.

AUCASSIN.

Ah, que le ciel m'accorde un plein succès!

ARIETTE.

(Pendant la ritournelle, il met son casque.)

Allez, qu'on m'apporte mes armes;
Accourez, mes amis, Aucassin est vainqueur,
Chassez la crainte et les alarmes,
Amenez mon coursier, qu'on apporte mes armes.
Répondez tous à mon ardeur.
Je la verrai, je verrai ce que j'aime,
Sa douce voix consolera mon cœur,
Et dans ses yeux, mon bien suprême,
Je vais jouir d'un instant de bonheur.
Allons, partons, et quittons ces murailles,
A l'ennemi faisons sentir nos coups,
C'est hors des murs qu'on donne les batailles.
Suivez-moi; suivez-moi, la victoire est à nous.

LE COMTE DE GARINS.

Voilà, mon fils, le parti qu'il faut suivre,
Être de ses sujets le secours et l'appui.
Mais quel pouvoir a-t-elle donc sur lui,
Si j'en crois les excès où son amour le livre!

SCÈNE IV. — LE COMTE DE GARINS

ARIETTE.

Fils insensé!
As-tu pensé
Que j'approuverois ta tendresse?
Crois-tu mon cœur
Privé d'honneur
Au point de flatter ton ivresse?

Quoi! ce que ne peut obtenir
L'aspect même de ma détresse,
Ma prière, le souvenir
De tes aïeux, de ta noblesse,
Un père, hélas! prêt à mourir
Tu le fais pour une maîtresse.
Non, non, tu ne la verras plus.
Je t'ai promis; mais quel abus
De s'asservir à la promesse
Dont l'honneur prescrit le refus!
Non, non, tu ne la verras plus.

SCÈNE V. — LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE.

LE COMTE DE GARINS.

Faites venir ici le vicomte. Ah! c'est vous,
Vicomte? instruisez-moi; ne pouvez-vous me dire
Quel est ce bel objet qui nous chagrine tous,
Et qui prend sur mon fils un si puissant empire?
On dit que c'est par vous, et dans votre maison
Que Nicolette fut dès l'enfance élevée?

LE VICOMTE.

Bien avant l'âge de raison
Elle y fut, par ma femme, avec soin conservée
Jusqu'à sa mort.

LE COMTE DE GARINS.

Et savez-vous le nom
De ses parents, de sa famille?

LE VICOMTE.

Non,
Car ma femme eut l'imprudence
De taire le secret qui cache sa naissance.

LE COMTE DE GARINS.

Et vous ne savez ce qu'elle est?

LE VICOMTE.

Non : je sais seulement qu'autrefois la comtesse
Votre épouse, seigneur, y prenoit intérêt,
Et lui marquoit la plus vive tendresse.

LE COMTE DE GARINS.

Et vers aucun soupçon votre esprit n'est porté
Sur les parents de cette Nicolette?

LE VICOMTE.

Dans le temps un bruit sourd, une rumeur secrète
Répandoit, qu'elle étoit, à n'en pouvoir douter,
D'un sang noble, et d'un rang qu'il falloit respecter;
Mais quelqu'un affirmoit avoir vu l'acheter
D'une étrangère errante et vagabonde,
Qui s'en alloit courant le monde,
En s'offrant à chacun pour dire dans la main
Le bon ou le mauvais destin.

LE COMTE DE GARINS.

Ah! c'est cela, sans doute : allez, qu'on me l'amène.
Je suis bien bon de prendre tant de peine,
Et de ne pas chasser ce qui fait mes tourments.

LE VICOMTE.

AIR.

Simple, naïve et joliette,
Nicolette est la fleur des champs,

Les lis nous paroîtroient moins blancs,
Si vous regardiez Nicolette.
Qui la vit, toujours la regrette;
Son regard est si séduisant,
Qu'un vieillard même iroit disant :
Le joli péché d'amourette.

LE COMTE DE GARINS.

Parbleu! vous êtes bien plaisant,
Vicomte, avec cette louange,
Et je vous trouve bien étrange
D'en faire un éloge si grand.

SCÈNE VI. — LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, NICOLETTE.

LE COMTE DE GARINS.

Il a raison, elle est vraiment jolie.
Approchez : c'est donc vous qui séduisez mon fils,
Et dont le cœur se met au plus haut prix ?
Je vous ferois mourir si c'étoit votre envie
Qu'il fît pour vous quelque folie.
Parlez, parlez : comment l'avez-vous vu?
Que vous dit-il? Qu'avez-vous répondu?
Le lieu, l'instant, quelles sont ses promesses,
Ses discours, ses propos, ses douceurs, ses caresses?
Répondez, répondez; car je veux tout savoir.

LE VICOMTE.

Seigneur, votre courroux lui ravit le pouvoir
De s'énoncer. Répondez, Nicolette.

NICOLETTE.

Je le désire.

LE VICOMTE.

Eh bien, me direz-vous tout?

NICOLETTE.

Oui.

LE VICOMTE.

Que dit sire Aucassin en vous contant fleurette ?

NICOLETTE.

Qu'il m'aime.

LE VICOMTE.

Et vous alors?

NICOLETTE.

Moi? que je l'aime aussi.

LE COMTE DE GARINS, *à part.*

Insolente!

LE VICOMTE.

Ah, seigneur! un moment sans colère
Il faut l'interroger; et si vous permettez....

LE COMTE DE GARINS.

Non, non, laissez-moi dire : écoutez, écoutez.
Quand vous verrez mon fils, il faudra lui déplaire,
Et lui dire d'un ton sévère
Que vous ne l'aimez plus, qu'il cherche un autre objet,
Que vous le quittez sans regret.

NICOLETTE.

En vain ma bouche le diroit,
Dans mes regards, seigneur, le contraire il liroit,
Et ne me croiroit pas.

LE COMTE DE GARINS.

Comment donc, impudente!
Quel espoir vous séduit? quelle est donc votre attente?

NICOLETTE.

Seigneur, je suis au désespoir
De la peine que je vous cause :
Otez-moi pour jamais les moyens de le voir.

LE VICOMTE.

En acceptant ce qu'elle vous propose,
C'est leur enlever tout espoir.

NICOLETTE.

AIR.

Au fond d'une sainte retraite
Mettez la triste Nicolette.
Là dans les pleurs,
Dans les douleurs,
Là dans les larmes
Je gémirai de mon malheur,
Mais au moins j'aurai la douceur
De faire cesser vos alarmes;
J'y prierai le ciel pour vos jours,
Et pour les siens...; ah, qu'il m'oublie.
Et que sa vie
Soit consacrée à des amours
Que sa naissance justifie!
(Elle se jette à genoux.)
Au fond d'une sainte retraite, etc.

LE COMTE DE GARINS.

Elle m'attendrit. Levez-vous;
Je ne sais si c'est par magie,
Ou par son ton et son air doux,
Mais j'ai presque pleuré.

SCÈNE VII. — LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE, NICOLETTE, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Grande, grande victoire!
Sire Aucassin, seigneur, est un second Roland,
Et le combat le plus brillant
En ce jour le couvre de gloire.
Sans attendre qu'il soit suivi,
Du grand portail il fait lever la herse :
Presque seul il s'échappe, il part, frappe, renverse;
On ne sauroit nombrer tous les soldats qu'il perce.
Le comte de Bongars lui-même vient à lui,
Et lui porte un grand coup de lance;
Ferme sur ses arçons, sire Aucassin s'élance,
Pare le coup, et d'un bras affermi,
Enlève et fait tomber son fatal ennemi,
Qui, foible et languissant, et respirant à peine,
S'est rendu prisonnier, et votre fils l'amène.

LE COMTE DE GARINS.

Vicomte, vite, dépêchez,
Emmenez votre Nicolette,
Et que ses jours à jamais soient cachés,
Au plus haut de la tour, dans la chambre secrète.

SCÈNE VIII. — LE COMTE DE GARINS.

ARIETTE.

Il est vainqueur, et la victoire
Couronne son premier combat,
Et mes vieux ans vont, de sa gloire,
Recevoir un nouvel éclat.

Il n'est qu'une âme paternelle
Qui conçoive tout mon bonheur,
Car ce triomphe me révèle
Ce que va lui dicter l'honneur.

Quand au tombeau j'irai descendre,
Content, je fermerai les yeux·
Je laisse survivre à ma cendre
Un fils digne de mes aïeux.

Il est vainqueur, etc.

SCÈNE IX. — GARINS, COMTE DE BEAUCAIRE, AUCASSIN, BONGARS, COMTE DE VALENCE, LE VICOMTE. *La suite du vainqueur et du vaincu; des soldats portent les armes du comte de Valence.*

AUCASSIN.

Ah, mon père! je vous revois;
Voici votre ennemi.

LE COMTE DE GARINS.

Le comte?

AUCASSIN.

Qu'il approche.

LE COMTE DE GARINS.

Quoi, barbare!

AUCASSIN.

Non, non, laissons là tout reproche;
Vainqueurs, usons mieux de nos droits.
Songez plutôt, mon père, à tenir la parole
Dont envers votre fils vous vous êtes lié.

LE COMTE DE GARINS.

Que dites-vous?

AUCASSIN.

Quoi donc! l'auriez-vous oublié,
Mon père, ou cherchez-vous un prétexte frivole?
Quoi! ne m'avez-vous pas promis,
A l'instant que j'ai pris les armes
Pour faire cesser nos alarmes,
Que si le ciel ramenoit votre fils
Vainqueur, il verroit son amie,
Sa Nicolette tant chérie;
Que je pourrois, et dans ce même lieu
La voir et l'embrasser en lui disant adieu?

LE COMTE DE GARINS.

Non, mon fils, non, ce seroit un supplice
Pour votre père, et si dans ce moment
Elle étoit là, peut-être, vous présent,
J'ordonnerois qu'une prompte justice....

AUCASSIN.

Quoi, vous me refusez!

LE COMTE DE GARINS.

Oui, sans doute.

AUCASSIN.

Il suffit.
Ainsi donc, oubliant tout ce qui vous engage....
Comte, n'êtes-vous pas un de mes prisonniers?

LE COMTE DE BONGARS.

Oui, certes.

AUCASSIN.

Donnez-moi votre main.

LE COMTE DE BONGARS.

Volontiers.

AUCASSIN.

De votre foi cette main est le gage,
Et j'exige de vous que vous accomplirez
Ce que je vous dirai de faire;
Jurez-le-moi, jurez, jurez!

LE COMTE DE BONGARS.

Oui, s'il n'est rien à mon honneur contraire.

AUCASSIN.

Non. Jurez que toutes les fois
Qu'il vous prendra la fantaisie
De chagriner nos jours, de troubler notre vie
En ravageant nos champs, en détruisant nos bois,
Vous le ferez.

LE COMTE DE GARINS, *à part.*

O ciel!

LE COMTE DE BONGARS.

Beau sire, je vous prie,
De ne point employer cette amère ironie;
Je suis même surpris qu'elle s'adresse à moi.

AUCASSIN.

Non, je le veux ainsi.

LE COMTE DE BONGARS.

Vous pouvez me prescrire
Une rançon; quelle que soit la loi
Que vous ferez, je suis prêt d'y souscrire.

AUCASSIN.

Non, non, je ne veux rien de vous,
Point de rançon; mais je demande
Que vous repreniez contre nous
Les armes qu'à l'instant j'ordonne qu'on vous rende.

LE COMTE DE GARINS.

Cruel!

LE COMTE DE BONGARS.

J'assurerai tout ce qu'il vous plaira
(Je voyois cependant la guerre terminée);
Mais quand je le pourrai, mon bras s'y soumettra,
Ma parole vous est donnée.

AUCASSIN.

Je la reçois; allez, rendez-lui son coursier,
Et sa lance, et son bouclier;
Qu'il s'en aille, il est libre, il peut faire la guerre
Au gré de mes désirs, et seconder mes vœux :
Il est à moi votre adversaire,
J'en peux faire ce que je veux.

(On rend au comte de Bongars sa lance, son bouclier, et il sort.)

SCÈNE X. — LE COMTE DE GARINS, AUCASSIN, LE VICOMTE, LES OFFICIERS ET LES SOLDATS DE BEAUCAIRE.

LE VICOMTE.

Ah, monseigneur, qu'allez-vous faire!

Seigneur, écoutez la raison.

Pardon.

Pardon.

Pourquoi l'envoyer en prison?

LE COMTE DE GARINS.

Perfide, c'est contre ton père
Que tu viens d'armer sa foi!

Holà! gardes, à moi.

Allez, qu'on le mène en prison;
Qu'on l'enferme dans le donjon.

Et ta petite aventurière
De ceci me fera raison :
Et ta petite aventurière
De ta faute aura le guerdon[1].

C'est dans le fond d'une prison
Qu'un fol amour entend raison.

AUCASSIN

Le perfide, ce n'est pas moi,
C'est l'homme qui n'est pas sincère,
C'est celui qui manque à sa foi.

De garde il n'est pas nécessaire.
Je sais obéir à mon père,
Même quand il n'a pas raison.

Nicolette! ah, craignez, mon père,
De l'offenser; pardon, pardon.
Pour Nicolette, hélas! pardon.
Offenser celle qui m'est chère,
C'est me priver de ma raison,
C'est me priver de ma raison.

OFFICIERS.

Pardon,
Pardon.
Pourquoi l'envoyer en prison?

1. Récompense.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une cour de forteresse, entourée de tours, de fossés, de grilles, pont-levis, enfin d'un château très-fort. Deux soldats font sentinelle, et marchent en se croisant.)

SCÈNE I. — LES DEUX SOLDATS, AUCASSIN, *qu'on ne voit pas.*

AUCASSIN.

Ah, ciel! ah, ciel! où peut-elle être?

MARCOU, *le soldat qui croise en venant du fond de la scène.*

Qu'entends-je? un prisonnier nouveau.

BREDAU, *autre soldat.*

Il est là.

MARCOU.

Qui?

BREDAU.

Lui.

MARCOU.

Qui, lui?

BREDAU.

Le damoiseau,
Sire Aucassin : cette fenêtre
Donne de l'air à sa prison.

MARCOU.

En prison, lui?

BREDAU.

Sans doute.

MARCOU.

Et pour quelle raison?

BREDAU, *après que Marcou l'a quitté.*

Il est surpris, mon camarade :
Ainsi que lui, qui ne le seroit pas?
Si le jeune homme encore eût fait quelque incartade!
Mais au sortir du plus beau des combats!

MARCOU.

Hé mais, sais-tu pourquoi son père ainsi le traite,
Et montre une telle rigueur?

BREDAU.

C'est pour une affaire de cœur,
Parce qu'il aime une jeune fillette
Que l'on appelle Nicolette.

MARCOU.

Nicolette!

BREDAU.

Ah! tu sais? tu connois ses amours?

MARCOU.

Qui l'a vue une fois s'en ressouvient toujours;
Je garde le pied de ces tours
Où l'on dit qu'elle est enfermée.

BREDAU.

Où?

MARCOU.

Là.

AUCASSIN, *qu'on ne voit pas.*

Quoi! sans espoir de voir ma bien-aimée!

MARCOU, *seul.*

Ils ne croient pas être aussi près qu'ils sont;
Ce traitement-là me confond;
Voyez la belle récompense!
Le beau remercîment que son père lui fait!
Est-ce donc un crime, un forfait,
Que d'aimer?... A vingt ans, plein d'ardeur, de courage
Amoureux? Hé mais, à quel âge
Aimera-t-il? Pour moi j'enrage.

DUO.

MARCOU.

Comment! après ce combat?

BREDAU.

Après ce combat
Qui sauve Beaucaire et l'État.

MARCOU.

Qui sauve Beaucaire et l'État!

BREDAU.

Après cette victoire.

MARCOU.

Après cette belle victoire!

BREDAU.

Quand il donne la paix, quand il couvre de gloire....

MARCOU.

Quand il donne la paix, quand il couvre de gloire....

BREDAU.

Son père et son pays....

MARCOU.

Son père et son pays; car tous ses ennemis
Ont laissé là leur chef, et se sont tous enfuis.

BREDAU.

Tous?

MARCOU.

Tous. Ah! pas un seul n'est resté.

AUCASSIN.

Quoi! jamais ..

MARCOU.

Écoute, ici tu peux l'entendre.

AUCASSIN.

Quoi! jamais je ne te verrai!

MARCOU.

Il me fait peine avec tous ses regrets.

BREDAU.

Et moi de même, et je ne suis pas tendre.

MARCOU.

Mais que vois-je là-bas?

BREDAU.

Dis bien plutôt là-haut.

MARCOU.

Ah! c'est quelqu'un qui va faire le saut.

BREDAU.

C'est une femme.

MARCOU.

Je parie
Que c'est elle à l'instant qui fait cette folie,
Que Nicolette cherche à pouvoir s'échapper.

BREDAU.

Elle descend.

MARCOU.

J'y cours.

BREDAU.

Non, non, laisse-la faire,
Tu l'arrêteras mieux, oui, beaucoup mieux à terre,
Et tu pourras toujours bien l'attraper.

MARCOU.

Oui, mais si les gardes....

BREDAU.

Qu'est-ce que tu hasardes?
Tu pourras toujours l'attraper.

AUCASSIN.

Elle ne sait pas ma détresse,
Et doutera de ma tendresse!

MARCOU ET BREDAU.

Ah, grands dieux! quelle hardiesse!
Elle mérite bien le cœur de son amant.
Ils sont faits l'un pour l'autre, et j'en ferois serment.

SCÈNE II. — AUCASSIN, *qu'on ne voit pas*, NICOLETTE, LES DEUX GARDES, *cachés, mais vus des spectateurs.*

NICOLETTE.

Ah, grand Dieu! je vous remercie,
C'est à vous, ô ciel! que je dois
D'échapper au danger qui menaçoit ma vie

Mais, où fuir? où courir? Hélas! c'est fait de moi :
De quel côté?

AUCASSIN.

Nicolette?

NICOLETTE.

Qu'entends-je?
Aucassin!

AUCASSIN.

Nicolette, est-ce toi?

NICOLETTE.

Oui, c'est moi;
O ciel! par quel bonheur étrange
Me trouvé-je si près de toi?

AUCASSIN.

Eh! comment se peut-il, comment est-il croyable
Qu'au milieu de mon désespoir....
Mais attends, j'entrevois un moyen secourable
Qui va me procurer le bonheur de te voir.

NICOLETTE.

Mon ami....

AUCASSIN.

Chère amie, eh! comment se peut-il,
A cette heure, en ces lieux, que tu sois parvenue?

NICOLETTE.

Je viens de courir un péril
Dont je suis encor tout émue;
On m'avoit enfermée en l'une de ces tours :
Ton père, m'a-t-on dit, devoit m'ôter la vie.
Pour conserver mes tristes jours,
De mes draps attachés ensemble
J'ai fait un lien assez fort,
Afin de me sauver et d'éviter la mort,
Et pour comble de bien le hasard nous rassemble.
Je t'entends, je te vois!

AUCASSIN.

Où vas-tu?

NICOLETTE.

Je ne sais;
De tous côtés mes pas sont menacés,
Et si je ne peux fuir, peut-être dans une heure,
A ton père amenée, il voudra que je meure.

AUCASSIN.

Barbare! ah! je mourrois aussi.

NICOLETTE.

Mon Aucassin, mon doux ami,
Ote-moi de ton cœur, obéis à ton père;
Sois heureux.

AUCASSIN.

Si l'ardeur de nos tendres amours

Étoit de même force en ton âme plus fière,
Pourrois-tu me tenir un semblable discours?

NICOLETTE.

C'est que pour ton bonheur le mien se sac- fie;
Quelle que soit ta tendresse pour moi,
Mon Aucassin, je la défie
De pouvoir égaler celle que j'ai pour toi.

AUCASSIN.

Non, ma Nicolette, je t'aime
Mille fois plus que tu ne peux m'aimer,
Pour toi mon amour est extrême,
Ainsi que pour l'honneur mon cœur sait s'enflammer.

MARCOU.

L'un pour l'autre quelle tendresse!

BREDAU.

Comme ils s'aiment, ces chers enfants!

NICOLETTE.

Paix, j'entends quelque bruit.

AUCASSIN.

Je n'entends rien.

NICOLETTE.

Il cesse

AUCASSIN.

Tâche de me donner ta main.

NICOLETTE.

Attends, attends,
Je vais, pour m'élever, approcher quelque chose;
Une pierre! ah, c'est bon!

(Ici elle roule une pierre qu'elle trouve à ses pieds.)

BREDAU.

Si la garde se pose,
On va la surprendre; en chantant,
Je m'en vais l'avertir.

AUCASSIN.

Ma Nicolette!

NICOLETTE.

Attends.
Paix.

BREDAU *chante.*

Pucelle, avec un cœur franc,
Au corps gentil, au corps plaisant,
On voit bien à ton semblant
Que tu parles à ton amant;
Garde-toi de ces soldats méchants,
Qui sous leurs capes vont cachants
Leurs glaives nus et tranchants.

Garde-toi, etc.

NICOLETTE.

Ah! que le ciel te récompense
De ce salutaire avis.
Adieu, cher Aucassin, on vient, quelqu'un s'avance.

AUCASSIN.

Quoi! tu t'en vas? Reste.

NICOLETTE.

Non, je ne puis.

AUCASSIN.

Sois certaine de ma constance.

NICOLETTE.

Sois sûr de ma persévérance.

AUCASSIN.

Je mourrai si je ne te suis.

SCÈNE III. — LES DEUX SOLDATS ET LA GARDE.

MARCOU.

Elle doit être loin, appelle.

BREDAU.

Alerte! alerte!

L'OFFICIER DE GARDE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

BREDAU.

Alerte
Courez vite à la découverte;
Quelqu'un est descendu, s'est sauvé de la tour,
Et s'est enfui.

L'OFFICIER.

Par où?

BREDAU *montre un chemin opposé à celui qu'a pris Nicolette.*

Par là, par ce détour.
S'ils ne vont que par là leur recherche est bien vaine.

MARCOU.

Mon camarade pourroit bien
Aller en prison pour sa peine;
Moi, je ne me reproche rien :
Je suis resté toujours où mon poste m'en haîne,
Et son devoir n'est pas le mien.

BREDAU.

Garde-moi le secret : ma conduite équivoque
M'expose, camarade, il pourroit m'arriver
Quelque chose; mais je m'en moque,
Pourvu que nos soldats ne puissent la trouver.

L'OFFICIER DE GARDE, *qui revient.*

Ici voyons encore, approche ta lumière.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment donc, vous n'avez pas pu
Attraper cette prisonnière?

L'OFFICIER.

L'un des soldats est descendu
Jusque dans le fossé qui touche la barrière :
Ils se sont dispersés; aucun d'eux n'a rien vu.

LE VICOMTE.

O ciel! que va dire le comte?
Une fille se sauve : ah! pour vous quelle honte
Aussi, qui diable iroit s'imaginer
Que du haut de la tour elle pourroit descendre?
Pauvre enfant! pauvre enfant! dans un âge si tendre,
Avoir un tel courage, on doit s'en étonner.

L'OFFICIER.

Ah, le voici! sans doute il vient d'apprendre
Cet accident.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE GARINS.

LE COMTE DE GARINS.

Non, non, je ne veux rien entendre :
Où sont-ils? où sont-ils? fais-moi venir celui
Qui devoit être en sentinelle :
Qu'on l'amène à l'instant.

L'OFFICIER.

Monseigneur, le voici.

BREDAU.

J'ai fait mon devoir, et j'appelle
Tout aussitôt que je dois avertir;
L'ordre m'étoit donné d'aller et de venir
Depuis la tour jusqu'à mon camarade;
Je l'ai fait, et j'allois ainsi,
De là, monseigneur, jusqu'ici,
Avec attention ainsi qu'à la parade :
Tout d'un coup en me retournant
Je vois un grand fantôme blanc
Qui, les yeux tout en feu, tombe et s'en va volant,
Car je suis sûr qu'il a des ailes :
Mon camarade peut en dire des nouvelles,
Car il l'a vu de même.

MARCOU.

Oui, seigneur, en volant.

LE VICOMTE.

Ah! bénissez le ciel, qui veut soustraire
Les jours infortunés d'un malheureux enfant

Aux transports de votre colère,
Dont la promptitude sévère
Eût pu tremper vos mains dans le sang innocent

LE COMTE DE GARINS.

Qu'osez-vous me dire? Comment,
Une fille de rien, qui s'empare de l'âme
De mon fils Aucassin, jusqu'à le rendre infâme,
Vous regardez cela d'un œil compatissant,
Et selon vous c'est du sang innocent!
Point de pardon.

LE VICOMTE.

Hélas! la pauvre Nicolette
Ne peut avoir pour sa retraite
Que la forêt qui borde le chemin :
Et les animaux ou la faim
Bientôt termineront sa vie.

LE COMTE DE GARINS.

Cela me fâche, elle est vraiment jolie :
Aussi, pourquoi se faire aimer?

LE VICOMTE.

Seigneur,
A présent qu'elle est loin, vous êtes plus tranquille,
Vous ne redoutez plus la conduite indocile
D'un fils dont peu de jours vont éteindre l'ardeur;
Ne conviendroit-il pas de mettre quelque terme
A sa disgrâce, enfin de le tirer
De la prison qui le renferme?

LE COMTE DE GARINS.

Oui, c'étoit mon dessein : allez sans différer.

SCÈNE VI. — LE COMTE DE GARINS, UN OFFICIER. (*Les soldats factionnaires ont changé de poste, et se croisent dans le fond.*)

L'OFFICIER.

Seigneur, le comte de Valence....

LE COMTE DE GARINS.

Bongars?

L'OFFICIER.

Oui, se présente, il demande à vous voir.

LE COMTE DE GARINS.

Moi?

L'OFFICIER.

Presque sans escorte, en toute confiance,
Sur votre honneur il fonde son espoir,
Et ne veut point d'autre assurance

LE COMTE DE GARINS.

J'aime cette franchise : allez le recevoir,

Je vous suis; quelle est donc l'affaire d'importance
Qui l'amène en ces lieux, et que peut-il vouloir?
Allons.

SCÈNE VII. — LES DEUX SOLDATS BREDAU ET MARCOU.

MARCOU.

Ils sont partis : ma foi, mon camarade,
Il s'en est peu fallu.

BREDAU.

C'est bien vrai, car sans toi
J'étois bien près de faire la gambade ;
Je ne m'en repens pas.

MARCOU.

Ni moi, Bredau.

BREDAU.

Ni moi.

MARCOU.

Voici sire Aucassin.

SCÈNE VIII. — AUCASSIN, LE VICOMTE, LES DEUX SOLDATS *dans le fond*.

AUCASSIN.

Oui, je vous le répète,
Oui, vicomte, elle est là, je l'entends, je la vois,

LE VICOMTE.

Sire Aucassin, à votre âge autrefois
A l'amour j'ai payé ma dette;
J'eus la folie un jour de me laisser charmer.

AUCASSIN.

Quoi! vous aimâtes?

LE VICOMTE.

Oui, d'une flamme parfaite
Je périssois : une langueur secrète
En tous les lieux venoit me consumer;
Mais j'ai tant fait que j'ai cessé d'aimer.

AUCASSIN.

Ah! ce n'étoit pas Nicolette!
Que me conseillez-vous, mon respectable ami?
Devenez de mon cœur le généreux appui;
Ma confiance en vous s'est toujours conservée;
C'est vous qui l'avez élevée;
Ses belles qualités, ses talents vous sont dus :
C'est dans votre château qu'elle s'est embellie
Et de grâces et de vertus,
Ma Nicolette tant chérie.
Oui, vous êtes le seul que je veux consulter.

LE VICOMTE.

Je dirai donc, pour ne vous point flatter,
Qu'à votre âge un penchant ne peut pas se détruire,
Si d'un autre penchant on n'oppose l'empire;
On détourne un torrent qu'on ne peut arrêter,
On fatigue un coursier difficile à dompter;
Il faut avec vous-même ainsi vous comporter.
Allez, venez, courez, gravissez les montagnes,
Parcourez les vallons, les forêts, les campagnes.
Les cerfs, les sangliers ravagent les moissons,
Quelques loups affamés désolent ces cantons :
Détruisez-les, voilà le digne ouvrage
Qui vous convient; et, comme une chanson
Dit fort bien, quoique vieille, elle est une leçon
Bien faite pour l'état où l'amour vous engage;
Car ces vieilles chansons, qui passent d'âge en âge
Ont du bon sens qui les fait respecter.
On n'en fait plus de bonne.... Écoutez : c'est dommage
Que je manque de voix lorsque je veux chanter.

CHANSON.

Qui d'amour est dans le servage,
Et veut briser son esclavage
Sans gémir et sans se douloir,
Pour se guérir n'a qu'à vouloir
Qu'il coure, qu'il joute, fatigue, et travaille
A mille exploits,
Qu'il aille,
Et ferraille
D'estoc et de taille
Dans les tournois,
Et l'Amour à cette bataille
Oubliera bientôt son carquois;
Quoi! quoi!
Quoi! l'amour y perdroit le pouvoir et l'avoir?
Voire.

Qui d'amour, etc.

AUCASSIN.

Vous avez raison : allez voir
Ce que fait à présent et ce que dit mon père.

SCÈNE IX. — AUCASSIN.

Non, je ne puis vivre,
Et je vais la suivre :
Ah! je sens mon cœur
Navré de douleur.

Loin de ma chère amie,
Ce n'est rien que la vie;
Oui, rien : je sens dans mon cœur
Que je ne puis vivre,
Et qu'il faut la suivre :
Oui, je sens mon cœur
Navré de douleur.

SCÈNE X. — AUCASSIN, UN PATRE.

LE PATRE.

Encor si je savois à qui
Je pourrois m'adresser : voyons ce qui se passe.
Monseigneur Aucassin?

AUCASSIN.

C'est moi-même.

LE PATRE.

Vous?

AUCASSIN.

Oui.

LE PATRE.

En êtes-vous bien sûr?

AUCASSIN.

Insolent!

LE PATRE.

Ah! de grâce,
Pardon : c'est vous, seigneur, et je n'en puis douter.

AUCASSIN.

Que me veux-tu?

LE PATRE.

Je viens vous raconter
Quelque chose qui doit n'être dit qu'à vous-même.

AUCASSIN.

Dis promptement.

LE PATRE.

Je tremble, et ma crainte est extrême.

AUCASSIN.

Rassure-toi.

LE PATRE.

Je suis un de ces pastoureaux
Qui le long des taillis ont le soin des troupeaux.
Au jour naissant, avant que d'entrer dans la plaine,
Nous devisions au bord de la fontaine
Dont le ruisseau coule à travers le bois,
Lorsque nous vîmes tous, ainsi que je vous vois,
Monseigneur, une dame : ah, bon Dieu, qu'elle est belle!
Il semble que ses yeux éclairent la forêt,
Tant en vous regardant sa prunelle étincelle!

Nous disions tous : Qu'est-ce que c'est?
Et voilà qu'elle approche, envers nous, et puis elle,
Elle nous dit d'un air tant doux :
Mes enfants, que quelqu'un de vous
Aille vite à Beaucaire, et dise au fils du comte,
Au damoiseau sire Aucassin....

AUCASSIN.

A moi?

LE PATRE.

Oui, monseigneur, et ce n'est point un conte,
Elle l'a dit ainsi : Voyez sire Aucassin,
Dites-lui qu'en ces bois est une biche blanche,
Dont l'aspect seulement peut guérir son chagrin.
Quoiqu'en disant ces mots elle nous parût franche,
Nous doutions, monseigneur; elle ajoute à la fin,
Que pour posséder cette biche,
Qui peut soulager tous les maux,
Aucassin donneroit ce qu'il a de plus riche :
Mille trésors, ce sont ses mots.
Moi qui sais, monseigneur, que tous les animaux
De votre forêt tout entière
Ne valent pas un seul de vos châteaux,
Je lui dis bravement : Dame, je ne puis taire
Que ce n'est pas moi qui vous crois.
Alors cette reine des bois
D'or fin me donne cette pièce,
Et je l'ai crue, et puis j'ai dit :
O reine! je vous crois, et cela me suffit;
Mais, monseigneur, sans contredit,
Blâmera notre hardiesse,
Et de mentir peut-être il nous accusera.
Elle reprit : Pour éviter cela,
De mes cheveux portez-lui cette tresse,
Et soyez sûr qu'il vous croira.
Elle a su la couper avec beaucoup d'adresse,
Puis me la donne, et la voilà.

AUCASSIN.

Oui, c'est elle, sans doute; ami, tiens, je te donne
Cette bourse!... ah, présent pour moi tant précieux!
Mon cœur....

LE PATRE, *à part.*

Si seulement un peu de ses cheveux
Vaut cet argent, et le rend si joyeux,
Combien vaut toute la personne!
Ah! c'étoit une fée.

AUCASSIN.

Ami, tu te souviens
Des lieux où tu reçus le trésor que je tiens,

Mène-moi, vite, allons; mais non, va, cours m'attendre
Au bas de ce perron, dans peu j'irai te prendre,
Si d'être en liberté je trouve les moyens.
Grands dieux, que de dangers! et son sexe et son âge,
Tout l'expose, courons....

SCÈNE XI. — LE VICOMTE, AUCASSIN.

LE VICOMTE.

Seigneur, ne sortez pas,
Bongars dans le château vient de porter ses pas,
Loyalement, sans exiger d'otage :
A monseigneur, sans doute, il vient pour proposer
Des articles de paix, car votre grand courage
A dû bien fortement lui donner à penser
Sur ce que lui promet un tel apprentissage.

AUCASSIN.

Aux portes du château le pont est-il baissé?

LE VICOMTE.

Il l'est

AUCASSIN.

Je pars, adieu.

LE VICOMTE.

Mais avez-vous pensé?..

AUCASSIN.

A mon père, à lui seul, tenez, vous ferez lire
Ce que vous me voyez écrire
Sur le bord de ce bouclier.

LE VICOMTE.

Ah! revenez bien vite, et craignez d'oublier....

(Le vicomte court après Aucassin, sans sortir du théâtre, et revient sur la scène.)

SCÈNE XII. — LE VICOMTE, DEUX OFFICIERS DU COMTE DE GARINS

LE VICOMTE.

ARIETTE.

Mais voyez donc où cet amour l'entraîne?
Contre ses feux la réprimande est vaine :
Il n'entend rien,
Je le vois bien,
Il n'entend rien,
Il ne sent rien
Que le poids de sa chaîne,
Que l'amour qui l'entraîne.

LES OFFICIERS.

Ah, quel bonheur.

Quelle grande nouvelle
Vient ramener une paix fraternelle!
Destins charmants!
Pour ces amants
Quels changements,
De leur tendre jeunesse
Vont couronner l'ivresse!

SCÈNE XIII. — LE VICOMTE, LES DEUX OFFICIERS; LES DEUX SOLDATS *font toujours leurs factions dans le fond de la scène, et se joignent au morceau de musique.*

LES DEUX OFFICIERS, *au vicomte.*
Ah, seigneur!
Quel bonheur!
Félicité parfaite!

LE VICOMTE.
Hé quoi donc?

LES OFFICIERS
Nicolette!

LE VICOMTE.
De Nicolette que dit-on?
L'auroit-on retrouvée?

LES OFFICIERS.
Plût au ciel qu'on l'eût retrouvée!

LE VICOMTE.
Plaise au ciel qu'elle soit sauvée!

LES OFFICIERS.
Tant pis.

LE VICOMTE.
Tant mieux qu'elle soit sauvée.

LES OFFICIERS.
Qu'elle soit retrouvée.

LE VICOMTE.
Hé mais, hé mais, répondez donc!
De Nicolette que dit-on?

LES OFFICIERS.
Elle est la fille de Valence.

LE VICOMTE.
De Bongars?

LES OFFICIERS.
De Valence!
Ah, quel bonheur!
A présent Aucassin peut lui donner son cœur.

LE VICOMTE.
Qui peut en donner connoissance?
Et qui peut l'assurer?

LES OFFICIERS.

C'est Valence lui-même;
Il est venu le déclarer.

LE VICOMTE.

Lui-même, lui, lui-même!
Il l'a juré sur son honneur,
Et de l'enlèvement on amène l'auteur.

TOUS, ET LES DEUX SOLDATS *à part.*

Sur son honneur!
Ah, quel bonheur!
Ah, quel bonheur extrême.
A présent Aucassin peut lui donner son cœur.

MARCOU, *à Bredau.*

Ah, voici monseigneur! à ton poste.

BREDAU.

J'y suis.
Mais avec eux je ne vois pas son fils.

SCÈNE XIV. — LE COMTE DE GARINS, LE COMTE DE BONGARS, LE VICOMTE, LES DEUX OFFICIERS, LES DEUX SOLDATS FACTIONNAIRES.

LE COMTE DE GARINS, *au vicomte.*

Ignorez-vous que Nicolette....

LE VICOMTE.

Je sais, seigneur.

LE COMTE DE GARINS.

La pauvre enfant!
Comment de leur amour parfaite
Ai-je pu faire le tourment?

LE COMTE DE BONGARS.

Ah! comment de ma Nicolette
Avez-vous donc fait le tourment?

LE COMTE DE GARINS, *au vicomte.*

Où peut être mon fils?

TOUS.

Où peut être son fils?
Pour lui ce bonheur est sans prix.

LE VICOMTE.

En partant, malgré ma prière,
Il a tracé des mots adressés à son père.

LE COMTE DE GARINS.

Et cet écrit, pourquoi ne le montrez-vous pas?
Sans doute il va m'apprendre où se portent ses pas.
(Il lit.)
Adieu, mon père, et pour toujour

LE CHŒUR.

Ciel!

LE COMTE DE GARINS.

Ce sont les folles amours
Qu'il avoit pour votre fille,
Qui le perdent pour toujours.

LE COMTE DE BONGARS.

Ce sont les folles amours
Qu'Aucassin a pour ma fille,
Qui la perdent pour toujours

LE COMTE DE GARINS.

Pourquoi me faire la guerre?
Et venir en téméraire
Jusqu'aux portes de Beaucaire
Répandre des flots de sang?

LE COMTE DE BONGARS.

Pourquoi m'enlever ma fille
Et du sein de sa famille
Enlever un noble enfant,
Une fille de mon sang?

LE COMTE DE GARINS.

Et pourquoi me cacher que vous étiez son père?

LE COMTE DE BONGARS.

Je craignois d'exposer une tête si chère.

LE COMTE DE GARINS.

Vous me croyez donc inhumain

LE COMTE DE BONGARS.

Ah! je tremblois pour son destin.

LE VICOMTE ET LE CHŒUR.

Eh! seigneurs, avec prudence
Employez votre puissance
A chercher vos deux enfants.

LES DEUX COMTES.

Employons notre puissance
A chercher nos deux enfants.
Faisons marcher tous nos gens.

TOUS.

Employez votre puissance
Employons, etc.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une forêt.)

SCÈNE I. — NICOLETTE *fait une couronne avec des fleurs champêtres.*

ARIETTE.

Cher objet de ma pensée,
Espérance de mon cœur,
Aucassin, m'as-tu laissée
En proie au plus grand malheur?
Seule, et dans ce lieu sauvage,
Ciel! que vais-je devenir...?
Mais il est dans l'esclavage,
Il ne peut me secourir.
Courons me livrer à son père;
Eh! qu'ai-je à redouter...? Hélas!
Ses malheurs et ma misère
Finiroient par mon trépas.

Cher objet, etc.

Mais j'entends quelque bruit, c'est quelqu'un, il approche.
Cachons-nous, et voyons du haut de cette roche
Qui pourroit-ce être...., Ah, ciel...!

(En s'en allant, elle laisse tomber la couronne de fleurs qu'elle avoit commencée.)

SCÈNE II. — LE PATRE *porte la lance et le bouclier du chevalier.*

Que la journée est rude
M'a-t-il donc fait assez courir!
Nos chevaux sont tombés de pure lassitude;
Encore une heure, et c'est pour en mourir.
Mettons-nous là : voyons donc cette bourse,
Tout ce qu'elle renferme.... et comptons notre argent;
Je n'ai pu même y voir, tant il fut diligent
A venir me chercher pour sa maudite course.

ARIETTE.

Que de pièces d'or!
C'est comme un trésor;
La belle monnoie!
O ciel! que de joie!
Pour me contenter
Que vais-je acheter?

Pour le labourage
D'abord quatre bœufs,
Et puis en ménage,
Nous nous mettrons deux.

Prendrai-je Nannette,
Nicole ou Fanchette,
Ou la fille à Jean?
Avec mon argent,
J'aurai la plus belle.
(Il écoute.)

Je crois qu'il appelle.
Eh bien, qu'il appelle!
Revoyons mon or.
Que de pièces d'or!
C'est comme un trésor.
La belle monnoie!
O ciel, que de joie!
Pour me contenter
Que vais-je acheter?

SCÈNE III. — AUCASSIN, LE PATRE.

AUCASSIN.

Quoi donc! tu restes là sans nulle inquiétude?
Point de repos avant d'avoir trouvé
Celle qui t'a parlé dans cette solitude :
Connois-tu bien le lieu? l'as-tu bien observé?

LE PATRE.

Oui, c'est ici que je l'ai vue,
Je reconnois l'endroit à la branche fourchue
De ce chêne qui pend sur le bord du ravin.

AUCASSIN.

Que vois-je? une couronne! Elle est ici venue.
Nicolette! Colette!
(On entend une voix.)

NICOLETTE.

Aucassin, Aucassin!

SCÈNE IV. — LE PATRE.

C'est elle que le ciel envoie!
Ah, mon Dieu, que j'ai de joie!
Oui, presque autant que m'en fait mon argent.
Comme près d'elle il est content!
Comme ils sont gais! comme elle est aise!
Il se met à genoux, elle gronde et s'apaise,
Elle lui conte son chagrin

Qu'a-t-elle donc? Je crois qu'elle répand des larmes,
Et lui, d'un air qui paroît furieux,
A porté la main sur ses armes.
Elle pleure : non, non, c'est d'aise, ils sont joyeux,
Ils viennent par ici.

SCÈNE V. — AUCASSIN, NICOLETTE.

AUCASSIN.

Ma chère Nicolette!

NICOLETTE.

Mon doux ami, quel bonheur de vous voir!
C'est la félicité parfaite;
Ah, j'avois perdu tout espoir!

AUCASSIN.

Quoi! je vous vois, ma douce et belle amie!

NICOLETTE.

Et qui n'a plus de regret à la vie,
Puisqu'elle a vu l'objet de ses amours,
Et qu'elle peut lui dire adieu, mais pour toujours.

AUCASSIN.

Pour toujours, dites-vous? non, non; c'est pour toujours
Que Nicolette à mon sort est unie;
Elle tient dans ses mains mon destin et ma vie :
Ensemble nous la passerons.

NICOLETTE.

Non, Aucassin, non, nous nous quitterons :
Avant d'abandonner cette chère patrie,
J'ai désiré vous voir, mais pour vous dire adieu.

AUCASSIN

Adieu! non, qu'à la mort.

NICOLETTE.

Dès demain votre père
Va faire visiter ce lieu.
Vous savez si je dois redouter sa colère.

AUCASSIN.

Hé bien! quittons ces bois, abandonnons Beaucaire.

NICOLETTE.

Où pourrions-nous aller?

AUCASSIN.

« Qu'importe où nous irons.
Puisque ensemble nous allons? »

NICOLETTE.

Non, non, cher Aucassin, je ne dois pas vous suivre :
Moi, seule près de vous, être avec vous, y vivre!
La mort est préférable à cette indignité.

AUCASSIN.

Craignez-vous de mon cœur l'austère pureté?

NICOLETTE.

Non, mais je dois me craindre.

AUCASSIN.

En une autre contrée
En face des autels ma foi sera jurée,
Ainsi que je la jure à l'instant.

NICOLETTE.

Aucassin,
Je ne verrai jamais accomplir ce dessein.

AUCASSIN.

Jamais! c'est donc ainsi qu'une égale constance
Devoit de nos deux cœurs assurer le destin?
Tu refuses ma main!

NICOLETTE.

Je refuse ta honte.

AUCASSIN.

L'amour est trop puissant.

NICOLETTE.

La vertu le surmonte.

AUCASSIN.

La vertu...! si ton cœur.... si ton amour extrême....

NICOLETTE.

De l'amour! ingrat, vois donc combien je t'aime!
A ta gloire, Aucassin, j'immole mon bonheur :
Qu'est-il pour Nicolette au prix de ton honneur?

DUO.

NICOLETTE.

Contente ton père,
Laisse-moi mourir;
Calme sa colère,
Cherche à le fléchir.
Dieux, quel avenir!
Un vif repentir
Seroit la vengeance
Prompte à te punir!

Accepter ta foi!
Que plutôt je meure,
Qu'accepter ta foi!
Respire pour moi;
S'il faut que je meure,
Je vivrai dans toi.

AUCASSIN.

Les cris de Beaucaire,
Le ciel et mon père,
Rien à mon amour ne peut te ravir

Moi, du repentir!
Tu voudrois mourir!
Nous mourrons ensemble.

Que la mort rassemble
Ton cœur et ma foi;
Oui, reçois ma foi :
N'est-ce pas pour moi
Mourir à toute heure
Que vivre sans toi?

SCÈNE VI. — AUCASSIN, NICOLETTE, LE PATRE.

LE PATRE.

Sire, sire Aucassin, la forêt tout entièr
Est entourée.

NICOLETTE.

Oh, ciel!

LE PATRE.

Ce sont des gens de guerre;
Ils viennent de partout, on ne peut les compter.
Entendez-vous, s'il vous plaît d'écouter?

NICOLETTE.

Cher Aucassin, c'est moi qu'ils viennent prendre.

AUCASSIN.

Ne craignez rien, je saurai vous défendre,
Et, s'il nous faut mourir, ensemble nous mourrons.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Je braverai leurs fureurs inhumaines.

SCÈNE VII. — AUCASSIN, NICOLETTE, LES GENS DE VALENCE, LES GENS DE BEAUCAIRE, LE COMTE DE BONGARS, LE COMTE DE GARINS, LE VICOMTE.

(Aucassin donne à Nicolette son bouclier et sa lance; il se met devant elle, l'épée à la main.)

LES GENS DE VALENCE ET DE BEAUCAIRE.

Rendez-vous, soumettez-vous,
Rendez-vous à votre père :
Contre lui qu'osez-vous faire?

AUCASSIN.

Approchez, approchez tous,
Je crains peu votre furie,
Et ce fer vous brave tous :
Otez, ôtez-moi la vie.

LES GENS DE BEAUCAIRE ET DE VALENGE.

Hé mais, vous vous abusez!

AUCASSIN.

Avancez, si vous l'osez.

LES GENS DE BEAUCAIRE ET DE VALENCE.

Hé mais, vous vous abusez!
C'est votre bien qu'on souhaite.

AUCASSIN.

Non, vous n'aurez pas Nicolette;
Avant je mourrai sous vos coups.

NICOLETTE.

Ah, grand Dieu! protégez-nous,

Protégez notre misère;
Cher Aucassin, rendez-vous,
Contre eux tous qu'osez-vous faire?

AUCASSIN.

Que vois-je? oh, ciel! c'est mon père.
Mon père, n'avancez pas
Ou je me donne le trépas,
Je me jette sur mon épée.

LE COMTE DE GARINS.

Arrête, arrête, malheureux!
Nous venons pour combler tes vœux.

AUCASSIN.

Ma confiance fut trompée
Hier par vous; n'avancez pas,
Ou je me donne le trépas,
Je me jette sur cette épée.

LE COMTE DE GARINS, *montrant Bongars et le vicomte.*

Hé bien! les croiras-tu tous deux?

AUCASSIN.

Oui, l'un d'eux doit être généreux.
Et l'autre fut toujours sincère;
N'avancez pas, ne quittez pas mon père
Que vous ne me juriez....

LE VICOMTE.

Oui, nous vous le jurons.

LE COMTE DE BONGARS.

Oui, nous le jurons,
Contre lui nous vous défendrons.

LE COMTE DE VALENCE.

Cher Aucassin, votre courage brille
Dans les combats comme en amour;
Quel espoir pour votre famille!
Apprenez le secret que revèle ce jour :
C'est que Nicolette est ma fille.

LE VICOMTE.

Sa fille!

AUCASSIN.

Votre fille!

NICOLETTE.

Moi, sa fille!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Nous le jurons, Nicolette est sa fille!

AUCASSIN.

O toi, que j'aime!

NICOLETTE.

O mon bien suprême!

AUCASSIN.

Tu m'appartiens.

NICOLETTE.

Je suis à toi.

AUCASSIN.

Reçois ma foi,
Nicolette, ma douce amie.

NICOLETTE.

Toi, l'espoir de ma vie.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Commencez le cours
Des plus beaux jours,
Et que partout l'écho répète :
« Vivent, vivent les amours
D'Aucassin et de Nicolette! »

FIN D'AUCASSIN ET NICOLETTE.

RICHARD CŒUR DE LION.

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE ET EN VERS.

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 21 octobre 1784.

ACTEURS.

RICHARD.
MARGUERITE.
BLONDEL.
LE SÉNÉCHAL.
FLORESTAN.
WILLIAMS.
LAURETTE.
BÉATRIX.
ANTONIO.
SUITE de Marguerite.
VIEILLES.
VIEILLARDS.
OFFICIERS.
SOLDATS.

La scène se passe au château de Lints.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente les environs d'un château fort; on en voit les tours, les créneaux; il est élevé dans un lieu agreste; des montagnes stériles et des forêts sombres et touffues paroissent entourer ce lieu. Sur un des côtés est une maison qui a l'apparence d'une gentilhommerie, on en voit la porte; un banc est de l'autre côté. Pendant l'ouverture passent plusieurs paysans avec leurs outils de travail sur leurs épaules; ils sont en veste, et portent leurs habits.

LE CHŒUR DE PAYSANS.

Chantons, chantons,
Célébrons cette journée,
A demain la matinée;
Chantons, chantons,
Retournons dans nos maisons.

(L'ouverture continue, et ensuite les mêmes.)

Sais-tu que c'est demain
Que le vieux Mathurin

Refait son mariage?
Oui le fait est certain,
Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.
(L'ouverture continue.

COLETTE.

Antonio, je gage,
En ce moment
Est bien loin du village :
Ah! quel cruel tourment!

AUTRE TROUPE DE PAYSANS.

Colette, c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage :
Fille, point de chagrin,
Nous danserons demain,
Nous boirons du bon vin.
(L'ouverture continue.)

LE VIEUX MATHURIN ET SA VIEILLE FEMME.

MATHURIN.

Comment, c'est demain
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, se remet en train!

LA FEMME.

Après cinquante ans,
Il est encor temps
De nous montrer gais, et d'être contents.

SCÈNE I. — BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL. — Antonio, qu'est-ce que j'entends? j'entends, je crois, chanter.

ANTONIO. — Ce n'est rien, c'est tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le soleil est couché.

BLONDEL. — Où suis-je ici, mon petit ami?

ANTONIO. — Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a des tours, des créneaux; je vois tout en haut un soldat qui fait faction avec son arbalète.

BLONDEL. — Je suis bien las.

ANTONIO. — Tenez, asseyez-vous sur cette pierre; c'est un banc....

BLONDEL. — Ah! je te remercie.

ANTONIO. — C'est un banc qui est vis-à-vis la porte d'une maison qui paroît être une ferme : c'est comme une maison de gentilhomme.

BLONDEL. — Hé bien, mon ami, va t'informer si on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO. — Je vous retrouverai là?

BLONDEL. — Ah! je n'ai pas envie d'en sortir; quand on ne voit pas, on est bien forcé de rester où on nous dit d'attendre; ne manque pas de revenir.

ANTONIO. — Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais, père Blondel, j'ai quelque chose à vous dire.

BLONDEL. — Quoi?

ANTONIO. — Ah! c'est que....

BLONDEL. — Dis, mon fils, dis : qu'est-ce que c'est?

ANTONIO. — C'est que je suis bien fâché; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL. — Hé! pourquoi donc?

ANTONIO. — C'est que je suis de noce; mon grand-père et ma grand'-mère se remarient, et mon petit-fils qui est leur frère....

BLONDEL. — Ton petit-fils! tu as un petit-fils?

ANTONIO. — Oui, leur petit-fils, qui est mon frère, se marie, aussi le même jour de leur remariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL. — Hé, dis-moi, elle ne demeureroit pas dans ce château que tu dis, où il y a un soldat qui a une arbalète?

ANTONIO. — Non, non.

BLONDEL. — Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire?

ANTONIO. — Ah! je vous donnerai un de mes camarades, il est un peu volage; mais je vous ferai venir à la noce, et vous y jouerez du violon : ah! ne vous embarrassez pas.

BLONDEL. — Tu aimes donc bien à danser?

ANTONIO.

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas;
Lorsque je la tiens par le bras,
Alors mon plaisir est extrême,
Je la presse contre moi-même;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL. — C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle a quinze ans, moi j'en ai seize,
Ah! si la mère Nicolas
N'étoit pas toujours sur nos pas :
Hé bien, quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL. — Continue, je crois la voir.

ANTONIO — Vous la voyez? ah! vous êtes aveugle.

BLONDEL. — Va, mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

SCÈNE II. — BLONDEL.

Oui, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes; c'est bien là un château fort; il est éloigné des frontières, dans un pays sauvage, au milieu des marais; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'État; on dit qu'on ne peut en approcher, nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accents de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne :
Moi seul dans l'univers
Voudrois briser tes fers,
Et tout le reste t'abandonne.
Et sa noble amie.... Ah! son cœur
Doit être navré de douleur.
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne, etc.

Monarques, cherchez des amis
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrtes favoris
Qu'offrent les filles de Mémoire.
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous et reprenons notre rôle.

SCÈNE III. — WILLIAMS, GUILLOT, LAURETTE, BLONDEL, ANTONIO.

WILLIAMS.

Je t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.

GUILLOT.

C'est de la part du gouverneur.

WILLIAMS.

C'est de la part du gouverneur?

BLONDEL, *à part.*

Ah, si c'étoit ce gouverneur!

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un séducteur!
Non, ma Laurette
N'est point faite
Pour amuser le gouverneur.
Et toi, et toi,
Si tu reviens, c'est fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'est pas moi
Qui reviendrai, non, sur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'est point faite
Pour écouter un séducteur :
Monsieur, monsieur le gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, *à part.*

Ah! si c'étoit le gouverneur
De ce château! dieux, quel bonheur!

GUILLOT.

Mais, c'est monsieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Eh! que me fait ce gouverneur?
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.
(A Laurette qui paroît.)
Et toi, si jamais tu revois
Ce séducteur,
Tu sentiras
Si dans mon bras
Il est encor quelque vigueur.

BLONDEL.

Si je pouvois! ah, quel bonheur!
(A part.)
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats :
La paix, la paix, point de débats!

LAURETTE.

Mon père, hélas!
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah, si c'étoit ce gouverneur!
Ah, quel bonheur!

Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah, point de fiel!
La paix du ciel;
Point de débats,
Ne frappez pas.

(A part.)

Ah, si c'étoit ce gouverneur!

SCÈNE IV. — WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS. — Rentrez dans la maison.... Elle dit qu'elle ne l'a point vu, et qu'elle ne lui parle pas, et il lui écrit; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre; ils ont à présent une manière d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un.... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci : bonhomme, savez-vous lire?

BLONDEL. — Ah, mon Dieu! oui, je sais lire.

WILLIAMS. — Hé bien, lisez-moi cela.

BLONDEL. — Ah, mon bon monsieur! je suis aveugle, ces méchants Sarrasins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante; mais ne voyez-vous pas venir un petit garçon?

WILLIAMS. — Oui.

BLONDEL. — C'est celui qui me conduit; il sait lire, et il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, est-ce toi?

SCÈNE V. — WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO. — Oui, c'est moi, père Blondel.

BLONDEL. — Tu as été bien longtemps.

ANTONIO. — Ah! c'est que je l'ai trouvée, et je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL. — Tiens, lis la lettre de ce monsieur que voilà, et lis bien haut, et distinctement; lis, lis, mon petit ami.

ANTONIO. — « Belle Laurette.... »

WILLIAMS. — Belle Laurette! voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO. — « Belle Laurette, mon cœur ne peut se contenir de la joie qu'il ressent par l'assurance que vous me donnez de m'aimer toujours. »

WILLIAMS. — Ah, fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL. — Laissez, laissez; continue.

ANTONIO. — « Si le prisonnier que je ne peux quitter.... »

WILLIAMS. — Tant mieux.

BLONDEL, *à part.* — Ce prisonnier!

ANTONIO. — « Si le prisonnier, que je ne peux quitter, me permettoit de sortir pendant le jour, j'irois me jeter.... »

WILLIAMS. — Fût-ce dans les fossés de ton château!

BLONDEL, *à part.* — Qu'il ne peut quitter; (*haut*) lis toujours.

ANTONIO. — « J'irois me jeter à vos pieds; mais si cette nuit.... » Il y a des mots effacés.

BLONDEL. — Ensuite?

ANTONIO. — « Faites-moi dire par quelqu'un à quelle heure je pourrois vous parler. Votre tendre, fidèle amant, et constant chevalier, Florestan. »

WILLIAMS. — Ah, damnation! goddam!

BLONDEL. — Goddam! est-ce que vous êtes Anglais?

WILLIAMS. — Ah! oui, je le suis.

BLONDEL. — Vigoureuse nation! eh! comment est-il possible que, né un brave Anglais, vous soyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, et dans un pays aussi sauvage qu'on m'a dit qu'il étoit?

WILLIAMS. — Ah! c'est trop long à vous raconter. Est-ce que nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonstance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL. — Vous avez raison; car moi je suis de l'Île-de-France, et me voilà ici : et de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS. — Du pays de Galles.

BLONDEL. — Vous êtes du pays de Galles! Ah! si j'avois la jouissance de mes yeux, que j'aurois de plaisir à vous voir! Et comment avez-vous quitté ce beau pays?

WILLIAMS. — J'ai été à la croisade, à la Palestine.

BLONDEL. — A la Palestine! et moi aussi.

WILLIAMS. — Avec notre roi Richard.

BLONDEL. — Avec votre roi! et moi de même.

WILLIAMS. — Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon père mort!

BLONDEL. — Il étoit peut-être bien vieux?

WILLIAMS. — Ah! ce n'est pas de vieillesse : il avoit été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tiré sur ses terres. J'apprends cela en arrivant, je cours trouver ce gentilhomme, et j'ai vengé la mort de mon père par la sienne.

BLONDEL. — Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS. — Cela n'est que trop vrai.

BLONDEL. — Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS. — Oui, avec ma fille, et ma femme, qui est morte depuis: et me voilà. La justice a mangé mon château et mon fief, et je n'ai plus rien là-bas, qu'une sentence de mort; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL. — Je vous demande bien pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS. — Ah! il ne me déplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL. — Et à la croisade, vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS. — Oui, puisque j'ai servi sous lui.

BLONDEL. — Et sans doute vous avez...?

WILLIAMS. — Mais j'ai affaire, et je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

SCÈNE VI. — BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO. (*Antonio, pendant cette scène, tire du pain d'un bissac, et va le manger un peu loin.*)

LAURETTE. — Ah, bonhomme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon père.

BLONDEL. — C'est vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE. — Oui, monsieur.

BLONDEL. — Votre père est irrité; il sait ce que contient la lettre du chevalier Florestan.

LAURETTE. — Oui, Florestan, c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon père?

BLONDEL. — Non, pas moi, je suis aveugle, mais c'est mon petit conducteur.

ANTONIO. — Oui, c'est moi : mais, est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

LAURETTE. — On auroit bien dû ne le pas faire.

BLONDEL. — Il l'auroit fait lire par un autre.

LAURETTE. — C'est vrai. Et que disoit la lettre?

BLONDEL. — Que sans le prisonnier qu'il garde.... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier?

LAURETTE. — On ne dit pas ce qu'il est.

BLONDEL. — Que sans le prisonnier qu'il garde, il viendroit se jeter à vos pieds.

LAURETTE. — Pauvre chevalier!

BLONDEL. — Mais que cette nuit....

LAURETTE.

Cette nuit? Ah, la nuit!
(Elle soupire.)
Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit.
Il me dit : « Je vous aime, » et je sens malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat, et je ne sais pourquoi :
Puis il prend ma main, il la presse
Avec tant de tendresse,
Que je ne sais plus où j'en suis;
Je veux le fuir, mais je ne puis.
Ah! pourquoi lui parler la nuit? etc.

BLONDEL. — Vous l'aimez donc bien, belle Laurette!

LAURETTE. — Ah, mon Dieu, oui, je l'aime bien!

BLONDEL. — En vérité, votre aveu est si naïf que je ne peux m'empêcher de vous donner un conseil.

LAURETTE. — Dites, dites. Je ne sais ici à qui me confier; mais votre air, votre âge.... et puis vous ne pouvez me voir.... tout cela me donne la hardiesse de vous parler, et me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL. — Hé bien, belle Laurette....

LAURETTE. — Mais, qui vous a dit que j'étois belle?

BLONDEL.—Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme est dans le charme, dans la douceur de sa voix.

LAURETTE. — Hé bien?

BLONDEL. — Je vous dirai donc que, lorsque ces chevaliers, ces gens de haute condition, s'adressent à une jeune personne, d'un état inférieur, moins touchés souvent de la beauté, de la noblesse de son âme que de celle de leur extraction....

LAURETTE. — Hé bien?

BLONDEL. — Ils ne se font quelquefois aucun scrupule de la tromper.

LAURETTE. — Mais ma noblesse est égale à la sienne.

BLONDEL. — Le sait-il?

LAURETTE. — Sans doute. Quoique mon père ait peu d'aisance, nous avons toujours vécu noblement; et si je ne craignois sa vivacité, vivacité qui heureusement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurois confié les intentions du chevalier.

BLONDEL. — C'est lui qui est le gouverneur de ce château?

LAURETTE. — Oui.

BLONDEL. — Et tout en attendant cette confiance en votre père, vous le recevrez cette nuit : cette nuit! Ce chevalier que vous aimez, vous lui parlerez cette nuit! Écoutez-moi, ceci n'est qu'une chansonnette.

Un bandeau couvre les yeux
Du Dieu qui rend amoureux;
Cela nous apprend, sans doute,
Que ce petit Dieu badin
N'est jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah! redites-moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet;
Ah! je ne dois pas l'oublier,
Je veux l'apprendre au chevalier.

BLONDEL.

Très-volontiers.

(Ils reprennent ensemble.)

Un bandeau, etc.

LAURETTE. — Ah! voici je ne sais combien de personnes qui arrivent; des chevaux, des chariots. C'est sans doute cette dame qui descend ici : j'y cours.

BLONDEL. — Écoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

LAURETTE. — De lui?

BLONDEL. — Non.

LAURETTE. — Dites donc vite.

BLONDEL. — Pourrai-je passer cette nuit-ci seulement dans votre maison?

LAURETTE. — Non, cela ne se peut pas. Mon père, à la prière d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit seulement, la maison tout entière

à une grande dame, et, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit; mais demain.... Adieu.

BLONDEL. — Allons, prenons patience. Antonio?

ANTONIO. — Plaît-il?

BLONDEL. — Va voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

CÈNE VII. — MARGUERITE, COMTESSE DE FLANDRE ET D'ARTOIS; BLONDEL.

(Alors paroissent des gens de toute sorte, des domestiques, des chevaliers. Ils donnent le bras à Marguerite; elle paroît descendre de son palefroi, et est accompagnée de femmes suivantes. Elle a l'air de donner des ordres.)

BLONDEL. — Ciel! que vois-je? c'est la comtesse de Flandre! c'est Marguerite; c'est le tendre et malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah! j'accepte le présage; sa rencontre ici ne peut être qu'un coup du ciel. Si le roi est ici, et si ces tours lui servent de prison.... Ah, dieux! mais, peut-être me trompé-je! Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Marguerite, son âme ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des temps bienheureux son amant a fait pour elle. (*Il joue cet air sur son violon. Dès les premières phrases, Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.*)

MARGUERITE. — Oh, ciel, qu'entends-je...! Bonhomme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon?

BLONDEL. — Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer qui venoit de la Terre-Sainte, et qui, disoit-il, l'avoit entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITE. — Il vous a dit la vérité.

BLONDEL. — Mais, madame, vous qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici tout près?

MARGUERITE. — Oui, bonhomme.

BLONDEL. — Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, et permettez-lui d'y passer cette nuit, dans le lieu où il n'incommodera pas.

MARGUERITE. — Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL. — Ah, tant qu'il vous plaira!

MARGUERITE, *à ses gens.* — Je vous recommande ce bon vieillard. (*Williams donne la main à Marguerite, et la conduit dans sa maison.*)

SCÈNE VIII. — BLONDEL *se met à jouer plusieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce temps, tout le bagage se décharge : les gens de la Comtesse vont et viennent. On dresse une grande table à la porte : on y met du vin et des verres.*

UN PREMIER DOMESTIQUE, *à Blondel.* — Allons, bonhomme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL. — Antonio?

ANTONIO. — Me voilà.

BLONDEL, *lui donnant son verre plein.*— Tiens, bois, mon fils, bois. (*On verse à Blondel un second verre, et il dit après avoir bu :*) En vous remerciant, mes amis : mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE. — Hé! comment ça?

BLONDEL. — En vous disant une chanson, et vous ferez chorus.

UN AUTRE DOMESTIQUE. — Allons, c'est un bon vivant. Courage, père.

BLONDEL.

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Mais je pense comme Grégoire
J'aime mieux boire.

(Ces deux vers sont repris en chœur.)

BLONDEL.

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laisse sa camarade
Dans la main des gens de bien,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Mais je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

UN OFFICIER DE LA COMTESSE. — Voilà Madame qui va se retirer dans son appartement.

UN DOMESTIQUE. — Rachevons : encore un couplet, père.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard
Aille courir maint hasard
Pour aller loin d'Angleterre
Conquérir une autre terre
Dans le pays d'un païen,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Mais je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

BÉATRIX.— Finissez donc, Madame vous entend de son appartement. (*Blondel feint de prendre Béatrix pour son petit garçon, Antonio l'emmène.*)

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente l'intérieur d'un château fort; sur le devant est une terrasse; elle est entourée de grilles de fer, et cette terrasse est disposée de façon que Richard, lorsqu'il y est, ne peut voir le fond du théâtre, qui représente un fossé, revêtu extérieurement d'un parapet; c'est sur la terrasse que paroît Richard, et c'est sur le parapet que Blondel est vu.)

SCÈNE I. — LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

(Le théâtre est peu éclairé, surtout dans le fond; il s'éclaire par degrés, l'aurore se lève après le crépuscule.)

FLORESTAN. — L'aurore va se lever; profitez-en, sire, pour votre santé : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD. — Florestan?

FLORESTAN. — Sire?

RICHARD. — Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN. — Je le sais, sire, mais mon honneur....

RICHARD. — Pour un perfide! pour un traître!

FLORESTAN. — Pour un traître! s'il l'étoit, sire, je ne le servirois pas. Non, non, je ne le servirois pas, si je croyois qu'il fût un perfide.

RICHARD. — Mais, Florestan.... (*Florestan fait une révérence respectueuse, ne répond rien, et sort.*)

SCÈNE II. — RICHARD, *sur la terrasse.*

Ah, grand Dieu, quel funeste coup du sort! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné, comme le dernier des hommes, dans le fond d'une prison! (*Il se lève.*)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut passer ici ma vie,
Que sert ma gloire, ma valeur?
(Il regarde un portrait de Marguerite.)
Douce image de mon amie,
Viens calmer, consoler mon cœur,
Un instant suspends ma douleur.

O souvenir de ma puissance!
Crois-tu ranimer ma constance?
Non, tu redoubles mon malheur :
O mort! viens terminer ma peine!
O mort! viens, viens briser ma chaîne!
L'espérance a fui de mon cœur.

SCÈNE III. — RICHARD, BLONDEL, ANTONIO. (*Richard est le coude appuyé sur une saillie de pierre, et paroit abîmé dans le plus profond chagrin : sa tête est en partie cachée par sa main.*)

BLONDEL. — Petit garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à respirer cet air frais et pur qui annonce et accompagne le lever de l'aurore. Où suis-je à présent?

ANTONIO. — Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL. — C'est bien. (*Comme il semble tâter ce parapet pour monter dessus.*)

ANTONIO. — Ah! ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, et vous vous noieriez.

BLONDEL. — Ah! je n'en ai pas d'envie. Tiens, mon fils, voilà de l'argent, va nous chercher quelque chose pour déjeuner.

ANTONIO. — Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL. — Le reste sera pour toi.

ANTONIO. — En vous remerciant. (*Il part.*)

BLONDEL. — Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! est-il parti?

SCÈNE IV. — RICHARD, *sur sa terrasse;* BLONDEL *monte et s'arrange sur le parapet.*

RICHARD. — Une année! une année entière se passe, sans que je reçoive aucune consolation, et je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable!

BLONDEL. — S'il est ici, le calme du matin, le silence qui règne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite. Eh! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée? Auteur, amoureux et malheureux : que de raisons pour s'en souvenir!

RICHARD. — Trône, grandeurs, souveraine puissance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune! Et Marguerite, Marguerite! (*Pendant ce couplet, Blondel paroit accorder son violon presque en sourdine, afin de faire sentir qu'il est très-loin ; il commence à jouer lors du mot, Marguerite.*) Quels sons! ô ciel! est-il possible qu'un air que j'ai fait pour elle ait passé jusqu'ici? Écoutons. (*Lorsque Blondel commence à chanter.*) Ciel! quels accents...! quelle voix!

BLONDEL.

Une fièvre brûlante,
Un jour me terrassoit,

RICHARD. — Je connois cette voix-là.

BLONDEL.

Et de mon corps chassoit

Mon âme languissante :
Ma dame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

(Il s'arrête, et écoute.)

(Pendant ce couplet, Richard marque tous les degrés de surprise, de joie et d'espérance; il cherche à se rappeler la fin du couplet, s'en souvient, et dit :)

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Pendant ce couplet, Blondel marque la joie la plus vive; il a même l'air de se trouver mal de saisissement.)

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD. — Ciel! c'est Blondel!

Si Marguerite étoit ici,
Je m'écrierois plus de souci.

ENSEMBLE.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Blondel repète le refrain, en faisant la deuxième partie : il danse, il saute, exprime sa joie par l'air qu'il joue sur son violon.)

SCÈNE V. — RICHARD, BLONDEL, DES SOLDATS.

(Le gouverneur et des soldats font rentrer le roi; la porte de la terrasse se ferme : des soldats s'emparent de Blondel, et le font passer par une poterne, et entrer dans les fortifications; alors il paroit au dedans du théâtre.)

LES SOLDATS.

Sais-tu, connois-tu, sais-tu
Qui peut t'avoir répondu?
Réponds, réponds, réponds vite.
Ah! que tu n'en es pas quitte!

BLONDEL.

Sans doute quelque passant
Que divertissoit mon chant.

LES SOLDATS.

En prison, vite en prison,
Tu diras là ta chanson.

BLONDEL.

Ah, messieurs! point de colère!
Ayez pitié de ma misère;

Les Sarrasins furieux
De la lumière des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux pour toi, tant mieux :
Tu périrois dans ces lieux,
Si tu portois de bons yeux.

BLONDEL.

Ah, messieurs! attendez donc,
Je dois obtenir pardon;
Je veux parler à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

DES SOLDATS, *à un officier.*

Il veut parler à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur.
Puisque l'avis important
Doit être su dans l'instant,
Le voici; mais prends garde à toi
Oui, sur ma foi
Tu périrois
Si tu mentois,
Si tu mentois à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur.

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS, FLORESTAN, GOUVERNEUR.

UN SOLDAT. — Voici monsieur le gouverneur.

BLONDEL. — Où est-il, monsieur le gouverneur?

FLORESTAN. — Me voilà.

BLONDEL. — De quel côté? où est il?

FLORESTAN. — Ici.

BLONDEL. — J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN. — Hé bien! de quoi s'agit-il? mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuser, car à l'instant tu perdrois la vie.

BLONDEL. — Ah! monsieur! c'est être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue. Eh! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper?

FLORESTAN. — Hé bien! parle.

BLONDEL. — Êtes-vous seul?

FLORESTAN. — Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les soldats se retirent dans le fond.*)

BLONDEL. — Monsieur, c'est que la belle Laurette....

FLORESTAN. — Parle bas.

BLONDEL. — C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite, afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle; or, vous y dites que vous vous jetez à ses pieds, et vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN. — Hé bien, mon ami?

BLONDEL. — Hé bien, monsieur! elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN. — Comment à l'heure que je voudrois?

BLONDEL. — Il y a chez son père une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéressante, y donne toute la nuit à danser, à boire, manger et rire, et vous pourriez y venir sous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN. — C'est donc pour me parler que tu as chanté?

BLONDEL. — C'est pour être mené vers vous que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN. — Il n'y a pas de mal : dis-lui que j'irai. Mais se servir d'un aveugle pour faire une commission! Ah! elle est charmante. Va-t'en.

BLONDEL. — Mais, monsieur le gouverneur! monsieur le gouverneur!

FLORESTAN. — Hé bien?

BLONDEL. — Ah! vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, et renvoyez-moi.

FLORESTAN. — Tu as raison; ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Falloit-il faire ce bruit!

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas fait de bruit;
Vos soldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrois, tu dois te taire;
Alarmer la garnison!
Tu devrois être en prison.

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, ANTONIO.

(*Il a un pain passé dans son bâton.*)

Ah! messieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misère;

Les Sarrasins furieux
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux, tant mieux;
S'il avoit porté de bons yeux,
Il périroit dans ces lieux.
Va, retire-toi;
Mais prends garde à toi.
Ici si jamais
Tu paroissois,
Tu périrois.

BLONDEL.

Messieurs, croyez-moi,
Ici si jamais
Je revenois,
Je me soumets
A votre loi.
Ah! croyez-moi,
Ah! croyez-moi.

ANTONIO.

Ici si jamais
Il revenoit,
Ah! ce seroit
Sans moi, sans moi.
Ah! ce seroit
Sans moi, sans moi.

(Blondel s'en va en repassant par la poterne avec son guide, et les soldats et le gouverneur, par la poterne qui lui a servi d'entrée.)

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la grande salle de la maison de Williams.)

SCÈNE I. — BLONDEL, DEUX HOMMES DE LA COMTESSE.

(On entend la ritournelle du morceau.)

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle;

Mon cher Urbin, mon ami Charle,
Il faut que je lui dise un mot.

Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

LES DEUX HOMMES.

Il faut, il faut!

Vous ne pouvez lui dire un mot;
On chasseroit Urbin et Charle.
Si nous vous laissions dire un mot

Sortez, sortez tout au plus tôt.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.
A l'instant, ciel! quoi, dans l'instant!
Voici de l'or.

LES DEUX HOMMES.

Nous allons partir à l'instant;
Oui, dans l'instant.
De l'or!

(A part.)
Est-ce de l'or? oui, c'est de l'or;
De l'or! attendez: mais comment?
Peut-il parler en ce moment?

De l'or, afin que je lui parle.
Ah! que je lui parle à l'instant.
Dans ce moment.
Hé bien! soit; ah, que je lui parle,
Mon cher Urbin, mon ami Charle.
Pourvu que je lui dise un mot,
Je suis content, mais au plus tôt.

Le pourroit-il en ce moment?
A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire son envie
A la dame de compagnie.
On peut lui dire qu'il la prie....
Dans ce moment,
Tout au plus tôt.

SCÈNE II. — LA COMTESSE, SIRE WILLIAMS, LES CHEVALIERS, LE SÉNÉCHAL, LA DAME DE COMPAGNIE.

(La dame de compagnie arrive avant la comtesse et ses chevaliers; les deux hommes qui étoient sur la scène vont parler à la dame de compagnie, qui sort avec eux; il reste avec la comtesse une autre dame de compagnie.)

LA COMTESSE. — Sire Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS. — Madame, que ne puis-je vous y retenir plus longtemps!

LA COMTESSE. — Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL. — Madame, tout sera bientôt prêt pour votre départ.

LA COMTESSE. — Ah! chevalier, ce soir assignera le terme à notre voyage; qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer!

LE SÉNÉCHAL. — Quoi donc, madame?

LA COMTESSE. — Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL. — Vous, madame!

LA COMTESSE. — Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets; je vais, chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit, vous le remettrez aux états assemblés : ce sont mes volontés.

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, BÉATRIX, DAME SUIVANTE.

BÉATRIX. — Madame.

LA COMTESSE. — Que voulez-vous?

BÉATRIX. — Ce bon homme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis, et qui n'est plus aveugle.

LA COMTESSE. — Hé bien?

BÉATRIX. — Il demande l'honneur de vous être présenté.

LA COMTESSE. — Que veut-il? Ah, ciel!

BÉATRIX. — Je lui ai dit que madame étoit bien triste; il m'a répondu : « Si je lui parle, je la rendrai bien gaie. » Entendez-vous sa voix, madame? il l'a très-belle.

LA COMTESSE. — Qu'il paroisse; peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, BLONDEL.

LA COMTESSE. — Hé bien! bonhomme, on dit que vous demandez à m'être présenté.

BLONDEL. — Oui, madame : mais qu'il est difficile d'approcher des grands, même pour leur rendre service!

LA COMTESSE. — Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez si bien tout à l'heure, et en quel lieu de la terre cette complainte vous a-t-elle été connue?

BLONDEL. — Je ne peux le dire qu'à vous.

(Béatrix se retire.)

LA COMTESSE. — Hier, vous étiez aveugle.

BLONDEL. — Oui, madame; mais je ne le suis plus, et quelles grâces n'ai-je point à rendre au ciel, puisqu'il me fait jouir de la présence de Madame Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois.

LA COMTESSE. — Ciel! vous me connoissez?

BLONDEL. — Oui, madame, et reconnoissez Blondel.

LA COMTESSE. — Quoi, c'est vous, Blondel! vous étiez avec le roi : où l'avez-vous laissé?

BLONDEL. — Le roi, le roi, que je cherchois depuis un an, le roi, madame, est à cent pas d'ici.

LA COMTESSE. — Le roi!

BLONDEL. — Il est prisonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres; car, sans le voir, je lui ai parlé ce matin.

LA COMTESSE. — Ah, dieux! ah, Blondel! chevaliers!

BLONDEL. — Madame, qu'allez-vous dire?

LA COMTESSE. — Qu'ai-je à craindre? ce sont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma personne, et sire Williams est Anglais.

(Les chevaliers, Williams et Béatrix s'approchent.)

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous? le roi Richard!
Richard! qui? le roi d'Angleterre!

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard;
C'est là qu'est le roi d'Angleterre.

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit? par quel hasard
Avez-vous connu cette affaire?
Comment savez-vous ce mystère?

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit? par quel hasard?
Ah, grands dieux! mon cœur se serre.

BLONDEL.

Par moi qui, sous cet habit vil,
M'en suis approché sans péril :
Sa voix a pénétré mon âme;
Je la connois, oui, oui, madame;
Oui, chevaliers, oui, ce rempart,
Tient prisonnier le roi Richard.

LA COMTESSE.

Ah! s'il est vrai, quel jour prospère!
Ah, grands dieux...! ah! mon cœur se serre
De joie et de saisissement.

LES CHEVALIERS, WILLIAMS, BÉATRIX ET LA COMTESSE.

Ah, grands dieux! quel étonnement!
Quel bonheur! quel événement!
Travaillons à sa délivrance :
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence;
Travaillons à sa délivrance :
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à sa délivrance.

LA COMTESSE.

Que faire pour sa délivrance?
Ah, Blondel! quel heureux moment!
Que faire pour sa délivrance?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel! Blondel! oui, c'est Blondel!

LA COMTESSE.

Chevaliers, connoissez Blondel.
Ah, quel bonheur! quel coup du ciel!

BLONDEL.

Travaillons à sa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

SCÈNE V. — BLONDEL, LA COMTESSE, SIRE WILLIAMS,

LES CHEVALIERS.

LA COMTESSE. — Ah, chevaliers! ah, sire Williams! et vous Blondel! mon cher Blondel! voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi; la joie, la surprise, cette nouvelle m'a saisie, de ma-

nière que je ne peux jouir de ma réflexion; servez-vous de tout mon pouvoir, c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(Elle sort en s'appuyant sur les bras de ses femmes.)

SCÈNE VI. — BLONDEL, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, DEUX CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL. — Oui, c'est l'infortune de Richard qui faisoit toute sa peine.

BLONDEL. — Sires chevaliers, sire Williams, le temps est précieux; voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; sachons d'abord quel est l'homme qui le garde. Williams, quel homme est-ce que ce gouverneur? le connoissez-vous?

WILLIAMS. — Que trop!

BLONDEL. — L'intérêt peut-il quelque chose sur lui?

WILLIAMS. — Non.

BLONDEL. — Et la crainte?

WILLIAMS. — Encore moins.

BLONDEL. — Ni l'intérêt, ni la crainte; c'est un homme bien rare: écoutez, chevaliers, et vous Williams, voici mon avis : le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS. — Parler à ma fille!

BLONDEL. — Oui : il sait que ce soir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS. — Moi!

BLONDEL. — Oui, vous, et faites tout préparer à l'instant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amusent ici près, et que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS. — Des noces! un bal! il sait que je donnerois une fête! et de qui auroit-il pu savoir...?

BLONDEL. — De moi.

WILLIAMS. — De vous! eh! comment cela se peut-il?

BLONDEL. — Enfin il le sait, je vous le dirai; mais ne perdons pas un instant, il viendra ici dans l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS. — Ah! qu'il lui parle.

BLONDEL. — Oui, il lui parlera; mais qu'aussitôt il soit entouré des officiers de la princesse, qu'il soit sommé de rendre le roi; s'il le refuse, alors la force....

LE SÉNÉCHAL. — Oui, la force : armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS. — Forcer le château! et que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances et d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort!

LE SÉNÉCHAL. — Vingt ou trente hommes! et les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Marguerite, et qui sont dans la forêt voisine en attendant notre retour? je vais les faire avancer; et que ne peuvent la valeur, notre exemple, et le désir de délivrer le roi?

BLONDEL. — Ah, sénéchal! vous me rendez la vie; est-il quelqu'un

de nous qui ne se sacrifie pour une si belle cause! Williams, Richard est dans les fers, et vous êtes Anglois.

WILLIAMS. — Ou le délivrer, ou mourir!

BLONDEL. — Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte, faites armer tous vos chevaliers, que Florestan soit arrêté, et dès que nos gens seront au pied des murailles, le signal de l'assaut. J'ai remarqué un endroit foible, où, à l'aide des travailleurs, j'espère faire brèche, et montrer à nos amis le chemin de la victoire : en attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse.

(Williams sort.)

SCÈNE VII. — BLONDEL.

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive peuvent inspirer un cœur tendre et sensible, que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment.

SCÈNE VIII. — WILLIAMS, LAURETTE, DES DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux garçons.* — Préparez tout ici, rangez cette table, enlevez les meubles qui peuvent embarrasser.

LAURETTE. — Est-ce qu'on va danser?

WILLIAMS. — Oui, ma fille, ma chère fille.

LAURETTE. — Ma chère fille! ah, mon père n'est plus en colère! on va danser; ah! si le chevalier le savoit, peut-être pourroit-il....

WILLIAMS. — Allons, aide-nous à préparer cette salle, nous allons danser. (*Cependant les garçons rangent les meubles, préparent la salle.*) Mettez encore ici des lumières.

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, BLONDEL.

BLONDEL, *à Laurette.*

Le gouverneur, après la danse,
Viendra se rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah, quel bonheur! que sa présence
Pour moi doit embellir ces lieux!

BLONDEL, *à Williams qui approche.*

Nous n'avons point de mystère:
Je lui disois que mes yeux
Revoyoient enfin les cieux.

LAURETTE.

Nous n'avons point de mystère.
Non, mon père, non, mon père
Ce bon homme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez sans mystère,
Ce bon homme a su me plaire.

LAURETTE, *à part.*

Est-il bien sûr de ma tendresse?
Me sera-t-il toujours constant?

BLONDEL.

Si vous aviez vu son ivresse?
Son cœur sera toujours constant.

LAURETTE.

Son ivresse!
Son cœur sera toujours constant!

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux
Revoient enfin la lumière.

LAURETTE.

Oui, mon père, oui, mon père,
Nous n'avons pas de mystère;
Il me disoit que ses yeux
Revoyoient enfin les cieux.

BLONDEL.

Nous n'avons point de mystère,
Je lui disois que mes yeux
Revoyoient enfin les cieux;
Je voulois vous dire encore....

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il ignore....

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux....

LAURETTE.

Oui, mon père, etc.

SCÈNE X. — WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

(Les noces paroissent, ensuite on danse.)

UN PAYSAN.

Eh zic, et zoc,
Eh fric, et froc;
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, si la bergère
Est en ce lieu solitaire,
Tout pour elle est ennuyeux;
Mais si le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient se rendre,
Tout s'anime alentour d'eux.

Eh zic, et zoc,
Eh fric et froc;
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commère,
Eh! qu'en dites-vous, compère,
Rien ne se fait bien qu'à deux;
Les habitants de la terre,
Hélas! ne dureroient guère,
S'ils ne disoient pas entre eux :

Eh zic, et zoc, etc.

(La danse continue, à l'instant que le gouverneur entre et est près de danser avec Laurette, on entend un grand bruit de tambour.)

FLORESTAN. — Ciel! qu'entends-je?

WILLIAMS, *accompagné des chevaliers de Marguerite.* — Je vous arrête.

FLORESTAN. — Vous!

WILLIAMS. — Moi.

FLORESTAN. — Qu'osez-vous faire? Dieux, quelle trahison!

Dieux! qu'est-ce que prétend
Ce parti violent?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'instant,
Soit remis dans nos mains;
Oui, qu'ici ses destins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ses destins
Ne seront dans vos mains.

(Le théâtre change, et représente l'assaut donné à la forteresse par les troupes de Marguerite; Blondel et Williams encouragent les assiégeants; les assiégés reçoivent un renfort, et repoussent l'attaque avec avantage.

Blondel alors jette son habit d'aveugle, et sous celui que couvroit sa casaque, il se met à la tête des prisonniers, il les place, et leur fait attaquer l'endroit foible dont il a parlé; l'assaut continue; on voit paroître, sur le haut de la forteresse, Richard, qui, sans armes, fait les plus grands efforts pour se débarrasser de trois hommes armés; dans cet instant, la muraille tombe avec fracas. Blondel monte à la brèche, court auprès du roi, perce un des soldats, lui arrache son sabre; le roi s'en saisit, ils mettent en fuite les soldats qui s'opposent à eux; alors Blondel se jette aux genoux de Richard, qui l'embrasse: dans ce moment le chœur chante *vive Richard!* sur une fanfare très-éclatante; les assiégeants arborent le drapeau de Marguerite; dans ce moment elle paroit, suivie de ses femmes et de tout le peuple; elle voit Richard délivré de ses ennemis, et conduit par Blondel; elle tombe évanouie, soutenue par ses femmes, et ne reprend ses esprits que dans les bras de Richard.

Florestan ensuite est conduit aux pieds du roi par le Sénéchal et Williams; Richard lui rend son épée. Toute cette action se passe sur la marche, depuis la fanfare qui termine le combat.)

RICHARD.

Oh, ma chère comtesse!
O doux objet de toute ma tendresse!

MARGUERITE.

Ah, Richard! ô mon roi! ah, dieux!

RICHARD.

A la tendresse
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITE, *montrant Blondel.*

C'est à Blondel, c'est à son cœur....

RICHARD, *embrasse Blondel.*

C'est à ton cœur....

RICHARD.

Qu'en ce jour je dois mon bonheur.
Délivré par ce que j'aime,
De mes sujets oublié,
C'est l'amour et l'amitié
Qui font mon bonheur suprême.

MARGUERITE.

Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

MARGUERITE, BLONDEL.

C'est l'amour et l'amitié
Qui font son bonheur suprême.

CHŒUR.

LES FEMMES DE LA COMTESSE, LAURETTE, ANTONIO, LES PAYSANS.

Ah, que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour!
Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
Ah, quel plaisir, quelle ivresse!
C'est un roi, oui, c'est lui-même,
Qui paroît dans ce séjour.

LA COMTESSE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, FLORESTAN, LES CHEVALIERS.

Ah, que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour!

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadème
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITE, *à Florestan et à Laurette.*

Vous, commencez ma récompense;
Heureux amants, je vous unis.
(A Williams.)
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnoissance.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Heureux amants.

TRIO.

MARGUERITE.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur;
Qu'une amour éternelle
Assure ton bonheur.

RICHARD.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur;
Et l'amour de ma belle
Assure mon bonheur.

BLONDEL.

Pour un sujet fidèle,
Est-il plus grand bonheur,
Quand il voit que son zèle
Finit votre malheur!

CHŒUR.

RICHARD, LA COMTESSE, FLORESTAN, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah, quel bonheur, quelle ivresse!
Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
C'est un roi, oui, c'est lui-même,
Qui paroît dans ce séjour.

LAURETTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE, LES PAYSANS.

Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
Ah, quel bonheur, quelle ivresse!
C'est un roi, oui, c'est lui-même,
Qui paroît dans ce séjour.

RICHARD.

C'est un roi, oui, c'est lui-même,
Qui vous doit un si beau jour.

MARGUERITE.

Richard m'est rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'est un roi délivré par l'amour.

CHŒUR.

Ah, quel bonheur! quel plus beau jour.
C'est un roi qui vous doit un si beau jour.

FIN DE RICHARD CŒUR DE LION.

RAOUL BARBE BLEUE.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 2 mars 1789.

ACTEURS.

RAOUL.
ISAURE.
VERGI.
LE MARQUIS, } frères d'Isaure.
LE VICOMTE, }
LAURETTE, suivante d'Isaure.
OFMAN, confident de Raoul.
JACQUES, petit paysan.
JEANNE, petite paysanne.
CHŒUR DE BERGERS ET BERGÈRES.
TROUPE DE SOLDATS.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la plus belle salle du château le plus délabré; il y a des parties étayées; des murailles de la plus grande épaisseur, et de petites fenêtres étroites. Il y a accrochés dans cette salle des casques, des cuirasses, des boucliers, des lances, des massues antiques, tels qu'ils étoient aux IXe et Xe siècles.)

SCÈNE I. — ISAURE, VERGI.

(On voit dans le fond un petit paysan et une petite paysanne.)

VERGI, *à Isaure.* — Ils viennent vous remercier, belle Isaure, de ce que je les ai tirés des mains d'un chevalier discourtois qui enlevoit Jeanne et battoit Jacques.

DUO.

JEANNE.

Il m'enlevoit,
Il m'embrassoit :
Ah! malgré moi, il m'embrassoit,

Quand brave sire
Tomba sur lui,
Et sut réduire
Notre ennemi

JACQUES.

Il me battoit,
Il me frappoit,
J'étois en grand effroi,

Quand brave sire
Tomba sur lui,
Et sut réduire
Notre ennemi.

ISAURE, *à part.* — Ah, cher Vergi! mon cher Vergi!

JEANNE.

Ah! grand merci,
Sir Vergi, grand merci
Et Jeanne aussi,
Et Jeanne aussi, vous remerci.

JACQUES.

Et Jacque aussi
Vous remerci;
Jacquot aussi
Remerci sir Vergi,
Et Jacque aussi.

ISAURE.

De vos malheurs je suis toute saisie,
Redites-les à mon âme attendrie.

JEANNE.

Il m'enlevoit,
Il m'embrassoit, etc.

JACQUES.

Il me battoit,
Il me frappoit, etc.

ISAURE. — J'aurois été bien curieuse de voir l'entreprise du chevalier discourtois, et le combat du brave écuyer qui vous a tirés de ses mains.

JEANNE. — Ah, dame! cela faisoit trembler.

JACQUES. — J'en tremble encore.

VERGI. — C'est bien : allez, bonnes gens, je vous retiens à mon service.

SCÈNE II. — ISAURE, VERGI.

ISAURE. — J'aurois désiré savoir d'eux tous les détails de cette querelle et ceux de votre combat.

VERGI. — Ah, belle Isaure! quand l'équité met les armes à la main, le combat n'est jamais long.

ISAURE. — Je vous remercie du bien que vous avez fait à ces bonnes gens.

VERGI. — Belle Isaure, c'est à vous qu'ils le doivent; je ne fais que ce que m'inspire le désir de vous plaire.

ISAURE. — Hier encore, ce pèlerin que vous avez sauvé....

VERGI. — C'est pour vous.

ISAURE. — Et ces deux marchands arrachés à la fureur de ces scélérats....

VERGI. — C'est encore pour vous.

ISAURE, — Ah! si mes frères écoutoient mes vœux!

VERGI. — Ah! s'ils se rendoient aux miens!

ISAURE. — Bientôt unis....

VERGI. — Bientôt au comble de la félicité....

ISAURE. — Il n'y faut pas penser; le renversement de notre fortune et de la vôtre pendant vos voyages d'outre-mer, nos châteaux ruinés, nos champs ravagés, nos bois détruits.

VERGI. — Il est vrai.

ISAURE. — Enfin, la plus grande infortune nous met dans un état à ne pouvoir soutenir le rang que nous donne notre noblesse; contentons-nous de nous aimer.

VERGI. — Oui, toute ma vie.

ISAURE. — Il semble que le ciel me destinoit à vous, car aussitôt que je vous ai vu....

VERGI. — Et moi de même.

ISAURE. — J'attribuois d'abord l'intérêt que vous m'inspirâtes à votre ressemblance à une sœur aînée que j'avois, et que j'ai perdue.

VERGI. — Vous aviez une sœur?

ISAURE. — Oui, je l'appelois ma sœur Anne, ma chère sœur Anne.... je crois toujours la voir près de moi.

VERGI. — Vous aimoit-elle?

ISAURE. — A la folie.

VERGI. — Appelez-moi ma sœur Anne....

ISAURE. — Quelle idée!

DUO.

ISAURE.

Vergi, Vergi, jamais Isaure,
Jamais je ne peux être à d'autre
qu'à vous.

Près de celui que j'adore
Que mes instants seront doux!
Près de celui que j'adore
Que mes instants seront doux!

VERGI.

Oui, oui, c'est d'Isaure.
Oui, c'est d'Isaure dont je dois
être l'époux.
Je ne serai jamais l'époux,
Je ne serai jamais l'époux,
Que d'Isaure,
De la belle Isaure.
Près de celle que j'adore
Que mes instants seront doux!
Près de la belle Isaure
Que mes instants seront doux!

SCÈNE III. — ISAURE, VERGI, LE MARQUIS, LE VICOMTE.

QUATUOR.

LE MARQUIS.

Ils s'aiment, vous le voyez.
Non, jamais; ton cœur est promis.
Raoul doit la faire princesse.
De Raoul de Carmantans,
Ainsi que de nous, la noblesse
Se perd dans la nuit des temps.
Vous, vous n'avez que cinq cents
ans,
Tout au plus, de haute noblesse;
Et vos biens, vos terres, vos
champs,
Sont dans la plus grande détresse.
Raoul a ma promesse.
Il te fera princesse.

LE VICOMTE.

Non, non, vous ne serez point unis.
Non, jamais; ton cœur est promis.
Raoul doit la faire princesse.
De Raoul de Carmantans,
Ainsi que de nous la noblesse
Se perd dans la nuit des temps.
Vous, vous n'avez que cinq cents
ans,
Tout au plus, de haute noblesse;
Et vos biens, vos terres, vos
champs,
Sont dans la plus grande détresse.
Raoul a ma promesse.
Il te fera princesse.

LE MARQUIS.

Il va venir,
Et je l'attends.
Raoul a ma promesse.
Il te fera princesse, il te fera princesse.
Non, non; il va venir, et je l'attends.

LE VICOMTE.

Il va venir,
Et je l'attends.
Raoul a ma promesse.
Il te fera princesse, il te fera princesse.
Non, non; il va venir, et je l'attends.

ISAURE.

Quoi! mes frères?
Quoi! mes frères?
Raoul!
Liés tous deux par nos serments,
Sans lui que de tourments!
Liés par nos serments,
Près de celui que j'adore
Que mes instants seront doux :
Oui, de mon cœur il reçut la promesse;
Je lui dois toute ma tendresse;
Vergi, Vergi reçut tous mes serments.
Ah, quels tourments!
Ah, quels tourments!
Oui, de mon cœur il reçut la promesse;
Je lui dois toute ma tendresse;
Vergi, Vergi reçut tous mes serments.

VERGI.

A qui?
Raoul!
De votre sœur j'ai reçu la promesse;
Je lui dois ma tendresse.
Liés par nos serments,
Près de la belle Isaure,
Que mes instants seront doux!
De votre sœur j'ai reçu la promesse;
Je lui dois toute ma tendresse.
Unis, unis, unis par nos serments,
Ah, quels tourments!
Ah, quels tourments!
Oui, de son cœur j'ai reçu la promesse;
Je lui dois toute ma tendresse :
Unis, unis, unis par nos serments.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, UN VASSAL

LE VASSAL. — On voit venir un nombreux cortége de cavaliers superbement habillés.

LE MARQUIS. — Faites ici, mon frère, rassembler nos vassaux, et autant qu'ils le pourront qu'ils fassent honneur à leurs seigneurs.

SCÈNE V. — ISAURE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. — Quoi! tu hésiterois d'épouser un homme égal à nous en noblesse, un homme puissant, et dont les richesses étonnantes vont relever la splendeur de notre maison! Sais-tu les avantages que Raoul te fait?

ISAURE. — Je ne demande point à le savoir.

LE MARQUIS. — Par le contrat qui est signé de sa main, et scellé de ses armes, il te donne tous ses biens après sa mort, soit que le ciel lui accorde ou lui refuse de la postérité.

ISAURE. — Que m'importe ?

LE MARQUIS. — As-tu entendu parler de ses possessions, de ses États, de ses châteaux?

ISAURE. — A-t-il les qualités et les vertus de Vergi ?

LE MARQUIS. — Vergi a les inclinations basses, il s'occupe sans cesse à étudier.

ISAURE. — En est-il moins brave?

LE MARQUIS. — Doux avec ses vassaux, fier avec nous, il semble qu'il les craigne et qu'il nous méprise.

ISAURE. — On est loin de mépriser ceux dont on désire l'alliance.

LE MARQUIS. — Enfin, si tu te refuses à ce qu'exigent de toi le respect dû à la mémoire de tes ancêtres et le bonheur de tes frères et ton propre honneur, crois-tu que nous souffrirons que Vergi paroisse sur nos terres, et y paroisse sans danger pour lui : et sir Raoul, qui pourra bien apprendre le motif de tes refus, manquera-t-il de moyens de se venger ? Penses-y, il va paroître.

ISAURE. — Non, jamais.

LE MARQUIS. — Jamais?

ISAURE. — Je recevrai sa visite, je le dois; mais pourquoi pense-t-il à moi? que n'épouse-t-il l'une après l'autre les filles de ses écuyers et de ses vassaux?

LE MARQUIS. — Il veut une alliance plus noble.

ISAURE. — Qu'il ne la cherche point ici; je ne veux point succéder aux trois femmes qu'il a déjà eues.

LE MARQUIS. — Il les rendoit heureuses.

ISAURE. — Cela peut être; mais il ne fera jamais mon bonheur.

LE MARQUIS. — Je vais le recevoir; pour toi, tu dois l'attendre ici.

ISAURE. — Je le recevrai, j'aurai pour lui tous les égards que méritent son rang, sa noblesse et sa demande.

SCÈNE VI. — ISAURE.

Moi, je serois infidèle à Vergi!
Non, non, il n'est point de puissance
Qui, dans ce cœur tout à lui,
Puisse affoiblir ma constance.

SCÈNE VII. — RAOUL, ISAURE, LES FRÈRES, LE CORTÉGE.

(Sur l'air d'une marche arrivent des gens d'une même livrée habillés comme les valets de cartes. Un vieux majordome présente des coffres remplis d'étoffes précieuses, de chapeaux de fleurs garnis de plumes, des écrins de diamants, une couronne de princesse. Isaure regarde cela avec dédain; le tout est posé sur des tables. Ensuite une grande et belle toilette sur laquelle est un beau miroir couvert d'une tavaïole. Les deux frères paroissent armés de pied en cap; ils présentent à leur sœur Raoul habillé richement; on porte à côté de lui sa bannière, ses armoiries, son casque, etc.; le tout très-riche.)

RAOUL.

Venez régner en souveraine
Sur mes sujets, sur mes États;

Vous méritez d'être leur reine
Par vos vertus, par vos appas.

(Ofman lui montre Isaure avec l'air de supplier pour elle. Raoul jette sur Ofman un regard farouche.)

Que le frein de l'obéissance
Ait d'autres motifs en ce jour.
La crainte faisoit ma puissance :
Je vais la devoir à l'amour.

ISAURE. — Sir Raoul, mes frères connoissent mes intentions, elles sont immuables; je vais me retirer; je les prie de vous les dire.

RAOUL. — Non, madame, non, c'est nous qui allons laisser la belle Isaure se livrer à ses prudentes réflexions, j'espère qu'elles me seront favorables.

SCÈNE VIII. — ISAURE.

Non, le serment fait à Vergi
Commande toujours à mon âme.
Je ne veux vivre que pour lui.
Avant que d'éteindre la flamme
Qui tous deux nous a réunis,
La mort viendra couper ma trame;
C'est pour lui seul que je vis.

(Elle regarde les bijoux avec dédain.)

RÉCIT.

Par ces bijoux croit-on séduire
Des yeux qui ne voient que lui,
Je refuserois un empire
Si je l'obtenois sans Vergi.

(Elle regarde les diamants.)

Ces diamants peuvent-ils m'éblouir,
Fussent-ils plus brillants encore?
Ils sont beaux, il est vrai : quels feux ils font jaillir!
De quel éclat ce rubis se colore!

(Elle regarde la table de toilette.)

Mais que cache à mes yeux ce superbe tapis?

(Elle découvre le miroir.)

Ciel! que vois-je! c'est moi-même!
Quelle surprise extrême!
Qu'un tel miroir est d'un grand prix!

(Sa robe touche au tapis de la toilette.)

Le triste habit, près de ce brocart d'or!
Ah! Vergi, que n'es-tu maître de ce trésor!
Tu l'offrirois à ta fidèle Isaure,
Tu l'offrirois à celle qui t'adore.
Comme j'accepterois tes dons!
Ciel! que vois-je! quel diadème!
Quelle élégance extrême!

(Elle pose le diadème sur sa tête.)

Comme il ajoute à mes appas!
Comme il ajoute à mes appas!
Est-il beauté que je n'efface?
Si, telle que dans cette glace,
Je présidois dans un tournois,
Ma beauté charmeroit les rois.
Et pour mes frères quelle gloire!
Ils s'écrieroient : « Voilà ma sœur!
Oui, la voilà : pouvoit-on croire
Qu'elle uniroit tant de splendeur!
Pouvoit-on croire! oui, c'est ma sœur!
Oui, la voilà : pouvoit-on croire
Qu'elle uniroit tant de splendeur! »

SCÈNE IX. — ISAURE, LAURETTE.

LAURETTE. — Ah! damoiselle Isaure.... est-ce bien vous?... Ah, que vous êtes bien!...

ISAURE, *confuse.* — Retirez-vous, Laurette.

LAURETTE. — Vos frères sont furieux contre sire Vergi.

ISAURE. — Est-ce qu'il leur parle?

LAURETTE. — Non.

ISAURE. — Retirez-vous.

SCÈNE X. — ISAURE.

Ah! mes frères, mes frères! je sens tous les reproches dont vous pouvez m'accabler. Vous me direz : « Tu pouvois faire le bonheur de toute la famille; nous rachetions nos biens, nous relevions nos châteaux; nos écuyers, nos vassaux, tous étoient heureux, et tu ne l'as pas voulu.... Mais, le puis-je? Ah, Vergi, Vergi!... O ciel! sa mort est certaine.... et mes frères ou Raoul ne manqueront pas d'en tirer la plus terrible vengeance. Ah! sauvons, sauvons ses jours, et sacrifions mon bonheur à sa sûreté! Mais je ne puis disposer de ma main sans son consentement; elle est à lui. Vergi, aussi infortuné que ton Isaure, seras-tu aussi généreux qu'elle!... Ah! il est généreux, Vergi!

SCÈNE XI. — ISAURE, VERGI.

ISAURE. — Ah! Vergi, Vergi! je suis au désespoir! Dois-je immoler mon bonheur et le vôtre à celui de tout ce qui m'entoure? dois-je préférer la paix de ma famille à cet amour que j'aurai toujours pour vous? dois-je rendre nos jours infortunés pour rendre heureuse la destinée d'une famille illustre et tendrement chérie ?

DUO.

VERGI.

Ah! je vous rends, charmante
Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.

Oui, je vous rends, charmante
Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.
Faites le bonheur de vos frères,
Assurez-le par vos bienfaits.

Que vos jours à jamais prospères
Coulent dans le sein de la paix!

Ah! je vous rends, charmante
Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.

Oui, je vous rends les serments
que vous m'avez faits.

Comme une ombre errante et
plaintive,
Mon âme suivra mes amours;
Près de vous je serai toujours.
Si Raoul vous trouve pensive,
Dites-lui : « Je pense à ma sœur,
A celle qui laisse en mon cœur
Une trace d'amour bien vive. »

Oui, je vous rends, charmante
Isaure,
Les serments que vous m'avez faits.
Je vous rends
Les serments que vous m'avez faits.

ISAURE.

Quoi! vous, cher amant que j'a-
dore,
Vous me rendez les serments que
j'ai faits?
Cher amant!

Quoi! vous vous immolez au bon-
heur de mes frères?
Mon cœur est à vous pour jamais.

Quoi! vous vous immolez au bon-
heur de mes frères?
Nos feux n'en seront que plus par-
faits.

Quoi! vous, cher amant que j'a-
dore,
Vous me rendez les serments que
j'ai faits?

Quoi, cher amant que j'adore,
Vous me rendez les serments que
j'ai faits?
Cher amant!
Mon cœur est à vous pour jamais;

Et nos feux n'en seront que plus
parfaits.

ISAURE. — J'entends mes frères; adieu.
VERGI. — Adieu.

SCÈNE XII. — ISAURE, RAOUL, LES DEUX FRÈRES, LE CORTÉGE.

LE MARQUIS. — Eh bien, ma sœur?
LE VICOMTE. — Êtes-vous décidée?
RAOUL. — Serai-je le plus heureux des époux?
ISAURE. (*Elle se jette dans les bras de son frère.*) — Ah, mes frères!... Ah, Vergi!
RAOUL. — Que dit la charmante Isaure?
ISAURE. — J'obéis à mes frères.... (*Elle tend la main; le marquis la met dans celle de Raoul; aussitôt les vassaux, le cortége et le chœur chantent.*)

CHŒUR.

Vivent, vivent ces deux époux!
A ce couple rare
Que l'amour prépare
Les nœuds les plus doux!

(On reprend la marche sur laquelle Raoul conduit Isaure suivi de son cortége.)

ACTE SECOND.

(Le théâtre represente un appartement magnifique; sur un des côtés, la porte ornée d'un cabinet.)

SCÈNE I. — RAOUL, *avec un cortége auquel il fait signe de se retirer;* OFMAN.

RAOUL. — Eh bien! Ofman, n'ai-je pas une épouse charmante?
OFMAN. — Oui, seigneur.
RAOUL. — Je vais enfin savoir si une femme d'une naissance illustre cède au tourment de la curiosité avec autant de foiblesse que les filles de mes vassaux.
OFMAN. — Ah! je crois, seigneur, que vous ne la mettrez pas aux mêmes épreuves que les autres.
RAOUL. — Pourquoi doutes-tu que je n'éprouve si elle est aussi curieuse que l'ont été les trois femmes que j'ai punies?
OFMAN. — Punies! ah, monseigneur! la punition est si terrible, et votre épouse est si douce et si belle!
RAOUL. — As-tu oublié ce qui m'a été prédit trois fois? As-tu oublié que trois femmes, l'une après l'autre, en trois occasions différentes, m'ont assuré que la curiosité de ma femme seroit la cause de ma mort? Et tu veux que j'aie de l'indulgence! non, je n'épargnerai que celle qui n'aura point la foiblesse de vouloir connoître les choses dont je lui interdirai la connoissance.

OFMAN. — Mais au moins ne cherchez point à exciter sa curiosité.

RAOUL. — Heureusement pour elle et pour moi, elle paroît n'en avoir point.

OFMAN. — Eh bien, seigneur! contentez-vous des ménagements et de la discrétion qu'elle fera voir dans toute sa conduite, et ne la punissez pas de la cruauté de vos essais : elle est si charmante, si douce, si aimable.

DUO.

RAOUL.

Je te trouve bien pitoyable.
Eh! que t'importe son sort,
Et qu'Isaure soit aimable?
Pour cet avis charitable
Tu mériterois la mort.

Si j'en croyois mon transport,

Si j'en croyois mon transport,

Je punirois un coupable,
Je te donnerois la mort.

Au mien?

Ses frères! je ne crains pas
De si foibles adversaires.

Contre eux j'ai vingt mille bras,
Armés de leurs cimeterres.
Si j'en croyois mon transport.

Je punirois un coupable,
Je te donnerois la mort!

OFMAN.

Avec vous je suis d'accord;
Ne soyez point pitoyable;
Eh! que m'importe son sort?
Vous dire qu'elle est aimable
Est-ce mériter la mort?

Je suis d'accord.
Eh! que m'importe son sort?
Ne soyez point pitoyable;
Avec vous je suis d'accord.
Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort?
Tuez-les l'une après l'autre,
Ça ne me regarde pas;
En défendant ce trépas,
Seigneur, je pensois au vôtre.

Oui, car son trépas
Seroit vengé par ses frères.

Eh bien! décidez de son sort,
Avec vous je suis d'accord.

Eh! que m'importe son sort?
Ne soyez point pitoyable,
Avec vous je suis d'accord.
Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort?

SCÈNE II. — RAOUL, ISAURE, *en habits magnifiques*; OFMAN, *dans le fond du théâtre.*

RAOUL. — Votre réveil, madame, a précédé le lever de l'Aurore. Avez-vous donné à vos femmes l'ordre que vous avez bien voulu recevoir de moi?

ISAURE. — Oui, seigneur; je leur ai dit qu'elles n'entrassent jamais pour me servir que dans la pièce où elles sont venues.

RAOUL. — Je vous en suis obligé. J'ai mes défauts, belle Isaure; je n'en ai peut-être qu'un, celui de ne pouvoir supporter la curiosité dans une femme; et ces sortes de femmes, vous le savez....

ISAURE. — Vous avez raison, sire Raoul: sans naissance et sans éducation, elles ne peuvent manquer d'être curieuses et indiscrètes.

RAOUL. — Ainsi, vous ne serez ni l'un ni l'autre.

ISAURE. — Je le crois.

RAOUL. — Je vais, belle Isaure, vous quitter pour quelque temps.

ISAURE. — Moi, seigneur!

RAOUL. — Oui.

ISAURE. — N'êtes-vous pas le maître de faire ce qui vous plaît?

RAOUL. — Je vais parcourir mes domaines et faire préparer les fêtes que je veux vous donner. Je vous laisse ici souveraine; parcourez mon château, mes jardins, mes parcs. Ofman! (*Ofman approche.*) Ce vieillard que je vous laisse vous obéira, et fera exécuter vos ordres. Je vais remettre dans vos mains toutes les clés de mes trésors; ces clés ouvrent toutes les portes; vous êtes la maîtresse de disposer de tout ce que vous y verrez; je ne vous interdis cependant que la jouissance de cette clé, dont la tige est d'or et l'anneau de diamant; c'est celle de cette porte : ce n'est pas que ce cabinet renferme des choses bien précieuses; mais mon bonheur et le vôtre sont attachés à cette défense, et sa violation pourroit causer les plus grands malheurs.

ISAURE. — Permettez-moi de vous représenter qu'avec une femme qui ne seroit point pénétrée comme je le suis des principes dans lesquels j'ai été élevée, cette défense unique et particulière pourroit peut-être enflammer sa curiosité plutôt que de l'éteindre.

OFMAN, *à part.* — On ne peut mieux dire. Bien, bien.

RAOUL. — Heureusement vous êtes sûre de vos principes.

ISAURE. — Hé mais, seigneur, gardez cette clé.

OFMAN. — Bien, bien.

RAOUL. — Ah, madame! il ne m'arrivera jamais de douter de la certitude des promesses que me fera ma chère épouse. (*Il va à Ofman, lui dit un mot, et revient.*)

TRIO.

RAOUL.
Jurez-moi.

ISAURE.
Que je vous jure!

OFMAN.
Mais, seigneur, pourquoi jurer?

RAOUL. ISAURE. OFMAN

Gardez, gardez cette clé;
Votre âme sera plus sûre
Que je n'aurai pas troublé
Ce que vous avez réglé.

Non, gardez cette clé;
Ma défense est un peu dure,
Mais de vous vous êtes sûre;
Oui, de vous vous êtes sûre.
Gardez, gardez cette clé.
Jurez-moi.

Je vous jure.

Pourquoi la faire jurer?
Pour en faire une parjure.
Heureusement elle est sûre
De ne jamais s'égarer.
Et je ferois la gageure
Qu'elle saura se garder
De tourmenter la serrure.

De moi, seigneur, je suis sûre;
La défense n'est pas dure;
Puisque vous la commandez,
J'obéirai sans murmure.

Oui, de vous vous êtes sûre.

Elle est sûre.
Elle saura se garder
De tourmenter la serrure.

Jurez-moi.

Je vous jure;
Mais, seigneur, pourquoi jurer?
Gardez vous-même cette clé;
Votre âme sera plus sûre
Que je n'aurai pas troublé

Gardez bien cette clé.

Mais pourquoi la faire jurer?
Pour en faire une parjure.
Heureusement elle est sûre
De ne jamais s'égarer,

Non, non.

De vous vous êtes trop sûre

RAOUL. ISAURE. OFMAN.

Pour que mon cœur soit troublé. Ce que vous avez réglé. Et je ferois la gageure
Gardez, gardez cette clé; Gardez, gardez cette clé;
De vous vous êtes trop sûre; Votre âme sera plus sûre Qu'elle saura se garder
Ce seroit vous faire injure, Que je n'aurai point troublé De tourmenter la serrure.
Si mon cœur étoit troublé. Ce que vous avez réglé.

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, UN ÉCUYER.

(On entend la trompette de la guette du sentinelle.)

RAOUL. — Qu'est-ce que j'entends?

(Ofman sort et rentre avec l'écuyer.)

L'ÉCUYER. — Une grande et noble dame, montée sur son palefroi, et suivie de deux pages et d'un écuyer, a demandé qu'on baissât les flèches du pont.

RAOUL. — Qu'est-ce que c'est que cette femme? une curieuse, sans doute.

L'ÉCUYER. — Elle a dit qu'elle étoit sœur de la belle Isaure, et qu'elle se nommoit demoiselle Anne.

ISAURE, *à part.* — Ciel! c'est Vergi! quelle imprudence!

RAOUL. — Vous avez une sœur? je ne croyois pas.... je l'ignorois. Je suis aise qu'elle vous tienne compagnie; l'amusement fait distraction, et donne des forces à la prudence.

SCÈNE IV. — RAOUL, VERGI *en femme*, ISAURE, OFMAN.

RAOUL, *à part.* — Quelle grande et belle femme!

VERGI, *conduit par Ofman.* — Seigneur Raoul, j'ai cru que je ne devois point passer sur vos terres, sans présenter ici mes félicitations.

RAOUL. — Madame, j'ignorois que ma femme avoit une sœur.

VERGI. — Sœur de père seulement, mais liée ainsi qu'elle à des nœuds que la mort seule peut briser.

RAOUL. — Votre arrivée, madame, augmente mes regrets; je suis forcé de quitter ces lieux; je partois, mais je suis charmé de laisser à la belle Isaure sa compagne la plus chère : j'espère, madame, vous retrouver ici à mon retour; je vais le hâter le plus qu'il me sera possible. Ofman!

OFMAN. — Seigneur?

RAOUL. — Rassemblez tous les gens que renferme cette enceinte, donnez à ces dames une fête champêtre, et employez tous vos soins pour les amuser jusqu'à mon retour. Adieu, mesdames. (*Les dames le reconduisent.*)

SCÈNE V. — ISAURE, VERGI.

ISAURE. — Ah, malheureux Vergi! qu'êtes-vous venu faire en ces lieux?

VERGI. — Vous voir, et mourir.

ISAURE. — Ah! partez, mais ne mourez pas, ma vie est attachée à la vôtre.

VERGI. — Puis-je le croire?

ISAURE. — Vergi, pourquoi m'avez-vous dégagée de mes serments?

VERGI. — Vous paroissiez le désirer.

ISAURE. — Deviez-vous m'écouter?

VERGI. — Ne pouvant vous donner des richesses, devois-je vous en priver?

ISAURE. — J'en aurois une d'un plus grand prix.

VERGI. — Soyez heureuse.

ISAURE. — Je ne puis plus l'être.

VERGI. — Vous le serez. Je tremble cependant pour vos jours, et ce sont ces craintes autant que le désir de vous voir qui m'ont fait hasarder mon entrée ici.

ISAURE. — Pourquoi pensez-vous que j'aie sujet de craindre?

VERGI. — La mort précipitée des trois femmes qui vous ont précédée fait frémir, et sire Raoul....

ISAURE. — Il me traite avec la plus grande bonté.

VERGI. — De la bonté!

ISAURE. — Vous voyez, il part en me témoignant la plus haute confiance; tous ses trésors sont entre mes mains; ici je puis jouir de tout, excepté cependant....

VERGI. — Excepté, dites-vous!. Est-il des exceptions pour ce qu'on aime?

ISAURE. — Excepté la jouissance de cette clé qui ouvre ce cabinet : la voilà, cette clé.

VERGI. — Elle est bien brillante.

ISAURE. — Oui : elle donne une idée bien singulière de ce qu'elle tient renfermé.

VERGI. — A n'en juger que par elle....

ISAURE. — Que croyez-vous, Vergi, que renferme ce cabinet?

VERGI. — Hé mais, pourquoi?

ISAURE. — Ah! sans doute ce n'est qu'un badinage de sire Raoul; il veut éprouver si ma curiosité....

VERGI. — Pourquoi, belle Isaure, chercheriez-vous à la satisfaire? Ne me consultez pas, mais seulement les ornements de cette salle : tous les tableaux qui y sont semblent donner des leçons pour exhorter à ne point céder à la curiosité.

ISAURE. — Ces tableaux, je ne les avois pas remarqués.

VERGI. — Regardez cette femme changée en statue; celle-ci au désespoir d'avoir indiscrètement ouvert la boîte qui lui a été confiée; et ce tableau représentant un des événements de l'histoire de Psyché.

ISAURE. — Quelle est cette Psyché?

VERGI. — Elle étoit belle comme vous; l'Amour l'aimoit comme je vous aime

ISAURE. — Il étoit donc bien aimé!

VERGI. — Il n'exigea d'elle que de n'être pas curieuse, et elle le fut.

ISAURE. — Est-ce donc une si grande faute?

VERGI. — Oui, lorsqu'elle est faite malgré les prières et les conseils réitérés d'un objet tendrement aimé.

ISAURE. — Et s'il ne l'est pas?

VERGI. — N'importe.

ISAURE. — Ah, Vergi! j'ai à me faire un reproche bien plus grave que celui que Psyché a pu se faire.

VERGI. — Lequel?

ISAURE. — Chaque instant que nous passons ensemble est une atteinte à mes devoirs; votre imprudence en venant ici, et la mienne en vous y recevant, expose mon honneur et mes jours bien plus que ne le feroit cette curiosité satisfaite.

VERGI. — Vos jours, belle Isaure! vos jours!... je pars.... Adieu.

ISAURE. — Adieu. (*Elle met ses mains sur ses yeux; elle s'assied, accoudée sur la table où est cette clé brillante.*)

SCÈNE VI. — ISAURE.

Vergi, ton souvenir
Fera le malheur de ma vie;
Que de regrets sera suivie
La raison qui te fait bannir!
Vergi, Vergi,
Tu fais le malheur de ma vie.
Devions-nous briser ce lien,
Ces nœuds, cette union si chère!
Mais non, cherchons à me distraire,
Sinon....
(Elle regarde le cabinet.)
Mais ce lieu solitaire....
Ferois-je mal, ferois-je bien?
Bon, c'est sans doute une chimère:
Et si je pouvois lui déplaire
M'auroit-il laissé le moyen,
Le moyen de me satisfaire?
Mais comment sauroit-il ce mystère?
Cette clé, ce lieu solitaire
A mon époux ne dira rien.
(Elle regarde au trou de la serrure.)
On ne voit rien.

(Elle se retire; elle approche; elle se retire; elle met la clef dans la serrure, elle hésite et paroit souffrante; elle ouvre un tour; elle referme; elle fait un pas et s'arrête à chaque fois; elle prend son parti et court au cabinet; elle

ouvre un tour, deux, trois; elle ouvre la porte et entre; elle fait un cri et rentre sur la scène, effrayée; son diadème tombe à ses pieds.)

Dieux! qu'ai-je vu! que de sang! que d'horreurs!
Ces femmes.... Ciel! Moi-même.... Ah! je me meurs.

SCÈNE VII. — ISAURE, VERGI.

VERGI.

Quel effroi vous saisit? Qu'avez-vous, belle Isaure?

ISAURE, *prenant Vergi pour Raoul.*
(Le reconnoissant.)

Quoi, monstre! tu pourrois, barbare!... Ah, c'est Vergi!

VERGI.

C'est moi, c'est votre amant.

ISAURE.

O cher et tendre ami!
Vergi, Vergi, je vous implore....

VERGI.

Qu'exigez-vous? que puis-je dans ces lieux?

ISAURE.

Allez, entrez, voyez en quel abîme affreux....

SCÈNE VIII. — ISAURE

Je me meurs!
Que d'horreurs!
Je succombe!
Ah, je tombe!...
La frayeur....
Dans mon cœur....
Quelle perfidie!
Quelle barbarie!
Ah! quel sort
Le barbare
Me prépare!
C'est la mort!

SCÈNE IX. — ISAURE, VERGI.

VERGI.

Non, jamais rien de plus horrible
N'a frappé mes regards surpris :
Quel spectacle hideux et terrible!
Trois corps et sanglants et meurtris,
Trois têtes sont réunies
Sur de funestes plateaux.
J'ai lu, j'ai lu ces mots :
« Curiosité punie. »

ISAURE.

Je me meurs!

Que d'horreurs!

Je succombe!

Ah, je tombe!

La frayeur dans mon cœur....

Quelle perfidie! quelle barbarie!

Ah, quel sort
Le barbare
Me prépare,
C'est la mort!

VERGI.

Le barbare!

Le barbare!

Tu succombes!

Tu succombes!

Quel tourment pour ton amant!

Quelle perfidie! quelle barbarie!

Ah, quel sort
Le barbare
Te prépare,
C'est la mort!

ISAURE. — Fuyons, Vergi, fuyons.

VERGI. — Madame, c'est en vain; pour sortir de ces lieux il n'est aucun moyen; si j'avois des armes je me frayerois un passage, ou je mourrois à vos yeux.

ISAURE; *elle montre de la frayeur en regardant la porte du cabinet.* — Fermez, Vergi, fermez cette porte, ôtons la connoissance de ce que j'ai fait. Ah! fermez-la bien.

VERGI, *fermant la porte.* — O ciel! la clé s'est brisée!

ISAURE. — Brisée! que devenir?... Quelqu'un vient, si c'étoit lui! c'est Ofman.

SCÈNE X. — ISAURE, VERGI, OFMAN.

ISAURE. — Ofman, mon cher Ofman, je me jette à vos pieds.

OFMAN. — A mes pieds, madame!

VERGI. — Ofman, faites-nous à l'instant sortir de ce château.

OFMAN. — Cela est impossible; ces portes ne sont jamais ouvertes quand sir Raoul est absent.

ISAURE. — Ah ciel!

OFMAN. — Eh, mesdames! pour quelle raison désirez-vous sortir de ces lieux?

ISAURE. — Ce cabinet....

OFMAN. — O ciel! vous avez ouvert cette porte? votre trépas est certain.

ISAURE. — Ofman, Ofman, je vous implore.

VERGI. — Secourez-nous, et votre fortune est faite.

ISAURE. — Vous me voyez suppliante.

OFMAN. — Que vous m'attendrissez l'une et l'autre! mais il m'est impossible de vous faire sortir.

VERGI. — Eh bien! sauvez madame, et laissez-moi ici.

OFMAN. — Je ne puis sauver aucune de vous deux.

ISAURE. — Et ne puis-je faire avertir mes frères?

OFMAN. — Et comment? cela me paroît impossible.

ISAURE. — Ah, mon cher Ofman! je suis au désespoir.

OFMAN. — Grand Dieu, qu'elles me touchent! attendez.... mais oui, je pourrois.... votre page, madame, est de l'autre côté des fossés; en attachant à un roseau, à une pierre un mot d'écrit, il pourroit le porter; mais si le soupçon le plus léger tombe sur moi, ma perte est certaine.

VERGI. — Donnez-nous de quoi faire cet écrit. (*Ofman ouvre un tiroir de la table.*)

ISAURE. — C'est moi qui vous ai plongé dans cet horrible danger.

VERGI. — C'est un bonheur pour moi, je le partage avec vous.

OFMAN. — Écrivez vite.

VERGI. — Si vous aviez pu nous faire sortir, vous nous auriez suivis; votre salut et le nôtre auroient été assurés.

OFMAN. — Je ne le peux pas; mais voici cette fête que sire Raoul m'a ordonné de vous amener; qu'aucun trouble ne paroisse sur votre visage, tout est ici espion et délateur; j'ai ordre ensuite de vous promener dans les jardins. (*Ofman sort.*)

SCÈNE XI. — ISAURE, VERGI; DES BERGERS ET DES BERGÈRES *apportent en dansant des corbeilles pleines des plus beaux fruits. Isaure et Vergi en prennent.*

UNE BERGÈRE.

Il n'est plus de malheurs
Le ciel à nos cœurs
D'une nouvelle fleur
Promet la faveur.
Après des instants d'orage,
Un ciel pur et sans nuage,
Fait oublier sa rigueur.
Filles de Zéphire et de Flore,
Trois fleurs ont orné ce jardin,
Mais un souffle malin
A fini leur destin.
Le ciel nous sourit encore,
Notre reine est la belle Isaure.
Trois fleurs n'ont brillé qu'un instant,
Un plus grand bonheur vous attend.

VERGI, *à voix basse.*

Ma chère Isaure!

ISAURE.

Vergi! Vergi!

(Le morceau ci-dessus doit être exécuté moitié danse, moitié pantomime; le ballet forme des groupes et des tableaux autour d'Isaure et de Vergi. Pendant cette danse, Ofman arrive sur la scène, et après avoir regardé si la danse ne l'observe pas, il fait signe à Isaure et à Vergi qu'il a jeté le billet.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — VERGI, ISAURE, OFMAN.

(On entend le signal de la guette.)

ISAURE. — Que veut dire ce signal?

OFMAN. — C'est, je crois, le retour de sire Raoul, que la sentinelle qui est sur le donjon a vu de très-loin.

ISAURE. — Ah, dieux! il va venir.

OFMAN. — Oui, c'est lui, vous pouvez le voir par la fenêtre de cette tourelle; on voit de là toute la campagne, on voit même, entre ces deux montagnes, les girouettes du château de vos frères.

ISAURE. — Ah, mes frères! ah, Vergi!

VERGI. — Je vois des hommes à cheval, mais lui, je ne le distingue pas.

OFMAN. — Vous ne le voyez pas; c'est celui qui est en avant; ses gentilshommes, ses écuyers, ses vassaux, le suivent à vingt pas; remarquez-vous ces trois hommes qui sont près de lui, ces deux qui ont des casaques rouges, et celui qui a une casaque bleue? Ce sont les écuyers dont il avoit épousé les filles.

VERGI. — Le barbare...! Ils savent quelle a été la mort de leurs filles, et ils ne s'en vengent pas!

OFMAN. — Ils l'ignorent.

VERGI. — Mon cher Ofman, pourriez-vous me fournir une arme, quelle qu'elle soit, une épée, un sabre, un....

OFMAN. — Ah, dieux, madame! votre mort seroit certaine, et la mienne aussi, car rien de plus terrible que sire Raoul; il fait trembler tout le pays à dix lieues à la ronde.

VERGI. — Il doit être bien haï!

OFMAN. — Ah, oui! et si ses vassaux le perdoient, ils feroient tous des feux de joie. Mais ne lui dites pas, hélas! peut-être ne le saura-t-il que trop tôt! ne lui dites pas que j'ai fait lancer cette flèche, cet écrit.

VERGI. — Vous êtes donc bien sûr que mon page....

OFMAN. — Ah! je l'ai vu ramassant le roseau, en détacher l'écrit, monter à cheval et partir comme un trait; je vais au-devant de monseigneur, et je vais tâcher de retarder son entrée ici.

SCÈNE II. — VERGI, ISAURE.

DUO.

ISAURE.

Cher Vergi, sauvez, sauvez vos jours;
Faites-moi, faites-moi cette grâce.

VERGI.

ISAURE.

Contre le sort qui me menace
N'employez pas un vain secours;
Vergi, Vergi, sauvez vos jours.

C'est moi qui dois perdre le jour;
Une vanité criminelle
Envers vous me rend infidèle.
Oui, c'est ma vanité,
C'est l'amour de la parure,
Qui fit mon infidélité;
Et mon trépas mérité
Doit effacer cette injure.

Ah, mon trépas doit réparer l'injure.
Que j'ai pu faire à nos amours!
Oui, mon trépas doit réparer l'injure
Que j'ai pu faire à nos amours.
Vergi?

Sauvez, sauvez vos jours;

VERGI.

Qui, moi, que je vous abandonne!
Avant vous je perdrai le jour.
Sur ma tête que le ciel tonne,
Ou que je perde mon amour,
Si jamais je vous abandonne.

Non, jamais ton cœur ne fut parjure;
Tes frères seuls t'ont pu rendre parjure;
Mais ils viendront à ton secours,
Mais ils viendront à ton secours,
Mais ils viendront à ton secours.

Que me veux-tu?

Non.

Après le son de la trompette, OFMAN *entre et dit :*
Voici monseigneur. (*Il sort après ces mots.*)

ISAURE.

Contre le sort qui me menace
N'employez pas un vain secours;
Je vous demande cette grâce.
Sauvez, Vergi, sauvez vos jours.

VERGI.

Contre un tyran qui nous menace
Le ciel nous doit un prompt secours :
Je te suivrai dans ta disgrâce,
Si je ne puis sauver tes jours.

SCÈNE III. — OFMAN, ISAURE, VERGI, RAOUL.

OFMAN *entre le premier.* — Voici monseigneur.

ISAURE. — Oh, ciel!

VERGI, *à part.* — Le monstre! et je n'ai point d'armes.

RAOUL. — Ah, madame! avec quelle impatience j'ai passé tous les instants qui m'ont arrêté loin de vous! (*A Vergi.*) Madame, permettez-moi un moment d'entretien avec ma chère Isaure. (*A Ofman.*) Ofman, conduisez notre sœur, accompagnez-la et ne la quittez pas.

VERGI. — Où me faites-vous conduire ?

RAOUL. — Dans l'appartement qui joint celui-ci, et ensuite j'espère que vous ne nous priverez pas de votre présence.

SCÈNE IV. — RAOUL, ISAURE.

RAOUL. — Votre sœur a le ton bien brusque; mais, madame, qu'avez-vous? vous me paroissez bien agitée.

ISAURE. — Je le suis peut-être du sentiment que.... que m'inspire.... vous arrivez et cela fait que.... mon cœur éprouve.... je vous prie, monseigneur, de me dire si vous avez fait un voyage heureux.

RAOUL. — Oui, je n'ai ressenti de peine que celle de l'absence, et d'être privé de ma charmante Isaure.

ISAURE. — Seigneur, vous êtes bien bon; j'aurois bien désiré que vous ne m'eussiez pas quittée.

RAOUL. — Ah! je ne vous quitterai plus, et même à présent je vous prie de me rendre....

ISAURE. — Vous m'aviez dit en partant que vous alliez parcourir vos domaines, et sans doute....

RAOUL. — Oui, j'ai fait assembler mes gentilshommes et leurs vassaux; ils arrivent et ils espèrent présenter leurs respects à leur souveraine : hélas! vous la serez un jour uniquement, puisque tous mes biens vous appartiennent après ma mort.

ISAURE. — Ah, seigneur, pouvez-vous parler de mort!

RAOUL. — J'avois remis entre vos mains des clefs que....

ISAURE. — Je suis bien satisfaite de la fête que vous m'avez fait donner.

RAOUL. — Je suis charmé si elle vous a fait quelque plaisir, mais vous n'en recevrez plus que je n'aie le bonheur de partager votre satisfaction....

ISAURE. — Ah, seigneur, je ne saurois trop me louer....

RAOUL. — Ainsi rendez-moi les clefs que je vous ai confiées. (*Elle hésite.*) Vous les avez, sans doute?

ISAURE. — Oui, seigneur : certainement je dois les avoir.

RAOUL. — Vous plaît-il de me les rendre?

ISAURE. — Je vais les chercher.

SCÈNE V. — RAOUL.

(Pendant la ritournelle il va à la porte du cabinet; il s'aperçoit qu'elle a été ouverte et revient furieux.)

Perfide, tu l'as ouverte!
Tu mourras, oui, tu mourras.
Sois certaine de ta perte,
Sois sûre de ton trépas.
Je ne veux d'elle qu'une grâce
N'ouvrez pas ce cabinet.

Elle jure, et son audace
Y porte un œil indiscret.
Oui, ton regard indiscret
Du destin qui te menace
T'a révélé le secret;
Du destin qui te menace
Tu connois le secret.
Perfide, tu l'as ouverte,
Tu mourras, oui, tu mourras.

Je voulois te rendre heureuse,
T'offrir et mes biens et mon cœur;
Ma destinée est bien affreuse,
On m'a prédit tout mon malheur:
Crains la femme trop curieuse,
Fuis le charme de la beauté.
N'est-il donc point de femme
Qui ne porte en son âme
La curiosité?
Existe-t-elle?
Où donc est-elle?
Viens, cruelle,
Je t'appelle,
Le bonheur suivra tes pas;
Mais je ne la trouverai pas.

Perfide, tu l'as ouverte,
Tu mourras, oui, tu mourras.
Sois certaine de ta perte,
J'ai juré ton trépas.

SCÈNE VI. — RAOUL, ISAURE *entre en tenant les clefs dans sa main avec un air consterné; Raoul l'observe.*

RAOUL. — Madame, vous avez bien tardé.
ISAURE. — Je cherchois, j'hésitois.
RAOUL. — Donnez.
ISAURE. — Les voici.
RAOUL. — Je n'y vois pas celle dont vous aviez juré de ne pas vous servir.
ISAURE. — La voici, un accident.... quelqu'un.... lorsque ma sœur....
RAOUL. — Et vous avez osé faire ce que je vous avois défendu?
ISAURE. — Ah, seigneur!
RAOUL. — Vous mourrez, vous allez subir le sort de celles que vous avez vues.
ISAURE, *se jetant à ses pieds.* — Ah! pardonnez....
RAOUL. — Non, non, nulle pitié, nulle pitié.

SCÈNE VII. — RAOUL, ISAURE, VERGI, OFMAN.

VERGI *entre et relève Isaure.* — Quoi, Raoul, vous oseriez attenter aux jours de ma sœur! hé! de quoi est-elle coupable? de votre propre faute, vous avez cherché à exciter sa curiosité par la défense de la satisfaire. Hé bien! ce n'est pas elle, c'est moi qui ai pris cette clef, c'est moi qui ai ouvert cette porte, c'est moi qui lui ai appris les horreurs que ce cabinet renferme. Ah, monstre...! mais non, laissez-vous toucher, soyez attendri de sa peine, et si votre barbarie s'est imposé le devoir de punir un coupable, c'est moi qui le suis, faites-moi mourir.

RAOUL. — Non, elle mourra seule; pour vous, madame, dont l'audace m'étonne, je vous réserve pour un plus grand supplice; vous ne sortirez pas de ce château; son exemple et ce que vous avez vu vous corrigera sans doute de toute curiosité. Pour vous, Isaure, je vous donne quelques instants pour vous disposer à la mort; et si vous voulez que je n'en accroisse pas les tourments et que je n'en redouble pas les douleurs, songez à vous rendre à ma voix, lorsque je vous dirai de descendre dans le souterrain de ce cabinet. (*Il entre dans le cabinet, suivi de quatre soldats l'épée nue.*)

SCÈNE VIII. — ISAURE, VERGI.

VERGI. — Et cet indigne vêtement! Et je n'ai point d'armes!

ISAURE. — Ah, Vergi! je ne regrette que vous.... si mes frères....

VERGI. — Et ils ne viennent point! (*Vergi regarde par la fenêtre de la tourelle; il est monté de deux marches plus haut que le sol du théâtre.*)

TRIO.

ISAURE.

Vergi.... ma sœur, ne
vois-tu rien venir?

Si jeune, hélas! faut-il
mourir!

Ah, seigneur! ah, daignez attendre
Un instant.
Je descends;
C'est ma prière
Dernière.
Vergi.... ma sœur, ne
vois-tu rien venir?

VERGI.

Je ne vois rien que le
ciel et la terre,
Je ne vois personne
accourir.

RAOUL, *qu'on ne vo*
pas.

Je t'attends, viens, il
faut descendre.

ISAURE.

Ah, seigneur! ah, daignez attendre
Un instant.
Je descends;
C'est ma prière
Dernière.
Vergi.... ma sœur, ne vois-tu rien venir?

Un nuage s'élever?

Un nuage de poussière
Qui s'élève de la terre?

Oh, ciel! si c'étoient mes frères!
Oh, ciel! si c'étoient mes frères!

Ah, seigneur! je descends;
Oui, seigneur, je descends.
Seigneur, je vais descendre;
Seigneur, je descends;
Seigneur, je descends.

VERGI.

Rien que le ciel et la terre;
Je ne vois personne accourir.

Tout au pied de la montagne,
J'aperçois dans la campagne
Un nuage s'élever;

Un nuage de poussière
Qui s'élève de la terre,
Et vers nous semble arriver,
Vers nous il semble arriver.

C'est du côté de leurs terres.

Quelle rage dans mes sens!
Quelle rage dans mes sens!
Quoi, je ne puis la défendre!
Quelle rage dans mes sens!
Quelle rage dans mes sens!

RAOUL, *qu'on ne voit pas.*

Hé bien, hé bien! veux-tu descendre?

Hé bien! enfin veux-tu descendre?

Hé bien?
Hé bien?
T'attendrai-je encor longtemps?
T'attendrai-je encor longtemps?

SCÈNE IX. — VERGI, ISAURE, RAOUL, OFMAN, DES SOLDATS.

VERGI. — Eh! seigneur Raoul, considérez sa beauté, sa jeunesse, sa noblesse.

ISAURE. — Seigneur, laissez-vous attendrir.

RAOUL. — Non : allons, qu'on la saisisse.

VERGI. — Hé bien! puisque rien ne peut te toucher, monstre, apprends qui je suis. (*Il jette ses jupons, qui s'ouvrent par devant et tombent tout d'une pièce.*) Je me nomme Vergi, je suis d'une noblesse égale à la tienne; s'il reste dans ton âme le moindre sentiment d'honnêteté, tu me feras donner des armes et tu viendras me combattre.

RAOUL. — Je suis loin de craindre avec toi les hasards d'un combat, mais je suis maître de tes jours, de tes jours, que ton audace en venant ici t'a fait mériter de perdre; mais, avant d'en disposer, tu verras son supplice, et si j'avois quelque regret de sa mort, ta présence en ces lieux justifieroit ce que je vais faire. Allons.

(Pendant que Raoul entraîne et emporte Isaure dans le cabinet, une symphonie commence; on entend un grand bruit, les portes tombent, Raoul dit : A moi, soldats! Ceux-ci, qui retenoient Vergi avec leurs épées sur son estomac, le quittent pour suivre Raoul. Vergi court chercher Isaure, qui est à la porte du cabinet; dans cet instant les frères et trois chevaliers, deux en capotes rouges, un en capote bleue, entrent sur la scène : Vergi, qui reconnoît ces chevaliers pour les pères des femmes qui ont précédé Isaure, les conduit dans le cabinet. Ils en sortent furieux : un d'eux jette sa capote rouge, court hors du théâtre, et revient en tenant Raoul avec lequel il se bat à outrance : il le tue sur la porte même du cabinet; on lui témoigne la joie d'être délivré du monstre.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vit-on jamais
De tels forfaits?
Non, le jour n'éclaira jamais
Tant d'horreurs, tant de forfaits.
Ce tyran exécrable,
Ce monstre abominable
Expire sous vos coups,
Et sa mort nous venge tous.
Non, le jour n'éclaira jamais
Tant de forfaits.
Mais ce tyran abominable
Expire enfin sous vos coups,
Et sa mort nous venge tous.

(Ils se retournent vers la coulisse.)

Tyran, tyran, tyran exécrable!
Tyran, tyran, tyran exécrable!

CHŒUR DES FEMMES, *excepté Isaure.*

Oubliez vos peines,
L'amour et ses chaînes
Ont tant de douceurs!

CHŒUR DES HOMMES, *excepté Vergi.*

De mille tendresses
Goûtez les faveurs.
Ses tendres caresses
Vont sécher vos pleurs.
Soyez longtemps
Heureux amants.

ISAURE.

Cher amant, après tant d'alarmes,
De l'amour goûtons les charmes;
Oublions nos peines;
L'hymen et ses chaînes
Ont tant de douceurs!

VERGI.

Chère Isaure, après tant d'alarmes,
De l'amour goûtons les charmes:
Oublions nos peines;
L'hymen et ses chaînes
Ont tant de douceurs!

ISAURE ET VERGI.

De mille tendresses
Goûtons les faveurs;
Ses tendres caresses
Vont sécher nos pleurs.
De sa douce ivresse
Goûtons les faveurs;
Ses tendres caresses
Vont sécher nos pleurs.
Quel doux moment!
Qu'il est charmant!

LES FRÈRES.

Soyez longtemps
Heureux amants.

Soyez longtemps
Heureux amants.

CHŒUR.

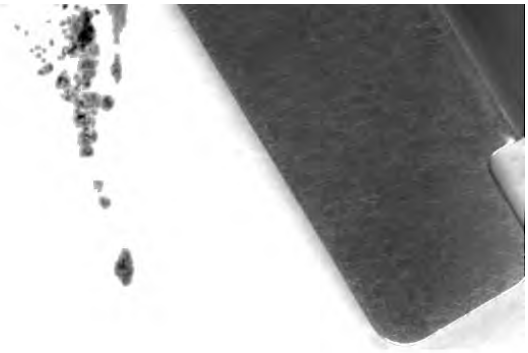
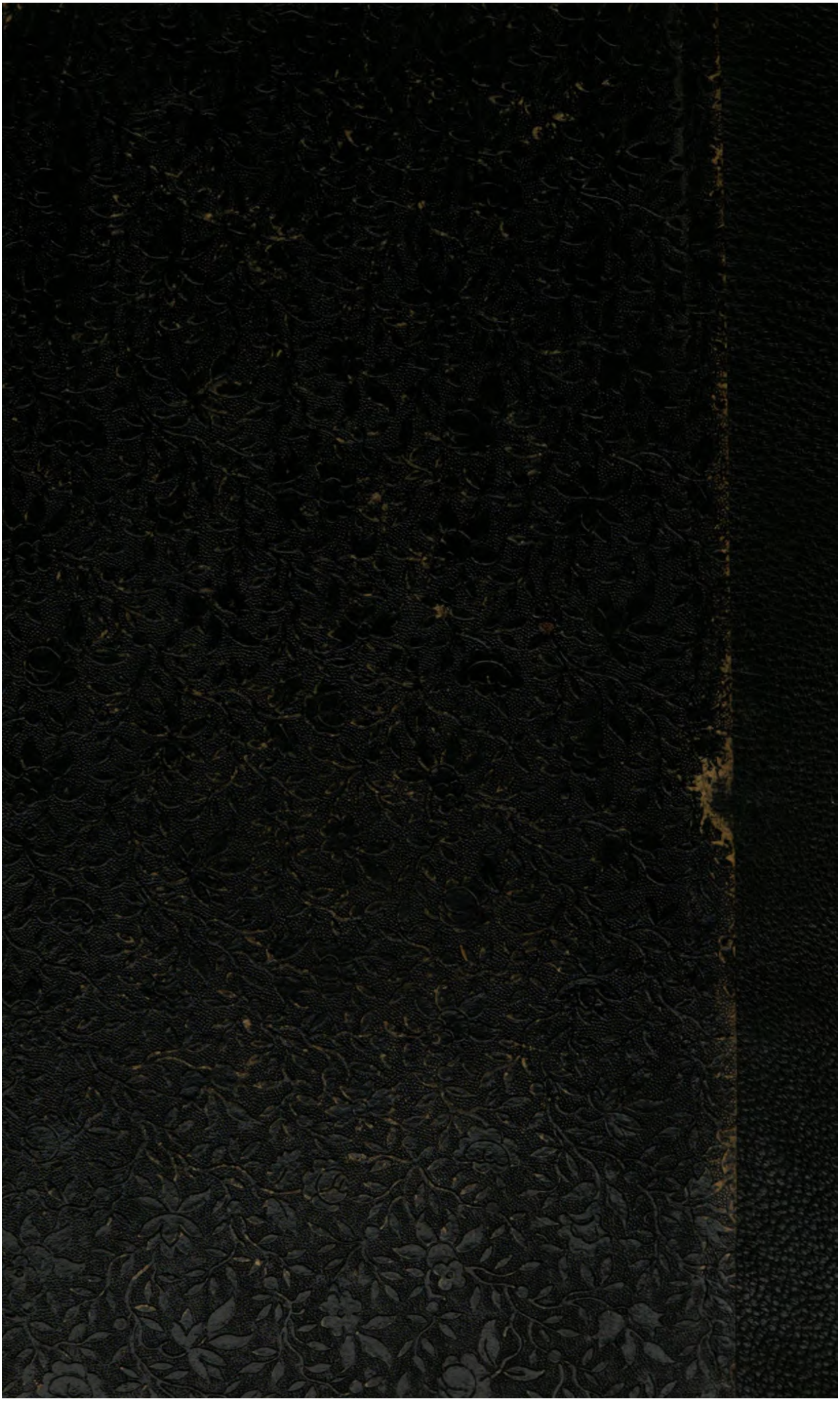
Quel doux moment!
Qu'il est charmant!
Aimez, aimez-vous sans cesse,
De l'amour goûtez l'ivresse
Pour jamais.
Le ciel vous comble de bienfaits:
Oui, de l'amour goûtez l'ivresse,
Aimez-vous, aimez-vous sans cesse
De l'amour goûtez l'ivresse,
Et toujours constants,
Soyez à jamais heureux amants.

FIN.

TABLE.

Pages.

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, comédie en cinq actes et en prose.... 1
LA GAGEURE IMPRÉVUE, comédie en un acte et en prose..... 34
LE DIABLE A QUATRE, OU LA DOUBLE MÉTAMORPHOSE, opéra-comique en trois actes et en prose..... 58
LE ROI ET LE FERMIER, comédie en trois actes et en prose..... 90
LES SABOTS, opéra-comique en un acte et en prose..... 119
LE DÉSERTEUR, drame en trois actes et en prose..... 131
ROSE ET COLAS, comédie en un acte, prose et musique..... 162
LE MAGNIFIQUE, comédie en trois actes, en prose et en vers..... 189
LES FEMMES VENGÉES, OU LES FEINTES INFIDÉLITÉS, opéra-comique en un acte et en vers..... 216
FÉLIX, OU L'ENFANT TROUVÉ, comédie en trois actes, en prose et en vers..... 353
AUCASSIN ET NICOLETTE, OU LES MOEURS DU BON VIEUX TEMPS, comédie en trois actes et en vers..... 284
RICHARD COEUR DE LION, comédie en trois actes, en prose et en vers. 318
RAOUL BARBE BLEUE, comédie en trois actes et en prose..... 344

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.